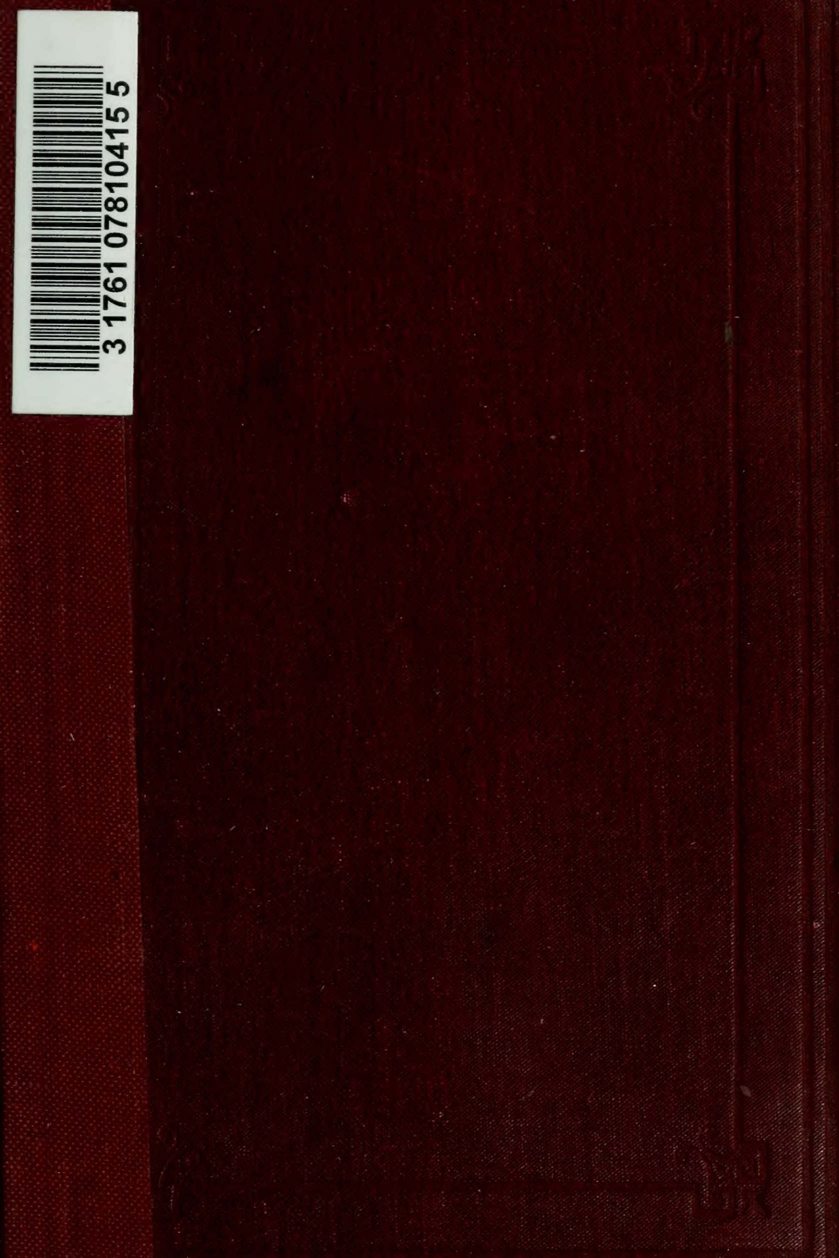
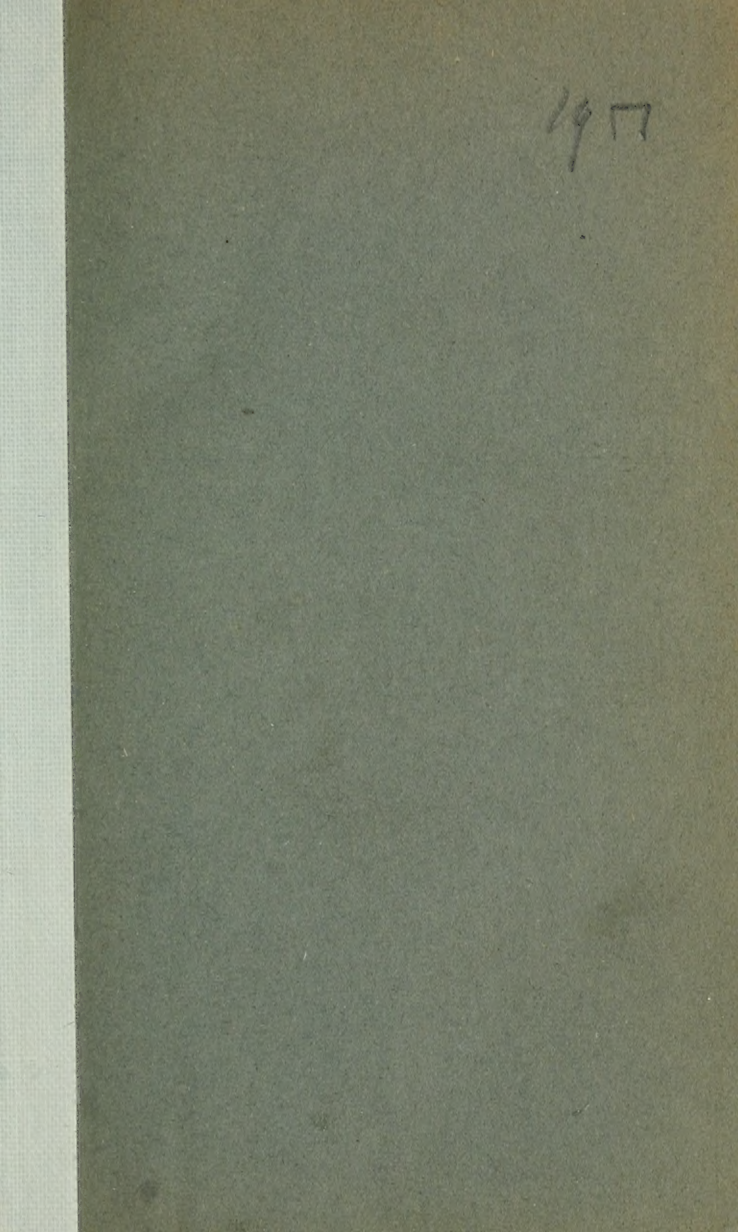

3 1761 07810415 5



# JOURNAL DE JEUNESSE

DE

# Francisque Sarcey

(1839-1857)

A CHAUMONT (1852)

Dottain — Le Proviseur — Sarcey
Le Censeur — (le dernier à droite, debout)

*(D'après un Daguerréotype*

# JOURNAL DE JEUNESSE

DE

# Francisque Sarcey

(1839-1857)

**Recueilli et annoté par Adolphe BRISSON**

et suivi d'un choix de

## CHRONIQUES

*(Fagots, Notes de la Semaine, Grains de Bon Sens)*

---

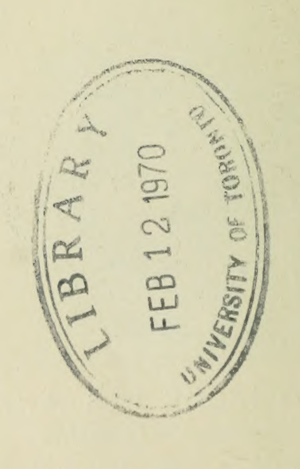
Préface par O. GRÉARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE




BIBLIOTHÈQUE DES ANNALES
Politiques et Littéraires

PARIS — 15, RUE SAINT-GEORGES


LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

# PRÉFACE

*A M. Adolphe Brisson*

Cher Monsieur,

Vous voulez bien me demander si le *Journal* de Sarcey ne me suggère aucun souvenir, si, à titre de contemporain d'Ecole Normale et d'ami, je n'ai rien à vous apporter en témoignage. Vous le savez : dès la publication des premières *Lettres*, comme vous paraissiez craindre de trouver le lecteur un peu froid et que vous vous engagiez à abréger, je vous écrivais : surtout n'abrégez pas. Le succès a justifié ma confiance. L'Université n'a pas été seule à s'intéresser à vos Extraits, que j'aurais voulus plus nombreux encore et plus complets; le grand public y a pris goût.

Ce sont, en effet, de vrais petits Mémoires, ces *Lettres*, qui nous introduisent, d'abord au cœur de l'Ecole Normale, durant une période, — 1848 à 1851, — comme elle n'en a pas connu

beaucoup de pareilles, et qui nous font ensuite assister aux répercussions du coup d'Etat de Décembre sur l'Université de province. Elles ont même sur la plupart des Mémoires cet avantage, que, rédigées au jour le jour, au courant de la plume, sous le coup des événements, pour l'intimité de la famille, elles étaient étrangères à toute pensée de publicité, présente ou future. Il est si difficile, quand on écrit pour tout le monde et à distance des choses, de les rendre avec une pleine indépendance, une pleine sécurité d'exactitude ! Peut-on jamais être sûr de retrouver la simple vision des faits que l'on rappelle, l'impression vraie des sentiments que l'on exprime ? La vie, dans son cours, accumule les alluvions, use les arêtes, estompe les contours. On a beau faire effort pour rétablir la perspective : les plans se rapprochent et se confondent. L'imagination se substitue au souvenir, le jugement acquis par l'expérience à l'émotion première. Ce travail de l'esprit sur lui-même peut être inconscient; mais je crois bien que personne n'y échappe.

Voyez plutôt Sarcey lui-même. En 1885, c'est-à-dire trente-cinq ans après qu'il écrivait à sa mère ces *Lettres*, où il n'y a pas une fausse note, j'entends une note à effet, rien qui sorte de la confidence familiale, il entreprend de publier des *Souvenirs de jeunesse*. Et ils sont bien jolis aussi, ces *Souvenirs !* On peut les lire à côté des *Lettres;* le souci de la vérité y est admirable. Point d'amplification factice, ni d'ornement d'emprunt. Sarcey ne surfait rien ni personne, et lui même moins que personne. Cependant, quoi

qu'il fasse, ce n'est plus la pure sève de la vingtième année. L'auteur se manifeste par des observations de moraliste, qui complètent le récit, heureusement, je le veux bien, mais qui, sans altérer le fond des idées, en dénaturent un peu le caractère. C'est la verve réfléchie, si je puis dire, d'un homme de cinquante ans, dont les souvenirs et les pensées se pénètrent. Quelle différence avec la verve des *Lettres*, toute aux choses qu'elle peint sans prétention à peindre, raisonneuse sans affectation de raison, primesautière, en un mot, et se livrant avec un entier abandon ! Comme on sent qu'elle n'a pas même besoin d'être sollicitée, provoquée, tenue en haleine par une réponse, qu'elle jaillit de la source toujours pleine et s'épanche au soleil, gaîment, pour le plaisir ! Quelle rondeur de ton, quelle franchise d'accent ! Le futur écrivain y est en germe, mieux qu'en germe, avec sa façon copieuse, son style étoffé et dru, ses procédés de dialogue et de mise en scène, sa candeur, sa probité. Non, encore une fois, je ne voudrais point paraître déprécier l'intérêt des *Souvenirs*. Ils sont là, sur un rayon de ma bibliothèque de réserve, toujours à portée de la main, pour les moments où l'on éprouve le besoin de revoir les maîtres et les camarades de sa jeunesse. Mais les *Lettres*, — est-ce l'effet de l'inattendu ? — j'y trouve le charme unique de ces documents de famille, portrait, dessin, photographie, dont on n'avait qu'une vague souvenance, et qui, tout d'un coup, remis en lumière, vous rendent, dans sa vivante expression, une physionomie aimée.

*
* *

Dans la correspondance datée de Chaumont et de Rodez (1851 à 1853), il y a bien des tristesses viriles. Elle reflète exactement l'état d'âme de l'Université, à cette heure de crise. A vingt ans, on ne recherche point les causes lointaines et profondes des Dix-huit Brumaire ; on ne se demande pas dans quelle mesure l'opinion publique, déconcertée par les événements, incertaine du présent, inquiète de l'avenir, est responsable des coups de force qui provoquent les révolutions et des affaissements qui les font réussir. On se révolte, et il faut qu'il en soit ainsi pour que la conscience de l'humanité maintienne ses droits.

Mais si, parmi les Normaliens, qui étaient alors à l'École ou qui venaient d'en sortir, le sentiment était unanime contre le Deux Décembre, les conséquences n'en apparaissaient pas à tous sous le même jour. Les uns, les purs réfractaires, comme Prévost-Paradol, qui dès ce moment appartenait à la politique, refusaient toute soumission et s'offraient à la résistance ; les autres, et c'était le grand nombre, raisonnant avec Taine, courbaient la tête. Par la voix du suffrage universel, le pays s'était prononcé pour l'Empire : que faire contre la volonté nationale ? De condition médiocre pour la plupart, de fortune moindre encore, les Normaliens avaient, pour ainsi dire, placé toutes les chances de leur vie sur le concours qui leur avait ouvert les portes de l'École. Allaient-ils renoncer au béné-

fice d'un travail soutenu pendant de longues années et priver leurs familles du fruit de tant de sacrifices? N'avaient-ils pas à tenir compte de cet autre devoir, qui, sans s'imposer d'aussi haut, ne laissait pas d'avoir sa moralité? N'était-ce pas enfin à la jeunesse libérale qu'il appartenait de maintenir dans l'éducation nationale les principes qui, pour avoir été violés, n'en conservaient pas moins leur autorité éternelle?

Ce sont ces réflexions qui traversent les lettres de Sarcey et auxquelles se joint la voix de son père, qu'on croit entendre lui rappeler les promesses de sa carrière commencée et la sécurité de la pension de retraite qui en était le terme. On se résignait donc à l'événement accompli, et on s'y résignait avec sincérité. Sarcey, qui ne cherche pas à s'en faire accroire, l'atteste avec beaucoup d'autres. De tout temps, l'Université a porté dans l'observance de ses obligations professionnelles un sentiment ferme et délicat. Les exceptions qu'on invoque, lorsqu'on veut la mettre en cause, confirment, par leur violence même et leur singularité, l'excellence de ses vertus coutumières. Mais plus elle se lie elle-même dans ses devoirs envers la jeunesse, moins elle supporte d'être liée dans son for intérieur et sa légitime indépendance. Et c'est en quoi le régime inauguré par le coup d'Etat froissa tant de consciences droites et de généreux talents.

Certes Sarcey ne se fait pas faute de confidences. Il écrit pour lui-même presque autant que pour ses parents. Il aime à écrire. Au risque

d'alarmer son père qui a l'esprit toujours inquiet, il raconte tout : ce qui est à son détriment comme ce qui est à son avantage. Il ne cache absolument rien de ses sentiments pour ses chefs. Avec eux, il est souvent en délicatesse ; suivant son mot, il se hérisse. Mais avec les familles, point. Il a leur confiance. Son enseignement solide, judicieux, mesuré, très vivant, est unanimement apprécié. Les inspecteurs relèvent dans leurs notes sa toilette qui manque de gravité, ses gilets de couleur voyante, ses cravates vertes, les gants foncés qu'il porte au bal du maire ou du préfet. De sa classe, ils ne trouvent à dire que du bien. Il s'y dévoue.

Ce que sa correspondance découvre, au contraire, presque à chaque ligne, c'est l'impatience des prescriptions mesquines, jalouses, tracassières, qui s'imposaient à la vie du professeur dans sa chaire et hors de sa chaire, l'obligeaient à enregistrer, chaque jour, minute par minute, l'emploi du temps de sa classe, le surveillaient dans ses fréquentations et ses moindres démarches, l'assiégeaient sournoisement dans sa conscience. Les lettres de Sarcey sont ici de l'histoire, histoire amusante, comme lorsqu'il s'agit du port de la barbe, — moustache ou favoris traités en suspects, suivant la latitude — ; plus souvent pénible, et qui montre à quelles misères peut être réduite la discipline d'un grand corps, lorsque ceux à qui est échue l'autorité ont perdu le sentiment de la dignité humaine. Que le souvenir de la *Pétition de* P.-L. Courier *pour des villageois qu'on empêche de danser* lui soit

monté à la tête, que la lettre au Ministre sur la barbe, ingénieuse et piquante encore qu'un peu longue, ait justifié sa disgrâce, il semble bien qu'au fond ce fût son propre sentiment, et il faut lui rendre cette justice qu'il se soumit de la meilleure grâce du monde. Mais les *Souvenirs*, comme les *Lettres*, portent la marque de l'irritation profonde où ce régime de déprimante suspicion avait jeté les meilleurs esprits. Sarcey explique ainsi avec raison la défaveur qui, pendant un temps, s'attacha à l'Université et tarit la source du recrutement de l'Ecole Normale. C'est, dit-il avec une gravité pénétrée, la moralité de mon récit.

Nul doute qu'il s'acheminât lui-même vers la rupture. Il proteste pourtant du contraire. Son enseignement était sa vie. Il ne se déplairait même pas à Chaumont, s'il n'avait affaire qu'à ses élèves. Il fût très volontiers resté une année de plus à Lesneven, avec l'abbé, son excellent principal, qu'il respecte et qu'il aime. Dans une de ces expansions d'ambition juvénile où les promesses mutuelles ne coûtent rien, ses camarades lui avaient jadis assuré pour un avenir prochain une chaire en Sorbonne, et il ne se refusait pas à y voir la réalisation de ses rêves. S'y serait-il tenu? J'hésite beaucoup à le croire. Même à des conditions meilleures que celles où l'avaient jeté ses débuts, dans un milieu à souhait, la province ne l'eût pas conservé longtemps. Ses amis ne l'y auraient pas oublié. Son mérite l'en eût fait sortir. Et une fois à Paris... Il n'aurait pas débuté dans la presse peut-être par un

article au *Figaro*, sous le nom de *Satané Binet*. Mais la plume lui aurait vite démangé au bout des doigts.

Il n'en faut pas moins le reconnaître. Ce n'est qu'au lycée de Grenoble, en 1857, que, tourmenté par des idées de théâtre, de poésie, d'aventure mondaine, il pensa à se frayer ses voies hors de l'Université. Jusque-là, et tant que vécut son père, il avait fermé l'oreille à toutes les tentations. Elles ne lui faisaient point défaut. Lorsqu'il fut envoyé de Chaumont à Lesneven, About lui offrit avec effusion une misère à deux, qui infailliblement devait les mener ensemble à la fortune. Repoussé avec perte, il ne se méprenait pas sur le caractère de la résistance à laquelle se heurtaient ses arguments. Au fond, lui disait-il, tu aimes la classe, tu es, tu seras professeur. Et professeur, Sarcey le fut, en effet, toute sa vie. Sorti de l'enseignement proprement dit, il professa le théâtre. Ses feuilletons ne lui suffisant pas, il se dressa une chaire à lui, qu'il occupa pendant plus de trente ans. Il fut un des principaux initiateurs des lectures de l'Athénée et du boulevard des Capucines. Il créa les conférences de la Gaîté et de l'Odéon. Il s'était fait sa méthode, son mode d'action, son public. Dans les derniers temps, à l'Odéon, sa conférence était devenue une introduction à la pièce qu'on allait représenter. Il excellait à exposer le sujet d'une tragédie classique, à la démonter, à ramener la situation tirée de la fable ou du monde héroïque à une situation fournie par la vie de tous les jours, suivant une théorie dont il a eu l'intui-

tion dès sa jeunesse, comme nous le verrons, et son auditoire, qui lui passait tout, entrait merveilleusement dans sa pensée. Quelques jours avant l'accident qui hâta sa fin, il avait fourni sa *leçon*. Il ne voulut conserver, après sa mort, d'autres titres que ceux de professeur et de journaliste, et d'abord celui de professeur.

Voilà pourquoi, malgré l'attrait qui s'attache à ses peintures de la vie universitaire de province dans les premières années de l'Empire, les lettres datées de l'Ecole Normale nous intéressent encore davantage, parce que ce sont celles qui nous rendent compte de la formation de son talent et de son caractère. L'Ecole Normale est le cadre de sa jeunesse. Sa vie entière s'y dessine. Elle en donne la clef. Tant elle nous fait heureusement connaître tout ce qui a trait à son éducation, ses maîtres, ses camarades et lui-même !

* * *

L'indulgence n'est pas un fruit de jeunesse, et les milieux instruits, exercés, critiques à outrance, comme l'Ecole Normale, ne sont pas pour le développer avant l'âge. Dans le franc-parler confidentiel de ses *Lettres*, Sarcey a, pour tel de ses maîtres, des sévérités parfois cruelles. Mais ce n'est pas chez lui matière à jeu d'esprit, encore moins satisfaction mesquine d'un ressentiment personnel; c'est le cri d'une conscience honnête qui se soulage : le manque d'application et de sérieux le mettait hors de lui. Combien vives, à côté, ses manifestations d'estime et de

reconnaissance pour ceux dont l'action lui est bienfaisante ! Les figures qu'il fait repasser devant nos yeux, Jacquinet, Berger, Havet, Vacherot, nous les revoyons avec lui, comme lui, dans cette atmosphère élevée, où le travail, éclairé à la fois de si près et de si haut, était une joie.

Les esquisses des camarades, enlevées d'un trait, ne sont pas d'une justesse moins expressive. Il en est que les circonstances ont mal servi. Tout n'est qu'heur et malheur. Ce pauvre Edouard de Suckau crayonné le lendemain d'un bal de l'Hôtel de Ville, où le champagne du Préfet de la Seine lui avait fait dire quelques mots de trop, peut-être fait faire quelques sottises ! Et c'est dans cette attitude qu'il risquait de rester pour ceux qui ne l'ont pas connu — lui, le doux philosophe, le penseur délicat, aux yeux de pervenche si transparents, au cœur tendre, à l'imagination rêveuse, l'auteur de la thèse sur Marc-Aurèle, lui que la vie a si mal payé de ses mérites, — si l'amitié de Taine, avec qui il a entretenu pendant plus de vingt-cinq ans un commerce de lettres intimes, ne l'avait sauvé de l'oubli ! Mais pour quelques inexactitudes ou quelques maladresses de touche, quelle pénétration et quelle vérité ! Paul Albert, Gustave Merlet, Ordinaire, Quinot, Heinrich, Vessiot, Barnave, marqués d'un mot au passage, apparaissent tels que leur talent devait plus tard les faire connaître.

L'image d'About est partout au premier plan, envahissante, étincelante. Sur l'agilité de son esprit, la souplesse de ses aptitudes, les ressour-

ces de son intelligence aiguisée, prompte à l'attaque, prompte à la défense, que tout excite, que rien ne déconcerte, sur la vie dont il anime tout ce qu'il touche, le mouvement et la lumière qu'il répand autour de lui, Sarcey ne tarit pas, et c'est de plein cœur qu'il s'abandonne. Il l'aime. Mais cela ne l'empêche pas de le juger. « About, depuis son prix d'honneur de philosophie, écrit-il, s'est mis dans la tête qu'il est né pour les recherches métaphysiques. Je crois, en effet, qu'il réussira dans tout ce qu'il entreprendra. Il a un esprit merveilleusement facile. Mais vraiment il me semble qu'il s'égare. Il porte dans les études philosophiques cet esprit sceptique, railleur, voltairien, qui le suit partout. Il va de doute en doute, mais sans jamais tâtonner, hardiment d'une allure libre, dégagée, détruisant toujours sans jamais se donner la peine de reconstruire. Il a la prétention de réfléchir beaucoup et profondément. Dieu fasse paix à son âme ! C'est sans doute quand il dort: car je ne le vois jamais absorbé en étude. »

J'imagine qu'en écrivant cela, il avait sous les yeux, à côté de la spirituelle et tumultueuse physionomie de son ami, la tête méditative de Taine et le grand abat-jour vert derrière lequel, sous le prétexte de protéger ses yeux contre la lumière trop vive, « l'apprenti philosophe, celui-là », s'isolait et défendait l'intensité de sa pensée. Le portrait qu'il fait du grand cacique, dès les premiers mois de leur vie commune, n'est certes pas indigne d'être rapproché de celui qu'en traçait plus tard Vacherot. « Il n'y a pas

d'esprit plus étendu, plus flexible, plus actif. Il se répand sur mille études à la fois : mathématiques, philosophie, histoire, littérature française et étrangère, rien ne lui échappe : il a tout vu, tout lu, il sait tout. Il travaille vite et bien... On pouvait craindre que ses principes systématiques lui eussent rétréci l'esprit, éteint l'imagination, refroidi le cœur; et il en est qui le disent... »

Taine, point d'imagination, point de cœur! Sarcey s'émeut à cette pensée. « Point de cœur; je me porterais garant du contraire. Il n'étale pas une sensiblerie fausse et souvent exagérée sur les malheurs des ouvriers, sur la misère; il ne prend pas feu pour les républiques italiennes, il n'encourage pas les Hongrois de la voix et du geste. Mais au fond, je suis persuadé qu'il se dévouerait pour une noble cause plus aisément peut-être que tous les braillards qui déblatèrent contre la conduite des gouvernements. » Et quant à l'imagination, il semble que Sarcey ait, du premier jour, saisi d'un clair regard, dans tout son développement, le génie littéraire de Taine, sa psychologie subtile, sa dialectique impérieuse, la puissance de ses constructions cyclopéennes, et, parmi les amoncellements d'idées et de faits auxquels il se plaît, les splendeurs de sa poésie, cette poésie à la fois latente et luxuriante qui perce et éclate à travers les raisonnements abstraits qu'elle illumine, comme ces fleurs des Alpes qui, poussées dans le roc, s'épanouissent tout d'un coup au milieu d'une nature sauvage, éblouissantes de vigueur et d'éclat. Sarcey sait bien ce qui manque à ces

hautes et superbes facultés. « Taine est inexorablement logique et métaphysicien jusqu'à l'absurde. En toute chose, il remonte au principe ou du moins à ce qu'il croit être le principe, et il en déduit rigoureusement, inflexiblement, les plus énormes sottises... Et tout le monde de rire... N'empêche qu'il vaille mieux qu'aucun de nous... On s'en moque un peu. Moi pas... J'aime l'entendre exposer ses théories... Il est à coup sûr, à tous égards, le premier de la section... C'est un garçon que j'estime beaucoup et avec qui je me lierais très volontiers, s'il y avait moyen de former une liaison à l'Ecole... » Il professe pour lui presque du respect.

* * *

Tandis qu'il juge ainsi les autres, avec cette clairvoyance et cette élévation, Sarcey se juge et se fait juger lui-même. De tous les portraits qu'il sème dans ses *Lettres*, le sien est peut-être encore le meilleur.

Il se plaint çà et là que les examens et les concours l'aient trop souvent laissé sur le seuil des grandes récompenses : premier accessit de discours français en rhétorique au Concours général, premier accessit de dissertation française, l'année suivante, en philosophie...! En seconde cependant, il avait obtenu un premier prix de vers latins, et sa pièce sur *la Vocation de Bossuet* lui valut presque autant de notoriété scolaire que celle qu'avait jadis assurée à Sainte-Beuve son

prix de rhétorique sur *la Visite de Pierre le Grand à la Sorbonne*.

Le jour de mon entrée à l'École (3 novembre 1849), je me trouvais, dans le grand vestibule, avec un camarade de promotion qui arrivait du lycée de Poitiers. Nouveau venu à Paris, il m'avait demandé de lui désigner les élèves des années antérieures, au fur et à mesure qu'ils passeraient : Lenient, Weiss, Perraud, de la Coulonche, Taine, About, Sarcey, Libert. Je vois encore son étonnement, quand du doigt je lui montrai Sarcey. Quoi ? ce petit homme ramassé sur lui même, le cou épais, la tête dans les épaules, la barbe broussailleuse, les yeux enfouis sous ses lunettes, qui marchait tout d'une pièce, comme à tâtons, que la lumière des lampes avait ébloui et qui était allé donner droit contre le pilier d'une colonne ! Sarcey ne payait pas de mine, en effet, à cet âge surtout, et ne répondait à aucun rêve. Il fallait l'avoir fréquenté, avoir vu de près son masque socratique pour lire dans son œil de myope à fleur de tête ce qui s'y cachait de profond, pour saisir sur le vif les expressions si variées de sa bouche fine, pour comprendre les épanouissements de gaîté, qui, de sa physionomie, passaient dans son geste, descendaient dans son ventre, — car il avait déjà du ventre — et secouaient doucement, harmonieusement, toute sa personne.

Mais il est certain que, dans la promotion des arrivants, il était fort en crédit. Si l'on n'ignorait pas qu'au mois de juillet, il avait été péniblement reçu à la licence, on savait aussi qu'au

classement intérieur de fin d'année, il était le premier à la conférence de latin, le premier à la conférence de français; et je crois bien que je ne serai démenti par personne, en ajoutant que, Taine mis hors pair, il était considéré comme l'esprit, je ne dis pas le plus original dans le sens d'esprit inventif où l'on prend d'ordinaire le mot, mais comme l'esprit le plus personnel de son année. Sur tout ce qu'il faisait, il imprimait sa marque : la marque du bon sens. C'était son genre de distinction. Il n'en prétendait point d'autre. Quelques-uns en souriaient. Mais il n'est pas donné à tout le monde de s'entendre dire, même en souriant : Votre bon sens, comme Louis XIV disait à Mme de Maintenon : Votre solidité.

Le bon sens, chez Sarcey, n'était pas seulement un don de nature : c'était aussi le fruit d'une culture intensive conduite avec méthode et ténacité. « Personne ne se défie plus que moi des chemins de traverse, écrivait-il dans son voyage de Bretagne. About n'a pas plutôt flairé un petit sentier qu'il s'y jette à l'aventure. Je ne l'y suis pas. La grand'route, la grand'route !... » C'est aussi la grand'route qu'il aime dans ses études. Et il y creusait son sillon. « Sarcey — notait un maître qui ne passait pas pour avoir le jugement enthousiaste, — Sarcey est un vrai modèle du perfectionnement par le travail : depuis le mois d'octobre, il n'a pas fait un pas en arrière. Il a toujours acquis, jamais perdu. » « Je m'en vais mon petit bonhomme de chemin, disait-il lui-même à ce moment, sans prendre

le mors aux dents, mais sans m'arrêter. Le train de la tortue. Elle finit toujours par arriver. » Il ne se plaisait qu'au travail approfondi.

L'étude comparative qu'il avait faite, en seconde année, de l'*Economique* de Xénophon et du *De re rustica* de Caton, et que Prévost-Paradol devait reprendre, l'année suivante, après lui — c'était un thème classique de travail trimestriel — marquait bien le tour de son esprit. Le morceau de Paradol sur Xénophon était exquis de finesse et de grâce. Il y avait, dans les pages de Sarcey sur Caton, comme un goût du terroir de la Sabine qui nous avait tous ravis. Je lui ai plus d'une fois entendu raconter qu'il n'était arrivé à la pleine jouissance du grec qu'à Lesneven, où, sous la charmille du grand jardin laissé à sa disposition par le principal, il entreprit de lire Homère dans l'édition qui lui avait été donnée au Concours général pour son prix de vers. C'était un Latin. Il en avait « l'esprit et l'imagination tirés au cordeau », ces mots sont de lui, et aussi l'ampleur, la solidité, le poids. Toutes ses compositions étaient bâties à chaux et à sable. Il n'avançait rien qu'il ne fût en mesure de justifier. Ses citations, toujours bien choisies, étaient, quand il s'agissait de l'antiquité, traduites avec scrupule. « Vous ferez bien tout de même d'aller à la source, répondait Havet à un camarade qui l'appelait en témoignage; mais si M. Sarcey l'a dit !... » En français, il ne se tenait jamais pour satisfait. Sans s'écarter de la simplicité, il avait à un haut degré le souci de l'art. Il raturait, corrigeait, recommençait, infatiga-

ble. Ce que, pour exercer sa plume, il a fait de vers sur le modèle des Epîtres de Voltaire et dans le goût des petites pièces légères du XVIIIe siècle !

Tout cela lui constituait une réserve de force singulière. Malgré son application, il lui arrivait, comme à tout le monde, de se tromper, et alors il ne se trompait pas légèrement. Mais lorsqu'il avait saisi et pénétré le vrai, son argumentation, très didactique, très nourrie, très judicieuse, était presque invincible. About et la troupe légère qu'il conduisait à l'assaut avaient beau le harceler de leurs flèches : son robuste bon sens faisait front et tenait tête. Ne s'amusant pas aux bagatelles, ne cherchant point l'effet, débrouillant vite la question et mettant les choses au point, exposant tour à tour, avec une netteté supérieure, le pour et le contre, très avisé, très assoupli à la riposte sous son épaisse armure, il multipliait les raisons graves, les saillies familières, les traits lumineux et les coups de boutoir, jusqu'à ce que l'adversaire eût demandé merci. Nous avions, dans notre année, l'écho de ces joutes. Plus d'une fois, grâce à des amitiés particulières, il m'est arrivé d'y assister.

Ce qui en avivait l'intérêt, c'est qu'à la solidité du raisonnement, Sarcey joignait la sincérité absolue du sentiment. Est-ce M. Jacquinet, est-ce M. Gérusez, qui en a fait le premier la remarque ? Chez lui, le goût des lettres allait jusqu'à la passion, et cette passion, échauffant sa parole, lui donnait un accent dont les plus sceptiques étaient touchés. Il l'a dit dans ses *Souvenirs*, et

cela apparaît dans ses *Lettres* : il travaillait souvent « sans autre idée que celle de s'enivrer et de jouir de la beauté ». Il aimait « les œuvres faites de main d'ouvrier ». C'est à la philologie et à la littérature françaises qu'il comptait se vouer. Il ne connaissait bien alors que les maîtres du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles, les maîtres de la raison et de l'esprit français. Il ne s'est laissé séduire que plus tard, hors de l'École, à l'imagination et à la grande poésie de notre temps. Mais personne ne l'eût pris sans vert sur Rabelais, Pascal, Bossuet, La Bruyère, Corneille, Racine, Molière, Beaumarchais, « ses livres de chevet », sur Voltaire, « son saint patron ». Le mot paraîtra peut-être un peu gros pour un élève, et il est cependant le seul qui rende ma pensée : dès ce moment, il avait de l'autorité.

Cette autorité de camarade se faisait d'autant mieux agréer qu'elle n'avait rien d'agressif ni de désobligeant. Pour ceux à qui jusque-là Sarcey n'était apparu que de loin, pour ainsi dire, les *Lettres* ont dû leur révéler un fonds de candeur qu'ils ne soupçonnaient pas. Cette candeur n'est que plaisante, quand il s'agit des gaucheries ou des mésaventures mondaines que les prévoyances maternelles de Mme About n'ont jamais pu réussir à lui épargner tout à fait. Elle devient intéressante et touchante, lorsqu'elle découvre la largeur d'esprit et la bonté dont elle était l'expression.

Sarcey reconnaissait plus tard le Normalien, dans la presse, à ces deux signes, ou, comme il

dit, à ces deux mérites : « Tenir pour sincère et pour sensé tout homme avec lequel on consent à engager une discussion; dire nettement et simplement, avec une grâce alerte, quand on peut, ce qu'on croit juste et vrai. » Pour lui-même, il s'était fait une règle plus tolérante encore. Avec un désintéressement « qui allait croissant tous les jours », il en était arrivé à ne jamais s'offusquer de l'opinion d'un adversaire, à la considerer toujours comme sérieuse, sauf à se taire et à baisser les yeux, s'il ne lui semblait pas utile de la réfuter.

Or ce n'étaient pas précisément là les mœurs de l'Ecole Normale, en l'an de grâce 1850. Le *Journal* a pu apprendre à ceux qui ne le savaient pas avec quelle vivacité, dans ce milieu tout frémissant d'idées et de passions, les controverses s'engageaient et se poursuivaient, About contre Barnave, sur Voltaire et la question religieuse; car c'est encore à Voltaire qu'on en était à ce moment. Sarcey, Voltairien jusqu'au bout des ongles, n'était pas le dernier à lâcher la bride à sa verve, toujours un peu grosse, quand, par une étude longuement préparée, il n'avait pas eu le temps de l'affiner. L'ironie, la pure ironie où triomphaient About et Paul Albert, ne lui réussissait pas. Mais, tandis que la malice endiablée et souvent envenimée d'About enfonçait le trait dans la blessure et l'y fixait, la bonhomie généreuse de Sarcey pansait la plaie qu'il avait faite. La conscience hautement disciplinée et profondément religieuse, la parole sincère et forte de Barnave avait trouvé le chemin de

son équité native. Après la bataille, il faisait mieux que rendre justice à l'adversaire. Sans rien concéder de ses propres opinions, il le défendait, au risque de s'exposer lui-même aux coups. Il était doux aux vaincus, comme il devait l'être plus tard aux petits, aux humbles, aux débutants.

Un de ses maîtres parlait, avec trop de sans-façon peut-être, de son style « bonhomme »; car déjà c'était un écrivain. Mais sur son caractère « bon garçon », il n'y avait qu'une voix. On ne trouverait pas dans son *Journal* un mot qui trahisse un mauvais ou un mesquin sentiment. Point de jalousie, point de rancune. Il n'accusait de ses échecs personne que lui-même. Ses brusqueries étaient sans violence. Il avait parfois le coup de dent un peu dur, il n'emportait jamais le morceau. Son cœur une fois soulagé, il n'insistait pas et il n'y revenait plus. Un instinct très vif de justice bienveillante le préservait des emportements aveugles et des entraînements prolongés. « On me croit têtu, disait-il, c'est un tort : personne ne cède plus aisément que moi à de bonnes raisons. » Il se sentait mal à l'aise dans la critique injustifiée, et ses retours étaient francs. Il ne s'est jamais bien pardonné d'avoir combattu V. Duruy et son administration. Ainsi le voulait « la ligne » du *XIX^e Siècle* qu'il servait et d'About son directeur. Il eût été digne de comprendre tout de suite que l'œuvre de V. Duruy était, dans ses caractères essentiels, en dehors, au-dessus des contingences éphémères de la politique, qu'elle répondait aux

plus graves intérêts de l'avenir. C'est ce qu'avec une bonne foi rétrospective il a travaillé plus tard à mettre en lumière. Le même esprit d'impartialité l'a ramené à Désiré Nisard et à une juste estime pour son œuvre de défense classique. Devenu sensible aux nouveautés fécondes de la littérature contemporaine et franchement ouvert aux beautés de la langue de Victor Hugo, un peu plus même sans doute que ne l'eût souhaité Nisard, il n'en conservait pas moins le culte de ses premiers maîtres.

L'excuse de Sarcey dans ces erreurs, dans ces fautes de la polémique courante, c'est le sentiment de détachement personnel qu'il y portait. Contrairement à ce qui se produit d'ordinaire, tandis que chaque jour il jetait son talent et sa vie aux quatre vents de la presse, sa pensée s'était rassérénée et élevée. Dire qu'il n'a pas joui de l'épanouissement de sa renommée, que les hommages qui venaient le chercher au théâtre, à son fauteuil d'orchestre, ne lui étaient pas très doux, que le titre d'oncle, qui l'avait apparenté à tout ce que les lettres comptaient de distingué, ne flattait pas son amour-propre d'ancêtre, ce serait méconnaître le naturel qui était un des charmes de son caractère, et où le goût de popularité dont il ne se défendait pas trouvait son compte. Mais il a pu écrire, et tous ceux qui se servaient de lui n'en auraient pu dire autant : je n'ai jamais rien demandé. Ce sont ses amis qui ont désiré pour lui l'Académie française et la décoration de la Légion d'honneur. Peut-être en puis-je parler; car je me suis trouvé mêlé aux négociations à

la suite desquelles il s'est résolument désisté de tout.

Duvaux, notre camarade, le ministre qui n'a pas fait de grandes choses, mais qui n'en a fait que de bonnes, est le premier qui pensa à la croix. Il aurait voulu promouvoir d'un seul coup Sarcey au grade d'officier. Il tenta et fit tenter toutes sortes de démarches. Les règlements s'opposaient. « N'en parlons plus, intervint Sarcey, et ne soyez pas, vous autres, plus royalistes que le Roi : je n'ai pas besoin de cet insigne pour me faire reconnaître de mes peuples. » La question de l'Académie était plus délicate. Beaucoup d'entre nous souhaitaient depuis longtemps l'y voir entrer. Il s'y fût trouvé lui même à sa place. Dans la séance de réception de Jules Lemaître, passant en revue les critiques qui, depuis le commencement du siècle, avaient suivi les évolutions du théâtre en France, j'avais rappelé son œuvre magistrale. Les applaudissements partirent de tous les points de la salle. Je dus interrompre ma lecture. Ce fut une ovation. Le soir, il m'écrivait : « Merci, tu m'as donné aujourd'hui un strapontin à l'Académie. Mais j'ai dit adieu, bien définitivement adieu, à Satan et à ses pompes. » Quelques années auparavant avait paru la « profession de foi » dans laquelle il donnait ses raisons, non sans émotion certes, mais sans amertume ni dépit, sans la moindre allusion au 41e fauteuil, où s'étaient assis tant d'amours propres blessés, en homme qui voit les choses de haut et en brave homme. Journaliste militant, il ne voulait pas renoncer à l'indépen-

dance de sa plume. Pour lui, rien ne pouvait valoir la satisfaction de continuer à dire librement ce qu'il pensait. Ce sera l'honneur de sa vie d'être demeuré jusqu'au bout fidèle à lui-même.

* * *

Tandis que, dans ces souvenirs de plus de cinquante ans, je revoyais l'ensemble de sa carrière, je me demandais si la passion du théâtre, qui l'a remplie presque tout entière, ne s'était pas, dès l'École, annoncée par quelque échappée, et je retrouvais ces deux traits. Je les rappelle ici, pour finir.

Le premier n'est qu'une boutade spirituelle.

Il nous arrivait quelquefois à l'un et à l'autre de ne pas sortir le dimanche avant midi. J'avais connu Sarcey à l'institution Massin : c'est là que s'étaient nouées nos premières relations de travail commun et d'amitié. Nous nous retrouvions dans la grande salle d'étude de la première année, d'où nous n'avions qu'un pas à faire pour aller prendre l'air, quand le cœur nous en disait. Notre besogne particulière mise au courant, souvent même avant de la commencer, nous nous rapprochions pour lire ensemble. Sarcey croyait qu'on ne lit bien qu'à deux et tout haut. Et il lisait fort agréablement, d'une voix un peu grasse, mais très nuancée, mimant presque son texte et se faisant rire lui-même, pour peu que le sujet y prêtât, d'irrésistible façon. Je n'ai connu que Sainte-Beuve à qui une belle page lit-

téraire donnât cette plénitude de jouissance et d'accent. Nous avons ainsi dévoré plus d'une scène des contes de Balzac, qui étaient alors fort en vogue à l'École. Mais nous ne finissions guère la séance sans revenir, par habitude, par goût, et aussi par préoccupation des examens, aux grands classiques, au théâtre, à Molière, plus rarement à la prose qui nous soutenait moins. Un jour cependant, nous avions pris la troisième *Provinciale*. Tout à coup, s'interrompant au milieu de l'entretien où le Père et son interlocuteur se renvoient si prestement la balle : « Et dire que, parmi ces idiots d'éditeurs, il ne s'en est pas encore trouvé un, pour imprimer ce merveilleux dialogue en forme de dialogue, comme dans une pièce de théâtre ! Mais tout y est : les coupures, les suspensions, les jeux de scène, l'action ; c'est du pur Molière. »

L'autre souvenir a plus de portée. J'en avais, sur le moment, pris une note, dont la substance et certains détails expressifs me sont restés. Les matinées théâtrales, que Sarcey devait, quarante ans plus tard, si activement concourir à créer, n'existaient pas encore, et à l'École, le temps n'était pas aux permissions de minuit. Par exception, nous avions obtenu l'autorisation d'aller voir Rachel dans *Polyeucte*. Jamais elle ne fut plus admirable. A la dernière scène, elle nous transporta. L'attitude, le geste, l'expression, l'accent.... il me semble que je la vois, que je l'entends encore. Sarcey, à côté de qui je me trouvais, au parterre, n'était pas le moins ému.

Le lendemain, — dans une de nos rencontres

# LE JOURNAL DE JEUNESSE

## I

Le sac de toile grise. — De Dourdan à Paris, en diligence. — L'institution Massin sous Louis-Philippe. — La rivalité scolaire d'About et de Sarcey. Le chapeau de Sarcey et l'Académie.

Ç'a été, pour moi, une grande surprise de découvrir ce paquet de vieilles lettres. Elles dormaient, depuis plus de cinquante ans, dans un sac de toile grise où Mme Sarcey mère les avait enfermées. Elles passèrent ainsi de main en main sans que nul s'avisât d'y jeter les yeux. Mon maître, qui n'avait pas beaucoup de mémoire, se les rappelait vaguement. Parfois il me confiait :

— J'ai toujours eu la manie d'écrire. J'expédiais chaque semaine à Dourdan de longues pages pleines de billevesées.

Et comme j'exprimais le désir de les connaître, il ajoutait :

— Cela n'en vaut pas la peine. C'est du pur enfantillage.

Le sac de toile grise continua de sommeiller. Il fallut une circonstance particulière pour me déterminer à l'ouvrir. L'école du journalisme me fit l'honneur de

me demander deux ou trois causeries. Et, naturellement, je voulus prendre pour guide celui qui fut le modèle des journalistes et des conférenciers. J'étalai sur une table cette correspondance de jeunesse, pensant y ramasser quelque détail pittoresque ou quelque anecdote. J'y mis le nez, non sans frémir, car l'écriture de Sarcey, jaunie par le temps, cette écriture lilliputienne, tracée sur des feuillets chiffonnés, est presque illisible. Et puis toutes les pages en étaient mêlées ; la plupart n'avaient point de date. Allez donc vous débrouiller dans un tel fatras ! C'était un travail de bénédictin. Sarcey lui-même s'y serait perdu. L'application de sa veuve, les souvenirs fidèles et précis de sa sœur, Mme Anne Deulin, joints à mes efforts personnels, nous menèrent à bon port. Les lettres furent classées dans un ordre à peu près logique. Je m'armai d'une puissante loupe et commençai à les déchiffrer.

Quel ne fut pas mon étonnement ? Là où je croyais ne recueillir que des papotages d'écolier, je trouvai une série de tableaux de mœurs, l'évocation d'une époque, des descriptions étrangement vives et colorées, animées de cette bonhomie, de cet entrain, de cette belle humeur que Sarcey eut dans le sang, dès l'âge le plus tendre, et qui jaillissaient de lui, qui sortaient de ses regards malicieux, de sa voix grasse, de son ventre indulgent et paternel. Tel je l'avais aimé sur le déclin de sa vie, et tel il m'apparaissait, avec les traits fondamentaux de son caractère et de sa physionomie.

Il n'a jamais changé. En 1839, il avait douze ans ; et ses camarades raillaient son embonpoint précoce, sa mine réjouie, son optimisme imperturbable, sa prétention au bon sens, et ses lunettes ! Il portait déjà des lunettes ! Et il était déjà, sans s'en douter le moins du monde, polémiste et chroniqueur.

Pendant vingt ans, jusqu'en 1859, année où il jeta sa robe aux orties, je l'ai suivi de la sorte, à travers ces microscopiques pattes de mouche. Tandis que je m'escrimais contre elles, je le sentais à mes côtés. Il y était effectivement ; car du haut du cadre où Marcel Baschet l'a peint d'un pinceau si large et si ferme, il souriait à mon plaisir. L'amusement que, lui et moi, nous avons goûté à cette résurrection, sera-t-il partagé par les lecteurs. Je l'espère. Ils glaneront, ce me semble, en ce journal — c'en est un véritable — de curieuses indications, des silhouettes, des scènes piquantes, et d'excellentes leçons de philosophie. Ils y verront défiler Taine, About, Jules Simon, Michelet et cent figures illustres. Derrière les murs de l'institution Massin, et de l'Ecole normale, ils entendront gronder la Révolution de 1848 ; et dans de petites villes de province, Chaumont, Lesneven et Rodez, ils subiront l'inquisition et l'oppression de l'Empire ; — soutenus, du reste, en ces épreuves, par l'inaltérable verve du narrateur...

Dans tout ceci, le rôle qui m'échoit est très modeste; je m'effacerai, comme il convient, devant l'Oncle, me bornant à relier entre eux ses récits, afin de les rendre intelligibles.

Francisque Sarcey était né à Dourdan-en-Hurepoix; il a tracé, dans ses livres, une délicieuse peinture de cette petite cité, demeurée par l'aspect à demi féodale, et où bouillonnaient des passions impétueuses. Elle comptait quelques personnages, Roustan, l'ancien mamelouk de l'empereur, le musicien Ducroq, enfin M. Sarcey père, qui y tenait un pensionnat. Ce dernier n'était pas le moins considéré de la ville ; il s'était formé lui-même ; et parti de Lyon, comme ouvrier, il avait conquis ses diplômes universitaires et occupé pendant plusieurs mois à la célèbre institution Massin, de Paris, une place de maître d'étude. C'étaient là des

titres sérieux à l'estime publique. Il enseigna à son fils la grammaire, l'orthographe, le solfège ; il lui apprit à jouer de cet instrument dénommé bugle et qui inspire aux gens paisibles un légitime effroi. Mais il voulait ouvrir à Francisque une noble carrière ; il ruminait dans son esprit des desseins qu'il accomplit sans mot dire. Un jour, il partit de bon matin pour la capitale. Il en revint radieux ; et la famille s'étant assemblée, il lui apprit la grande nouvelle.

— J'ai parlé de Francisque à M. Massin qui consent à le prendre comme interne. Nous n'aurons rien à payer. Mais il espère que son nouvel élève se couvrira et le couvrira de gloire.

Il se tourna vers l'enfant et lui mit gravement la main sur l'épaule.

— Tu sais, Francisque, ce que l'on attend de toi.

Huit jours plus tard, le père et le fils montaient dans la jaune et poudreuse diligence qui faisait en cinq heures le trajet de Paris. Le père était ravi, et le fils également. Francisque ne ressemblait pas à ces écoliers maussades qui pleurent en franchissant le seuil du lycée ; il y apportait sa santé, sa jovialité naturelle, son ardeur au travail. Ils déjeunèrent dans le quartier des Halles, puis se rendirent rue des Minimes, où s'élevait l'établissement de M. Massin.

— Tu écriras chaque dimanche à ta mère. Tu nous diras ce qui se passe.

Ils s'embrassèrent. La porte se referma. Francisque était prisonnier.

On se représente malaisément aujourd'hui ce qu'était une institution de ce genre. L'espèce en est disparue. Il y avait autour de Charlemagne, collège d'externes, cinq ou six internats qui alimentaient ses cours : Jauffret, Verdot, Favart, Cuny et Massin, le plus important de tous. Celui-ci occupait un vaste immeuble avec triple façade, rue des Minimes, rue de Béarn, rue

Saint-Gilles, à proximité de la place Royale, où logeaient alors Victor Hugo et Rachel. C'était un des coins les plus littéraires de Paris.

Le petit-fils de M. Massin a bien voulu m'y conduire en pèlerinage. C'est un aimable vieillard, qui a gardé de ce temps lointain une image très précise. Nous avons parcouru la maison qui abrite aujourd'hui une confiturerie, gravi le bel escalier à rampe Louis XIII, que les élèves dégringolaient jadis en quittant le dortoir ; il m'a montré la chambre où Sarcey s'enfermait pour jouer du cornet à piston. Il le voit encore, rose et joufflu, sanglé dans un habit à la française trop étroit pour lui, et soufflant avec furie dans son instrument. Puis, nous avons refait ensemble le chemin qui séparait la pension du collège, longé la rue de Turenne (autrefois rue Saint-Louis), la rue d'Ormesson, et traversé la place du Marché Sainte-Catherine. Il a même reconnu l'étroite pâtisserie qui vendait, en 1839, des petits pains succulents, dont nos potaches se régalaient.

Ils étaient soumis à une rude discipline, et s'en accommodaient parfaitement, eux et leurs mères. Ils ne se plaignaient pas à cette époque d'être surmenés. A cinq heures du matin, été comme hiver, le tambour les réveillait. Ils sautaient à bas du lit, entraient à la chapelle, de là à l'étude, où ils restaient jusqu'à sept heures et demie. Après ces deux heures de travail, ils avalaient une assiettée de soupe et se rendaient en rang, deux par deux, à Charlemagne. Ils devaient être en classe à huit heures. A dix heures, ils en sortaient, retournaient à l'institution et, sans aucun répit, on les bouclait à nouveau dans une étude qui durait trois heures d'affilée, de dix heures un quart à une heure un quart.

A ce moment, on déjeunait. Enfin !... Vous pensez si ces jeunes estomacs devaient être affamés ! Mais on

leur accordait en tout une demi-heure pour le repas et la récréation. Car il fallait être à deux heures précises à Charlemagne. A quatre heures, retour, goûter, et récréation de vingt minutes ; enfin la grande étude, qui durait de quatre heures trois quarts jusqu'à dix heures du soir, (pour les *grands*) avec interruption d'un quart d'heure, à huit heures et demie, pour le souper.

Le jeune Sarcey, qui nous donne ces détails, n'est point offusqué de n'avoir qu'une heure de récréation dans cette immense journée. Il est heureux. Tout l'enchante. Tout lui est motif d'amusement.

18 octobre 1839

M. Bisson est venu me voir avant-hier avec un autre monsieur que je ne connais pas du tout; il m'a beaucoup questionné, m'a dit que son fils viendrait probablement dans la pension Massin. Il m'a donné cent sous, il m'aurait fait beaucoup plus de plaisir en ne me donnant que 20 ou 30 sous, parce que une pièce de cent sous, je ne voudrais pas la dépenser, tandis que 20 sous, je les aurais bien dépensés.

25 novembre 1839

Depuis quelques jours, il est arrivé un nouvel Anglais; il est, contre la coutume des deux autres (Anglais), sans casquette, décolleté par le plus beau froid du monde. Je lui demandais pourquoi il n'avait pas de casquette :En Angleterre, répondit-il en mettant la main sur la tête, mais en France, jamais.

29 novembre 1839

Nous avons eu aujourd'hui punition générale, parce qu'on avait fait ce qu'ils appellent une

chiade. Pour sortir de notre étude, il faut descendre un escalier; or ceux qui sont en haut, pour s'amuser, ont poussé ceux qui étaient en bas. Tout le monde dégringolait, c'était risible à voir. On a demandé qu'est-ce qui avait fait cela. Comme de raison, personne ne s'est déclaré; alors il y a eu punition générale. Au reste, depuis le froid, les cent lignes ont plu pour aller au collège, parce que toujours on voulait taper du pied. C'est pourtant bien souvent excusable, car quand il faut attendre que plusieurs pensions défilent, quelquefois il y a un embarras de voitures, alors, comme de concert, on se met à taper du pied. Pan! Punition générale! Il paraît que quand il fera véritablement froid, c'est permis de taper du pied.

Ma chère maman. — Tous les dimanches vient un prédicateur; aujourd'hui il en est venu un autre qu'à l'ordinaire, il s'appelle M. Lacarrière. M. Massin nous a dit que c'était un des meilleurs prédicateurs de Paris. Tout ce que je sais c'est qu'il parle beaucoup du nez, a presque toujours un petit mouvement de tête de droite à gauche, qu'il semble s'évanouir à la fin de chaque phrase et qu'il prononce *entier*, *chrétien*, comme s'il y avait *enquier*, *chréquien*, voilà ce que j'ai remarqué...

Il est plein de bons sentiments ; il écrit à sa sœur Annette de gentils billets :

Ma petite Annette,

Je te remercie des petites pièces que tu m'as envoyées; je suis fort content qu'elles soient le produit de ton travail. J'ai plusieurs choses dans ma baraque que je ne peux guère t'envoyer par lettre, entre autres de petits coquillages; je te les conserve et te les donnerai. Je ne t'envoie rien cette fois-ci

parce que je fais cette lettre à la grande veillée, et que je n'ai pas là ce qu'il me fart. Continue toujours de travailler, et toujours aussi je serai ton bon frère.

Et toujours il est content. Il est ravi de la nourriture : « Vendredi, pour second plat, on nous a donné « à chacun un hareng ; je m'en suis joliment régalé. Le « dimanche, nous avons toujours une petite saucisse... « Le soir, nous avions un dîner superbe : du poulet à « je ne sais plus quelle sauce, et des haricots à l'huile « et au vinaigre. » Il accueille, néanmoins, avec plaisir, les provisions que sa mère lui envoie par le messager : le chocolat, le raisiné et autres menues friandises. Mais il la supplie de ne pas lui envoyer de trop copieuses victuailles ; il craint les railleries de ses condisciples.

Ma chère mère, j'ai reçu ton paquet avec le plus grand plaisir; la galette était excellente, je viens de la finir il y a quelques jours; le pot de beurre m'a fait aussi un grand plaisir. J'étais, comme tu le dis, un peu las des confitures. J'ai mangé aussi du chocolat. J'ai remis à M. Massin le petit paquet qui était à son adresse; je n'en ai pas entendu reparler depuis. Je remercie ma petite Annette des six sous qu'elle m'a donnés, et surtout de mes deux billes d'agate. Il y a un élève (Salard, encore plus *patapouf* que moi) à la pension qui avait dernièrement dans sa baraque une poularde rôtie de son pays, une poularde du Mans. Il a été moqué. C'est à qui lui ferait la meilleure niche. Les uns (les plus gourmands) opinaient pour la manger; les autres, autre chose. Cela a causé un désordre dans la classe, tel qu'on l'a forcé à la donner au domestique et que le malheureux a reçu par dérision le nom de

*poularde.* Je serais très fâché s'il m'en arrivait autant.

Au fond, les quolibets lui sont à peu près indifférents. Il n'est pas *snob* pour deux sous. (On ignorait le mot ; et la chose était alors assez rare.) Il est mal nippé, vêtu d'habits de forme antédiluvienne, coupés dans la garde-robe paternelle par la couturière de Dourdan. M. Massin, qui tient au prestige de sa maison, souffre de cette indigence. Il remet le naïf Sarcey dans des mains habiles. Mais il a grand'peine à lui faire entendre raison. Sarcey n'aime pas le changement.

Je n'ai, dans ce moment-ci, besoin de rien, comme tu me le demandais. On est venu, en effet, me prendre mesure d'un habit et d'un pantalon. Mais il est ennuyeux, le tailleur. Imagine-toi qu'il n'a pas voulu me faire de poches à mon pantalon, ni de pont. *Ce n'est plus à la mode!* Va donc, mode! Et puis, après cela, on voulait me faire une redingote ou un habit à basques qui descendent le long des jambes. *C'est à la mode!* toujours la mode! Enfin, toutes ces contestations n'en finissent point. J'ai été chez Mme Galet savoir comment elle désirait qu'on me fît un habit, et, à ma grande satisfaction, elle m'a dit qu'il fallait me faire faire un habit comme tous ceux qu'on m'a déjà faits, pour plusieurs raisons qu'elle m'a alléguées. Il n'en est pas moins vrai que le dépôt des habits a conservé une espèce de rancune contre moi... « Est-il drôle, cet enfant-là, il ne veut pas se faire faire d'habits à la mode! »

Si notre écolier méprise la mode, c'est qu'il n'est pas coquet de sa personne ; et c'est aussi qu'il a d'autres soucis en tête. Il besogne comme un bœuf courbé

sur le sillon. Il est pris d'une rage de travail. Il sue le latin par tous les pores. Il recopie dans ses lettres ses thèmes et ses versions ; il éclate en imprécations contre le solécisme qui lui a ravi la place qu'il convoitait ; il veut une revanche, il l'aura. Il est premier. C'est une explosion de joie.

Ma chère mère. — Décidément je vogue vent en poupe, et voiles déployées, *blanditurque rati ridente favonius aurâ* (c'est un vers que je viens d'improviser par réminiscence); décidément les alouettes me tombent toutes rôties dans la bouche; je n'ai plus qu'à battre des ailes et à chanter victoire, car peu s'en faut que dans ce moment-ci je ne sois le coq de la classe. J'ai un bonheur insolent, et c'est de ma vie le premier semestre où j'ai d'aussi bonnes places avec une telle continuité. Enfin je vais te dire la chose sans métaphore ni figure, sans ambages ni détours, sans circonlocutions aucunes, tout bonnement, tout simplement, tout uniment; comme quelqu'un qui voudrait dire *il pleut*, et qui dit *il pleut;* ... pour tout dire en un mot, je suis premier. Mais en quoi suis-je premier? voilà le singulier de l'affaire, car être premier, comme dirait Boileau, ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune, un coup peu surprenant des coups de la fortune. Mille l'ont déjà fait, mille l'auraient pu faire. Mais que moi qui n'ai pas plus de sentiment de la grécité que le bout de la lancette de M. Diard, que moi qui ne fais jamais un thème grec sans laisser échapper une faute quelconque, je sois premier en thème grec et avec un assez bon devoir; que la dernière fois, j'aie été second dans la même faculté, et que je n'aie manqué la place de premier que par un malheureux hasard, c'est là ce qui, selon ce même Boileau, saisit, frappe, surprend,

attache. Enfin toute cette semaine je suis dans les joies de mon cœur, tout marche supérieurement, tout va on ne peut mieux..

Mais il ne suffit pas d'escalader le rang suprême, il faut s'y maintenir. Et Sarcey a affaire à forte partie. Un concurrent redoutable, un élève de l'institution Jauffret, le lui dispute. Et ce rival, c'est Edmond About...

Ils ne se ressemblent guère. L'un est appliqué, consciencieux, un peu lourd et d'une surprenante bonne foi. L'autre est prompt, hardi, léger, impertinent, paradoxal. Dès le premier jour, l'opposition de leurs caractères se dessine. Sarcey et About sont à treize ans ce qu'ils continueront d'être toute leur vie, la règle et le caprice, l'eau et le feu. About scandalise Sarcey par sa mauvaise tenue, mais il lui inspire de l'admiration. Sarcey a pour ce camarade brillant et débraillé la faiblesse d'un oncle pour son mauvais sujet de neveu.

20 janvier 1841

About, dans ce moment-ci, est fou, je crois. Il ne fait pas ses devoirs, il n'apporte pas ses cahiers, il fait l'amateur, il veut à toute force, aller chez M. Bonvalot. A la classe d'histoire, M. Olleris demande :

— Qu'est-ce qui a bien fait ?

About seul se lève :

— Lisez, M. About.

— Monsieur, je n'ai pas fait le commencement.

— Lisez-nous depuis tel endroit.

— Monsieur, je n'ai pas fait la fin.

— Lisez-nous ce que vous avez fait.

Il lit huit lignes peut-être, c'est là tout ce qu'il

avait fait sur une rédaction qui me tient seize pages. Voilà son genre.

25 janvier 1842

Ce pauvre About est malheureux comme les pierres. C'est un peu de sa faute. Il sait que M. Leprévost aime l'exactitude, les écritures; il vient en classe sans encre, sans livre, sans cahier au courant, sans devoir, sans leçons; on le renvoie; il est dans ce moment-ci à la porte depuis quatre jours pour la seconde fois. Il s'en venge après par des railleries; il appelle M. Leprévost : *conscience en caoutchouc* (pas devant lui, comme de raison), et bien d'autres noms encore Pour moi, je crois que je suis mieux dans l'opinion de M. Leprévost que je n'étais auparavant. Hier soir (samedi soir), il disait encore à propos du selectæ français que seul j'avais fait de toute la classe, quoiqu'il l'eût conseillé aux forts :

« Sarcey, voilà un bon élève (hein!), c'est l'*Hercule* de la classe. »

Terrible selectæ! En sortirons-nous jamais? Cependant, pour me servir des expressions de M. Leprévost, « les bords du torrent s'élargissent ». Car notre professeur est un homme à métaphores, et, comme dit About, un robinet d'eau chaude... « *Creuser profondément le sillon* (travailler beaucoup); *s'éloigner en pleine mer* (être loin du sens); *aborder au rivage, être loin du port, être dans les brouillards, dans les nuages;* pour faire une version, *il faut lever le voile peu à peu.* Telles sont ses locutions familières, et une infinité d'autres qui lui reviennent à chaque instant.

21 mars 1843

Me voilà donc encore une fois avec mes six points

d'avance sur About et avec les plus grandes espérances de succès cette fois. Je suis avec M. Betolaud comme jamais je n'ai été; auparavant il disait About et Sarcey; maintenant c'est presque Sarcey et About; il me témoigne à chaque occasion combien il est content de moi, et, quand les inspecteurs sont venus, il a fait mon éloge. About rage; il est dans une colère terrible; il m'a dit :

— J'aurai le prix ou tu diras pourquoi.

Il se met à étudier, à travailler l'histoire; mais il trouvera à qui parler, et si, mardi, ma composition est bonne, il est enfoncé. Du reste, cette opposition que M. Bétolaud met toujours entre nous deux n'a troublé en rien notre liaison. Hors de la classe, nous en rions. Il me parle de ce qu'il va faire pour m'enlever le prix et m'avertit toujours que je ne l'ai pas encore. Je ne le sais que trop.

1845

Mardi dernier, nous avions fini, tous les deux About, nos compositions, et il me dit :

— Veux-tu lire mon devoir, je te lirai le tien.

Je me mets à lire sa composition avec lui, j'arrive à un endroit où il avait mis comme qui dirait en latin *secundum domum*.

— Mais, m'écriai-je, *domum* est féminin, très féminin !

Il cherche. J'avais raison; il corrige, il est le premier et moi le second à une faute seulement de différence. Et voilà comment j'ai été jobard. Il m'a accablé de remerciements un peu ironiques; comme je ne pouvais rien à la chose, et que ce qui est fait est fait, je pris de la meilleure grâce du monde tout ce qu'il me dit, en me promettant bien, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Leur commerce ne se limitait pas à ce perpétuel assaut d'émulation. En dehors de la classe ils se voyaient; leurs esprits réagissaient l'un sur l'autre. Sarcey reproduit quelques-uns des entretiens qu'ils avaient ensemble. Ils sont intéressants. Ce ne sont pas eux seulement qui s'y reflètent, c'est la jeunesse d'alors, la génération issue du romantisme et qui arrive à maturité vers la fin du règne de Louis-Philippe. Ils lisent ensemble les nouveautés ; ils dévorent les vers de Victor Hugo.

Il y a trois ou quatre jours, nous lisions des poésies de M. Victor Hugo. A peine si nous avons différé d'avis sur deux ou trois endroits. Je ne connais rien de si agréable que de lire des vers, avec un camarade de son âge, ayant de l'esprit et du goût. On se communique ses impressions. L'un a plus vivement senti ce passage, l'autre un autre : on a deux plaisirs à la fois : celui de la lecture et de la conversation.

Quelquefois aussi, ils se querellent. Ils ne sont pas d'accord sur la façon dont il faut écrire le français. Celui-ci tient pour les anciens ; celui-là pour les modernes. Et c'est Sarcey qui, avec son habituelle modération, tâche de garder la juste mesure. Il ne raisonnera pas autrement plus tard, dans ses feuilletons.

13 février 1846

About me disait, l'autre jour :

Je commence à voir que les meilleurs écrivains de notre siècle ne savent pas écrire, et c'est à M. Caboche que je le dois.

Et il me raisonnait si bien cette opinion, qu'au fond je la croyais vraie et que je n'y trouvais à objecter que cela :

— Vous écrivez pour les gens du dix-neuvième siècle, il n'est pas étonnant que vous n'écriviez pas comme pour les gens du dix-septième siècle ; parlez la langue que tout le monde parle, si vous voulez que l'on vous comprenne.

Pour moi, je ne suis pas encore arrivé à ce degré de perfection de ne pas aimer ce qui se fait de nos jours : je me contente de goûter mieux ce qu'on a fait autrefois. About me parlait de ses projets d'avenir :

— Si jamais j'écris, je ne ferai pas comme tous ces gens stupides qui, incessamment, entassent volume sur volume ; je publierai peu, je soignerai beaucoup, je reviendrai à la langue des seizième et dix-septième siècles.

Il le dit… Mais pour moi, je ne suis pas taillé pour faire une révolution littéraire ; j'écris assez mal aujourd'hui, et, tout en sentant que ce que je mets n'est pas bon, je ne trouve rien de meilleur à mettre à la place. M. Caboche me disait l'autre jour :

« Vous êtes pour moi une énigme inexplicable. Quand vous traduisez une version, vous avez un style excellent. On se dirait : Voilà un élève qui a étudié avec soin les secrets de l'art d'écrire. Et puis, quand vous vous mettez à écrire pour votre propre compte, ce qui semble plus facile, puisqu'on exprime une idée à soi, vous ne faites rien qui vaille. »

(Ce ne sont pas là les mots propres de M. Caboche : il est trop prudent et trop poli avec nous pour dire les choses aussi crûment.) M. Caboche trouve cela inexplicable et moi je le lui expliquerais fort bien si nous étions entre quatre yeux. Quand je traduis et que j'ai bien vu l'idée latine, j'ai un point de comparaison. Je me dis : « Voilà

une belle expression, un tour vif, je sens cela très bien », je n'en démords pas que je l'aie traduit comme je sens qu'il faut que ce soit traduit. Mais quand j'écris, je n'ai plus de point d'appui; j'ai beau me prendre par les cheveux, jamais je ne m'enlèverai, je n'ai rien qui me soutienne, rien qui me guide, je n'ai enfin personne qui pense pour moi et qui me suggère l'expression. Voilà la raison que je donnerais à M. Caboche et à laquelle il n'aurait pas un mot à répondre.

Afin de former leur goût, nos deux copains fréquentent dans des milieux relevés. Tantôt Mme About, tantôt un parent de Sarcey, M. de Serbonnes ou M. Bissen, les emmènent à la Comédie-Française, où règne, en ce moment, Mlle Rachel. Mais Sarcey n'est pas encore sensible aux sublimités de l'art tragique :

Nous avons été deux fois au Français. Le premier jour, on jouait *Iphigénie* et *l'Ecole des femmes;* le second jour nous sommes allés demander à M. Massin la permission d'aller voir Rachel; on nous l'a accordée sans difficulté. On jouait *Andromaque* et *les Folies amoureuses;* cette dernière pièce qui, à la lecture, m'avait paru insipide, m'a fait pouffer de rire. Dieux ! ai-je ri ! C'est que Samson était si bon avec toutes ses grimaces et Provost avec son air caricature. Nous sommes revenus le lendemain matin une demi-heure avant le collège; ainsi nous n'avons rien perdu.

Quelqu'un leur propose des billets pour assister à une séance de l'Académie. Il s'agit d'entendre M. Viennet louer la vertu. Cela les tente. About — encore qu'il prenne des airs détachés — est assez satisfait d'aller s'asseoir sous la Coupole. Sarcey meurt d'envie de l'accompagner. Mais un scrupule l'arrête ; un scrupule

d'élégance. Il a des habits qui menacent ruine, un pantalon à raies que les femmes reluquent d'un air moqueur, une veste trop étroite, un gilet trop large. Il exhiberait à la rigueur ces haillons, mais c'est son chapeau dont il a honte. Son chapeau est déplorable. Son chapeau le déshonore. Il le décrit minutieusement : « A l'endroit où l'on met un cordon, le poil se détache « un peu ; et sur le dessus du chapeau, juste au milieu, « il y a un rond blanc qui est en train de s'agrandir ».

Remplacer cet invalide ?... Rien ne serait plus aisé, si Sarcey avait de l'argent. Il n'en a pas. Chaque fois qu'il obtient la place de premier, son père dépose dans une tirelire la somme de 3 fr. 50. Le bas de laine commence à s'emplir. Mais il n'est pas à Paris ; il est à Dourdan. Et la séance de l'Académie approche. Et Sarcey ne veut pas recourir à la générosité d'About, cela l'humilie. Comment faire ? Depuis deux ans il réclame un chapeau à ce brave homme de père qui, sans doute, a d'autres soucis et reste sourd à ses plaintes. Cette fois, il se fâche. Il lui dépêche un billet comminatoire :

Mon cher père,

*Ab Jove principium*, dit Virgile. Commençons par ce qu'il y a de plus élevé. Or, Aristote, dans ce fameux chapitre retrouvé par Molière, assure que ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme, c'est son chapeau. Commençons donc par le mien. Je me rappelle qu'il y a quelque six mois, les vacances finissaient et j'attendais la voiture qui devait me prendre en passant, pour m'emmener à Paris. Ma mère regarda mon chapeau, ne put le voir sans compassion, et dit d'un ton mélancolique :

— Il a grand besoin d'un successeur.

— Je vais à Paris dans un mois, répondis-tu, et nous irons ensemble chez Cornu.

Tu ne bougeas pas, comme de raison ; mais moi, je vins à Dourdan au jour de l'An, je présentai timidement quelques réflexions de circonstance sur l'état désastreux de mon couvre-chef. Je repris toutefois quelque espoir : dans quinze jours au plus tu devais régler les affaires de M. Mitaine et, par la même occasion, nous devions rendre visite à ton ancien élève. Du jour de l'An nous passons au carnaval : tu me louas beaucoup d'avoir fait durer mon feutre pendant trois ans entiers, et tu renouvelas cette promesse, qui ne t'a jamais ruiné, de venir dans huit ou quinze jours à Paris.

Enfin, veux-tu venir, oui ou non ? Si tu étais décidé à attendre les vacances prochaines, je te prierais de me faire tenir un chapeau quelconque, d'une manière quelconque, parce que je ne peux plus, décemment, sortir avec le mien.

M. Sarcey père s'exécuta. Il avait mesuré la fureur de son fils et redoutait un malheur. Il vint tout exprès de Dourdan-en-Hurepoix pour le consoler et l'aider de ses conseils. On alla chez Cornu. Francisque choisit ce qu'il y avait de mieux dans le magasin. Et le jeudi suivant, nos amis, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers le pont des Arts.

Les filles d'Eve tapissaient la salle de leurs splendides toilettes. C'était un charmant coup d'œil. La salle est charmante, très bien disposée et décorée avec un goût très sobre : peut-être est-elle un peu petite, mais on entend mieux la voix de ces messieurs. A deux heures quelques minutes, l'Institut fit son entrée. M. Viennet présidait l'assemblée. Il avait à sa droite M. Villemain, M. Patin à sa gauche. Les académiciens étaient peu nombreux, ce qui n'étonne guère par un aussi beau temps, et

presque tous en habit de ville. M. Horace Vernet était en costume. Il avait amené avec lui un superbe Turc et un petit enfant de douze à quatorze ans. On m'a montré M. de Montalembert, M. Ancelot, mais mes yeux sont si mauvais que je ne voyais absolument qu'un habit noir et quelque chose de blanc qui devait être une figure. Quand donc aurai-je un binocle ?

A côté de moi étaient deux jeunes gens qui connaissaient tous les académiciens présents et même toutes les femmes de l'assemblée : celle-ci était belle, celle-là laide ; celle-ci avait un mari fait de telle façon, celle-là un amant fait de cette autre ; ils les passaient toutes en revue avec une aisance et une méchanceté incroyables. Ils avaient des anecdotes très amusantes et très spirituelles sur et à propos de toutes les dames. Une dame dont ils ont dit le nom, fort connue pour le brillant scandale de sa conduite, était reçue chez Joséphine. L'empereur avait déjà dit à sa femme qu'il voudrait bien ne plus la voir chez elle. Un jour, il entre chez Joséphine et il la trouve causant avec cette dame.

— Bonjour, madame, lui dit-il avec cette brusquerie tout impériale qu'il prenait à certains moments, comment se porte votre mari ? Est-il toujours trompé ? (Le mot fut beaucoup plus accentué).

— Et vous, sire, comment vous portez-vous ? lui répondit finement la dame interrogée.

L'arrivée des Immortels fit cesser tous les chuchotements, et M. Villemain, avec cet organe sonore que tu lui connais, a commencé un compte rendu des prix Gobert, etc. Ce rapport fait avec l'élégance et la précision qui caractérisent M. Villemain a causé beaucoup de plaisir, puis M. Ancelot a commencé d'une voix de stentor la lecture du dis-

cours qui avait mérité le premier prix. Le lecteur était excellent, la lecture parfaite, mais j'ai trouvé tout cela un peu long. Enfin M. Viennet a pris la parole et nous a fort spirituellement raconté les actes de vertu que l'Académie avait cru devoir récompenser. Il est curieux de voir comme chaque trait d'esprit, chaque mot heureux, chaque expression bien rencontrée est saisie aussitôt et accueillie par un murmure approbateur.

Après cela, nous nous en sommes allés et, après avoir fait un petit tour, pris une glace *que j'ai gagnée aux dominos*, nous sommes revenus tout tranquillement au colombier. Tu vois que, même à la pension, je ne manque pas de distractions...

Sarcey était enchanté de l'Académie et de M. Viennet, et de M. Villemain, et du triomphe de la Vertu, et de la glace qu'il avait gagnée, et de sa partie de dominos, et de la pension Massin, et de son camarade About. Il était surtout ravi — et encore plus étonné qu'heureux — de posséder un couvre-chef flambant neuf et sortant de la fameuse maison Cornu. C'est le premier mouvement de coquetterie que j'aie surpris dans ses lettres.

Ma chère maman

Mon oncle est venu me voir avant-hier avec un autre monsieur que je ne connais pas du tout. Il m'a beaucoup questionné, m'a dit que Gustave viendrait probablement dans la pension Massin. Il m'a donné cent sous, il m'aurait fait beaucoup plus de plaisir en ne me donnant que vingt sous parce que une pièce de cent sous je ne voudrai pas la dépenser, tandis que vingt sous je les aurait bien dépensés.

Sarcey

Fac-similé d'une lettre de Sarcey enfant (1839).

## II

Les émotions du concours général. — La Révolution de 1848 dans la rue et au Collège. — Une plaisanterie de Clément Laurier. — L'institution Massin prise d'assaut.

Vous vous rappelez à quelles conditions ce bon M. Massin et M. Barbet, son gendre, offraient le pain de la science et le pain matériel au jeune Sarcey. C'était dans l'espérance qu'il moissonnerait force couronnes au concours général. En effet, dès le premier jour, toutes les ardeurs de cet excellent élève tendent à ce but. Il y pense le jour ; la nuit il en rêve. Et quand approche le moment fatal, c'est à travers les classes de Charlemagne, à travers les études de Massin et des institutions rivales, chez Jauffret, chez Verdet, une extraordinaire émulation. Chacun fourbit son épée et s'apprête au combat. « J'espère, écrit Sarcey à sa mère, « qui est impatiente de le revoir à Dourdan, j'espère « qu'il te sera plus agréable d'entendre le nom de Sar- « cey retentir sous les voûtes de la Sorbonne que de « m'avoir aux fêtes de juillet. »

D'abord, il n'est pas « à la hauteur ». Il s'exerce, il tâtonne, il s'entraîne, comme nous dirions aujourd'hui : « Voilà bientôt le concours. Je n'y vais pas en « thème, à cause de ma composition des prix. Je ne suis « que bouche-trou. J'irai en version et en histoire. » Il s'y rend enfin. Il s'applique. Dieu sait comme ! Il rate son thème. Mais il soigne sa version, la lime, la repolit, la bichonne. Il s'élance déjà à l'assaut du premier prix. Mais une imprudence le lui enlève. Oyez la relation de cette catastrophe :

27 juillet 1842 (1)

Le concours se passe tristement pour moi : je rage aujourd'hui comme jamais je n'ai ragé. Nous avions composé en thème, j'avais fait un mauvais thème. Je n'ai rien eu, je n'ai pas été étonné. Hier, nous composions en version latine : mon devoir n'était pas trop mal, M. Prieux m'avait dit qu'il espérait, il était à peu près le meilleur de tous les Charlemagne. Cependant je n'y comptais pas trop. Ce matin, je n'avais rien et Dumas avait le 1er prix, Millou le 5e accessit, Perrot le 6e accessit. A quoi attribuer cela ? Mais je n'en étais pas trop en peine; je me disais : il faut en prendre son parti. Mais voilà que deux heures après, M. Barbet m'appelle, et puis il m'a expliqué que j'avais signé ma copie (c'est un cas d'exclusion, parce qu'il ne faut pas connaître le nom des élèves).

« Vous auriez eu, sinon un prix, du moins le premier accessit. »

Mes genoux se dérobaient sous moi, j'ai reçu un savon sur mon étourderie. Et moi qui avais supporté presque gaiement de n'avoir rien, je pleurais de savoir que, sans une misérable signature, j'avais un prix ou du moins un premier accessit.

D'une façon générale, il n'est pas très heureux dans les examens et les concours. Il n'a pas cette facilité, cette élégance, cet éclat qui conciliaient à About la sympathie des juges et qui gagnaient tous les cœurs. Il est plus assidu, plus appliqué que brillant. Et il s'inflige à lui-même de violents reproches; il courbe la tête avec humilité ; il craint, non sans raison, d'encourir la disgrâce de ce bon M. Barbet, de ce bon M. Massin.

(1) Rappelons que Sarcey était né au mois d'octobre 1827. Il avait donc exactement, à cette date, quatorze ans et demi.

« Tu ne peux savoir combien cela me chagrine, m'in-« quiète ; je travaille toujours, je soigne mes rédac-« tions. Et je n'arrive à rien. » Le 1er juillet 1843, il écrit : « Ce matin, M. Barbet me demandait : — Etes-« vous préparé sur tout, monsieur Sarcey ? Je répon-« dis : —— « Oui, monsieur ». Ce *oui* va prêter encore de nouvelles armes contre moi ». Fâcheux pressentiment trop justifié. Le jour du concours, Sarcey est malade; il se prend le crâne dans les mains. Il demeure stupide devant la feuille blanche. Il y verse, à défaut de mieux, son désespoir, et c'est sur le vélin officiel, sur le papier fourni par l'Université qu'il écrit cette fois à sa mère.

1er août 1843, 11 h. 30

Il est 11 h. 30, je songe que l'on pourrait fort bien me dire à la pension, comme j'ai entendu dire : il fallait néanmoins faire quelque chose. Je vais bâcler ce que je vais pouvoir dans l'heure et demie qui me reste...

La tentative est infructueuse. Il reprend sa lettre qu'il avait interrompue :

Il est midi 1/2. Je n'ai fait que du galimatias, et jamais je n'ai eu tant de peine à écrire une page. Décidément je ne donnerai rien, c'est trop mauvais. On criera après moi, tant pis !

Oui, l'on devait crier. On cria. Non pas tout de suite. Le feu couva sous la cendre. M. Massin, M. Barbet prirent des mines sévères. Et, quelques mois plus tard, leur ressentiment éclata. Ils rappelèrent avec rudesse au jeune Sarcey ce qu'ils attendaient de lui. Ils croyaient avoir le droit de se montrer exigeants :

19 mars 1844

Hier j'ai reçu un singulier reproche de M. Mas-

sin. On me l'aurait dit que je me serais mis à rire. Hier, j'allais faire signer mon exeat à M. Massin : je n'étais pas sorti depuis le carnaval et je ne le pouvais plus jusqu'à Pâques. On attendait mon oncle Serbonnes dans la journée. Sais-tu bien ce que M. Massin me dit :

— C'est parce que vous sortez trop souvent que vous n'êtes pas le premier.

Les bras m'en sont tombés de surprise, j'ai balbutié quelques mots de réponse, j'ai laissé M. Massin bougonner en signant mon exeat, et j'ai été de mauvaise humeur pendant deux heures. Je ne conçois pas cela. Qu'on me dise : vous ne travaillez pas, je le concevrais, parce que, au bout du compte, je suis juge pour moi et M. Massin pour lui dans une pareille accusation. Mais qu'on aille me dire que si je ne suis pas le premier, c'est que je sors le dimanche, quand les faits sont là, patents, quand je pourrais prouver par vingt exemples que si j'avais voulu sortir, je l'aurais pu dans telle et telle circonstance, et que je ne l'ai pas voulu pour faire un devoir particulier à M. Collin ou à M. Forgeot, quand je vois tel et tel élève tenant comme moi la tête de la classe et qui sort tous les quinze jours, voire toutes les semaines. Véritablement, si ce n'était pas M. Massin qui m'eût fait ce reproche, je dirais qu'il est ridicule. C'est tout bonnement pour avoir le plaisir de me gronder, de pouvoir décharger sa méchante humeur. Eh bien ! moi, il n'y a rien qui m'y mette autant que cela.

L'honnêteté de Sarcey se révolte contre tant d'injustice. Et l'indignation qu'il éprouve se traduit par un surcroît de zèle. C'était peut-être là-dessus que comptait l'astucieux M. Massin. « Ah ! l'on doute de moi, s'écrie Sarcey. Eh bien ! j'entrerai à l'Ecole nor-

male ! » Il s'ouvre à son professeur, M. Collin, de ce beau projet. M. Collin l'écoute ; il écoute le jeune Alaux, un autre élève, animé d'une ardeur égale. Et il les fortifie en vue de la redoutable lutte qu'ils vont affronter :

21 mars 1844

Il nous disait d'abord que l'entrée de l'Ecole normale était excessivement difficile, parce qu'il fallait y entrer dans les premiers, ou bien ne pas s'en mêler, et que pour arriver là, il fallait un très grand travail. Sur ce, Alaux lui demandait si nous, par exemple, nous aurions chance d'y entrer, et d'y entrer bien placés.

— Sarcey plus que vous, parce qu'il a l'esprit plus *scholard*.

Et comme Alaux souriait, il a ajouté vivement :

— J'entends *scholard* dans un bon sens.

Mais ensuite il nous a dit que s'il était très difficile d'y arriver, une fois qu'on y avait été, cela servait maintenant beaucoup et servirait encore plus par la suite, parce que tous ces élèves de l'Ecole normale faisaient comme une coterie, se soutenaient, se donnaient la main.

Tu vois que cette conversation ne m'en a pas appris long sur le détail de l'Ecole, mais elle m'en a dit bien plus long que toutes les particularités qu'on aurait pu m'apprendre. Il faudra nécessairement piocher, et beaucoup piocher, puisqu'il est nécessaire que j'y arrive, et j'y arriverai ou je dirai pourquoi.

Le serment solennel est proféré. Sarcey vient de vouer son âme à l'Ecole normale. Il a prononcé ses vœux. Il y restera immuablement fidèle. Il aimera l'Ecole avant, pendant et après...

Rien ne lui coûte, pour arriver au but. Il redouble d'efforts et d'application.

13 juillet 1845

Je puis te dire que je ne connais pas dans ma classe d'élève qui connaisse mieux Racine, La Bruyère, Fénelon, Boileau, etc., que je ne les connais moi-même, je dirai plus, qui les connaisse aussi bien. Toutes les fois qu'il y a une citation de quelqu'un de ces auteurs à faire, c'est toujours à moi que l'on s'adresse. On me connaît pour leur partisan le plus déclaré, ce qui m'a fait passer pour un esprit étroit auprès de bien des élèves.

27 mars 1846

Cette semaine dernière, M. Caboche nous avait donné une analyse d'une scène de Molière ou de Racine au choix, en place de discours. Je l'avais faite avec plaisir, et je l'avais réussie. Comme tu penses bien, j'avais pris Racine. C'est évidemment dans le genre critique que je pourrais écrire en français : je sens assez vivement, et l'expression me vient vive aussi. M. Caboche m'a dit qu'il y avait beaucoup, beaucoup d'esprit. J'avais, tu le penses bien, rendu cela aussi gai et aussi plaisant que j'avais pu, en face d'une scène d'Athalie, fort sévère et fort touchante.

Il ajoute aux classiques, pour s'orner l'esprit, quelques lectures modernes. Il adore et révère Béranger.

J'ai la mémoire toute fraîche de Béranger; dernièrement j'en ai eu un volume entre les mains; vraiment ce n'est que d'il y a huit jours que j'ai senti tout le mérite de ces chansons. J'ai bien souvent lu et entendu dire que notre siècle n'avait qu'un poète, et que ce poète était Béranger; je

comprends cette opinion-là à l'heure qu'il est. Je n'ai lu qu'un volume, j'en aurais peut-être voulu retrancher cinq, et les autres me semblaient des chefs-d'œuvre. Y a-t-il rien de plus gracieux que *Le vin de Chypre a créé tous les dieux?* La chanson de *Ils étaient là* est bien belle. Quel beau mouvement quand le premier couplet dit aux vainqueurs d'Ulm et d'Iéna : « Ils étaient là », de reprendre aussitôt : « Oui, nous étions là, non pour un chef, mais pour la France! » Pauvres moutons, ah! vous avez beau faire, toujours on vous tondra, il n'y a rien de plus spirituel. Et puis il y a du courage à s'écrier : « Plus de Bourbons! c'est le cri de la France, leur joug honteux a fatigué nos fronts »; et encore celle de David dont on rapporte les restes. C'est une idée de génie d'avoir été mettre cette sentinelle qui, à chaque couplet, s'attendrit de plus en plus, mais ne peut pas laisser entrer le peintre des batailles de l'Empire sur la terre de France qui hérite de sa gloire.

Je ne suivrai pas notre écolier dans l'infini détail de ses classes, dans ses discussions avec l'estimable et docte M. Berger, professeur à Charlemagne, dans tous les menus drames de sa vie scolaire. Cela rebuterait le lecteur. Il est néanmoins un épisode que je tiens à citer parce qu'il est édifiant et digne d'être proposé aux écoliers comme sujet de méditations. Sarcey avait une telle soif de réussir, et un tel attachement pour cette institution Massin, qui lui était pourtant assez dure, qu'il lui arriva, une année, d'abréger ses vacances et d'y revenir à l'improviste, au milieu du mois de septembre.

1845.

Ma chère mère, je tombai à la pension comme la foudre : M. Massin ni M. Barbet ne pouvaient en

croire leurs yeux : « C'est très beau, très beau, me dirent-ils enfin. C'est de l'héroïsme ! » Puisque ce mot est le refrain universel, que Paris me l'a répété comme Dourdan, il faut que je t'édifie un peu sur cet héroïsme prétendu. Je te dirai donc que nulle part et en aucun temps, je ne me suis aussi amusé que pendant cette moitié de vacances à la pension. Moi-même en partant je ne me doutais pas qu'il dût en être ainsi : je savais parfaitement que je ne m'ennuierais pas; quand on sait travailler, on n'est jamais forcé de se soumettre à cet ennemi qu'on appelle l'ennui, si ce n'est toutefois en soirée ou en visites. Pourtant, je dois avouer que le premier jour je fus plein de pensées tristes; ces huit élèves qui erraient comme des âmes en peine dans cette cour immense, ces corridors vides, ces études fermées, toute cette maison si animée autrefois et maintenant si sombre et si silencieuse, me firent un singulier effet; je me trouvai comme par enchantement au diapason des malheureux qui bâillaient à se décrocher la mâchoire, et nous fîmes chorus tous ensemble; je n'en connaissais pas un; nous nous trouvâmes liés par une communauté de sentiments.

— Je te plains, me dirent-ils.

— Je vous plains, leur répondis-je.

Et nous allâmes nous coucher. La nuit porte conseil, je réfléchis que si je ne secouais pas vivement ce vaste ennui qui semblait peser sur toute la maison, je m'abandonnerais bientôt à cette langueur apathique qui ôte tout ressort à l'esprit, et qu'une fois enfoncé dans la boue, il serait presque impossible d'en sortir. Le lendemain matin, j'avais arrêté mon travail, et je le commençais avec ardeur. La lecture des deux volumes de Tite-Live que j'avais emportés est achevée aujourd'hui; j'ai lu

le quart de mon Justin : j'ai repassé la moitié de sa grammaire grecque, appris une centaine de racines, revu mon accentuation, étudié quelques pages des pensées de Platon, fait deux thèmes grecs. Jamais peut-être je ne me suis tant occupé; mais jamais je n'avais senti aussi bien la nécessité d'échapper...

A cet hôte
Spectre toujours masqué, qui nous suit côte à côte
Et qu'on nomme l'ennui.

Après l'étude, il fallait remplir la récréation; pendant l'année, tout le monde se promène, chacun avec un camarade, moi le plus souvent seul, et tout le monde est content. Mais cette solitude que j'aime assez, quand je vois autour de moi de l'animation et du bruit, aurait tiré des bâillements du rieur le plus déterminé, au milieu de ces huit figures, couchées de loin en loin sur des bancs et regardant d'un air pofondément mélancolique les murailles de la cour.

Dans ce moment-ci, si tu venais à la pension, tu verrais tout le monde jouant, criant, sautant: pour arranger la petite cour, on a fait passer une trentaine de moutards dans la nôtre. Je les ai enrégimentés. Nous nous livrons de formidables batailles, nous jouons à saute-mouton, au chat-coupé, nous rions surtout à perdre haleine. Il ne faudrait pas qu'un pareil état de choses durât bien longtemps, mais depuis quinze jours, nous sommes tout entiers au rire franc et bête, qui est le vrai rire; encore huit jours et ce ne sera pas trop.

On a commencé par être grandement étonné de me voir me dégourdir les jambes, on m'a dit que j'étais bien enfant pour mon âge, et tous ceux qui faisaient fi se sont enrôlés comme les autres, et nous jouons tous. Nos dîners surtout sont les plus

gais du monde; jamais plus mauvais repas n'ont été assaisonnés de plus mauvaises plaisanteries. Tous ont allumé leur gaieté à la mienne, et c'est un feu roulant de saillies et de bons mots. Malheureusement ce rire ne s'écrit pas; si l'on pouvait le communiquer par lettre, tu en verrais de belles...

N'est-ce pas touchant ? l'élève Sarcey renonçait à ses vacances pour revenir ramer sur la galère de l'institution Massin. Quarante ans plus tard, le critique Sarcey sacrifiera ses vacances au devoir d'aller chaque jour écouter des pièces classiques à la Comédie-Française...

Enfant, adulte ou vieillard, c'est le même homme.

Au moment où Sarcey et About se préparaient à l'Ecole, Paris se mit en révolution. C'était, pour eux, une assez fâcheuse coïncidence. Allez donc piocher vos poètes et vos philosophes, au milieu des coups de fusil, des vociférations du peuple et des passions déchaînées ! Les deux camarades se sentaient d'autant plus troublés par tout ce remue-ménage, qu'il répondait à leur intime désir. Ils étaient ardemment démocrates. La jeunesse pauvre l'est toujours. Ils souhaitaient l'avènement de la République. Mais ils souhaitaient aussi ne pas échouer dans leurs examens. D'où les sentiments contradictoires et tumultueux qui emplissent les lettres suivantes. Ils avaient fort à faire pour se défendre contre l'entraînement général. L'esprit de la rue pénétrait dans les collèges.

Février 1848

Mon cher père, depuis tantôt trois semaines, Charlemagne est assez peu tranquille. Tu as pu lire il y a déjà longtemps dans les journaux que Bourbon s'était révolté : ils avaient cassé les vitres, les portes, les tables et les maîtres d'études, puis

s'étaient rendus, tambour en tête, avec drapeau, *Marseillaise* et le reste, demander à M. Carnot la destitution de leur proviseur. Sur quoi on avait licencié le collège pendant deux jours. Ici, on trouve cela admirable. Faisons du tapage et l'on nous licenciera, nous aurons quelques jours de congé. Le raisonnement était superbe : mais qui attacherait le grelot? Il faut des meneurs pour que de pareils procédés réussissent : et tous voulaient être menés. Il y avait d'ailleurs une immense opposition, en tête de laquelle était ton serviteur, qui a perdu grand train la moitié de sa popularité. Un beau jour, au moment où l'on s'y attendait le moins, on entend des cris retentir :

« A bas le proviseur! »

Puis on se met à chanter la *Marseillaise* : le tout sans tumulte, ni désordre. Le lendemain, le surlendemain, la même scie recommence, et toujours sans plus de résultats. Tant qu'on s'en tiendrait là, il était évident que ces manifestations étaient plus ridicules que dangereuses. L'autorité cependant était un peu inquiète, car si l'on faisait peu, on projetait beaucoup. Nous étions inondés de circulaires qui donnaient de formidables ordres de batailles : on parlait de pétards, de drapeaux, de tambours : toute réflexion faite, on n'apporterait point d'armes à feu; mais à part cela, tout le reste était permis.

Il est vrai que, le jour de l'action arrivé, on en revenait toujours à la vieille *Marseillaise*, chantée par le collège, en fort bel ordre, ma foi, et dans un alignement parfait.

Le peu de succès de toutes ces tentatives tenait à l'opposition dont je t'ai parle tout à l'heure. Toute l'institution a été admirable de bonne tenue et de conduite. Il n'y avait que les 3[e] et les 4[e] qui étaient

disposés à se mêler du tapage; nous les avons tellement chapitrés qu'ils ont fini par comprendre combien cette conduite était absurde.

De plus, dans toutes les pensions sans exception, la philosophie était assez bien disposée en faveur du bon ordre; de sorte qu'il y avait une masse compacte qui opposait aux essais de révoltes une puissante force d'inertie.

La pension Massin n'est pas déjà très aimée au collège, parce qu'elle est en général composée de ces gens honnêtes et consciencieux qui se tiennent en dehors de toute coterie et qu'elle est animée d'un remarquable esprit de bon ordre : ce fut bien pis depuis lors. Nous recevons lettres sur lettres où l'on nous traite de faux-frères, de Judas. On a même été jusqu'à nous appeler : « les Cosaques de la liberté lycéenne ! » Je ne sais pas trop ce que ces messieurs entendent par la *liberté lycéenne :* c'est probablement la liberté que l'on aurait hors du lycée, une fois licenciés. Ensuite, je ne connais rien qui ressemble moins aux Cosaques que les Massin : on peut les comparer à de braves et honnêtes bourgeois, mais non à des Cosaques ! Les dernières scènes ont mis le comble à l'exaspération publique. Les meneurs, voyant que leurs plans ne réussissaient pas, s'étaient mis dans la tête qu'il ne fallait plus composer. Dans une République où le principe de l'égalité a été proclamé, il ne devait plus y avoir ni premier, ni dernier.

Et voici qu'après avoir parlé avec tant de modération, Sarcey tout à coup, s'emballe, prend le mors aux dents. Cette même lettre qui débute sur un ton de rage, s'achève par un cri belliqueux. Que voulez-vous ? On est jeune ! Et puis About et Sarcey sortaient des rangs du peuple. Et ils avaient lu Voltaire :

...Si je comprends bien cette révolution, nous allons avoir un épouvantable bouleversement de fortunes : ce sera le 89 de la bourgeoisie, et l'avènement d'un nouveau principe dans le monde, la fraternité : nous verrons de belles choses. Au moment où je t'écris ces lignes, on vient m'annoncer que Vienne s'est constituée en République, et que Berlin a fait son roi prisonnier ! Courage ! courage ! pendant que ceux-là commencent leur première révolution, nous allons nous mettre à la mode et refondre la société.

Que n'ai-je cinq ans de plus ! mais l'avenir est à nous ! Ah ! nous faisons de beaux projets avec About ! car tous les autres, ou bien peu s'en faut, sont consternés. Ils ne voient là-dedans que la nécessité de se créer une position, et la perte de jouissances faciles ! Ils regrettent leur argent comme la noblesse de 89 ses titres et ses prérogatives, et ils ont vingt ans !

Depuis quinze jours, je me mets régulièrement dix fois en colère par récréation en les entendant causer. Ils se réjouissent de tous les signes de mécontentement que donnent les départements, ils tournent en ridicule cette révolution faite par quelques hommes en guenilles, et repoussés de toute la nation, ils affectent de voir dans la République un champignon qui passera dans une nuit, comme il a poussé ! ils critiquent toutes les réformes qui ont un sens égalitaire et démocratique; toutes ces piqûres d'épingles m'échauffent la bile; j'ai beau me dire : je ne leur répondrai pas, ils ne comprennent rien et ne veulent rien comprendre. Cela est plus fort que moi, je dispute toute la journée de tout ce que je vois; je ne m'entends guère qu'avec About et un ou deux autres. J'ai entendu dire à ma mère que toi aussi tu étais chagrin de

tout ce qui arrive. Je comprends bien cela : tu n'as pas les mêmes raisons que nous d'espérer et de te réjouir...

Cependant la bonne cause triomphe. L'émeute est souveraine, le roi déchu, le nouveau régime proclamé. Et Sarcey se réjouit. Peut-être sa joie est-elle faite à demi de la consternation de ce bon M. Massin qui voit s'écrouler le régime cher à son cœur et dont les idées d'ordre sont bouleversées. Et ce bon M. Massin n'est pas au bout de ses peines. La populace, après avoir pris les Tuileries, ne s'avise-t-elle pas de donner l'assaut à sa propre maison ! L'Institution Massin menacée, arrachée à sa quiétude. Quel scandale ! C'est l'abomination de la désolation ! M. Massin, M. Barbet sont consternés ; mais ils n'osent pas trop laisser voir leur fureur. Et Sarcey rit sous cape. Le récit qu'il donne de cette aventure met en scène un nouveau personnage, Clément Laurier. Il en parle sur un ton assez maussade. Il devait, par la suite, mieux apprécier les qualités d'esprit et de cœur de ce charmant homme, qui devint son ami... Mais n'oubliez pas que Sarcey se trouvait dans la fièvre d'une préparation difficile, et que c'était avant tout et surtout, un bon écolier :

Février 1848

Ma chère mère, tout marche à souhait, nous commençons à ne plus être étonnés de nous coucher et de nous réveiller républicains ; encore quelques jours et nous vivrons dans la République comme le poisson dans l'eau. Le premier jour, quand on est venu nous annoncer que le roi avait fui, et que nous avions changé de gouvernement, tu ne peux pas te figurer notre stupéfaction. J'imagine, du reste, que tous l'ont partagée, même ceux qui ont fait la Révolution. Mais comme on ne peut pas

toujours être étonné, ce fut un torrent d'épigrammes et de bons mots : le mot *citoyen* fut à l'ordre du jour : « Bonjour citoyen », et sur l'adresse d'une lettre : « Au citoyen un tel ». Du reste la plaisanterie a fait fortune, car je suis sorti hier dans Paris, partout j'ai entendu répéter ce mot-là, et toujours en souriant, avec un air de dire : « Qui l'aurait cru ? »

Toute la journée de vendredi fut chez nous d'une intarissable gaicté : c'était sans doute pour compenser la tristesse, le désespoir, la consternation ; prends toutes les expressions que tu voudras, elles seront toujours au-dessous de la réalité, que M. Barbet portait peinte sur le visage. Quelle mine, grands dieux !... Je ne sais si ce sont les malheurs de la patrie, ou bien ses propres infortunes qui lui donnent cet air dolent et lamentable ; mais on peut dire, comme Boileau de l'*Agésilas* : « J'ai vu M. Barbet : hélas ! »

Cependant les élèves filaient les uns après les autres, et s'en allaient, qui à la campagne, qui chez leurs parents, qui chez un correspondant, comme dit Paul-Louis: le samedi, nous n'étions plus que huit ou dix dans notre étude, et toutes les autres du grand collège avaient diminué, dans une plus forte proportion : le dimanche à la messe, nous étions bien encore 150; tout le petit collège était resté presque en entier. M. Massin s'est félicité devant nous, et avec assez de raisons, de la confiance que lui témoignaient les parents, dans un moment où tant de grands établissements étaient vides. Il nous a loués de notre conduite pendant tous ces jours-ci; en effet, sauf ce sentiment de malaise et d'inquiétude qui s'était répandu partout, il n'y a eu ni bruit, ni tumulte, ni chants patriotiques, et surtout ni révolte.

On n'en pourrait pas dire autant des autres collèges ou *lycées* puisque tel est notre nouveau nom. Henri-IV et Saint-Louis ont mis le portier à la porte, ont forcé la consigne et se sont répandus dans Paris comme des chevaux échappés; le proviseur a licencié Louis-le-Grand, de peur de semblable accident (je ne parle que par ouï-dire, cependant ces nouvells ont l'air d'être à peu près certaines) ; chez nous, il n'est rien arrivé de pareil. Un seul élève, que Maximin connaît bien, a commis une déplorable inconséquence, et qui pouvait avoir des suites fâcheuses : tu sais que nous sommes en face d'une caserne sur laquelle donnent toutes les fenêtres du petit collège. A la porte se réunissent constamment des hommes du peuple, armés jusqu'aux dents. Le vendredi matin, quelques élèves qui regardaient par les croisées, les entendaient crier :

— Allons à la Force, allons délivrer les prisonniers !

— Oh ! dites donc, s'écrie un des élèves : moi aussi je suis prisonnier, on me force à rester ici ! Venez donc me chercher ! Voilà une lettre que vous remettrez à M. Massin.

— C'est ça, répondent-ils, voilà un brave jeune homme qui veut se battre pour la cause du peuple. Allons le délivrer !

Ils reçoivent la lettre. Il y avait dessus : *J'attends depuis hier M. Clément Laurier, pourquoi M. Massin ne l'a-t-il pas envoyé?* signé Flocon, un des chefs du parti communiste.

M. Laurier père connaît en effet ce Flocon, en qualité d'ancien journaliste et de révolutionnaire. Son fils est un mauvais garnement, jouant la canaille à s'y méprendre, mine éhontée, verbe haut.

— Il faut, nous disait-il le matin, il faut enfoncer les portes, et nous battre pour la liberté.

Nous, braves gens, têtes froides, nous tenions beaucoup à ne pas être renvoyés, et l'avions laissé déclamer à son aise : on l'appelle au bureau, et lassin lui dit :

— Allez, monsieur, allez chez M. Flocon qui vous demande, et ne revenez plus.

Voici ce qui était arrivé : six hommes s'étaient détachés du groupe et étaient venus frapper à la porte : M. Quelen ouvre; quel tableau ! il croit la maison envahie ! Six hommes en blouses, casquettes sur l'oreille, cheveux hérissés, visages noircis; de plus, un arsenal de fusils, pistolets et épées. Il monte pâle, effaré, au cabinet :

— Monsieur Massin, six de ces chenapans qui demandent à vous parler.

— Faites-en monter un; qu'il m'explique ce que tous demandent.

Voilà un de mes gaillards qui arrive.

— Je veux M. Clément Laurier !

Et il faisait résonner sur le parquet la crosse d'un fusil de munition.

— D'où venez-vous ?

— De la caserne.

— Alors ce n'est pas de chez M. Flocon ?

— Tout cela est bel et bon : il me faut M. Clément Laurier, et je ne m'en irai pas sans l'avoir.

— Je vais vous donner M. Fouinat, il ira avec vous jusque chez M. Flocon, et si, en effet...

— Je ne connais pas M. Fouinat, reprenait notre homme, agitant sabre, fusil et pistolet : M. Laurier veut se battre et il se battra !

M. Massin crut plus prudent de lâcher celui qu'on lui réclamait, et la porte se referma sur lui pour ne plus se rouvrir !

Une ou deux fois, Sarcey s'échappe, afin de jouir du spectacle de la rue :

Je suis sorti le mercredi avec Bisson : jamais je n'ai vu spectacle plus curieux. Paris était un grand camp, partout des soldats couchés sur de la paille, des fusils ou des lances en faisceaux, des chevaux au repos, et puis des canons, des régiments passant au galop, une foule immense de curieux et surtout de curieuses, allant voir les traces du combat, les maisons démolies, ou fumantes encore, les carreaux brisés, les trous des boulets; rien n'était plus pittoresque, plus animé : les boutiques fermées ajoutaient encore un nouvel air de singularité. Toute la population était dans la rue, sans compter les provinciaux, qui étaient bien les figures les plus originales que j'aie vues de ma vie. Imagine-toi des shakos immenses, dont on ne voit pas la fin, et qui vont toujours s'élargissant, surmontés d'un énorme pompon tricolore, de vieux habits à queue de morue, des pantalons qui venaient à mi-jambe, et un air bourgeois par là-dessus; nous nous pâmions de rire tous les deux.

Sur ce tableau, je m'arrête. Désormais la Révolution est achevée ; une autre ère va commencer pour la France, et une ère nouvelle aussi pour About et Sarcey, puisqu'ils vont entrer, toutes voiles déployées, à l'Ecole normale. C'est là que nous les retrouverons dans notre prochain chapitre.

## III

Première année d'Ecole normale. — Discussions autour du poêle. — La politique à l'école. — Les mots du prince Louis-Napoléon. — Les débuts oratoires de Challemel-Lacour. — Ledru-Rollin et Proudhon. — Une soirée bourgeoise. — Sarcey et son oncle. — Une visite de M. de Falloux.

L'effervescence produite par la proclamation de la République s'était enfin calmée. M. Massin avait à peu près ressaisi son autorité ; la discipline régnait à nouveau chez lui. Et quand il apparaissait au seuil du réfectoire ou de la cour, le chef orné de sa fameuse casquette à visière verte, les élèves se reprenaient à frémir. Cette casquette, qu'ils comparaient à un drapeau, *Massini vexilla*, leur inspirait un respect mêlé de crainte. C'est tout au plus s'ils osaient fredonner à mi-voix le refrain classique :

> As-tu vu la casquette, la casquette,
> As-tu vu la casquette du père Massin ?

Ce bon M. Massin, et M. Barbet, son gendre, n'eurent qu'à se louer de leur élève. Sarcey ferma l'oreille aux bruits du dehors ; et tandis que l'on se battait dans la rue, que Cavaignac réprimait l'insurrection de Juin, et que l'Assemblée jetait les bases de la future Constitution, il se préparait à subir avec succès les examens de l'Ecole. Il y fut plus heureux qu'au concours général ; il réussit assez brillamment. Le mérite de sa composition française compensa son extrême faiblesse en grec. Il obtint, comme classement, le n° 5. Taine était premier, Libert deuxième, About troisième. Sarcey avait immédiatement devant lui un nommé Lamm, ce

malheureux Lamm qui, plus tard, devait tomber dans la mélancolie et recourir au suicide.

Vous concevez s'il attendait, avec fièvre, le résultat de l'épreuve : « Je vague dans les rues de Paris, flânant « de ci et de là, crevant mes bottes, me mettant les « pieds en sang, déjeunant mal, dînant plus mal en- « core, allant tous les matins à l'Ecole, sans y trouver « la liste d'admission, presque tous les soirs au spec- « tacle, ennuyé, vexé et dépensant de l'argent... » La grande nouvelle va le trouver à Dourdan. Et telle est son impatience, tel est son désir de connaître l'établissement de la rue d'Ulm, qu'il s'y présente trop tôt et qu'il y arrive, comme au théâtre, devant que les chandelles soient allumées. « Imagine-toi que lundi, j'ac- « cours tout chaud de la campagne, je prends un ca- « briolet à l'heure, je prends ma malle chez Alcide, et « me voilà avec elle à la porte de l'École. Je croyais « être en retard. Il se trouvait par le fait que j'étais « de huit jours en avance. Tout cela, c'est de la faute « au ministre qui ne finit jamais rien. » Enfin l'Ecole s'ouvre. Sarcey et sa malle peuvent entrer. Tout de suite, il cherche un bout de papier pour y fixer ses impressions :

Tout est ici dans le plus grand désordre. On ne sait qui entendre, ni où se fourrer, et si tu ne devais pas être si anxieuse d'une lettre, je remettrais à demain à t'écrire. Voilà de l'encre qui me tombe du ciel; il est, décidément, fort incommode d'écrire au crayon.

Au bout de quelques jours on s'organise, on respire, chacun prend ses habitudes. Et Sarcey, commodément installé, couvre de pattes de mouches la longue feuille qu'il a coutume d'envoyer le dimanche à sa mère ou à son père.

Octobre 1848

Mon cher père : — J'ai pensé qu'il te serait agréable d'avoir quelques détails sur notre Ecole, autrement que de seconde main; je prends la plume et ne la quitterai qu'au moment où la cloche viendra m'interrompre...

A cinq heures vingt-cinq, nous descendons et, après les cinq minutes de grâce, il paraîtrait qu'on est consigné; mais les premiers mois de la première année sont toujours les temps de dévouement chevaleresque, et nous sommes toujours, à l'heure dite, assis à notre bureau; quand je dis notre bureau, j'ai tort : nous avons des tables, un peu moins sales que celles de M. Massin, mais enfin, ce sont des tables.

Au-dessus de nos têtes, se trouvent des espèces de baraques, dans le genre de celles que nous possédions chez M. Massin; c'est là que nous plaçons les livres que l'Etat veut bien nous fournir. C'est là tout l'ameublement de notre salle d'études. Mais qu'est-ce que je dis donc? J'oubliais le plus important; notre vaste, notre immense poêle, qui s'élève majestueusement au milieu de la chambre. C'est là qu'à sept heures et demie tout le monde se réunit, on cause, on dispute. Dieu sait si l'Ecole est disputeuse. Je te parlerai de cet esprit-là plus tard; mais il faut procéder par ordre, même dans une lettre.

Si tu entendais causer les élèves de nos différents professeurs, tu croirais que nous avons affaire aux premières ganaches de France, que la faveur a pris par la main, et bon gré, mal gré, a fourré dans cette chaire. L'Ecole n'est composée que de plaignards, qui seraient honteux de dire du bien de qui que ce soit ou de quoi que ce soit, et sous ce rapport, notre année s'est mise assez promptement à la hau-

teur des deux autres; personne ne trouve grâce devant leurs yeux, il n'ont affaire qu'à des *mâchoires*, et c'est une impertinence de forcer des jeunes gens à entendre de pareilles misères.

Vous pensez bien que la politique n'était pas étrangère aux querelles qui divisaient l'Ecole normale. Plusieurs partis s'y trouvaient aux prises, comme dans le reste de la France. Il y avait d'un côté les catholiques, prêts « à jeter au feu tout le dix-huitième siècle » ; de l'autre, les républicains, qui se piquaient au jeu et tenaient des discours incendiaires. Barnave et Vignon étaient à la tête des catholiques ; Gustave Merlet les suivait, Merlet que l'on surnommait *Pomme d'Api*, à cause de sa petite figure rougeaude, et l'aimable et spirituel Bary. About entraînait au combat les démocrates. Sarcey marchait de cœur avec ceux-ci. Néanmoins, sa sagesse naturelle et l'heureux équilibre de son humeur l'éloignaient de la colère ; il fuyait en tout les extrêmes, il s'efforçait d'apaiser ses amis, d'adoucir ses ennemis. Et, comme il arrive dans les moments troublés, il recevait des horions de droite et de gauche. Son attitude est pourtant conforme aux traditions de l'Ecole.

Dans la maison, comme il y a une liberté individuelle illimitée, et que la tolérance y va aussi loin qu'elle peut aller, on reste d'ordinaire sur le terrain des idées, et la discussion ne descend jamais aux personnalités. On peut dire tout ce qu'on veut, pratiquer si bon vous semble, personne n'a pour vous ni une moquerie, ni un blâme. Seulement, on discute, et les arguments ont toujours des deux côtés une forme sérieuse. Il n'y a rien de si curieux que de nous voir ergotant sur un point de philosophie ou de morale.

Y a-t-il un Bien absolu?

Tout est-il en Dieu ou Dieu est-il tout?

On s'échauffe, on parle pour et contre avec la même chaleur, parfois avec esprit et verve, et puis, que ces mêmes questions reviennent en conférence, personne ne trouve plus un mot à dire. Nos professeurs se plaignent de notre allure et de notre attention passive, et à peine sont-ils partis que la discussion commence sur les points qu'ils ont posés. Nous sommes toujours des écoliers!

Et certes, ces jeunes gens resteraient modérés dans leurs paroles, sinon dans leurs sentiments. Mais l'air du dehors les grise. La porte de l'Ecole ne peut s'entr'ouvrir sans qu'une bouffée de violence et de passion y pénètre. Autre occasion de discorde : au mois de décembre, ils ont eu les élections.

12 décembre 1849

J'apprends à l'instant le résultat du scrutin de notre section, rue de l'Arbalète.

Il y a une majorité immense pour le neveu de la colonne. Ce n'est pas l'Ecole qui est coupable de lui avoir donné des voix. A part quelques votes excentriques pour Ledru-Rollin et Raspail, nous étions tous pour M. de Lamartine. Ceux qui ont donné leur voix à Cavaignac ne l'ont fait que pour ne pas la perdre.

Je suis on ne peut plus heureux de voir quel respect et quelle admiration on a pour le caractère de M. de Lamartine. C'est le seul homme sur lequel nous ne disputions pas. On ne parle plus guère que politique à l'Ecole : tout le monde est dans l'attente. On calcule, on fait des hypothèses, chacun a rapporté ses impressions du dehors, dimanche; et on les commente.

Je suis allé jeudi dernier voir M. Barbet, et je lui demandais ce qu'il pensait des affaires : il m'a presque affirmé que Napoléon serait nommé, et il avait tout l'air d'en être assez content, parce que, selon l'expression de M. Thiers, Napoléon tordra le cou à la République. M. Jauffret en disait autant à About ces jours derniers; c'est une maladie des maîtres de pension. En revanche tous nos professeurs votent pour Cavaignac. M. Lebas est président d'une société qui a dépensé un argent fou pour répandre des écrits destinés à soutenir sa candidature. Ils nous disent que si Napoléon est nommé, l'Université court les plus grands risques, qu'il sera forcé d'accorder ce qu'on appelle la liberté d'enseignement, et que l'Ecole normale ferait la culbute avec l'Université.

Tout cela, et bien d'autres choses sont possibles, quoiqu'elles ne soient pas très probables. Pourtant je m'imagine qu'il faudra toujours des gens qui enseignent, puisqu'il y aura toujours des enfants, et ces gens-là ne sortiraient pas de dessous terre pour mettre dehors les universitaires.

Le succès du prince n'était pas pour lui concilier la sympathie des normaliens, naturellement frondeurs. Ils le déchirent à belles dents. Ils lui prêtent bénévolement des mots, dont la grande naïveté tend à le faire passer pour stupide. On agira de même, plus tard, à l'égard du maréchal Mac-Mahon.

3 février 1849

Cette assemblée est notre dernière planche de salut. La Chambre qui lui succédera sera légitimiste, orléaniste, bleue ou blanche, peu importe la nuance; mais à coup sûr la couleur sera réactionnaire. On tournera au jésuite à vue d'œil, et nous

sommes perdus. Le rapport sur la loi organique de l'instruction est fait : nous le tenons de M. Jules Simon qui est rapporteur. Mais l'Assemblée aura-t-elle le temps de la discuter ? Il est très probable qu'on se rangera à l'opinion de M. Lamartine; on repoussera la proposition Rateau, et sans fixer le jour de la dissolution, on réduira le nombre des lois organiques. Mais la nôtre en sera-t-elle ? C'est ce qui est douteux.

En attendant, le ministère nous est toujours parfaitement hostile, et il ne veut pas tomber. Il reçoit soufflet sur soufflet et il se contente de tendre l'autre joue; frappe, mais écoute; cela fait pitié. Il s'accroche à l'espérance d'une prompte dissolution, il sait qu'il sera le bienvenu dans l'autre Chambre, et députés et ministres, tous se donneront le baiser de paix; éteignons les lumières, et rallumons le feu.

Pauvre ministère ! Pauvre président ! Les journaux se taisent sur le compte de Louis Bonaparte, mais le neveu du grand homme est le plus sot dadais de France et de Navarre. Tu sais que, l'autre jour, il est allé visiter l'École polytechnique; les élèves en grande tenue devant lui, il se tourne vers le général Poncelet :

— Très bien ! très bien ! Vous les faites ranger par ordre de taille, à ce que je vois ?

— Oui, monsieur le président !

— Ah ! bien. Et les plus grands d'abord.

— Oui, monsieur le président !

— Ah ! bien. Et les plus petits ensuite ?

— Oui, monsieur le président !

— Ah ! bien.

Et il laissa le général enchanté, à ce que disent les journaux. M. Lebas, l'ami intime de ce Forestier, devenu célèbre depuis deux jours, nous contait cette anecdote il y a quelque temps. Après

l'élection du vice-président, les colonels de la garde nationale allèrent à l'Elysée-Bourbon assurer le président de leur concours et lui protester de leur dévouement. M. Forestier porta la parole et dit les quelques mots qui convenaient à la circonstance. Bonaparte avait l'air un peu interdit, il semblait chercher; enfin, après deux ou trois minutes de silence :

— Messieurs, je suis content de vous voir.

On prétend que le mot *voir* ne fut pas prononcé, mais c'est une calomnie. Nouveau silence, après ce compliment. Tout le monde restait embarrassé, quand le président leur dit :

— Dans une demi-heure, il va venir des dames, ce sera plus amusant (historique).

Et le grand homme se mit à se promener dans la chambre.

Quand les esprits sont montés à ce point, ils ne s'arrêtent pas aux discours; ils inclinent aux actes. C'est ainsi que l'Ecole fut amenée à commettre deux imprudences qui pouvaient avoir des suites très redoutables.

Certain soir, un mot d'ordre circule parmi les élèves. Le bruit court que l'un d'eux, Challemel-Laccur, parlera à l'issue d'un grand banquet démocratique, présidé par Ledru-Rollin. La résolution est vite prise de s'y rendre en corps ; et l'on gardera le plus profond secret, afin de ne pas éveiller la défiance des maîtres.

Nous étions allés à ce banquet, les uns par opinion, les autres par curiosité, pour entendre M. Proudhon et M. Ledru-Rollin. Presque tous ceux qui y étaient s'y étaient rendus en costume. Le lendemain, l'*Univers catholique* nous avait salé un petit article, assez perfide, où il disait qu'il

n'était pas étonnant que, lorsqu'on n'allait pas à la messe, on allât aux banquets démocratiques. M. de Montalembert jeta feu et flamme, et sans M. Jules Simon qui intercéda, il aurait fait des interpellations au ministère, et la chose aurait pu aller loin.

L'administration nous a dit que nous n'avions pas le droit d'aller en costume là où nous pouvions aller comme simples particuliers, que nous ressemblions à une députation de l'Ecole, en quoi l'administration avait parfaitement raison, et je l'approuve fort. Les seize uniformes étaient de trop, et surtout le discours que notre camarade a fait au nom des socialistes de l'Ecole. Ce discours était très bien écrit, il a été prononcé par ce jeune homme qui, je crois, sera un jour un orateur : il a fait un effet prodigieux. Mais il avait un grand tort : il était annoncé au nom des élèves socialistes de l'Ecole. Heureusement que Challemel a eu le bon esprit de ne pas vouloir le donner pour qu'on l'imprimât ; c'eût été notre coup de grâce.

Pendant trois jours, l'Ecole a ressemblé à deux camps, à propos de ce banquet, et surtout de ce discours, les uns voulant protester, les autres ne voulant pas qu'on protestât. Tout cela est oublié à l'heure qu'il est : il n'y a guère que M. de Montalembert qui s'en souvienne, et qui a promis de le rappeler en temps et lieu, quand on discutera la loi sur l'instruction publique.

Il est vrai que l'on dit dans ces banquets des absurdités monstrueuses. A part les discours de Proudhon et de Ledru-Rollin, qui ont été convenables et m'ont fait le plus grand plaisir, à part celui de Challemel, il y avait là une foule d'orateurs de bas étage qui prennent la frénésie pour de l'audace et qui déclamaient de stupides atrocités

auxquelles applaudissaient des auditeurs plus stupides encore. J'étais bien content, en entendant toutes ces horreurs, que mon costume n'eût pas encore été terminé; je me trouvais là en pékin et n'applaudissais guère.

Pourtant, c'est là que j'ai entendu pour la première fois un homme éloquent, M. Ledru-Rollin. Il y a chez lui un souffle d'éloquence populaire qui emporte. Proudhon ressemble comme deux gouttes d'eau à un épicier retiré. Il nous a fait, avec une simplicité extrême, une histoire du socialisme jusqu'à lui, et a terminé par quelques détails sur ses travaux et les résultats qu'il a obtenus. Il s'exprime avec clarté, élégance, et surtout il possède parfaitement ce qu'il a dit; mais c'était plutôt la leçon d'un professeur aimable et spirituel que le discours d'un orateur. Comme il n'est point entré dans la discussion de la doctrine, qu'il s'est contenté d'en tracer l'histoire, il a pu parler assez longtemps sans rien dire qui révoltât.

Je voudrais que tous nos professeurs fussent aussi spirituels et parlassent aussi agréablement que lui; mais nous sommes loin de là. Le personnel est toujours assez triste. Notre professeur de philosophie est malade de la poitrine, il demande un congé, et l'on va le remplacer; nous ne pouvons qu'y gagner, et je ne m'en plains pas. Mais voilà deux mois à peu près perdus pour la philosophie. Notre professeur de grec est tout entier aux élections, et il s'occupe bien plus de Cavaignac que de nous. J'espère que Napoléon le mettra à la porte de l'Ecole; c'est la seule chose dont je lui saurais gré. Il est difficile de trouver un homme plus insoucieux de ses devoirs et de ses élèves.

La seconde manifestation des normaliens coïncide

avec l'émeute de juin 1849 qui fut réprimée par le général Changarnier.

16 juin 1849

Quoi qu'en dise le *Constitutionnel*, il n'y a pas eu l'ombre d'une barricade, le grand Changarnier a aisément triomphé d'une foule désarmée et inoffensive, et sauf quelques coups de fusil tirés par les amis de l'ordre, le sang n'a pas coulé. Des presses brisées, des compagnies cassées, dix départements en état de siège, dix journaux supprimés, 4 ou 500 arrestations illégales, ne prouvent que la haine du parti vainqueur, et non le danger qu'il a couru. Ces pauvres élèves d'Alfort, tu as vu qu'ils s'étaient fait bannir. Ils habitent à deux lieues de Paris, et n'entendent que le bruit lointain des événements. Ils avaient appris le projet de la manifestation et s'imaginaient, comme tout Paris, qu'elle serait suivie de barricades et de coups de fusil. Pour ne pas manquer le second acte, ils ont voulu se trouver au premier; les voilà forçant la porte, sautant par-dessus les murs, arrivant sur les boulevards et se mêlant aux gardes nationaux qui criaient :

—Vive la Constitution !

Tout rentra dans l'ordre, mais ils paieront cher leur incartade.

L'incident, où quelques normaliens seulement étaient compromis, n'eut pas de conséquences graves.

Trois élèves de chez nous ont pris part à la manifestation, il est à craindre qu'ils ne soient chassés; cependant, M. Dubois a promis d'intercéder pour eux auprès du ministre. Ce qui rend leur affaire moins dangereuse, c'est qu'ils ne se sont pas sau-

vés de l'Ecole, ils étaient sortis de droit; seulement, au lieu d'aller au cours de la Sorbonne ils s'étaient rendus au Château-d'Eau. Nous n'avons pas eu un instant la pensée de sortir, mais on était décidé, aux premiers coups de feu, à s'en aller aux barricades : il y aurait eu les trois quarts de l'Ecole pour l'insurrection et le reste neutre.

Le mercredi soir, on attendait des nouvelles avec anxiété, les groupes étaient sombres et animés; beaucoup avaient mis dès le matin leur pantalon de sortie, prêts à partir au premier signal. Ce signal n'est pas venu, et les journaux, le lendemain, nous ont fait complimenter de ne pas nous être associés aux factieux, aux misérables, comme les appelle poliment le général en chef de la garde nationale et de la 1re division militaire. Quelques-uns voulaient envoyer une protestation à l'*Evénement*, disant que nous n'avions eu à répondre à aucune provocation, etc., mais nous nous y sommes presque tous refusés.

Il est inutile de se compromettre après coup inutilement : l'Ecole a déjà bien assez d'ennemis pour ne pas en augmenter le nombre. On ne demande qu'à la renverser; il ne faut pas nous-mêmes donner un marteau pour la détruire; ce serait une folie qui n'aurait même rien de bien chevaleresque. L'Ecole polytechnique avait de huit à dix élèves à la manifestation; c'était un jour de sortie, ils pouvaient s'y trouver en plus grand nombre que nous. Je ne sais ce qu'on en fera; il est probable qu'on ne les épargnera guère.

Il y avait une sorte d'émulation entre l'Ecole normale et l'Ecole polytechnique. Cette dernière était plus ardente et surtout plus unie dans sa foi républicaine. On le vit au moment de l'affaire Vaudrey. Sarcey ra-

conte tout au long cette aventure. Lalanne, ancien directeur des ateliers nationaux, avait été arrêté sur une dénonciation qui lui attribuait des propos séditieux. La lettre accusatrice était signée d'un polytechnicien nommé Vaudrey. Ses camarades s'assemblent ; ils le somment d'envoyer au ministre sa démission. Vaudrey s'exécute. Et, naturellement, elle est refusée :

Deux heures après, le général Poncelet recevait une démission collective signée des 400 élèves de l'Ecole. Le ministère la refuse encore, et demande des démissions individuelles. On se réunit, on parle pour et contre, mais il y avait une chose évidente, c'est que le ministère commencerait par licencier l'Ecole, puis choisirait dans ces démissions celles qu'il pourrait accepter. Comme les opinions des élèves sont connues, le choix tomberait naturellement sur les 200 ou 250 républicains avancés. Les autres auraient-ils le courage de résister quand on les rappellerait, quand leurs parents les supplieraient de rentrer ? Il ne fallait guère y compter: que dix seulement donnassent l'exemple, et cela suffirait pour entraîner les autres. 200 jeunes gens perdraient leur position pour un gredin qui ne méritait que des soufflets. De plus, on ne serait pas soutenu par le préfet, qui n'est rien dans ce moment; encore moins par la Chambre, qui approuve tout ce que fait le ministère; peut-être même pas par l'opinion publique, qui trouve tous les moyens bons contre les socialistes.

A la majorité de quelques voix, il fut décidé que les démissions individuelles ne seraient pas données, et cette affaire qui, depuis huit jours, a mis toute l'Ecole en émoi, est aujourd'hui terminée... Terminée ? pas précisément. Comme une loi de l'Ecole polytechnique défend aux élèves de se battre

tant qu'ils sont à l'Ecole, il paraît qu'ils se sont engagés, pour la fin de l'année, à provoquer Vaudrey en duel les uns après les autres jusqu'à ce qu'un d'eux le tue. Et ils le feront, car l'esprit de corps est bien puissant chez eux.

Je te raconte cela comme je l'ai entendu raconter; peut-être y a-t-il quelques détails qui ne sont pas exacts. Mais le fond de l'histoire est véritable. On en a beaucoup parlé ici; il nous a semblé que les polytechniciens auraient dû aller jusqu'au bout. Ils appartiennent presque tous à des familles riches et puissantes, avec lesquelles il faut compter. Je ne puis m'empêcher de croire qu'ils seraient rentrés à l'Ecole, portés par l'indignation publique. Peut-être ont-ils pris le parti le plus prudent; mais ces ministres sont de grands gredins (1).

Sarcey achève sa lettre par un hymne à la gloire de Kossuth. Il vient de lire le manifeste du grand patriote hongrois ; il en est tout ému. « Il n'y a pas, « dans notre révolution, un morceau comparable à

(1) Après que ce chapitre eut paru dans le *Temps*, nous avons reçu du fils de M. Lalanne la lettre suivante, dont nous détachons un passage intéressant :

Je vois encore les deux majors de l'Ecole venant chez ma mère pour protester contre la conduite inqualifiable de leur camarade. J'ai sous les yeux la lettre que mon père, retenu à la Conciergerie en prison préventive (il a dû attendre trente-trois jours l'ordonnance de non-lieu), écrivit à ses jeunes camarades pour les détourner de toute démarche compromettante, de toute manifestation qui aurait pu être invoquée contre l'Ecole et briser la carrière de quelques élèves.

Car ce qui révoltait à juste titre les polytechniciens, c'est que leur camarade Vaudrey passant, le 13 juin 1849, place Saint-Sulpice, et ayant entendu une conversation animée entre le chef de bataillon de la 11e légion (Léon Lalanne) et ses collègues (le colonel était Edgar Quinet), avait cru devoir répéter ce qu'il avait cru comprendre au commandant en second de l'Ecole, le colonel Lebœuf (qui depuis... s'est si

« cet appel aux armes. Cela est beau comme l'antique. « Nous en avions les larmes aux yeux. Avec de sem- « blables paroles, on enverrait des milliers d'hommes à « la mort. » Ceci marque le degré d'exaltation où étaient montés les élèves de l'Ecole.

Lorsqu'ils quittaient la rue d'Ulm et se retrempaient au sein de leurs familles, ils n'y trouvaient pas d'apaisement. La société parisienne était profondé-

malheureusement illustré comme ministre de la guerre). Lebœuf était camarade de promotion de mon père à l'Ecole polytechnique, mais c'était avant tout un courtisan, un adhérent au parti le plus fort. C'est lui qui eut le triste courage de dire à Vaudrey: « Allez faire votre déposition au procureur de la République. »

Plus tard, en 1870, mon frère et moi, engagés volontaires dans l'artillerie dès le mois d'août et nommés sous-lieutenants à titre auxiliaire au 13e régiment en octobre, nous eûmes à remettre nos lettres de service au commandant chef d'état-major du général Renault d'Abixi. Ce commandant était le même Vaudrey!

Et je dois à la vérité de dire que le 30 novembre, sur le champ de bataille de Champigny, en face du parc de Cœuilly, où nos deux batteries (4e et 5e du 13e) ont en moins d'une demi-heure perdu plus de monde en officiers et en hommes, et aussi en chevaux *que toute l'artillerie française à la bataille de Magenta* (il est vrai qu'il y en avait peu d'engagée ce jour-là), le commandant Vaudrey, arrivé près de nous, seul officier supérieur, faisant ressortir l'absence inqualifiable d'autres qui ne se montraient pas, nous donna à tous l'exemple du plus magnifique sang-froid, et sut mettre un ordre parfait dans la retraite qui s'imposait.

Quand à sa victime de 1849, Léon Lalanne, après des services éminents rendus au pays, en France et à l'étranger comme le lui écrivait son ministre des travaux publics, Sadi Carnot, en lui annonçant sa promotion à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, arrivé au terme de sa carrière, doyen du corps des ponts et chaussées, directeur de l'Ecole, membre de l'Académie des sciences, il était appelé par la gauche du Sénat à prendre la place d'inamovible laissée libre par la mort du général Chanzy.

Agréez, monsieur, etc...

Paul Lalanne.

ment déchirée. La plupart des bourgeois, ceux surtout qui possédaient du bien au soleil, tenaient pour le prince président. La terreur que leur inspirait le socialisme les jetait dans ses bras ; ils mettaient en lui les espérances que Louis-Philippe avait déçues.

Une des familles où Sarcey trouvait la plus agréable hospitalité, était la famille Papillon ! On l'y recevait avec plaisir, quoiqu'il passât pour un « buveur de sang. »

16 juin 1849

Hier je suis allé chez Papillon; il y avait quinze jours qu'on ne m'y avait vu, parce que j'étais allé à La Varenne, et que jeudi dernier, je n'avais pas trouvé le temps de pousser jusqu'à la rue Chaussée-d'Antin. M. Papillon m'a fort obligeamment reproché ma longue absence, et j'ai dîné avec lui.

Il y avait là un jeune homme (vingt-huit à trente ans) de la première légion, qui racontait avec feu la journée de mercredi, qui ne parlait de rien moins que de fusiller toute la Montagne, et d'anéantir tous les socialistes. Tout le monde, excepté moi, approuvait du geste et de la voix. Nous avons discuté un peu, et le soir, quand je suis parti, ce monsieur m'a dit que si tous ceux de mon parti étaient aussi polis et aussi modérés que moi, il y aurait moyen de s'entendre. Cela m'a fait plaisir, parce que la discussion a été assez vive, et que je n'y ai pas dépassé les bornes de la plus rigoureuse politesse. Au moment de souhaiter le bonsoir, Mlle Papillon me dit en souriant :

« Il est impossible que vous ne reveniez pas un jour de notre côté ».

Je me permis de demander pourquoi elle avait si mauvaise opinion de moi que de croire que je pouvais ainsi changer.

« C'est au contraire, me répondit-elle, parce que j'ai très bonne opinion de votre esprit. »

J'avais les rieurs contre moi, et je m'en allai sur ce compliment. Mlle Papillon m'a encore engagé à ne plus mettre de lunettes. Tu sais que depuis longtemps je les avais quittées pour demeurer dans l'Ecole, mais sitôt le seuil de la porte franchi, je les arborais sur mon nez, et comme je n'en avais plus l'habitude, je rentrais au logis les yeux fatigués et pleurants. Enfin, depuis quinze jours, j'avais pris la résolution de me priver de mes bésicles même les jours de sortie. Hier, je me mettais à table, quand Mlle Papillon me dit :

« C'est singulier, vous n'avez plus la même physionomie qu'autrefois. »

Et tout à coup elle s'aperçut que je ne portais plus de lunettes.

« Je vous aime beaucoup mieux comme cela, dit-elle.

— Prenez garde, me dit en souriant M. Papillon, ma fille vous fait une déclaration. »

C'est le coup de grâce de ces sottes bésicles; d'ailleurs, il me semble que ma vue s'allonge, c'est peut-être le désir que j'en ai. Il sera bien assez temps de les reprendre quand il me faudra surveiller une classe de moutards, qui ne demanderont qu'à se moquer de moi. Jeudi dernier, Mme About et Mlle Olga m'avaient déjà fait compliment de la résolution que j'avais prise, et m'avaient dit que ma figure gagnait cent pour cent à n'avoir pas de lunettes. J'entasse les autorités, pour contre-balancer le témoignage de ma mère et de ma sœur.

L'oncle de Sarcey, M. B..., appartenait à cette même catégorie de citoyens très estimables, sans doute, mais férocement conservateurs. J'ai sous les yeux deux

lettres où l'excellent homme est peint de pied en cap ; elles renferment une curieuse peinture des mœurs de l'époque et méritent d'être citées intégralement. La première est antérieure à la catastrophe, je veux dire à la proclamation de la République. Plusieurs fois par mois, Sarcey se rendait chez son parent, qui le conviait aimablement à dîner. Il retrace la physionomie d'une de ces réunions :

1847.

...De la salle à manger nous passâmes tous quatre au salon, et là, devine ce que l'on fit? Je te le donne en cent, je te le donne en mille: Tu crois peut-être que M. B..., qui se trouvait avec son fils pour la première fois de la journée, a voulu causer un peu ou que nous avons joué à quelque chose, ou que... que sais-je, moi? Eh bien! non, on a été prendre les deux premières années du *Musée des Familles;* chacun a pris une livraison et s'est mis à lire silencieusement. Moi qui ne connaissais que ça (comme tous les autres lisants au reste, car c'est le pain quotidien de Félicie et de ma tante, et Dieu sait combien de fois Gustave a repassé et remâché tout cela), je trépignais d'impatience en moi-même. J'aurais voulu pour tout au monde qu'une des trois statues parlât et donnât signe de vie. Je voulus entamer la conversation : me penchant vers Gustave, je lui demandai ce qu'il lisait :

— Rien, répond-il.

Alors ma tante, avec cette sagacité que tu lui connais et cette finesse qui la caractérise :

— Puisque tu lis, il faut bien que tu lises quelque chose.

C'était profond... J'espérais... Mais Gustave ayant expliqué qu'il ne lisait rien de suivi, tout rentra dans le plus profond silence. Un quart

d'heure après, je demandais s'il pleuvait. Ma tante ouvrit solennellement le rideau, écouta quelque temps, approcha la lampe et finit par me répondre :

— Je ne sais pas.

Et la conversation en resta là.

Sur ce, je me levai et, de huit heures et demie à neuf heures trois quarts, je me promenai de long en large dans le salon, les deux mains derrière le dos. Ce n'était pas la première fois que je voyais pareille soirée, mais c'était la première fois qu'elle me faisait ainsi bondir d'impatience. Ce n'est pas pour dire, mais je n'ai pas grand mérite à préférer mon Virgile ou mes dictionnaires à de semblables distractions.

Sarcey force un peu, par malice, le tableau. On ne s'ennuyait pas plus chez son digne oncle que chez les autres bourgeois de Paris.

Tous ces foyers, où fleurissaient l'ordre et la vertu, étaient bâtis sur un modèle uniforme. Notre jeune normalien s'y amusait modérément. Mais il y était reçu avec affection. Et voici que, soudain, cette harmonie est détruite. On ne joue plus au loto dans le salon de M. B..., on n'y lit plus le *Musée des Familles* ; on s'y dispute ; on y échange d'aigres paroles. La Révolution a passé par là.

22 mai 1849

Ma tante t'a sans doute écrit mes démêlés avec mon oncle B...; il est difficile de rien voir de plus absurde.

Le dimanche matin, jour des élections, j'étais allé voir mon oncle et au lit, comme tu le sais. Nous causons, et il me demande pour qui je vote. Moi, tout naturellement, je lui réponds que j'ai mis en tête de ma liste Ledru-Rollin et Boichot, et

que nous avons tous fait de même. Mon oncle me répond que s'il était M. de Falloux, il nous jetterait à la porte; mais comme c'était la centième fois qu'il me répétait cette douceur, je n'y fis pas grande attention. Il avait besoin de repos, je le quittai et m'en allai jouer au whist.

Le soir, je revins donc; j'allai l'embrasser dans son lit avant de partir; il ne me souffla pas un mot de mes opinions politiques et eut avec moi l'air le plus affectueux du monde. Fiez-vous donc aux apparences ! Deux jours après, je vis arriver à l'Ecole Alcide tout effaré.

— Mon oncle est furieux contre toi, et il m'a chargé de te dire qu'il ne voulait pas empester sa maison de socialisme, et que si tu remettais le pied chez lui il te chasserait dehors.

Si jamais homme fut stupéfait, ce fut ton serviteur. Je tombai de mon haut.

Voici ce qui s'était passé :

Le lendemain de ma visite, M. Delagrave était venu, et, comme de raison, l'entretien avait roulé sur les élections, et, par une association d'idées toute naturelle, j'étais arrivé sur le tapis. Chacun de tomber sur moi, chétif, à bras raccourcis. Quand l'un disait : « Tue ! », l'autre répondait : « Assomme ! »

« Il n'a pas pleuré à l'avènement de la République. — Il s'est même mis à rire. — Il se moque des fonctionnaires destitués. — Il voudrait qu'il n'y eût plus d'affaires. — Il vote pour Boichot. — Et pour Ledru-Rollin. — Il ne sait donc pas que ce monstre d'homme a envoyé 1.200 soldats se faire tuer pour le pape ? — Et qu'il a un jour voulu assassiner la garde nationale ? »

Peu à peu mon oncle s'échauffait, et comme ces prédicateurs qui pleurent à chaudes larmes quand

ils suent à grosses gouttes, il éclatait en imprécations :

« Ce gredin-là, je le chasserai, je ne veux plus le voir, il ne rêve que désordres; » et le reste.

Le mardi, Alcide vint chez lui, et, sans lui demander de ses nouvelles, sans lui souhaiter le bonjour :

« Tu iras chez Sarcey, tu lui diras qu'il n'entre jamais ici, ou je le mets moi-même à la porte. »

Ma tante était bien embarrassée, elle tâchait de calmer mon oncle; mais rancune de réactionnaire tient bon, et elle perdait son temps et sa peine. Elle avait prié Alcide de ne m'en point parler, elle aimait mieux m'annoncer elle-même la nouvelle, elle voulait mettre du coton sous la tuile qui m'allait tomber sur la tête. Mais quand j'ai reçu sa lettre, j'avais déjà mis la mienne à la poste. Sitôt Alcide parti, j'avais pris la plume et écrit à mon oncle la lettre suivante, dont j'avais conservé copie :

« J'ai reçu aujourd'hui la visite d'Alcide, il a fait « ta commission, et je ne suis pas encore revenu « de mon étonnement. Je ne croyais pas avoir « manqué ni au respect que je te dois, ni à l'affec- « tion que je te porte et ne supposais pas qu'une « opinion politique, quelle qu'elle fût, soutenue « avec la modération que je m'étais étudié à con- « server toujours, pût briser en un instant tous les « liens qui m'attachaient à toi, et me ravir une « amitié dont il me semblait que je m'étais montré « digne.

« Il faut qu'à mon insu et malgré moi, il me « soit, dans la discussion, échappé quelque parole « inconvenante. S'il en est ainsi, je la retire et t'en « demande pardon. Mais si c'est simplement la « République que tu chasses de chez toi, en me « consignant ta porte, ni elle, ni moi, n'y pouvons

« que faire. Je me condamnerai à ne plus te revoir, « et n'en resterai pas moins, mon cher oncle, le « plus affectionné de tes neveux. »

A cette lettre, j'en joignis une autre, très affectueuse, pour ma tante. Je lui disais que j'étais désolé de ce qui était arrivé, que j'espérais bientôt revenir l'embrasser. Ma tante m'a répondu qu'elle l'espérait aussi; qu'en attendant elle ferait sortir Annette : je la lui avais recommandée.

Quant à mon oncle, il paraît que ma lettre l'a mis en fureur; c'est du moins ce que m'a conté Alcide. Mais cela m'est indifférent : s'il n'est pas content de moi, je le suis encore beaucoup moins de lui, et je trouve ses procédés aussi malhonnêtes que mon épître était polie.

A l'Ecole, on a beaucoup ri de ma mésaventure; comme j'ai la réputation d'être un modéré, quand même, on a trouvé excellent que je souffrisse pour la cause socialiste. Tout le monde est venu m'en féliciter ironiquement; aurait-on jamais cru que Sarcey fût le martyr de ses opinions? disait-on partout.

— Est-ce que ta vieille amie Mme Mitaine est socialiste? me demandait Bary.

— Non, pourquoi?

— C'est que tu serais chassé de chez elle comme réactionnaire, et tu ne saurais plus où reposer ta tête.

Voilà l'inconvénient des partis moyens!

Par bonheur, tous les Parisiens ne sont pas si agités. Il y en a qui gardent, au milieu des orages de la rue, leur insouciance et leur belle humeur.

12 décembre 1849

Tu ne devinerais jamais où j'ai dîné, il y a eu

dimanche huit jours. La veille au soir, à souper, je reçois une lettre, dont je ne connaissais pas l'écriture; je la lis, et je reste stupéfait, mais comme jamais homme ne l'a été.

« Eh! bien, me dit About, qu'as-tu donc? est-ce que tu hérites d'un oncle d'Amérique? »

Je lui passe la lettre, il la lit à son tour :

« Il n'y a rien là de bien extraordinaire, me dit-il; on t'invite à dîner, c'est un honnête homme, et je l'estime. Tu connais donc ce M. Chavarot?

— Eh! non, voilà le plaisant de l'affaire, c'est que jamais je ne l'ai vu, c'est qu'il ne me connaît pas davantage. Tu pourrais aller sous mon nom lui demander à dîner, il serait enchanté de te recevoir.

— Diable! mais cela devient intéressant. Et qu'est-ce que c'est que ce M. Chavarot?

— Eh! mais, c'est le marchand de vins dont tu as entendu parler.

— Oh! connu, mon ami; c'est une occasion qu'il faut prendre aux cheveux. Il te dit d'amener avec toi deux de tes amis; je m'offre pour soutenir avec toi le premier choc.

— Je m'offre aussi, me dit Albert. »

J'hésitais; tu sais que je n'aime guère faire de nouvelles connaissances. Mais cette invitation me paraissait si singulière, mes deux ombres (tu sais qu'on appelle, en latin, ombres ceux qu'un invité amène avec lui) étaient si pressantes, et me fournissaient de si bons arguments, que je ne résistais qu'à moitié. J'exposai le cas à la section, et à la majorité de sept ou huit voix, il fut décidé que nous devions aller chez ledit Chavarot. Le malheur voulait que je fusse consigné justement ce jour-là. Je porte ma lettre à M. Vacherot, je la lui commente; bref, il m'accorde une sortie depuis

quatre heures et demie. Nous nous étions donné rendez-vous à cinq heures au pont d'Austerlitz. Nous voilà en route pour Bercy, causant et riant à gorge déployée. Tout à coup il me vient une idée saugrenue : si c'était un poisson d'avril égaré en décembre, je ne connais pas l'écriture, etc., il est singulier que M. Chavarot m'invite, etc. Nous nous arrêtons là-dessus, et de réfléchir à qui mieux mieux. Mais nous étions trop avancés pour reculer: la pensée de cette farce qui eût été excellente, nous avait mis en belle humeur, et nous arrivâmes d'une gaieté folle.

M. Chavarot et son gendre Poitrasson nous attendaient avec un certain nombre de bouteilles. Par malheur About s'est un peu grisé, et a dit des choses plus que folichonnes. Mais c'est de la faute de M. Poitrasson; malgré nos prières à tous deux Albert, il a débouché une troisième bouteille de champagne; c'était pour achever Edmond qui avait déjà perdu la tête. Nous n'avons pas encore rendu notre visite. Il nous est très difficile de nous réunir dans la journée à une heure convenable; mais qu'ils soient prêts ou non, dimanche, j'irai seul chez M. Chavarot.

Enfin c'est au cours de cette même année 1849 que se produisit un événement intérieur qui agita longuement l'Ecole.

Un jour, le bruit courut que M. de Falloux allait se transporter rue d'Ulm, pour visiter la maison et observer sur place ce qui s'y passait. Grand remue-ménage. Le directeur, M. Dubois, secrètement averti, exhorte les élèves à la modération, à la prudence:

L'administration, toute effarée, avait pris en hâte

les mesures; on balaie, on lave, on essuie, l'École se fait belle et luisante, prête à recevoir coquettement son ministre. Nos tables étaient chargées d'inscriptions; on craignit que quelques-unes ne blessassent la modestie connue de M. de Falloux, et elles disparurent sous le plus noir des vernis. La veille, M. Dubois parut dans nos études pour nous préparer à ce moment solennel, et il nous donna ses dernières exhortations.

M. de Falloux fut exact au rendez-vous. C'était la seconde année, la nôtre, qui devait porter le poids de cette visite. Nous avions ce jour-là une conférence de français, et il était plus naturel que le ministre désirât y assister que de s'ennuyer à une explication grecque ou latine. Par le plus heureux des hasards, nous devions à cette classe étudier *Polyeucte*.

« Du goujon, c'est bien là le dîner d'un héron ! » Polyeucte, c'était l'affaire d'un jésuite ! Il ne pouvait mieux tomber. C'était moi qu'on avait chargé de préparer une leçon sur cette tragédie. Mais comme c'était la première fois que nous essayions cet exercice, réservé à la seconde année, il y avait cent à parier contre un que je m'en tirerais fort mal. M. Jacquinet préféra substituer la forme du dialogue à celle de la leçon, et il me prévint qu'aussitôt le grand-maître arrivé, il commencerait par moi les interrogations.

A huit heures et demie, cinq fauteuils firent leur entrée, suivis de M. de Falloux, M. Thénard, et de l'administration. M. Dubois présenta les prix d'honneur et quelques-uns des lauréats; M. le ministre daigna ne leur rien dire et leur sourit avec beaucoup de bienveillance. C'est un grand jeune homme, blond, pâle, aux yeux bleus, un peu fadasse de physionomie, mais qui a une tournure très

distinguée. Il avait l'habit noir, et des gants déchirés; il est probable que cela est de bon ton.

Nous commençons la conférence. J'étais ferré, tu peux penser. Nous entamons une discussion sur la grâce, sur le caractère de la foi de Polyeucte; nous nous lançons dans le Saint-Augustin; j'avais quelques extraits des Saints-Pères et du Martyrologe, je les cite avec aplomb; M. de Falloux s'épanouissait. Après trois quarts d'heure d'argumentation, il nous arrête et demande à entendre l'une de nos compositions. M. Jacquinet n'en avait pas, mais il se trouvait que quelques élèves avaient apporté le devoir rendu par le professeur.

— Eh bien ! monsieur Albert, lisez-nous le vôtre, dit M. Jacquinet.

Or, il se rencontre par le plus singulier bonheur que c'était une réfutation au point de vue chrétien des maximes de l'épicurisme. Un des sujets proposés avait été l'examen d'un livre de Montaigne. Albert, qui est un grand diable que rien n'ennuie comme le travail, avait à peine lu le chapitre en question; mais en quatre pages assez vives, il avait fait une sortie contre la morale facile et indulgente du monde, qui est celle de Montaigne, réclamant en faveur de tous les sentiments de l'âme humaine. C'était une boutade rapidement écrite, plutôt qu'une étude approfondie. Mais dans la circonstance présente, tous les défauts devenaient des qualités. D'autres élèves (je ne parle pas de moi qui avais choisi un autre sujet) d'autres élèves avaient tenu compte des circonstances où se trouvait Montaigne, de la vie qu'il menait; ils lui avaient rendu justice sur certains points, enfin ils avaient fait une analyse consciencieuse et bien plus impartiale qu'Albert. Mais cela eût fort ennuyé M. de Falloux, qui ne connaissait pas le livre.

Cette saillie rapide d'un esprit chrétien l'a, au contraire, enchanté. Il ne pouvait pas revenir qu'à l'Ecole normale, on eût des idées aussi austères, qu'on prît ainsi au sérieux ses devoirs.

Nous avons su depuis que cela lui avait été le plus grand des étonnements. On lui avait représenté l'Ecole comme un foyer de disputes politiques, comme une réunion de socialistes, comme un club permanent, qui ne s'occupait ni de grec, ni de latin, ni de littérature. Il tombait au milieu d'une conférence qui, évidemment, n'avait pas eu le temps d'être préparée; on l'accueillait d'une discussion sur la grâce, et d'une composition empreinte de la sévérité catholique. Il était charmé. Il se leva, nous fit des compliments par-dessus les maisons; ce fut même une telle averse de louanges que nous n'avons pas su d'abord si c'était moquerie :

— J'ai pour vous tous, nous dit-il, l'admiration la plus profonde (textuel). Les élèves sont à la hauteur du maître et le maître est à la hauteur de l'enseignement (textuel).

Et il continua sur ce ton pendant dix minutes. M. Jacquinet ne savait plus où se fourrer; il s'inclinait de plus en plus bas. On nous a dit plus tard qu'il exagérait toujours ainsi les éloges, que c'était chez lui une habitude, et qu'il ne fallait pas s'en scandaliser. Mais ce qui nous étonna plus que ces compliments au moins étranges, c'est le ton dont ils furent débités; il marmottait cette longue patenôtre d'un ton calme, monotone et chantant. Tu te rappelles l'ancien curé de Dourdan, c'est à peu près cette voix-là, et il accentue avec autant de force tout ce qu'il dit. Il demanda le devoir d'Albert, et deux jours après lui en renvoya la copie; il avait gardé l'original.

Telle est l'atmosphère où vivaient, en 1849, les élèves de l'Ecole. Ils étaient imprégnés, saturés de politique. Ils travaillaient néanmoins. Nous verrons l'influence que ces préoccupations exerçaient sur leurs études et sur le développement de leur esprit...

— — — — —

Vers latins de Sarcey.

## IV

Première année d'Ecole normale (*suite*). — Portraits d'écoliers : Taine et About. — Sarcey apôtre du « bon sens ». — Portraits de maîtres: Lebas, Wallon, Jacquinet. — Le grand duel d'About et de Taine. — Un examen de licence en 1849. — Echauffourée à l'Ecole: « A bas Falloux! »

Nous avons dit que l'Ecole normale se partageait en deux camps : les catholiques et les voltairiens. Sarcey décrit les champions en présence. Ses lettres ne sont guère qu'une série de portraits. Il les écrivait au sortir des discussions passionnées qui s'engageaient autour du poêle ; il était encore tout chaud de la bataille ; il sentait la poudre ; il avait, sous les yeux, les silhouettes de ses camarades, de ses maîtres ; il les jetait, toutes vives, sur le papier.

D'abord, voici les élèves. En regard de Barnave, Vignon, Meriet, Bary, dont il a déjà parlé, il place Taine, le cacique, et son fidèle ami Edmond About.

10 mai 1849

Notre section est merveilleusement organisée pour la philosophie, et nous avons des têtes où la logique et la métaphysique germent, poussent, croissent, comme le chiendent dans les champs.

Notre cacique Taine est bien l'esprit le plus abstrait que j'aie connu : ce gaillard-là a des systèmes sur tout, et sa vie n'est qu'un long système. Il étudie sans cesse Aristote et Spinoza, il s'y plonge, il s'y enfonce, il leur trouve de l'esprit, de l'imagination; grand bien lui fasse ! J'aime mieux le croire,

comme on dit, que d'aller y regarder. Chez lui, ce n'est pas, comme on pourrait penser, ce n'est pas affectation pure, la nature l'a ainsi fait : il est inexorablement logique, et métaphysicien jusqu'à l'absurde. Dans toute chose, il remonte au principe, ou du moins ce qu'il croit l'être, et il en déduit rigoureusement, inflexiblement, avec une grande puissance de dialectique, les plus énormes sottises.

On s'en moque un peu à l'Ecole, non pas moi, car j'aime l'entendre exposer ses théories ; il parle avec facilité, clarté, élégance, quoique toujours il reste un peu froid et monotone. Mais beaucoup n'ont pas la même patience, et il est si facile de tourner en ridicule un système philosophique ! la raillerie part, soudaine et involontaire; l'*être en soi* a fait les délices du poêle pendant plus de quinze jours. C'est le fonds même de la doctrine du cacique; en partant de là, il arrive à la négation de la liberté, à l'absolutisme en politique, etc..., et nous de rire.

Ce qui n'empêche pas que Taine vaille mieux qu'aucun de nous. Il n'y a pas d'esprit plus étendu, plus flexible, plus actif. Il se répand sur mille études à la fois : mathématiques, philosophie, histoire, littérature française et étrangère, rien ne lui échappe; il a tout vu, tout lu, il sait tout. Il travaille vite et bien. On pouvait craindre que ses principes systématiques ne lui eussent rétréci l'esprit, éteint l'imagination ; il n'en est rien; il sent très vivement et, sauf un peu de pédanterie dans la forme, il écrit fort joliment. C'est à coup sûr, et à tous les égards, le premier élève de notre section.

Il n'est pas très aimé, parce qu'il a le caractère peu liant, et que ses opinions répugnent un peu à tout le monde. On prétend qu'il a peu de cœur; je me porterais garant du contraire. Il n'étale pas une sensiblerie souvent fausse et toujours exagérée,

sur les malheurs des ouvriers, sur la misère ; il ne prend pas feu pour les républiques italiennes et n'encourage pas les Hongrois de la voix et du geste; mais au fond, je suis persuadé qu'il se dévouerait pour une noble cause, plus aisément peut-être que tous les braillards qui ne tarissent par sur la conduite des gouvernants. Guizot est son homme, et c'est ce qu'on ne lui pardonne guère à l'Ecole. Aussi, parmi ceux qu'on appelle réactionnaires, lui donne-t-on une place à part; il est *sui generis*, comme on dit. C'est un garçon que j'estime beaucoup et avec qui je me lierais très volontiers, s'il y avait moyen de former une liaison à l'Ecole normale.

Notre second métaphysicien est de Suckau : on ne peut pas en dire bien long sur son compte, il ne parle presque jamais, par indifférence, par ennui, non par impuissance. Il écoute, réfléchit et se tait; du reste, bon vivant, joyeuse figure, enfant même. Il y a quelque temps, M. Berger, préfet de la Seine, avait invité quelques élèves de l'Ecole à assister au raout qu'il donna aux Anglais; mon gaillard noya sa philosophie dans le vin de Champagne et il laissa sa raison au fond des bols de punch. C'est la seconde fois qu'il faisait subir à la métaphysique un pareil échec. Dans ces moments-là, il est aimant et expansif, il se jette dans les bras de ceux qu'il rencontre.

— Tu es mon ami, n'est-ce pas ? dis-moi que tu es mon ami, etc.

Un jour, il apostropha ainsi le cacique, qui ne s'attendait à rien et qui resta ébahi sans rien répondre : c'était Aristote et Diogène, après qu'il eût vidé son tonneau.

About et Quinot sont deux philosophes de fraîche date. About, depuis son prix d'honneur, s'est mis

dans la tête qu'il était né pour les recherches métaphysiques; je crois qu'en effet il réussira toujours dans tout ce qu'il entreprendra; il a un esprit merveilleusement souple et facile, mais vraiment il me semble qu'il s'égare. Il porte dans les études philosophiques cet esprit sceptique, railleur, voltairien qui le suit partout. Il va de doute en doute, mais sans jamais tâtonner, hardiment, d'une allure libre et dégagée, détruisant toujours, sans jamais se donner la peine de reconstruire. Il a la prétention de réfléchir beaucoup et profondément : Dieu fasse paix à son âme ! C'est sans doute quand il dort, car je ne le vois guère absorbé en étude. Il a dans la dispute de très amusantes colères, et comme il est tout passion et tout feu, il anime parfois la froideur mortelle de nos conférences.

Quant à Quinot, tu le connais; celui-là ne court pas risque de s'emporter. Pourvu qu'on ne dérange pas son sommeil, il est toujours d'une humeur égale; et on lui soutiendrait que l'*être en soi* n'est qu'une chimère, qu'il n'en dirait pas un mot plus fort que l'autre. Cela fatigue, de hausser la voix.

Vous voyez que Sarcey analysait avec quelque clairvoyance le caractère de ses voisins. Et lui-même, comment se jugeait-il ?

Dès l'abord, je m'étais posé comme le champion du bon sens contre la philosophie, et l'on m'avait bien souvent demandé :

— Qu'est-ce que ton bon sens ? sur quoi s'appuie-t-il ?

J'avais fait alors un travail sur le bon sens, je l'avais appuyé sur des principes, et j'avais montré comment l'homme de bon sens n'avait nul besoin d'être philosophe. Ce fut un orage épouvantable quand je lus cette dissertation; il y eut une discus-

sion de deux heures, où j'eus presque tout le monde, et surtout le professeur, contre moi. Il est bien rare maintenant, quand on traite une question, que M. Kastus ne se tourne pas de mon côté:

— Eh bien ! qu'en pense le *sens commun ?* ditesnous votre avis.

Le nom de *gros bon sens* m'en est resté. Depuis ce jour, je suis dûment convaincu de n'être pas un philosophe, et je ne me soutiens que par le style. Du reste, il paraît que cette réputation d'homme de bon sens qu'on m'a faite s'est étendue loin : M. Dubois, le directeur de l'Ecole, y a fait allusion dans son compte rendu semestriel; M. Vacherot m'en a parlé. L'autre jour, M. Lebas me voyait causer pendant une explication; or, note que M. Lebas n'a aucun rapport intime avec nous, et qu'il ne nous corrige aucun devoir.

— Vraiment, me dit-il, vous qui avez la réputation d'un homme de bon sens, vous n'en faites pas preuve, etc.

Tout le monde a souri et s'est regardé d'un air étonné; je ne sais pas où il avait pu entendre parler de cela.

Sarcey a reçu désormais son estampille. Il est l'homme du bon sens. Il le demeurera jusqu'à la fin de ses jours. Au surplus, il s'accommode de cette étiquette; à vingt ans comme à soixante, son amour-propre en est chatouillé. « Raillez, mes bons amis, écrit-il, j'aurai raison contre vous. »

Passons au chapitre des professeurs... Sarcey déplorait, au lendemain de son entrée à l'Ecole, l'esprit de dénigrement qui y régnait. Il s'est bien vite mis au diapason. Les croquis qu'il fait de ses maîtres sont d'une noire méchanceté. Il prend pour première victime l'helléniste M. Lebas, qui jouit, à ce qu'il lui semble, d'une réputation supérieure à son mérite :

3 février 1849

M. Lebas est toujours d'une déplorable nullité. Il ne sait pas un mot de grec.

Tu te rappelles avec quelle verve de malice Paul-Louis se moque de ce pauvre Gail qui, sans avoir jamais su lire en grec que la lettre moulée, était devenu professeur au Collège de France, académicien, fournisseur en chef des éditions savantes de l'Université, etc., etc. Je regardais toutes ces plaisanteries comme des exagérations. Mais voilà un homme qui est de l'Institut, que le gouvernement a chargé d'une mission scientifique en Grèce, qui a publié je ne sais combien d'ouvrages, qui, dans toute l'Europe savante, a la réputation d'un de nos premiers hellénistes, que l'Académie de Turin, sur ce seul renom, vient d'admettre dans son sein ; et cet homme-là reste coi devant une phrase de Démosthène que le premier élève de rhétorique expliquerait tout courant. Il a eu l'impudence d'apporter une de ces misérables éditions où le mot à mot se trouve tout fait, et de nous donner pour argent comptant tous les contresens dont fourmillent ces pitoyables ouvrages qu'on paie à tant la journée. Nous avons soin, la plupart, de « préparer », pour nous épargner la pudeur de voir un professeur plus embarrassé que nous. Mais quand nous tombons sur un passage difficile, nous le voyons patauger avec désespoir dans ce bourbier.

Encore s'il préparait, il ne manque pas de bons commentaires, et il pourrait faire illusion. Comme nous ne savons pas un mot de grec ni les uns ni les autres, il en apprendrait vite de quoi nous éblouir. Mais il ne s'occupe pas de nous : nous lui avons fait quatre thèmes grecs depuis le commencement de l'année, il n'en a pas lu un. C'est un bon homme au fond, personne ne le conteste. Il serait

tout prêt à nous rendre service, si nous avions besoin de lui; il a des sentiments assez libéraux, et il est membre du bureau de je ne sais quelle association républicaine.

Eh ! mon ami, faites des discours, écrivez des pamphlets, parlez, criez, hurlez; la politique vous va, c'est très bien et j'en suis ravi; mais pour Dieu! n'en sortez donc jamais, et ne venez pas nous enseigner le grec que vous ne savez pas.

M. Gérusez, M. Jacquinet, professeurs de belles-lettres, M. Wallon, professeur d'histoire, sont un peu plus humainement traités.

22 mai 1849

Nos conférences de français ont été tout d'un coup suspendues. M. Jacquinet se marie. Voilà quatre conférences de suite qu'il mange. Quatre conférences, si je sais compter, cela fait deux semaines; il me semble que, même pour un nouveau marié, c'est trop. Il aurait bien pu voler trois heures à sa femme pour nous les donner. Pour peu que la lune de miel se prolonge, nous sommes perdus. Je ne puis croire qu'il s'absente encore samedi prochain. Cela passerait toutes les bornes. Autrefois, les élèves de l'Université de Paris allaient en députation demander à Héloïse de leur rendre Abeilard; je ne suppose pas que pareil sort menace M. Jacquinet; mais nous irions volontiers prier sa femme de ne pas tenir notre professeur en chartre privée. Nos conférences d'histoire vont également être interrompues. Tu as pu voir que M. Wallon arrivait dans le Nord avec une majorité tout à fait respectable. Ce sera une perte pour l'Ecole et une triste acquisition pour l'Assemblée. C'est un excellent professeur d'histoire qui sera un assez mauvais législateur.

Il y a bien encore un personnage auquel Sarcey allonge des coups de patte : le bibliothécaire, M. Cucheval, qui se présente à la députation. Mais il n'insiste pas. Cela ne tire point à conséquence.

Malgré tout, on besogne ferme. Nos jeunes gens s'oublieraient volontiers à causer politique. Mais fort heureusement l'examen de licence les talonne.

15 juillet 1849

Nous voilà dans notre coup de feu.

Depuis tantôt quinze jours, nous reprenons tous les auteurs de la licence, nous les repassons rapidement, nous nous préparons à toutes les questions qui nous peuvent être adressées. Il ne s'agit pas seulement d'avoir lu et de connaître à fond les ouvrages du programme ; c'est bien la partie la plus importante, mais ce n'est pas la seule. Il faut savoir les éditions, la date de ces éditions ; il faut être prêt à faire des rapprochements, des comparaisons, des appréciations rapides, etc. C'est ce que, dans le langage vulgaire de l'Ecole, on appelle des *ficelles*.

La connaissance de ces ficelles est la grande supériorité de l'Ecole normale à l'examen oral de la licence. Les étrangers sont bien surpris de nous voir donner avec aplomb, sur chaque auteur, des détails historiques, bibliographiques, conter des anecdotes, et le reste. Ils ne voient pas le dessous des cartes. Ce sont des *ficelles*.

Le grand jour arrive. Sarcey s'y est laborieusement préparé. M. Jacquinet lui donne le meilleur espoir, lui prédit un succès éclatant. Mais vous savez qu'il n'a jamais brillé dans les examens. Il en passe un détestable. Il ne doit son parchemin qu'à la condescendance du jury, tandis que Taine et About triomphent. La longue lettre où il confesse son humiliation eût dé-

sarmé, s'ils l'avaient pu lire, la mauvaise humeur de ses juges.

22 juillet 1849

J'ai un échec à t'annoncer : non pas que je sois refusé ; j'étais bien tranquille de ce côté ; cet accident est arrivé à quelques élèves très forts de l'Ecole, mais c'étaient des gredins que l'administration était bien aise de punir d'un an de paresse, et à qui elle laissait volontiers subir cette défaite. C'est à elle, et à elle seule que j'ai dû mon admission : la Faculté n'a point voulu infliger à l'Ecole le scandale de mon refus.

Comme on savait que j'étais le premier élève de littérature, et que l'administration avait fait passer mes notes trimestrielles sous les yeux des correcteurs, ils m'ont reçu, malgré mes compositions.

Je n'avais remis qu'une vingtaine de vers, arrachés, martelés. Au quart de la séance, j'avais été pris d'un violent mal de tête, et malgré une longue lutte, je m'étais invinciblement endormi sur mon papier. About m'a laissé dormir une heure ou plus, et enfin il m'a réveillé.

— Allons, me disait-il, travaille donc!

Mais je n'en pouvais plus. Nous étions une trentaine d'élèves entassés dans une petite chambre où le soleil donnait en plein. Puis il faut croire que j'étais mal disposé, que l'émotion m'avait troublé. Je suis parti, remettant une pièce non achevée, détestable à tous égards, et qui m'a valu la dernière place ou à peu près. J'étais loin d'avoir racheté ce mauvais début par ma dissertation française et latine : quand une fois les choses commencent à mal tourner, elles ne s'arrêtent pas de sitôt. J'ai tant et si bien fait que si M. Dubois et M. Vacherot n'eussent pas très instamment parlé pour moi, si je

n'eusse pas été personnellement connu de M. Caboche, l'un de nos correcteurs, si d'ailleurs M. Ozaman n'eût pas vu que je m'en étais allé à moitié malade, je n'étais pas admissible. On ne sait pas les rangs d'admissibilité; je soupçonne que j'étais le dernier.

Mon examen oral n'a pas été mauvais, mais il est peu important, et tout le monde l'avait bien passé. J'ai même été bien plus troublé que la plupart de ceux qui ont passé. Je me suis avisé de dire qu'un morceau de Buffon, qu'on m'avait donné à analyser, ne valait pas grand'chose, et je cherchais à le prouver. J'ai eu toute la Faculté contre moi. C'était pourtant l'avis de M. Jacquinet et le mien que je leur donnais, mais ils ont été fort mécontents et me l'ont exprimé d'une manière assez vive. Je ne m'attendais pas à cette boutade, et me suis trouvé tout à fait désorienté. J'ai pourtant été admis onzième sur treize.

C'est un échec complet.

M. Vacherot m'a beaucoup consolé; il m'a dit que cette défaite ne m'empêcherait pas d'être le chef des lettres l'année prochaine; il m'a témoigné beaucoup d'amitié. Au fond, pour moi et pour l'Ecole, j'aime mieux avoir été le onzième que le cinquième ou le sixième. Il est bien avéré que c'est une chute, un accident.

Cela fait depuis hier le sujet de toutes les conversations, et comme tout le monde s'attendait à me voir reçu le premier ou tout au moins le second, mon malheur a fort étonné. Dans l'esprit des élèves, des professeurs, je ne vaux pas un sou de moins; l'affaire n'est ennuyeuse que parce qu'elle se met dans les journaux. M. Jacquinet était désolé et n'en revenait pas; il m'aime beaucoup, et c'est une plaisanterie commune à la section de dire :

— Paul a corrigé le devoir de Francisque, ou Francisque s'est plaint à Paul.

C'est qu'en effet, M. Jacquinet me témoigne beaucoup d'affection, mais nous n'en sommes pas à nous appeler par nos petits noms.

Pour l'avenir, cet échec n'a aucune influence. Tant qu'on est à l'Ecole, les notes générales couvrent tout et emportent toujours la balance. Celles-là ne m'inquiètent pas : comme elles sont le résultat du travail de l'année, je sais qu'elles seront excellentes. C'est l'agrégation seule qui a une véritable importance, parce que c'est elle qui règle le jugement du ministre et de ses bureaux.

Cette épreuve que je viens de faire ne me rassure guère pour l'avenir ; j'ai une déplorable facilité à manquer mes compositions qui m'effraie véritablement. Quand il s'est agi d'entrer à l'Ecole, sans ma place de premier en français qui est un coup de fortune, et sans mon nom, j'eusse été le vingtième admissible. J'avais des places affreuses. Au concours, je n'ai presque rien eu de ma vie, en étant toujours envoyé le premier ou le second par le collège Charlemagne; l'aplomb et la confiance en moi m'ont toujours fait défaut, et il est probable que je n'aurai jamais ces qualités-là.

Je voyais ces heureux gaillards se disposer gaiement à leur licence, et quand j'exprimais mes craintes, on se moquait de moi, on croyait que c'était affectation de modestie. Le refrain habituel était:

— Qui est-ce qui serait donc reçu, si tu étais refusé ?

Je ne l'ai pourtant échappé que de deux doigts.

About est le premier et Taine le second.

Ça a été encore un des grands étonnements de la section. On savait que Taine avait été admissible le

premier, et même avec une supériorité assez marquée; il a passé un examen oral comme on n'en a peut-être jamais passé, et comme on n'en passera plus. Avec le caractère que tu lui connais, il est merveilleusement propre à ces épreuves. Il a répondu avec un calme, un aplomb, une confiance admirables à toutes les questions qu'on lui a adressées. On lui a choisi un morceau de grec fort difficile; sans se démonter, avec un sang-froid imperturbable, il l'a expliqué d'un bout à l'autre, n'a pas manqué un mot, a trouvé tout d'un coup une traduction fidèle et élégante. Il avait l'air d'être dans sa chambre, tranquille, à son aise. Nous étions tous dans l'admiration, et la Faculté l'accablait de compliments, même un peu exagérés. Il était évident pour tous que, si Taine n'eût pas eu déjà la première place, cet examen la lui donnait; à plus forte raison devait-il la garder.

Mais, About arrive. De nous tous, sans contredit, About est celui qui avait le moins préparé son examen. Des auteurs demandés pour la licence, à peine s'il en avait lu quelques-uns; pour le reste, il se confiait en sa bonne étoile. On lui donne un chœur d'Electre, dont il ne connaissait pas le premier mot. Il commence par se « coller », mais avec tant d'esprit, il fait des contresens si ingénieux, il se reprend avec tant de grâce et d'à-propos, il répond aux observations de la Faculté avec un aplomb si incroyable, mais non pas cet aplomb calme et froid de Taine, quelque chose de vif, d'éveillé, de pétillant : M. le doyen était ravi, enchanté, et chacun était de l'avis de M. le doyen, comme dit La Fontaine.

On passe au latin. Le matin même de la licence, Albert, lui et moi, nous nous étions réunis pour repasser ensemble nos ficelles.

— Parle-moi donc, me dit About, du sixième livre de l'Enéide ?

Le livre est si connu que j'hésitais :

— Il est inutile de perdre notre temps à cela, lui disais-je.

Il insiste, il affirme qu'il ne l'a pas lu. Je commence, je raconte les événements, et j'entre dans la comparaison des enfers d'Homère et des enfers de Virgile. Albert s'en mêle, et nous voilà tous deux, discutant ; les citations se succèdent, About écoutait toujours. Il tombe à l'examen sur ce même sixième livre. Avec cette mémoire d'à-propos qu'il possède à un si merveilleux degré, et surtout avec cet aplomb qui ne rougit de rien, le voilà qui reprend notre discussion, qui pose les objections et les réponses. On eût dit qu'il n'avait étudié que cela de sa vie. Ajoutes-y un style vif et amusant, des gestes animés, et une habileté infinie à entrer dans les opinions et les sentiments de ses juges. Il a enlevé le bureau.

Enfin, il passe en français, et le sort lui donne le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon. C'était une bonne fortune pour un élève qui se destine à la philosophie. Malheureusement ce jeune philosophe n'avait jamais ouvert l'ouvrage de Fénelon. M. Jacquinet en avait parlé, mais About était absent.

Tu crois peut-être qu'il se trouve embarrassé ? Tu ne le connais guère.

Au lieu de parler de l'ouvrage, il s'est mis à parler des arguments, que donne l'école philosophique pour prouver l'existence de Dieu; il a avancé je ne sais quel paradoxe, M. Garnier s'est jeté à sa suite, bien loin de Fénelon ; ils ont eu tous deux une prise de corps, où About a eu le bon esprit de se laisser battre.

Taine était éclipsé, non pas à nos yeux, qui

voyions les dessous des cartes, non pas même aux yeux de MM. Dubois et Vacherot, qui connaissent About et Taine, et ont eu l'air de dire à notre cacique qu'on lui avait fait un passe-droit; mais la Faculté avait de la poudre dans les yeux, elle était enchantée, éblouie.

Cependant tous n'étaient pas d'avis de changer l'ordre d'admissibilité. Il paraît que la discussion a duré près d'une demi-heure; enfin, c'est M. le doyen, M. Leclerc, qui a exprimé formellement son intention de mettre About premier.

Je viens de voir Mme About, elle est radieuse; je l'ai bien fait rire en lui contant de quelle manière s'étaient passés les examens. About était presque embarrassé de son triomphe. Il voyait bien que l'opinion publique cassait le jugement du jury. Avec beaucoup de grâce, il est allé au cacique, et après quelques compliments sur son examen, il a fait en quelque sorte des excuses de l'erreur de ses juges. Taine a répondu quelques mots troublés, mais il était furieux : il y a de quoi. En apprenant le succès d'About, la seconde année disait :

— Ce garçon-là réussira toujours, il a tout le bon et tout le mauvais qu'il faut pour cela.

Le mot n'est qu'à moitié vrai, car il accuserait le caractère d'About, que je tiens pour infiniment honorable ; mais quand il ne s'agit que d'esprit, le mot est juste et spirituel.

Quant à moi, plus je vais, plus je me convaincs que je manque absolument et du bon et du mauvais qu'il faut pour réussir. Je crois décidément que je suis destiné à faire un excellent professeur, qui sera aimé de ses élèves et fort estimé du petit cercle où il sera connu. Mais pour un sort plus brillant, il n'y faut pas compter. Avec des qualités que je crois assez solides, je n'acquerrai jamais ce qui pourrait les

mettre en œuvre, les tailler à facettes, parce que cela ne s'acquiert ni par le travail, ni par la force de volonté. C'est un don naturel. Mon Dieu ! ma part est encore assez belle ; peut-être vivrai-je plus heureux et plus modeste. Je me résigne facilement, et dis avec Béranger :

Un tel trésor serait chose importune,
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.

Je ne vis pas de temps perdu, il s'en faut, et je jure bien que, de ma vie, je ne serai un rimeur ; mais les vers n'en sont pas moins justes.

Si les places de la licence ne se trouvent pas dans les journaux, tu les diras, si cela te convient, à Dourdan, peu m'importe. Je les ai dites, sans aucun embarras, à Alcide. Il faut savoir tomber avec honneur. Je sais des gens à qui la chose pourra faire plaisir, mais je m'en moque. A part le premier moment d'ennui, je me suis bien vite consolé. J'avais même tellement peur d'être refusé que même cette place obtenue par la faveur m'a comblé de joie. Il m'eût fallu passer mes vacances à l'Ecole, et j'ai besoin de quitter Paris. Ces deux mois de licence, d'un travail forcé, nous ont mis sur les dents, et il va falloir, dans quinze jours ou même plus tôt, recommencer cette course au clocher.

Et pour comble de malheur, voici que le pauvre Sarcey se met une méchante affaire sur les bras. La faute en est à cette damnée politique. Les candidats à l'Ecole normale achevaient le 8 août leurs compositions. Ils descendaient le grand escalier de pierre, quand un soixantaine d'élèves s'embusquent pour les attendre.

Nous nous rangeons sur deux lignes. A mesure qu'un élève descendait, on lui faisait mille niches, on lui ordonnait de saluer, et le reste. Nous mour-

rions de rire. Peu à peu, les plaisanteries commençant à s'user, on en vint à faire crier aux pauvres diables qui arrivaient :

— Vive la République !

Jusque-là, il n'y avait pas grand mal; mais, voici le grave. Quelques mauvais plaisants s'avisèrent de se mettre en travers de l'escalier, et à chaque aspirant qui descendait, on étendait les bras; criez :

— A bas Falloux !

L'autre obéissait, et un chorus de cris, de rires, de battements de mains. Cela dura près d'une heure.

Le soir, l'administration se crut perdue: la chose avait été trop publique; il était bien évident que le ministère devait déjà le savoir. Ce n'était qu'un enfantillage, mais il pouvait nous en cuire. M. Dubois demanda un rapport, et le nom de ceux qui avaient organisé cette manifestation. Grand trouble, tu peux croire, dans l'Ecole. On se demandait qui serait désigné; car d'attraper les vrais coupables, il n'y fallait pas songer : choisissez donc sur soixante et plus.

Les surveillants qui étaient venus de ce côté avaient pris quelques noms au hasard. Le lendemain, le chef de seconde année, Lenient, s'en va chez M. Vacherot demander une permission particulière, et en même temps il cause de l'affaire qui était à l'ordre du jour. M. Vacherot se plaint à lui, lui exprime toute sa douleur et son désespoir (le mot n'est pas trop fort), et lui lit, en même temps, la liste des élèves désignés.

Arrive mon nom et Lenient de se récrier. Quand j'avais vu que l'affaire tournait mal, j'étais justement allé chercher le même Lenient, qui a quelque autorité dans l'Ecole, je l'avais mis au fait en deux

mots, et je l'avais prié d'empêcher qu'on ne fît une folie. Il était venu, et voyant comme on était en belle humeur :

— Il n'y a rien à faire, m'avait-il dit.

Alors je m'étais bravement avancé et j'avais supplié les meneurs de s'arrêter. Tout le monde s'était moqué de moi, et il était de notoriété publique que seul j'avais eu le courage, et il en fallait un peu, de me mettre en avant, et de m'exposer aux railleries.

Lenient raconte à Vacherot cette scène dont il a été témoin, et revient tout courant m'annoncer cette nouvelle. Je m'en vais droit chez le surveillant, auteur du rapport, je le secoue rudement, je lui prouve clair comme le jour qu'il s'est trompé ou qu'il a été trompé.

Voilà un homme aux excuses, aux repentirs, qui me promet de parler à l'administration ; il ne savait plus où se fourrer. Ce fut un coup de fortune pour tous ceux de ma section compromis avec moi ; nous fûmes tous effacés. Ils restent une douzaine qui seront consignés jusqu'à la fin de l'année.

L'alerte a été chaude. Il n'en subsiste plus rien. Et Sarcey peut se préparer, avec About, à réaliser un grand dessein qui fera l'objet de notre prochain chapitre.

# V

Le grand dessein d'About. — Cent lieues à pied à travers la Normandie et la Bretagne. — On s'équipe. — Le poignard d'About et le gourdin de Sarcey. — Sac au dos. — Aventures de voyage. — Plus de souliers ! — On rentre au bercail.

J'ai dit que nos deux camarades avaient formé un vaste projet qu'ils réalisèrent pendant les vacances de 1849, après l'avoir longtemps caressé. Sarcey s'en ouvre à son père, mais avec quelles précautions !

« Tout est arrangé, conclu, décidé. Il n'y manque plus que ton consentement. »

Il craignait d'essuyer un refus. Les écoliers d'aujourd'hui ignorent de tels scrupules. Mais ceux d'alors n'avaient pas encore appris à braver l'autorité paternelle.

De quoi s'agit-il ? De parcourir à pied, le sac au dos, la Normandie et la Bretagne. C'est About qui avait conçu, voilà deux ans, ce plan mirifique ; il n'avait pu être exécuté ; on n'y songeait plus. Tout à coup, on y revient.

Un jour, About arrive, l'air animé, me prend par le bras et me détaille tout un projet de voyage à deux, à travers toute la Bretagne. Je le laissais dire :

— Ecoute, lui répondis-je, j'ai déjà été pris une fois. Nous avons caressé pendant un mois des rêves qui se sont évanouis. Nous avons encore trois mois devant nous, c'est trop; attendons août, il sera toujours assez temps d'en parler.

Mais tu connais About, sa vivacité d'imagination, sa promptitude de langue. Il ne se tint pas pour battu et revint constamment à la charge.

— Veux-tu venir avec moi, me disait-il sans cesse, oui ou non ?

Je ne voulais pas m'engager. Je voulus savoir ce qu'en pensait Mme About. Je t'ai déjà bien souvent parlé de mes rapports avec elle, et j'aurai souvent à y revenir. Tu ne peux t'imaginer combien pour moi elle est bonne, indulgente, aimable. Je ne passe guère de jour de congé sans aller la voir, et il est rare que je ne reste pas trois ou quatre heures à causer avec elle. Sa conversation est un répertoire inépuisable d'anecdotes piquantes, de réflexions sensées et spirituelles, d'observations fines et délicates, animées d'une douce raillerie, le tout entremêlé de bons conseils, avec une grâce parfois affectée de langage, du feu dans les gestes et dans les yeux, une physionomie parlante ; une charmante femme, en un mot.

Elle m'a pris en amitié, et me raconte toutes ses histoires. Elle me fait la guerre sur mes tics, sur ma toilette, sur les mots qui m'échappent. Je crois qu'au fond, elle éprouve un certain plaisir à se charger de mon éducation, et qu'elle voudrait, comme on dit, me former.

Elle ne me voit pas sans me demander si je me débarbouille toujours à rebrousse-poils : elle a remarqué que mes sourcils allaient en sens contraire, et ne me donne pas de cesse que je ne les aie remis en place. Elle me persécute pour que j'apprenne à danser; elle me demande mon bras pour sortir et s'étonne avec un air d'ingénuité que je n'aie pas des gants dans ma poche. L'autre jour, c'était la fête d'Olga; About me l'avait dit en l'air, quinze jours auparavant, mais je l'avais parfaitement ou-

blié. Quand j'arrivai chez la générale, le domestique, au lieu de m'introduire, alla secrètement avertir Mme About; elle vint, tira un fort beau bouquet d'un tiroir de commode, et, me le mettant dans la main :

« Tenez, me dit-elle, je me suis bien doutée que vous ne penseriez pas à souhaiter la fête de la fille de Mme de Pankatrief : je m'en suis occupée pour vous; prenez ce bouquet, et allez l'offrir à Mlle Olga. »

Je te cite ces faits, mais il y en a mille de cette espèce.

Mme About encourage les deux amis dans leur dessein. Elle est charmée que son évaporé de fils ait pour mentor le sage, l'honnête, le prudent Sarcey. Elle les voit cheminant côte à côte comme Don Quichotte et Sancho Pança. Sarcey se laisserait entraîner avec ravissement. Une seule objection l'arrête, que sa pudeur ombrageuse dissimule. Il n'a pas d'argent. Ou il en a si peu ! Et il n'ose en demander à sa mère, qu'il sait presque aussi pauvre que lui.

— Mon Dieu ! disais-je à Mme About, on sera enchanté à la maison que je m'amuse pendant ces vacances d'une manière ou d'une autre; mais un voyage, si économiquement fait qu'on le suppose, coûte toujours fort cher; About emportera deux cents francs, et certainement mon père ne pourra pas me les donner. Par le temps qui court, dans un moment où il n'y a plus d'affaires nulle part, tout le monde n'a pas deux cents francs, rubis sur l'ongle, à jeter à une fantaisie.

— N'est-ce que cela qui vous tient ? Etes-vous sûr que, cet obstacle levé, il n'y en aurait pas d'autre et que votre père donnerait les mains, sans chagrin ni regret ?

Sur ma réponse affirmative :

— Qu'à cela ne tienne, ajouta-t-elle, j'ai de l'argent et pour mon fils et pour vous ; je suis trop heureuse que vous soyez son compagnon de voyage pour ne pas vous donner tous les moyens de l'entreprendre. Vous aurez vos deux cents francs.

Et voyant que j'hésitais :

— Est-ce que vous me refusez pour créancière ? me dit-elle.

De rendre, il n'en fut pas question avec elle, mais j'en parlai le lendemain à About :

— En me donnant cet argent, ta mère sait parfaitement que je ne pourrai le lui rapporter que lorsque j'en gagnerai moi-même.

— Cela va de soi, me répondit-il, tu feras comme tu l'entendras.

On était alors au milieu de juin; je différai de t'en parler, parce que, chez Mme About, comme chez monsieur son fils, le vent change assez souvent et saute avec une admirable facilité de l'est à l'ouest. Mais le jour de son départ, Mme About m'a encore renouvelé ses offres de service ; Edmond me parle tous les jours de notre voyage comme d'une chose parfaitement résolue, décidée, à laquelle il ne manque plus que ta signature.

J'ai voulu enfin t'en écrire. Veux-tu que j'entreprenne ce voyage ? Peux-tu me dispenser en tout ou en partie d'avoir recours à Mme About qui, je le sais maintenant, est forcée d'emprunter cet argent ? Si tu ne le peux pas, trouves-tu inconvenant que je l'accepte, et y a-t-il le moindre inconvénient ? Je te prierai de me répondre tout de suite; une pareille détermination ne doit pas demander des délibérations bien longues.

Sarcey a si grand'peur des objections que ses parents pourront lui opposer, qu'il les prévoit à l'avance et

les réfute ; il se creuse la cervelle, il forge tout un arsenal d'arguments irrésistibles. Il se doute bien que M. Sarcey père, bon lettré, va le renvoyer à la fable des *Deux Pigeons* :

1849

...Voir c'est avoir ; tout voir, c'est tout conquérir. Rappelle-toi les deux pigeons de la fable. Ils vont, parce qu'il est doux de voir des choses nouvelles, parce qu'il est doux de pouvoir les raconter à d'autres : j'étais là, telle chose m'advint, — et le pigeon a bien raison.

— Mais l'orage ?

— Eh bien ! je serai mouillé.

— Des voleurs ?

— Nous les volerons !

— Des aventures ?

— Nous en rirons !

Je serais désolé que nous n'en eussions pas une pauvre petite. Nous nous ennuierons, penses-tu ? Je t'avertis que je ne t'en croirai pas sur parole.

Pour achever de vaincre les répugnances de son père et lui montrer avec quelle gravité d'esprit les voyageurs se mettaient en route, Sarcey ajoute un détail qui a son prix. Ce n'est pas tout de boire et de manger. Il faut se munir du pain de l'intelligence :

Nous avons décidé ces jours derniers, avec About, quel livre nous emporterions.

Car encore faut-il un ouvrage qui nous occupe, quand nous serons oisifs. Nous devions choisir un auteur qui ne fût pas l'amusement d'un moment, mais un sujet de réflexion, où il y eût un peu de tout, qu'on pût lire et relire, et enfin, détail matériel et important, qui fût d'un petit format. Après de longs débats, nous nous sommes

arrêtés à Homère et à Béranger. Nous mettrons dans notre poche l'*Iliade* avec une traduction latine (un petit volume que connaît About) et nous lirons Homère pendant notre route ; nous couperons cette lecture par quelque bonne chanson qui nous remettra en train...

Enfin, la réponse souhaitée arriva à l'Ecole. Non seulement Francisque obtenait l'autorisation qu'il sollicitait, mais sa brave femme de mère avait déniché au fond d'un bas de laine dix louis d'or qu'elle lui envoyait — toutes ses économies. — Sarcey en est secrètement ému ; il l'en remercie de bon cœur. Mais il est trop affairé pour s'attendrir. Nos compagnons n'ont plus qu'à graisser leurs souliers, qu'à boucler leurs sacs, sans oublier d'y introduire les précieux volumes qui doivent leur servir de viatique : les poèmes d'Homère, les chansons de Béranger...

Il reste un point très important à régler : c'est la toilette. Leur garde-robe est piteuse, et tout à fait incapable d'affronter les fatigues d'une expédition pédestre :

Je n'ai plus, en fait d'habillement, qu'un vieux paletot que je te renverrai aussi. La vareuse est une espèce de blouse d'hiver que portent ceux qui habitent les côtes de la mer ; que je mette cela à l'Ecole ou autre chose, peu importe. Je n'aurai pas besoin de chaussures; mes souliers de l'Ecole sont excellents pour la marche ; comme j'ai usé mes bottes cette année, ils sont comme neufs ; seulement j'achèterai des guêtres, comme en a About. Il nous faudra ensuite une espèce de porte-manteau, de sacoche, comme en ont les soldats, où nous mettrons deux chemises, deux paires de bas, et deux mouchoirs, que nous ferons religieusement

laver à toutes les stations. En fait de chapeau, nous donnerons nos feutres à maître Vaudrier qui les retapera et les rendra fort coquets. Il y mettra un cordon pour les nouer sous le menton, afin que le vent ne les emporte pas. Avec un pantalon d'hiver, j'en emporterai un d'été. Je ne sais si les pantalons que j'ai achetés à la Jardinière valent quelque chose : je crois bien qu'ils m'abandonneraient en route : un pantalon de grosse et forte toile vaudra mieux. About me donnera une blouse. Il est en train de nous fabriquer deux bâtons admirables. De Suckau a achete toutes les cartes routières des départements de la Bretagne : nous allons les copier. Enfin la dernière dépense à faire est un passeport ; je le prendrai à Dourdan.

Ils ont encore besoin de deux sacs; ils les découvrent dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac et les achètent cent sous la paire. Pour des sacs qui ont fait le tour de l'Europe sur le dos des grenadiers de l'empereur, ce n'est pas cher... Est-ce tout ?... Non... Outre son énorme gourdin, About emporte un poignard moresque.

Il paraît que c'est une excellente lame ; j'espère bien que nous n'en aurons jamais besoin ; mais un chevalier errant est bien aise de montrer une arme pendue à sa ceinture ; c'est une tenue plus romantique : il y a là quelque chose du brigand napolitain.

Pardon ! ce mot de ceinture me rappelle le plus important de notre affaire. Qu'allais-je oublier, grands dieux ! Nous nous sommes munis chacun d'une ceinture ; About m'a donné la sienne. Rien n'est plus commode, en vérité ; depuis huit jours je la porte ; en la serrant un peu, on marcherait

toute la journée : le corps est soutenu et les reins se fatiguent beaucoup moins vite. About s'en est acheté une pour le voyage. Sur le devant, est une espèce de petite poche, juste assez large pour contenir des louis. C'est là qu'il mettra ses 200 francs. Il les a déjà en pièces bien sonnantes et trébuchantes. Il en est enchanté ; rien ne lui semble plus charmant que d'avoir tout son argent dans sa ceinture et son poignard suspendu au flanc.

Je te prie donc de m'envoyer mon argent ; un billet de cent francs d'abord ; nous le mettrons, soigneusement plié, sous nos petites pièces d'or, et le reste dans un mandat sur la poste.

De chaque côté de cette poche se trouvent dans la ceinture deux poches plus larges destinées à recevoir des pièces de cent sous. C'est là que nous placerons notre grosse artillerie.

Rien ne manque plus aux touristes. Ils peuvent entrer en campagne.

La première étape s'accomplit. Nos trois touristes, car le charmant Arthur Bary est du voyage, mais il ne le poursuit pas jusqu'au bout et s'arrête à Dieppe ou à Fécamp), nos trois touristes ont traversé Paris pour gagner la gare, où ils font sensation : « Nous étions « magnifiques, dans nos costumes, nos bâtons à la main, « passant fièrement dans la rue et sur les boulevards. « Tout le monde se retournait, et les femmes nous je- « taient de longs regards d'étonnement. » Comme bien vous pensez, ils voyagent en troisième ; ils sont assis, empilés dans un wagon, « boîte infâme », où il est impossible de dormir et même de respirer. A quatre heures du matin, ils débarquent à Dieppe, et leur premier soin est de courir à la mer qu'About connaît déjà, mais que Sarcey n'a jamais vue. Il s'attend à éprouver

une violente secousse. Elle est moins vive qu'il ne se l'imaginait :

C'est un beau, très beau spectacle. Mais la première impression n'est pas très forte ; ce n'est que peu à peu, à force de la contempler, que le sentiment s'éveille et monte.

J'aurais ici le droit comme voyageur, de te beurrer une tartine poétique sur cette immense étendue d'eau, où l'œil se perd ; je te l'épargne et remercie-moi. La vie prosaïque est moins relevée, mais elle a son charme pour des gens terre à terre, et je m'y enfonce. Il faut manger, boire et se coucher. Ce sont les conditions indispensables et les nécessités premières de tout voyage. Nous voilà donc en quête d'un hôtel. La recherche a été plus longue que nous ne pensions. Dieppe regorge d'étrangers ; la diplomatie y prend des bains, et toute la haute société s'y est réunie. Nous avons fini par trouver dans un hôtel des faubourgs une espèce d'auberge qui se décorait du nom d'hôtel ; nous y avons fort mal déjeuné, plus mal dormi, et le tout nous a coûté très cher. On avait encore l'indiscrétion de nous demander pour la fille. Allons donc ! Il faut voir quel regard de suprême dédain nous avons jeté sur l'hôte. Nous l'écrasions de notre mépris.

Pourtant, le lendemain, Sarcey revient sur sa première impression. Le spectacle des falaises le ravit :

Tu ne sais pas ce que c'est qu'une falaise ? Je commence à me blaser sur ce spectacle, j'en ai vu de bien plus belles que celles de Dieppe ; mais vraiment, pour la première fois, cela est admirable. Du haut de ces montagnes, on voit à cinq ou six lieues en mer, et l'on embrasse d'un coup d'œil

une immense étendue de côtes. Tout à l'heure, j'ai parlé irrévérencieusement de la mer, et j'en ai regret. Elle reviendra si souvent dans mes lettres, qu'il m'est bien permis d'en dire quelques mots. Jamais, depuis longtemps, elle n'a été si calme. On ne voit qu'une multitude de petites vagues qui rident sa surface. J'ai commencé à comprendre la belle expression des poètes grecs : « le rire innombrable de la mer » ; cela est d'une vérité pittoresque. C'est un spectacle qui n'a rien de violent, de transportant ; mais il a quelque chose de doux, de tendre, de mélancolique. Quand tous trois, nous nous sommes assis sur la falaise, nous sommes restés près d'une heure, sans parler, sans penser même, les yeux attachés sur les flots : nous étions heureux. M. Caboche me racontait qu'aux Pyrénées, il y a des hommes qui montent le matin sur une roche et qui y demeurent jusqu'au soir à regarder les vagues, dans une muette et béate contemplation. Je comprends cette vie-là. C'est en grand, mais en très grand, le plaisir du badaud qui, du haut du pont des Arts, regarde l'eau couler.

Comme enthousiasme, le dernier trait est médiocre. Sarcey n'a jamais eu le sentiment très vif des beautés de la nature. Je ne citerai pas tout au long ses lettres, qui sont abondantes et touffues. Après avoir parcouru dix ou douze lieues, Sarcey avait le courage de saisir une feuille de papier et de la remplir jusqu'au bord. Quelquefois la fatigue lui arrachait la plume des mains. Les voyageurs traversent Saint-Valery, où une paysanne leur donne sa joue à baiser, ce qui les ravit d'aise : « Jamais tu n'as vu trois hommes plus stupé-« faits. Je crois que c'est une politesse du pays. » Ils gagnent Féeamp, Etretat.

Tu peux te rappeler que dans le « Chemin le plus court » d'Alphonse Karr, il en est souvent question. C'est lui qui a mis ce village à la mode : à l'heure qu'il est, on n'y trouve que des jeunes gens et des lorettes. Un marinier nous disait que si, par hasard, nous nous avisions de dire du mal d'Alphonse Karr, nous nous ferions jeter à la mer ; il est très connu dans le pays.

Ils poursuivent leur route. Ils explorent la Normandie. Les premiers jours, le sac leur semblait très lourd, mais ils en prennent l'habitude, ils ne le sentent plus, ils finissent par l'aimer.

Nous étions faibles, languissants. Il nous eût fallu faire une lieue, je me serais assis sur mon sac, et je lui aurais dit: marche ! Mais certes je ne l'aurais pas porté, je n'en étais pas capable. Nous vivons pourtant, tous les deux mon sac, dans une parfaite intelligence.Les premiers jours,mes épaules criaient un peu contre lui et la colonne vertébrale se plaignait tout bas. Aujourd'hui, la paix est faite; il me semble que mon sac fait partie intégrante de moi-même, c'est mon autre moitié. Il est vrai que je m'en débarrasse volontiers quand je rencontre un brave paysan sur la route qui lui donne place sur sa voiture. Mais alors je regrette bien de ne pas monter avec lui. On rencontre rarement des charrettes qui consentent à prendre des voyageurs; cela ne nous est arrivé qu'une fois.

Quand ils arrivent au terme de l'étape, ils sont faits comme des voleurs. On se soulève pour les voir passer.

Au moment où nous avons débarqué à Cherbourg, toute la ville, en grande toilette, se prome-

nait sur la grand'place, la musique du 28e jouait ses plus beaux airs. C'était fête, tout le monde était endimanché. Nous sommes arrivés là comme deux ours dans une cage de serins. On se retournait pour nous regarder, les conversations s'arrêtaient; j'ai cru un instant que la musique allait cesser, pour nous faire l'honneur de nous faire exhiber nos passeports. Nous paradions au milieu de cette foule éblouissante, nous cherchions une figure de connaissance pour lui faire la niche de l'aborder et de lui souhaiter affectueusement le bonjour. Nous n'avons rencontré personne.

Bientôt, chacun s'en est allé dîner et nous aussi, puis vite à notre lit, dont nous avions tous deux grand besoin.

De Saint-Malo à Dinan ; de Dinan à Lamballe ; de Lamballe à Guingamp par Saint-Brieuc. Ce dernier trajet est formidable. Cinquante-deux kilomètres entre le lever et le coucher du soleil. Mais un plantureux dîner a réparé les forces de nos marcheurs. Ils repartent d'un pas léger. Ils touchent à Morlaix, à Landerneau. Mais ils s'aperçoivent que leur pécule diminue et que la ceinture, où il était caché, s'aplatit terriblement.

10 octobre 1849

Ce pauvre argent ! avec quelle économie nous le dépensons maintenant ! avec quel regret nous disons adieu à chaque pièce de cent sous ! Hélas ! si avares que nous devenions, on ne vit pas pour rien en Bretagne, et notre intention n'est pas d'y mourir de faim. Nous avons calculé que, pour revenir de Vannes à Paris, il nous fallait de 60 à 70 francs ; nous les avons mis de côté, et la bourse s'est alors bien vidée, et force nous a bien été de

faire des économies : mais lesquelles ? toute dépense nous semblait nécessaire. C'était l'histoire du budget de ce jeune ménage de M. Scribe. D'abord, nous avons condamné la gourde d'une voix unanime, mais le sacrifice ne suffisait pas ; la barque allait sombrer, il fallait encore jeter à la mer. Nous nous étions aperçus que la marche forcée est un mauvais digestif, que lorsque nous déjeunions bien, nous dînions assez mal.

Une idée subite nous illumina tous les deux : nous ne déjeunerons plus.

Depuis tantôt dix ou douze jours, nous partons le matin, à six heures et demie, comme de coutume ; nous buvons à dix heures une tasse de lait froid, nous mangeons un morceau de pain et du beurre. Ainsi lestés, nous attendons patiemment le souper.

Quel dommage que notre voyage finisse ! Vraiment nous nous entendons beaucoup mieux à gouverner nos finances ; peu à peu, nous avons pris l'expérience qui nous manquait ; on ne nous vole plus guère ; nous faisons tous nos prix d'avance, nous disputons, et je ne me rappelle pas que depuis le commencement du mois, nous ayons fait une seule école. Les Normands sont rusés, mais si nous eussions été aussi bien dressés, quand nous leur avons rendu visite, ils ne nous auraient pas, je te jure, étrillés comme ils ne se sont pas gênés pour le faire. Il nous resterait encore, en revenant à Dourdan, quelques pièces blanches à nous partager. Nous arriverons sans un sou vaillant, et dans quel état, je te le laisse à penser.

Suit une description joyeuse et navrante de leur détresse. Ils n'ont plus de chapeaux, ils n'ont plus de souliers. « Pauvres souliers ! ils n'avaient plus à eux

« deux qu'une semelle entière ; ils étaient crevés sur le « dessus, déchirés sur le côté. Et pourtant, quatre « jours durant, j'ai fait mes dix lieues avec de pareilles « savates. Il est vrai que j'ai un cuir naturel qui s'est « durci, depuis le commencement du voyage. » Enfin, leurs habits les quittent.

Auray, 12 octobre 1849

La vareuse d'Edmond est déchirée en deux endroits, et a un grand trou au milieu du dos ; nos pantalons sont déchirés, nos cravates sont sales à faire peur. Je ne parle que de l'extérieur, mais si l'on pouvait pénétrer nos misères intimes, ce serait bien pis. Depuis Fécamp, nous courons après un bain d'eau chaude, car pour les bains de mer, ils ne nous ont pas manqué, à moi du moins, Edmond ne les aime pas. Par malheur, l'eau de mer salit plus qu'elle ne lave, et il ferait bon après un bain de mer en prendre un autre pour se nettoyer. Nous n'arrivions jamais dans les villes que le soir assez tard, et nous dînions tout de suite. De ville en ville, nous avons fini par remettre notre bain à Auray. Mais Auray n'a pas de bains. Ces établissements sont rares en Bretagne. Les Bretons ne sentent pas le besoin de se laver. Leurs pères ont été sales, leurs pères étaient sages ; pourquoi voudraient-ils être plus propres que leurs pères ? Il faudra que nous allions jusqu'à Paris pour trouver un bain, mais aussi nous nous en faisons une fête.

Les voici au but. Ils n'ont plus qu'à avaler le bout de ruban qui sépare Quiberon de Vannes.

Ils veulent toutefois que le voyage s'achève sur une prouesse. Sarcey dit à About : « Repassons par Auray, « ce sera drôle, pour notre dernier jour, de faire seize « lieues, dont six dans les sables ! » Aussitôt dit, aus-

sitôt fait. Mais il était grand temps qu'ils atteignissent la diligence ; l'unique semelle qui restât à Sarcey prenait congé de lui et About n'avait plus qu'une manche à sa vareuse.

Cependant, ils se sentent heureux ; ils sont gais comme pinsons ; leurs visages hâlés, noirs de poussière, respirent l'allégresse et la santé. Ils rapportent à Paris des forces toutes neuves pour affronter les travaux de la seconde année d'Ecole normale.

## VI

Seconde année d'Ecole normale. — Effort de Sarcey vers l'élégance. — Les dangers du professorat. — Manuel du parfait homme du monde. — Taine et l'équitation. — L'Ecole s'amuse. — Les ruses d'Edmond About. — La première leçon de danse. — Le premier bal. — Questions d'argent.

A la rentrée, nous constatons un changement chez Sarcey. Il fait effort pour devenir homme du monde. Est-ce l'extrême saleté dont il a souffert durant son voyage en Bretagne qui a opéré chez lui cette conversion ? Est-ce l'amour de quelque petite cousine qui le rend coquet ? Est-ce simplement un effet de l'âge ? Je crois plutôt que son changement d'humeur est dû à un certain entretien qu'il eut avec M. Berger. Vous savez que Sarcey se décidait toujours par raisons philosophiques. M. Berger était un digne professeur de littérature, un savant en *us*, bourré de latin, excellent quand il se bornait aux matières de son cours, mais qui devenait fort ridicule lorsqu'il s'abaissait aux menues frivolités de la vie. Et telle était sa marotte. Il prétendait s'y connaître et enseignait à ses élèves la manière de se conduire dans les salons ; mais il parlait de ces choses en homme qui les ignorait totalement. L'extrême puérilité de son discours blessait Sarcey et lui donnait à réfléchir. « Décidément, dit-il, un profes-« seur, s'il ne veut pas être un sot, doit, de temps à « autre, quitter sa chaire. »

Les professeurs du collège Charlemagne ont surnommé M. Berger le « gros naïf ». Il est vrai qu'il est malaisé d'être plus gros et plus naïf. Jamais épi-

thète ne fut mieux justifiée. Le pauvre M. Berger ne sort jamais, il vit tout seul au milieu de ses livres, et il a des prétentions à être bon observateur et au courant des choses de la société. Nous-mêmes qui n'en connaissons rien du tout, il nous étonne parfois par son ignorance. Au collège, nous ne nous apercevions guère de cette naïveté, mais à l'Ecole, elle amène le sourire sur toutes les lèvres. Si encore il avait le bon esprit de ne nous parler que de Cicéron ; il connaît pas mal la société romaine, et si Pompée ou César l'eût invité à dîner, je suis sûr qu'il s'y serait trouvé fort à son aise et en pays de connaissance. Mais par malheur, il veut nous prémunir de quelques maximes qui doivent diriger notre conduite dans la vie, et c'est ici que le pauvre homme s'embrouille.

On ne porte pas impunément durant de longues années ce double fardeau d'une classe de cent élèves et d'une conférence à l'Ecole normale. Un esprit a beau se renouveler par l'étude, il s'appauvrit plus encore qu'il ne reçoit. Vingt ans de professorat sont la mort d'un homme. On vieillit vite dans l'Université ; je ne parle pas du corps, presque tous nos vieux professeurs sont frais, gaillards et droits, j'entends la tête, l'esprit ; tout cela fatigue et s'en va. On se couche homme d'esprit et l'on est tout étonné de se réveiller ganache. Rien ne crétinise comme l'enseignement. Il me semble que de cinq ans en cinq ans, on devrait accorder un congé de dix-huit mois aux professeurs, ce serait le seul moyen de les sauver de la décadence. Mais à les pousser toujours et sans relâche, comme on le fait maintenant, ils deviendront tous poussifs. Tout n'est pas rose dans le métier, et bien que j'en aie la vocation, j'ai une peur terrible de m'y encroûter. Si je sentais que j'enfonce, je jetterais le métier

à la mer et le froc aux orties ; je ne veux pas devenir *mâchoire*.

Donc, Sarcey, sa résolution prise, va de l'avant, avec la ténacité qui lui est propre et qu'il montrera plus tard dans toutes les circonstances de sa vie. Mme About l'y encourage. Elle lui commande « du papier à son chiffre » — quelle prodigalité ! — et lui achète un lorgnon, pour remplacer les lunettes, dont un parfait gentleman ne saurait se servir. Francisque en est d'abord tout confus.

16 octobre 1849

Je ne m'avise de regarder personne avec mon lorgnon, je trouve cela impertinent ; mais, dans la rue, j'en ai besoin à chaque instant, et il est plus commode d'avoir un petit lorgnon pendu à son cou que des lunettes dans sa poche. Je te prie de croire que ce n'est pas un de ces petits lorgnons qu'on se fourre dans le coin de l'œil, et qui vous donnent l'air ou d'un sot ou d'un fat ; c'est un lorgnon comme j'en ai eu autrefois, qui s'ouvre en poussant un ressort.

Et comme il ne veut pas être en reste de politesse, il demande à sa mère de broder un colifichet quelconque pour Mlle Aimée, sœur d'Edmond About. Puis, ce devoir rempli, il poursuit hardiment sa métamorphose. Taine et de Suckau l'exhortent à se procurer des billets d'équitation ; il prend des leçons de danse à un franc le cachet :

J'ai pris avant-hier ma première leçon de danse, et j'en prendrai une encore après-demain. Mon maître est un charmant garçon ; il a commencé par me demander de quelle manière je voulais savoir la danse.

— Mais, mon Dieu, comme tout le monde, lui ai-je répondu, afin de m'en pouvoir tirer dans un salon.

— Eh bien ! alors, il est inutile de vous apprendre des pas, ni des ronds de jambe. Nous allons tout de suite nous mettre à la polka, puis nous prendrons la valse.

Cet exorde m'a enchanté ; je frémissais au souvenir des assemblées et autres menus divertissements dont M. Jousse m'avait autrefois assassiné. S'il avait fallu repasser par cette filière, je ne sais pas si jamais j'en aurais eu le courage. Voilà maintenant que la danse devient épidémique dans la section : tous veulent l'apprendre. O moutons de Panurge ! Merlet même proposait hier de danser le soir après souper dans la salle d'études. Mais on a repoussé la motion à l'unanimité, à cause de la poussière qui rendrait, l'étude suivante, la salle inhabitable. J'ai dansé un quadrille chez mon maître : je n'en démordrai pas, c'est la plus sotte et la plus ridicule invention que le monde ait imaginée pour s'ennuyer de compagnie. Mme About est ravie de me voir apprendre. Elle m'a promis que sa fille, qu'elle m'a donnée pour une excellente valseuse et polkeuse, me donnerait des leçons.

— Combien le cachet ? ai-je dit.

— Un bonbon que je vous offrirai, m'a-t-elle répondu.

Il est vrai que je n'arrive jamais sans qu'elle ait un petit papier tout plein de bonbons qu'elle me passe en cachette. Je ne manque jamais d'en aller offrir à Mlle Olga, qui fait la moue.

— Tu le gâtes, dit-elle à Mlle Aimée ; tu le gâtes ; il était déjà insupportable, il faudra le mettre à la porte.

Et de rire.

Mais, ce n'est pas tout d'apprendre à danser. Il faut passer de la théorie à l'application. Et l'invincible timidité de Sarcey le cloue au plancher, le rend incapable d'offrir son bras à une valseuse. Ses camarades lui tendent malignement des pièges. Maxime Gaucher l'entraîne, un soir, par trahison, chez sa mère, où quelques jeunes filles et quelques jeunes gens sont assemblés.

J'allai résolument à la maîtresse de la maison, je lui exposai mon cas, et la priai de ne point insister pour que je dansasse ; il y avait d'ailleurs un nombre suffisant de cavaliers.

— Je veux bien ne pas trop vous presser, me dit-elle en souriant, mais à une condition, c'est que, pour pénitence, vous apprendrez à danser.

Je tirai de ma poche un cachet que j'avais pris le matin même, et je le lui montrai.

— C'est bien, mais alors, je vous réclame pour une autre fois, et je ne vous fais pas grâce.

« Décidément, ajoute Sarcey, il faut savoir danser « en ce monde. » Et sa lettre s'achève sur cette pensée profonde et mélancolique.

Il est assez naturel que Sarcey se laisse entraîner par ces aspirations confuses vers l'élégance. Autour de lui on ne rêve que plaisir. Le charmant et délicat Arthur Bary est amoureux et par conséquent attentif à plaire; Taine et de Suckau s'attachent à devenir de fins écuyers et ils conduisent de force au manège leur ami Francisque. Quant à About, c'est de la frénésie, de la rage. Pour échapper à la rude discipline de l'Ecole, il a recours à des tours de Scapin.

... Il faut que je te conte cette histoire, elle est plaisante.

Il s'agissait d'un bal, et d'un bal costumé, qui

plus est. Une dame avait proposé à About de lui prêter le costume de son fils, un charmant costume d'étudiant du seizième siècle : About mourait d'envie d'y aller. Le bal se donnait chez des artistes ; grande réunion de jeunes gens, de jolies femmes ; du punch, de l'esprit ; on devait danser, valser, polker, intriguer. C'était à en perdre la tête : About dansait rien que d'y penser. Mais comment faire ? Le bal se donnait un mardi ; et comment, en semaine, obtenir une permission de découcher ? De dire que c'était pour une soirée, pour un bal, il ne fallait pas y songer : c'eût été pour aller à l'Académie, qu'on eût refusé net.

— Parbleu, me dit About, tu as été à la Saussaye cette année ?

— Oui.

— C'est un petit village peu connu ?

— Oui.

— Sur le chemin de fer d'Orléans ?

— Oui. Après ?

— Eh bien ! voilà mon affaire. J'ai un oncle dans ce pays-là, je le mets au lit dimanche, la maladie empire le lundi, il veut me dire adieu avant de mourir, je prends le chemin de fer mardi, j'arrive à son chevet et je danse toute la nuit. Mardi soir je reviens, un crêpe à mon chapeau, et j'envoie des lettres de faire-part.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

La plaisanterie était un peu forte, mais Mme About s'y prêta bien.

About mangeait sa soupe, on vient lui remettre une lettre. A peine l'a-t-il ouverte, voilà un garçon dont la figure est bouleversée ; il se sauve de table, court chez M. Dubois, chez M. Vacherot, personne ; il revient trouver les maîtres de service et leur tend sa lettre avec désespoir. Il fallait

partir sans perdre un moment, sous peine de ne plus embrasser le bonhomme. M. Hébert comprend la gravité de la circonstance, prodigue à About les plaintes et les consolations, et prend sur lui de signer un laissez-passer. Nous avons rassuré notre section alarmée de la douleur d'About ; nous lui avons annoncé que le cher parent ne mourrait pas de sa maladie. Quinot et moi, nous avons décidé About à lui faire grâce de la vie : nous n'irons à son enterrement que dans trois ans ; jusque-là c'est un oncle utile, et dont il faut ménager la santé.

Ces plaisanteries ont un grave inconvénient : c'est qu'elles peuvent se répéter et inspirer des doutes à l'administration ; et, même dans un besoin très pressant, on n'obtiendrait plus d'autorisation. Mais on ne trouve pas toujours des parents comme Mme About....

Enfin l'heure sonne, l'heure redoutable où Sarcey, éduqué et dégrossi, va faire ses débuts dans le monde :

3 juin 1850

Je commence par une nouvelle qui t'étonnera, je n'en suis pas encore bien revenu moi-même. Je vais au bal de jeudi en huit, oui au bal, et à un bal où, bon gré, mal gré, je serai forcé de danser, sans connaître personne que les maîtres de la maison. Ce n'a pas été sans une grande répugnance que je me suis décidé, quelque désir que j'aie de quitter enfin mes mœurs sauvages. Tu sais quelle insurmontable timidité me retient toujours. Mais j'ai été vaincu par l'insistance de tous mes camarades. Mon intention était d'abord de ne pas aller à ce mariage, mais quand j'en ai parlé à Jules, le

priant d'arranger l'affaire avec son père, de m'excuser comme il pourrait :

— Parbleu ! non, me dit-il ; je n'en ferai rien. Tu viendras ou tu n'es qu'un imbécile. Si tu as peur, je te recommanderai à nos demoiselles, ta gaucherie disparaîtra après deux verres de punch.

Enfin, il m'en dit tant que je fus presque ébranlé. Puis Bary, à l'Ecole, me prêcha, me patrocina si bien et si longtemps que je me résolus à faire le saut. Le sort en est jeté, mais rien que d'y penser, j'en ai des transes et je sens des sueurs froides qui me passent dans le dos. Je me lance les yeux fermés dans un précipice. A la grâce de Dieu !

Ce n'est pas une petite affaire, que d'aller au bal. Il faut d'abord se nipper et ne pas déshonorer, par sa mauvaise tenue, le salon qui vous reçoit. Or, Sarcey n'a rien, rien de rien. Il est pauvre comme Job : « Voudrais-tu m'envoyer, écrit-il à sa mère, un gilet blanc, « la plus belle chemise que faire se poarra et m'ouvrir « un crédit quelque part pour m'acheter des souliers « vernis. »

Son dénuement est tel que quand il va se promener le dimanche à Ville-d'Avray, « petit village des environs de Paris », il est réduit à emprunter les vêtements de ses camarades : « Papillon m'a prêté pour cette ex- « cursion tout un costume ; j'avais un pantalon et une « redingote à lui, un chapeau gris à son père et un bâ- « ton qui a réveillé en moi mille souvenirs. » Mais pour un bal, pour un grand bal, il convient de s'équiper moins sommairement. Et Sarcey, qui a beaucoup d'amour-propre, veut y briller de toutes les façons. Non seulement il charmera les danseuses par ses grâces extérieures, mais il les éblouira par son esprit. Il se creuse la cervelle pour y trouver un sujet de conversation qui les puisse captiver. Or, ce sujet, il le tient. Il leur par-

lera de la *Chartreuse de Parme*, de M. Stendhal ; il leur révélera ce roman qu'elles ignorent et qui lui inspire un ardent enthousiasme.

Il est probable que tu ne connais ni *la Chartreuse de Parme*, ni Stendhal ; c'étaient pour moi aussi des inconnus. M. Jacquinet m'avait dit, l'année dernière, que c'était un chef-d'œuvre ignoré ; mais, comme je n'y crois guère plus qu'aux grands hommes incompris, je n'y avais pas prêté grande attention. Aujourd'hui, je suis de son avis ; c'est un livre admirable d'idées et de style, et avec cela un des romans les plus intéressants que j'aie jamais lus. Je me suis juré que tous mes camarades, toutes mes connaissances, toutes les dames que je rencontrerais à ce maudit bal liraient *la Chartreuse de Parme*, ou du moins en entendraient parler. Il faut nécessairement qu'un aussi bel ouvrage arrive à la gloire. C'est aux gens qui lisent à la donner ; le troupeau, le *stolidum vulgus* la reçoit et la répète comme un écho. About, Quinot, Bary, Albert, Taine et tous ceux qui l'ont lu en ont été enthousiasmés comme moi. Nous l'avons répandu et popularisé dans l'Ecole ; il faut poursuivre cette bonne œuvre au dehors. Je serais volontiers comme La Fontaine qui demandait à tout venant : « Avez-vous lu Baruch ? C'est un bien beau génie que Baruch ». Ce qui a empêché l'auteur de *la Chartreuse* d'être connu, c'est que, par une bizarrerie de caractère, il a signé tous ses livres d'un nom différent, en sorte qu'à chaque roman, c'était comme une réputation à refaire. Son dernier, son chef-d'œuvre, *la Chartreuse*, a paru dans un mauvais moment, après 1830, et comme il n'était pas protégé par un nom connu, personne n'en a entendu parler.

« Je serai lu en 1890 ou en 1900 », dit avec quelque fatuité l'auteur dans sa préface.

Je crois qu'il a raison.

L'heure du bal, l'heure fatale a sonné. Sarcey s'y est rendu, la mort dans l'âme. Il ne s'y est pas trop mal comporté. Mais que de péripéties ! Il les retrace dans une longue lettre qui rappelle, avec plus de finesse et de bonhomie, les meilleures chroniques d'Henri Monnier.

15 juin 1850

Je suis allé à ce bal, et j'en suis revenu ; mais tout ne s'y est pas précisément passé comme je l'avais espéré. Je comptais obtenir la nuit tout entière, c'était chose convenue avec Jules Papillon ; il m'avait offert la moitié de son lit, et je serais rentré le lendemain matin à huit heures. Son père m'avait donné une lettre pour M. Dubois, le directeur de l'Ecole, et je ne pouvais croire que l'on me refusât une chose si simple et qui s'accorde toujours. Mais jeudi matin j'ai reçu la réponse de M. Dubois : le règlement, lui disait-il, lui interdisait ces permissions. Aussitôt je montai chez lui, je lui rappelai quelques exemples, dont l'un était encore tout récent ; à toutes mes questions, il me répondait :

— Je suis désolé que cela tombe sur vous ; vous êtes le dernier à qui je voudrais refuser une demande, mais je ne puis pas. La seule chose qui me soit possible, c'est de prolonger votre sortie jusqu'à minuit.

— Mais, monsieur, vous savez bien qu'un bal, à Paris, ne commence jamais avant dix heures, et ce n'est guère la peine d'aller au bal pour y faire une apparition, etc.

— J'en suis fâché, me disait-il, mais je n'y puis rien.

Alors, je me suis bravement décidé à lui conter mon histoire, quelle était ma timidité, comment c'était la première fois que j'allais dans le monde, etc., etc. Il parut ébranlé, puis se ravisant tout d'un coup:

— Non, non, me dit-il, cela n'est pas possible.

Et immédiatement il écrivit une lettre à M. Papillon : il était désolé de ne pas accéder à ses prières, mais le règlement s'y opposait, et il n'était là que pour le faire exécuter. Tu vois sa lettre d'ici. Je sortis désolé. J'eusse beaucoup mieux aimé qu'il m'eût refusé même une permission de minuit ; ce refus m'eût dégagé vis-à-vis de M. Papillon. Mais cette lettre me forçait d'aller à un bal dont je devais avoir tous les désagréments sans aucun des profits.

J'avais tout ce qu'il me fallait. M. Caffin m'avait prêté une de ses chemises, qui semblaient faites pour moi ; Bary m'avait apporté une cravate blanche. Mon habit, remis à neuf par le tailleur, brillait de tout son lustre ; j'avais commandé un gilet blanc et un pantalon noir qui me vont parfaitement ; enfin, une paire de souliers vernis et de gants complétaient ma toilette de bal. Tout cela coûtait fort cher (habit, 4 francs ; pantalon, 35 ; gilet, 18 ; souliers, 16 ; gants, 3 50 ; plus quelques menus frais, coiffure de cheveux et barbe, voitures ; il me reste une vingtaine de francs sur les 100 que m'avait donnés M. Caffin ; là-dessus je prendrai mon inscription de droit le mois prochain). Tout cela coûtait fort cher et ne m'a pas porté grand profit. Il est vrai que ce sont des affaires qui me restent. Mes souliers vernis sont très bons. Pour ne pas être volé, j'ai prié Mme About de m'ac-

compagner ; c'est elle, aussi, qui m'a acheté mes gants. Tous ces effets me serviront l'année prochaine dans la ville où l'on m'enverra, si le préfet donne des bals, et si je retrouve des occasions meilleures.

Je me suis fait couper la barbe, non pas précisément toute la barbe, mais les deux grosses touffes qui me hérissaient le menton. J'ai gardé tous mes favoris, la mouche et les moustaches. Là-dessus, on m'a fait de grands compliments chez M. Papillon ; tout le monde m'a trouvé beaucoup mieux ; le fait est que j'ai un air moins féroce. A l'Ecole, ils m'ont dit que j'avais l'air d'un garçon perruquier. On a voté pour savoir si je devais conserver ainsi ma barbe ou la laisser repousser tout entière. Il y a eu 14 voix pour que je la laissasse repousser, et 4 seulement pour l'avis contraire. Je crois bien que, par paresse, je suivrai l'avis du plus grand nombre.

Je me suis habillé chez Caffin. C'est son portier qui m'avait mis ma cravate. Aussi il fallait voir quel nœud il m'avait fait : on eût dit qu'il était de moi. Comme il pleuvait un peu, j'ai pris une voiture et je suis arrivé chez Papillon à neuf heures. Avant d'entrer, je l'ai fait demander par le domestique, je lui ai conté mon aventure ; nous avons passé dans sa chambre, il m'a donné une autre cravate et un faux-col, et il s'est reculé pour m'admirer. Il est vrai que j'étais comme tout le monde, et j'avais tout à fait bon air.

Nous sommes rentrés dans le salon : il n'y avait encore presque personne, les intimes seuls étaient arrivés ; on finissait de lire le contrat de mariage, et je l'ai signé comme les autres. A dix heures, les salons ont commencé à se remplir, j'ai vu arriver beaucoup de vieilles connaissances que j'avais

perdues de vue. Nous nous sommes mis à causer, et nous avons ri comme des bienheureux.

A dix heures et demie, Mlle Papillon a ouvert le bal avec le fiancé. Mais il n'y avait encore qu'un double quadrille, autour duquel hommes et femmes faisaient cercle, par curiosité. On m'eût payé 25 louis que je n'eusse pas dansé à ce moment-là. Du reste, Jules m'avait dit, au temps où je croyais avoir la nuit, que je ferais mieux de ne m'y mettre qu'à onze heures et demie, minuit, parce qu'alors, tout le monde était en train, on ne faisait plus attention à personne. Après le quadrille, il y eut une polka et une valse à deux temps, puis, je crois, une mazurka, et onze heures sonnèrent. J'avais continué à causer avec mes camarades, dont aucun ne dansait encore. Ils attendaient, disaient-ils, que le bal s'échauffât. Si tous les jeunes gens attendaient ainsi, il me semble que le bal ne s'échaufferait guère.

Au moment où j'allais partir, je vis arriver Bailly et deux anciens Massin dont je ne sais plus les noms. Cela m'a étonné, je ne croyais qu'on vînt au bal si tard, mais Jules m'a dit qu'il en arrivait jusqu'à minuit, et que, dans les grands bals, on venait même à une heure, deux heures du matin. Si je n'avais pas fait une de ces étourderies qui me sont si ordinaires, j'aurais pu rester jusqu'à onze heures et demie, et prendre une voiture. Mais, sans y prendre garde, j'avais emporté la clef de M. Caffin, et je craignais que, grâce à moi, il ne fût à la porte. Je pris un cabriolet, je fis cette course, j'emportai tous mes effets que j'avais laissés chez M. Caffin, et j'arrivai à minuit cinq à l'Ecole. Et voilà mon bal. Je n'y ai eu qu'un plaisir, celui d'avoir prouvé ma bonne volonté à M. Papillon. Je n'ai même rien *consommé*. A peine

les plateaux commençaient-ils à circuler quand je suis parti ; on ne passait encore que des sorbets et des glaces, et encore en très petite quantité. Je suis allé avec Jules à l'office, où tout cela se préparait, j'y ai pris une glace, et j'ai vu des apprêts qui m'ont causé un certain regret.

Mlle Papillon était jolie avec sa robe blanche ; je l'aime mieux pourtant avec sa toilette ordinaire. Plus un vêtement est simple, mieux il va à sa figure, toute bonne et toute gracieuse. Je n'aime pas non plus toutes ces robes décolletées, il me semble que les plus belles épaules y perdent ; cela est moins poétique. Il n'y a qu'une chose que j'aie trouvée très jolie dans un bal : ce sont les bouquets que portent les femmes ; elles en doivent être horriblement embarrassées, mais c'est d'un effet charmant.

Je suis encore assez maussade et très chagrin. Me voyant comme tout le monde, cela me donnait une certaine assurance, et je suis sûr qu'au bout d'une heure, je me serais fort amusé. Il y avait même un mot qui m'avait mis à mon aise. Je ne conterais cela à personne autre, de peur de passer pour un fat, mais à toi, cela ne fait rien : je venais de quitter les jeunes gens avec qui je causais, pour aller voir valser, et je me trouvai arrêté à la porte par le monde qui allait et venait, en sorte que j'entendis ce qu'ils disaient. Naturellement, la conversation était tombée sur moi qui venais de les quitter. L'un d'eux disait :

« As-tu remarqué comme Sarcey a changé ? Il est très bien maintenant, et il a des yeux superbes (pardon de l'expression, mais je cite textuellement). »

Je n'en écoutai pas davantage, et je m'en allai en riant du mot *superbe*, qui me semblait fort.

C'était la première fois que je recevais un pareil compliment, et tout à fait désintéressé. Quoique, au fond, je n'aie pas de grandes prétentions pour ma figure, cela n'a pas laissé de me faire plaisir. On m'a tant répété que j'étais laid et lourd; il faut bien quelque compensation. Là-dessus, si j'étais resté une demi-heure de plus, j'aurais certainement invité quelqu'un à danser. Papillon avait prévenu deux ou trois jeunes filles, et il m'avait dit que pour la première fois il se chargeait de me procurer une contredanse, où je ne serais entouré que de regards amis. Du reste, tous mes camarades s'offraient pour me faire vis-à-vis. Toute cette bonne volonté, grâce à un caprice de M. Dubois, a été inutile.

A l'Ecole, on était désolé de ce contretemps. Ils comptaient sur le récit de mes prouesses et en riaient depuis huit jours; quand ils ont su que je n'avais que jusqu'à minuit, ç'a été un deuil général. Ils m'engageaient tous à ne rentrer qu'à trois ou quatre heures du matin. S'il ne s'était agi que de quinze jours de consigne, je m'y serais peut-être résigné. Mais après la longue conférence que j'avais eue le matin avec M. Dubois, il aurait été furieux, et c'eût été une mauvaise note. Je n'ai pu m'y résoudre. Je suis fâché de t'avoir fait tant dépenser d'argent pour un si mince résultat.

Vous voyez que la question d'argent revient à chaque ligne de ces lettres. C'était, pour Sarcey, un assez gros souci, moins encore pour le présent que pour l'avenir. Sous son enveloppe exubérante, il cache un fond d'orgueil et d'ombrageuse fierté. Autant il lui est égal de faire bourse commune avec About, avec Bary, d'emprunter à des amis intimes l'habit ou le chapeau dont il a besoin, autant il lui répugnerait, arrivant comme

professeur dans une ville, de vivre aux crochets de ses fournisseurs ou de sa logeuse.

Il cherche à contracter un emprunt pour acheter les livres grecs qui lui manquent, et sa robe, et sa toque, dont le prix est de 100 francs. Il s'ouvre de ce projet à sa mère qui jette les hauts cris. Mais il insiste.

Tu n'as pas trop bien compris ce dont il s'agissait, quand j'ai parlé d'emprunter de l'argent à la sortie de l'Ecole. Tu as l'air de croire qu'il n'y a que les mauvais sujets qui empruntent aux vacances pour payer leurs dettes de l'année. Ce n'est pas de cela qu'il est question. J'ai vu, l'année dernière, de pauvres diables qui ne dépensaient jamais un sou, se désoler en songeant qu'ils allaient être obligés d'emprunter cet argent. Songe donc que nous sortons nus de l'Ecole; le gouvernement nous retire les habits qu'il nous a donnés, et cela est assez juste.

J'ai une bibliothèque latine à peu près suffisante, mais je n'ai pas un livre grec; je ne peux pourtant m'en aller dans une ville de province sans avoir mes livres grecs. Comment compter sur la bibliothèque de la ville ? Outre qu'il n'y en a pas, outre que souvent ce sont les livres les plus nécessaires qui y manquent, puis-je, pour chercher une version, pour faire une lecture, m'en aller à une bibliothèque qui ferme à quatre heures ? Avec quoi payerai-je mon voyage ? Le gouvernement me le rembourse, il est vrai, trois mois plus tard, quand j'émargerai. Il faut bien que je fasse les avances. Et maintenant, durant ces trois premiers mois, avec quoi vivrai-je ? Comment m'installer ? Encore faut-il que j'aie de l'argent devant moi.

Je n'aime guère les dettes plus que toi; on m'a souvent dû beaucoup d'argent, et l'on m'en doit encore, et je n'ai jamais, que je sache, dû un sou à

personne. Les 200 francs d'About, c'est autre chose. Quand Edmond ou sa mère me donnera de l'argent dont j'aurai besoin, je ne considère plus cela comme un emprunt. Si jamais Edmond a besoin d'argent et que j'en aie, le mien est à sa disposition; je sais qu'il en est de même pour lui. Cela fait passer par-dessus bien des difficultés. Je n'eusse accepté une pareille offre de personne. Il peut se faire que vers la fin des vacances il ait 300 francs mignons. Il est convenu que, dans ce cas très éventuel, nous ferons un voyage avec son argent, et je ne croirai ne rien lui devoir du tout. J'en ferais autant à sa place, cela suffit pour me rassurer.

Ce dernier trait, véritablement touchant, achève de peindre le caractère, non pas seulement de Sarcey (je n'y eusse pas si longuement insisté), mais des autres, de ses camarades, de toute cette jeunesse normalienne qui nous apparaît à travers ses lettres, comme à travers celles de Taine qu'on a publiées, sous un aspect si généreux et si sympathique.

On a mauvaise grâce à médire des générations nouvelles. D'abord parce que cela vous donne l'air d'un barbon, et puis parce qu'on connaît toujours mal ses contemporains. Il faut, pour les juger, le recul de l'histoire. Pourtant, il me semble qu'il y avait chez les jeunes gens d'alors une spontanéité, une franchise d'allures, une simplicité de goûts et de mœurs, une absence de bas égoïsme, une solidarité très remarquable. Et sans calomnier les jeunes gens d'à présent, je me demande s'ils possèdent au même degré ces qualités et ces vertus.

Certes, les condisciples de Sarcey, et Sarcey lui-même étaient ambitieux; mais ils n'avaient pas cette hâte fébrile d'arriver qui pousse à l'emploi des petits moyens. Ils s'en remettaient pour réussir, beaucoup sur leur travail personnel, beaucoup sur leur bonne étoile. Et

ils étaient gais, parce qu'ils étaient optimistes, parce qu'ils aimaient la vie. L'inquiétude que la question d'argent éveille chez Sarcey et chez ses camarades peu fortunés, est toute en surface. Ils savent bien que, quoi qu'il arrive, avec leur bonne humeur et leur robuste santé de corps et d'esprit, ils se tireront d'affaire.

D'ailleurs, avant de se mêler aux batailles de la vie, ils ont deux grandes années à passer à l'Ecole. Et nous verrons au milieu de quels travaux et de quels orages ce temps heureux s'acheva.

Ma chère mère     15 Juin 1850

Je suis allé à un bal et j'en suis revenu; mais tout ne s'y est pas précisément passé comme je l'avais espéré. Je comptais obtenir la nuit tout entière; c'était chose convenue avec Jules; il m'avait offert la moitié de son lit, et je serais rentré le lendemain matin à huit heures. Mr Papillon m'avait donné une lettre pour Mr Dubois, et je ne pouvais croire qu'on me refusât une chose si simple, et qu'on accorde toujours. Mais hier matin j'ai reçu la réponse de Mr Dubois: les règlements, me disait-il, lui interdisaient ces permissions. Aussitôt je montai chez lui, je lui rappelai quelques exemples, dont l'un était encore tout récent; à toutes mes raisons, il me répondait: je suis désolé que cela tombe sur vous; vous êtes le dernier à qui je voudrais refuser une demande; mais je ne puis pas. La seule chose qui me soit possible, c'est de prolonger votre sortie jusqu'à minuit. — Mais monsieur, vous savez bien qu'un bal à Paris ne commence jamais avant dix heures, et parfois même n'est pas ouvert à dix heures et demie, que pour revenir de chez Mr Papillon, il me faut une heure, que ce n'est guère la peine d'aller au bal pour y faire une apparition, etc. — J'en suis fâché, me disait-il, mais je n'y puis rien. Alors je me suis bravement décidé à lui conter mon histoire, quelle était ma timidité, comment c'était la première fois que j'allais dans le monde, etc. etc. Il parut quelque peu ébranlé, puis se ravisant tout d'un coup: Non, non, me dit-il, cela n'est pas possible. Et immédiatement il écrivit une lettre à Mr Papillon,

[illegible] (1)

Lettre datée de l'Ecole Normale (1850).

## VII

Seconde année d'Ecole normale. — Jules Simon, Saisset et Gérusez. — Querelles religieuses. — Grande bataille entre About et Barnave. — Sarcey immolé sur l'autel de Voltaire — Taine et Bossuet. — Encore la politique.

Malgré l'esprit de dissipation qui régnait à l'Ecole et qui poussait les élèves vers les plaisirs mondains, on y travaillait avec ardeur. Entre deux bals, on s'enfonce éperdument dans Aristote ; on ne sort plus de l'*être* et du *non-être*. Sarcey surtout goûte une joie sincère à reprendre ses études que les vacances et le fameux voyage en Bretagne ont interrompues. « C'est avec une « joie d'enfant que j'ai retrouvé mes vieux auteurs, « que je me suis remis à les étudier. On dit que la ma- « ladie sert à mieux faire sentir le prix de la santé ; « des vacances, comme celles que nous avons passées, « donnent un nouveau prix au travail ». Chacun va de l'avant : « About est tout entier à la géométrie ; il la- « boure l'X dix heures par jour. » Sarcey s'attaque à un grand sujet : le *De rustica* de Caton comparé aux *Economiques* de Xénophon ; il le mène de front avec des recherches sur Villon, sur Marot, sur la *Théogonie* d'Hésiode et sur la question de savoir « s'il est légitime à l'homme de manger la chair des animaux ». Il se préparait déjà — en théorie — à savourer les nobles et pures jouissances du végétarisme. Mais le plus laborieux, le plus zélé de tous était Hippolyte Taine.

Celui qui fait le plus d'ouvrage, qui a le plus

d'activité dans les idées, de promptitude dans l'esprit, avec une merveilleuse force de volonté, et une attention toujours soutenue, c'est Taine. On ne peut le voir sans admiration. Quand on a, à vingt et un ans, un tel empire sur soi-même, qu'on fasse tout par règle et par principes, qu'on se soit tracé une ligne de conduite dont on ne se départisse jamais, qu'on exécute par raison le bien que les autres font par instinct, par sentiment, que jamais on ne se laisse aller à une mauvaise action, ou même à une action indifférente, mais qui ne serait pas utile, c'est un merveilleux spectacle. Personne n'aime Taine dans la section, mais tout le monde l'estime. C'est le caractère le moins liant, et le cœur le moins sympathique qu'on puisse rencontrer : cela n'est pas étonnant, il est tout raison. Et note, comme dernier trait, qu'avec de grandes connaissances, une mémoire imperturbable, une facilité d'élocution que n'a pas About lui-même qui l'emporte par l'esprit, avec des principes arrêtés sur toutes choses, il n'a pas le moindre grain d'ambition.

Il a pour principe qu'un homme doit se développer le plus qu'il peut dans tous les sens, corporel, moral et intellectuel; or, se jeter dans la dissipation du monde, dans les distractions de la politique, c'est perdre un temps précieux pour la culture de soi-même. Par la même raison, il affirme qu'il ne se mariera jamais. Tout le monde dit cela, mais de lui, je le crois sans peine; il est homme à aller aux conséquences extrêmes de tout principe, fussent-elles extravagantes.

Comme il s'est fait lui-même plus que tout autre, il a un immense orgueil, qui se cache toujours sous les dehors les plus polis, et se pare sans cesse d'une affectation de louer tout le monde. Mais, malgré lui, il accable son interlocuteur du sentiment de sa

supériorité. Rien n'est plus singulier que de l'entendre discuter. Jamais il ne se passionne, il écoute jusqu'au bout, avec un calme imperturbable, les arguments de son adversaire, puis il les reprend lui-même, les expose de nouveau avec une clarté dont, seul, il a le secret, rattache l'opinion, quelle qu'elle soit, au principe philosophique dont elle dérive nécessairement, puis expose les diverses objections faites à ce principe, et conclut. Cette manière nette, mais froide, d'exposer les choses, jette toujours About hors des gonds. Il se livre des tournois de paroles, où Taine a presque toujours l'avantage; chacun reste de son opinion, mais je parle de l'effet que produisent les combattants. About éblouit à force d'esprit et de vivacité, mais l'autre convainc davantage. Ils seront sans doute aux prises à l'agrégation. Ce sera un curieux spectacle. Je me mêle quelquefois à ces discussions, ou plutôt je suis toujours de la partie; on me connaît pour disputeur de profession, et je me laisse toujours entraîner par la chaleur de la parole.

Je suis en train de composer un petit travail sur Villon. Voilà cinq ou six jours que je m'y suis mis, j'ai recommencé cinq ou six fois la première page, et me retrouve Gros-Jean comme devant. Je regrette le temps où, sans être bien content de ce que je faisais, je croyais pourtant que cela était suffisant. A l'Ecole, on se développe trop le sens critique; je l'ai peut-être plus exercé qu'un autre; aussi je ne puis mettre la main à la plume sans me sentir assiégé de scrupules; j'écris lentement, raturant sans cesse, et le lendemain j'efface ce que j'avais trouvé bon la veille. Je commence à me convaincre de ma parfaite impuissance à rien écrire qui vaille la peine d'être lu. J'ai trop d'honnêteté et je me respecte trop pour jamais donner quoi que ce soit qui

ne me satisfasse pas, et je me condamnerai au silence. N'écrit pas qui veut; il faut des qualités spéciales, que je n'ai pas reçues de la nature. Je ne vois guère qu'About dans la section qui les possède, et il les néglige, il en fait fi. Taine ne s'en donne pas non plus la peine; il n'a pas le temps, dit-il, et de plus cela lui importe peu. On n'écrit que pour agir sur les autres; pour soi-même, on n'a besoin que de jeter rapidement ses pensées sous la forme de notes.

Les élèves de seconde année ont affaire à de nouveaux professeurs ; et Sarcey les juge avec sa rondeur accoutumée et sa franchise un peu rude. Il en est un qu'il ne connaît que par ouï-dire, mais dont il admire le talent.

M. Jules Simon, qui n'est plus de la Chambre ni du Conseil d'Etat, a repris ses cours. C'est un bonheur pour la première année. Il paraît qu'il n'y a pas d'homme qui parle avec plus de facilité, d'élégance et d'entrain que M. Simon. C'est ce qu'on appelle à l'Ecole un blaguologue très distingué. Tout ce qu'il dit n'est pas très profond, mais il est fort amusant, et ce n'est pas peu de chose en philosophie.

N'ayant pas Jules Simon, ils s'accommodent de M. Berger, honnête savant, bourré de lettres latines, et de M. Saisset, philosophe.

16 octobre 1849

Notre professeur de philosophie est M. Saisset. C'est un de nos meilleurs. Il n'a pas la parole spirituelle, abondante et facile de son collègue M. Simon. Quand il commence une leçon, sa parole est embarrassée, ses phrases longues et pâteuses; il y a dans ses développements je ne sais quoi de vague

et d'incertain. Mais peu à peu il s'anime, et alors l'embarras disparaît, sa parole devient claire et nette, et il fait plaisir à entendre. Ce qui est plus précieux encore pour nous, c'est un travailleur infatigable, qui prend sa conférence à cœur. Il a toujours préparé ses leçons; il paraît qu'il lit avec le plus grand soin tous les travaux qu'on lui remet, et, ce qui est extrêmement rare chez un professeur de philosophie, il a le souci de la forme, il aime qu'elle soit artistement ciselée, et lui-même pousse peut-être un peu loin le scrupule en ce qui le concerne. Ajoute qu'il est plein de bienveillance, toujours prêt à tenir compte des moindres efforts et à excuser la faiblesse. C'est, après M. Berger, ce que nous avons de mieux. Les philosophes prétendent qu'il n'est pas fort, mais chacun de ces messieurs a un système en poche, et quand on s'avise de n'être pas de leur opinion, on est un homme jugé, on est un pas grand'chose.

Enfin, le dernier de tous, le dernier de toutes les façons, hélas ! vient ce bon, cet excellent M. Gérusez. Néanmoins, chacun l'aime. Il est bien ennuyeux, mais il est si bonhomme ! On ne l'estime guère, parce qu'on trouve que c'est manquer à sa dignité que de se moquer aussi ouvertement de ses fonctions. Mais il y met tant de bonne grâce, de laisser-aller, d'indifférence spirituelle, que vraiment on serait tenté de lui pardonner. Le malheureux commence déjà à ne plus savoir que faire de sa conférence : cette heure et demie lui pèse, il ne sait à quoi l'employer. Il nous apporte un roman écrit dans un vieux français que personne de nous n'entend : et au lieu de nous donner une idée de la littérature de cette époque, de choisir avec goût quelques passages très courts qu'il nous traduirait en les lisant, il lit une heure durant cet inintelli-

gible patois du quatorzième siècle. L'autre demi-heure, nous causons autour du poêle. Ce qui est affligeant à penser, c'est qu'il en sera ainsi toute l'année, ou plutôt que cela ira toujours en empirant.

D'ailleurs, M. Gérusez est un homme d'un esprit très fin, très délicat, et qui est souvent d'une conversation fort amusante. Il corrige les devoirs avec une bonhomie narquoise, qui est impayable. Il vous accable de compliments, et ces compliments ressemblent si bien à des critiques, il y a tant d'ironie au fond et une apparence si vraie de naïveté dans la forme, que ce contraste perpétuel est de l'effet le plus piquant; et, au mot le plus simple, nous nous surprenons à éclater de rire, et M. Gérusez nous regarde d'un air étonné, comme s'il ne savait pas de quoi l'on riait.

Telle est l'opinion des écoliers à l'égard des maîtres. Sarcey la résume. Et ce petit monde vivrait en parfaite harmonie, s'il n'était agité par des dissentiments politiques.

A ce propos, Sarcey est le jouet d'une étrange illusion. « On ne s'occupe guère de politique à l'Ecole », écrit-il. Cette assertion revient plusieurs fois sous sa plume. Elle est, au fond, inexacte. S'il semble que la politique laisse les élèves indifférents, elle s'insinue néanmoins dans leurs études; elle les échauffe, sans qu'ils en aient conscience, et elle revêt une forme particulièrement aiguë et irritante : la forme religieuse.

7 mars 1850

Devinerais-tu ce qu'a dit notre ministre, M. Parieu, pas plus tard qu'hier ? On lui parlait des nouveaux recteurs à nommer, et naturellement on pro-

posait à son choix des professeurs de l'Université, des gens qui connussent la matière.

— Allons donc ! répondit M. Parieu, nous mettrons là d'anciens sous-préfets, des secrétaires généraux. Il nous faut des hommes sûrs.

Vois-tu des sous-préfets à la tête de l'Université ? Cela fait vraiment pitié. Sans se jeter dans le journalisme, on peut soutenir une polémique animée contre les jésuites. About, comme tu penses, est bien décidé. Il ne rêve que de tuer le clergé, si bien que jamais il ne lui prenne envie de se relever. Il continue des études entreprises déjà depuis longtemps sur la Bible, l'Evangile et les Pères. Il lit, la plume à la main, la *Vie de Jésus*, de Strauss. C'est un Allemand, savant et ennuyeux, comme le sont tous les Allemands, qui a fait sur les Evangiles un travail admirable d'érudition et de pédanterie. En France, personne ne lit cela, parce qu'on n'aime pas à s'ennuyer, et la science pure ennuie toujours. Mais si Voltaire avait eu à sa disposition un pareil arsenal de faits irrécusables, quel usage il en aurait fait ! About ne demanderait pas mieux que d'être Voltaire.

Voltaire est le dieu autour duquel on se bat. Les uns le dénigrent, les autres l'exaltent. Et sous son nom, ce sont les passions du jour qui pénètrent dans l'Ecole.

29 mai 1850

Les fêtes se succèdent : c'est demain la Fête-Dieu, me dit-on, car je suis un peu brouillé avec le calendrier. C'est aussi la fête de Voltaire ; il est mort le 30 mai, et il est assez juste que la raison ait ses saints, puisque la superstition a les siens. Lamm a proposé d'envoyer demain une députation au tombeau de Voltaire, au Panthéon. La propo-

sition a été adoptée d'enthousiasme. C'est moi qui dois être sacrifié, comme la victime la plus agréable à Voltaire. De grands débats se sont élevés : les uns disaient qu'étant le plus gras, je devais être immolé ; les autres prétendaient qu'étant le symbole de la tolérance, le oui-et-non, je devais être immolateur. Il est probable que je serai simplement... consigné.

Quelquefois, pour se reposer de Voltaire, il s'abîme en Bossuet.

Je crois t'avoir dit que j'avais terminé la *Nouvelle Héloïse ;* j'ai lu depuis le *Contrat social* et je suis, dans ce moment, occupé à lire les *Elévations sur les Mystères* de Bossuet. Je ne te parle guère que de mes lectures de récréation. Tu comprends qu'en étude, je n'ai guère que les livres qui ont rapport à mes travaux. J'entreprendrai, je crois, après les *Elévations*, l'*Histoire des Variations*, du même. Il est difficile de voir un catholique convaincu, et qui trouve dans cette foi profonde plus de belles inspirations. Il est curieux de voir que ce malheureux Bossuet, à l'heure qu'il est, serait un hérétique. Je suis toujours avec intérêt les conférences religieuses de M. Gratry ; il nous expose le néo-catholicisme le plus pur ; or, du catholicisme au néo-catholicisme, il y a un abîme. Et l'on fait tout ce que l'on peut pour jeter Bossuet au fond. M. Gratry se donne un mal pour concilier la foi et la raison, et il est obligé de sacrifier les Pères et celui qu'on a appelé le dernier des Pères, la lumière de l'Eglise gallicane, comme ils disent : mais ces messieurs ne veulent pas d'Église gallicane. Nous sommes à peu près de leur avis, il est vrai que nous ne sommes pas ultramon-

tains comme eux. La division est au parti des catholiques depuis longtemps à l'Ecole : les uns tiennent pour l'antique théologie, la foi des Pères ; ce sont les barres de fer, comme Barnave, qui ne fléchissent les idées d'aucun temps. Mais la plupart s'enrôlent derrière M. Gratry, ce ne sont plus des catholiques.

Bientôt il retourne à son auteur favori.

17 juillet 1850

C'est à qui louera, vantera, chantera Voltaire. Depuis longtemps je prêchais pour qu'on étudiât la « Correspondance », qui me semble trop négligée à l'Ecole ; je prêchais un peu dans le désert. Mais depuis deux ou trois mois, les volumes de la « Correspondance » se promènent dans la salle, et tout le monde y met un peu le nez. Nous avons eu un charmant travail d'Ordinaire sur le rôle qu'a joué Voltaire comme chef du parti philosophique. Cela était fort lestement troussé, et il y avait bon nombre de citations, ce qui ne gâte jamais rien. Nous nous sommes bien amusés de ce travail, et il n'y avait que le parti catholique qui faisait une mine longue, et qui baissait la tête. M. Gérusez, tout en louant beaucoup ce devoir, a trouvé que les conclusions en étaient trop favorables à Voltaire, et About a demandé la permission d'y répondre. Mais c'était un tour qu'il voulait jouer aux catholiques. Au lieu de combattre les conclusions d'Ordinaire, il les a reprises et les a encore exagérées.

— Il ne reste plus qu'à canoniser Voltaire, lui a spirituellement répondu M. Gérusez après sa leçon.

Qui prouve trop ne prouve rien, dit le proverbe ;

Edmond s'en est aperçu. Sa leçon a été peu goûtée. Lui qui, ordinairement, a tant de verve et d'esprit dans la parole, il est resté froid et nous a laissés encore plus froids que lui. Sa leçon était mal disposée, ses textes mal choisis, et je ne sais pourquoi, sa parole était embarrassée, pâteuse. Quand il expose, c'est une pluie d'épigrammes et de mots salés ; mais cette fois-ci, rien, absolument rien. Nous comptions beaucoup sur cette leçon : pour nous c'était une machine de guerre ; nous n'avons eu qu'un fiasco. Edmond m'a dit que l'orage lui donne sur les nerfs et le rend incapable de penser. Or, ce jour-là, le temps était chaud et lourd ; c'est un chapitre de plus à ajouter au livre qui traite de l'influence du corps sur l'âme. Néanmoins les catholiques ont été furieux. Barnave a, dit-on, annoncé l'intention de répondre ; Edmond en est enchanté, parce qu'il aura la réplique, et il ne fera pas toujours un temps d'orage.

En effet, Barnave, chef des catholiques, relève le défi d'Edmond About. Il prépare une réponse qui doit venger l'Eglise et confondre l'infidèle. Et leurs camarades suivent avec un intérêt très vif ce tournoi, prêts, eux aussi, à en venir aux mains.

Je t'ai parlé, je crois, dans ma dernière lettre, d'une leçon d'Edmond sur Voltaire ; la comédie ne s'est pas terminée là ; nous avons eu le dernier acte l'autre jour. C'est Barnave qui s'en est chargé. Il nous a fort éloquemment débité de nauséabonds lieux communs contre Voltaire, la philosophie, etc. C'était un sermon en quatre points qui nous a bien étonnés. Il s'était, dès le début, posé comme le représentant et le vengeur du parti catholique. Il a commencé par nous dire qu'après un long

silence et une patience à toute épreuve, il croyait devoir venger la religion des plaisanteries dont on l'accablait sans cesse à l'Ecole, que sa leçon n'était qu'un prétexte, etc., etc. Tout cela dit dans un langage emphatique, avec des mouvements d'éloquence dévote.

Nous nous regardions tous d'un air stupéfait. Mais le plus étonné, le plus décontenancé, c'était sans aucun doute M. Gérusez. Il était loin de s'attendre à cette profession de foi à brûle-pourpoint. Il se tournait et se retournait sur son fauteuil, pinçant les lèvres, maniant et déchirant du papier avec un air ennuyé, mal à l'aise. Il ne pouvait pas ôter la parole à Barnave ; il avait souffert les plaisanteries d'About, il fallait bien subir les récriminations de Barnave. Quand l'heure sonnant le délivra de ce supplice, il se leva vivement, allant vers Edmond :

— C'est vous, lui dit-il, c'est vous, avec vos exagérations, qui nous valez tout cela. Que voulez-vous que je dise ?

Le fait est que Barnave avait dépassé toutes les bornes permises de la violence. Il nous avait prouvé que sans Voltaire, on n'aurait pas vu les massacres de 93, et qu'après tout, l'Inquisition n'était pas une si mauvaise institution. Il s'était permis d'appeler les philosophes des chiens enragés, et autres gentillesses semblables. Tu comprends l'indignation qui a suivi cette leçon. About ne pouvait pas y répondre ; il avait été trop violent lui-même, et l'on sait avec quelle facilité il se laisse emporter ; il fallait, pour faire ressortir cette violence, une leçon très modérée. C'était moi qui m'étais chargé de ce soin. Et déjà je m'étais mis en campagne, lisant et relisant mon Voltaire. Mais les catholiques, dans la personne de Vignon, sont venus me

dire qu'eux-mêmes désapprouvaient formellement et les idées et surtout le ton de Barnave, qu'ils ne faisaient pas cause commune avec tant de violence, que ce n'était donc qu'une exagération individuelle.

Sarcey renonça à prendre part à la lutte ; il garda son éloquence pour une autre occasion. Il en fera plus tard profiter les écoliers commis à ses soins ; il les imprégnera des idées du grand homme :

Je viens d'étudier pour la centième fois peut-être ses *Contes philosophiques*, la plume à la main; c'est un trésor de bonne et saine philosophie, en même temps qu'un modèle de plaisanterie et de style. Quel dommage qu'on ne puisse pas imprégner les enfants de cette lecture ! Il faudrait leur faire apprendre cela comme leur catéchisme. Que je regrette de n'avoir pas de mémoire ! Depuis le temps que je les lis, je devrais les savoir par cœur, et je n'en puis pas citer une ligne. Certainement, je lirai peu de Voltaire à mes élèves, parce qu'il est difficile d'en beaucoup lire en classe, mais je veux qu'en sortant de chez moi, ils aient la plus vive envie de le connaître tout entier ; après cela, je ne m'inquiéterais plus de rien. Et viennent les jésuites !

Taine, About et Sarcey étaient d'autant plus ardents à soutenir leurs idées qu'ils sentaient confusément que de noirs desseins se tramaient contre l'Ecole. Les élèves apprirent avec consternation qu'une disgrâce imminente allait frapper leur directeur, M. Dubois, et l'un de leurs professeurs les plus aimés, M. Vacherot. L'autorité supérieure n'ignorait pas le culte que la majorité des élèves rendaient à Voltaire et le mépris où ils tenaient Bossuet. Deux leçons antireligieuses, agressives et mordantes, faites par Taine et About, mirent le comble à son mécontentement.

L'une était de Taine sur le mysticisme de Bossuet, l'autre d'About sur la politique du même Bossuet. Tout le monde sait que Bossuet était peu mystique, qu'il l'a combattu de toutes ses forces dans Fénelon. N'importe ! quelques textes prêtent en effet à un sens mystique ; Taine s'est donné le plaisir de les recueillir et de les commenter, pour frapper la religion chrétienne sur les doigts de Bossuet. Mais il l'a fait avec cette modération et cette convenance de langage qu'il conserve toujours. Par malheur, About est d'un esprit trop vif pour se tenir jamais dans ces limites : il avait les meilleures intentions du monde en commençant sa leçon ; puis peu à peu il s'est laissé emporter au mouvement de sa propre parole ; les épigrammes sont arrivées au galop : puis enfin, ç'a été une attaque vive, directe, une fusillade à bout portant sur le catholicisme.

J'aurais été professeur que j'eusse retiré cent fois la parole à maître About, si amusant, si spirituel qu'il fût, ou plutôt parce qu'il était trop amusant et trop spirituel. M. Gérusez le laissa aller jusqu'au bout. Une fois sa leçon finie, il lui donna une semonce, lui dit qu'il avait tort de se compromettre ainsi, lui et ses camarades et même son professeur, qu'il blessait les justes susceptibilités de quelques-uns de ses condisciples, qu'une conférence n'était pas un lieu de polémique. Ce qui peint About au naturel, c'est qu'après cette belle équipée, il croyait n'être pas sorti des bornes d'une modération convenable.

M. Dubois fut frappé. Le ministre attendit la fin de l'année scolaire pour faire connaître aux élèves la mesure qui l'enlevait à l'Ecole. Ils se rendirent tous, en

corps, dans son cabinet, afin de lui exprimer leurs regrets et leur respectueuse sympathie.

7 août 1850

Nous sommes aujourd'hui montés chez M. Dubois, les sciences d'abord, les lettres ensuite ; nous venions lui faire nos adieux et le remercier des services qu'il a rendus à l'Ecole. Nous étions tous graves et même soucieux ; M. Dubois avait l'air fort ému. Il nous a remerciés, nous a dit qu'il continuerait de défendre partout l'Ecole, et qu'il serait d'autant plus libre qu'il ne paraîtrait plus plaider pour un intérêt personnel ; il nous a engagés à persévérer, à tenir toujours la conduite la plus réservée ; enfin, il a dit tout ce qu'on peut dire en pareille circonstance. Dans son discours, très convenable du reste, nous avons remarqué un trait à l'adresse de son successeur.

— J'espère, nous a-t-il dit, qu'il saura comprendre la dignité et les devoirs de cette charge, puisqu'il l'a acceptée.

Cette phrase équivoque ne prouve pas que M. Dubois ait grande opinion de celui qui doit le remplacer. Les traits les plus contradictoires courent sur son compte. Les uns disent qu'il est fort sévère et quelque peu tracassier ; nos surveillants nous affirment que c'est un homme intelligent et d'idées larges. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est placé là par le parti Montalembert. Il n'est pas d'une nuance très foncée : on eût craint de faire trop crier ; mais il saura tout doucement et sans avoir l'air d'y toucher rendre de petits services à ses bons amis. Nous nous attendons au rétablissement de la messe et de la prière officielles. Si nous en sommes quittes pour si peu, nous ne nous plaindrons pas, mais nous craignons bien que les chan-

gements ne s'arrêtent pas là ; nous tremblons sur nos sorties, nous tremblons avant tout sur le sort de nos études.

S'il se forme une sorte d'inquisition sur nos leçons, sur nos travaux, si l'on confisque et à nos maîtres et à nous notre liberté de parler et d'écrire, la vie ne sera plus tenable. Les catholiques ne sont pas déjà très bien vus à l'Ecole ; mais, au moins, en dehors des questions religieuses, on vit bien avec eux ; après tout, ce sont des camarades. Mais si l'administration supérieure affecte pour eux la moindre préférence, ce ne seront plus que des ennemis.

Ces rigueurs, ces petites persécutions, eurent pour résultat de raviver les querelles qui commençaient à s'apaiser. On ne se contente plus de lire Voltaire. On dévore les journaux. On se lance à la tête les articles de l'*Assemblée nationale*, feuille bien pensante. Mais du moins se dispute-t-on avec bonne humeur.

Après dîner, nous montons tous les jours à la bibliothèque, ou nous allons dans la cour, s'il fait beau ; tout le monde se couche sur le parquet ou sur la terre ; il y en a un qui lit et tous les autres écoutent. Les journaux sont défendus, mais l'administration ferme les yeux. Elle sait fort bien que si nous ne lisions pas pendant la récréation, ce serait notre étude qui y passerait. Rien de plus amusant que ces lectures accompagnées de commentaires de l'auditoire. Nous nous pâmons de rire. Il y a de ces plaisanteries qui partent comme des fusées et suivent d'immenses eclats de rire. Par malheur rien n'est plus froid sur le papier. Je me rappelle certain article de l'*Assemblée nationale*,

que nous accompagnions de *tant pis* et de *tant mieux ;* nous nous sommes bien amusés.

— La France, s'écriait le journal, est sur le bord de l'abîme.

— Ah ! tant pis, s'écriait tout l'auditoire.

— Mais, continuait le journal, les hommes d'ordre sauront arrêter sa chute !

— Ah ! tant mieux, reprenait le chœur, mais dans des intonations si burlesques que je ris encore en t'écrivant cette folie.

Nous avons un lecteur qui excelle dans les homélies de MM. les évêques ; il a un ton nasillard qui est impayable. De soi, la matière est amusante, car toute cette cuisine épiscopale est souvent plus ridicule qu'odieuse. Ce sont nos heures de plaisir à l'Ecole.

15 août 1850

Arrive le concours général. C'était une admirable occasion de manifester. Les élèves en abusent :

Nous avons lundi assisté à la distribution du concours général. Je n'ai pas de détails à te donner là-dessus ; j'ai vu les journaux, ils rendent un compte assez fidèle de la journée. La cérémonie a été un peu froide. Il paraît que dans tous les collèges, on avait recommandé le silence, la dignité aux élèves ; ils n'ont que trop bien obéi. Les vieilles traditions se perdent ; on est au concours, à peu près comme au théâtre, on n'applaudit plus. Il n'y a guère eu d'enthousiasme qu'à l'entrée de M. Guizot ; tous les professeurs se sont levés d'un commun mouvement, et ont battu des mains. C'est sa lettre qui lui vaut cette ovation. Il y a deux ans, on l'eût sifflé dans cette même salle : O Athéniens ! comme dit l'autre.

Tous les journaux ont relevé ce mot significatif de M. de Parieu : « L'Université ne périra pas. » Je le souhaite, mais si elle n'a pour défenseur que M. de Parieu, je ne me fie qu'à moitié à la prédiction. Parole de ministre n'est pas parole d'Evangile. Il est difficile de voir un porteur d'eau plus Auvergnat que ne l'est M. de Parieu. Il nous a lu son discours, à la façon d'Aurillac, un bon discours du reste, sensé, bien écrit et convenable de tous points. L'*Univers* a jeté les hauts cris ; ce bon M. Veuillot prétend que l'Université a trouvé un ministre *selon son cœur*. L'expression, pour être des livres saints, n'en est pas plus juste.

Et c'est ainsi que, grâce aux taquineries administratives et sous l'influence des passions du dehors, les querelles politiques, qui devaient être exclues de l'Ecole, s'y rallumèrent.

## VIII

Troisième année d'Ecole normale. — Installation du nouveau directeur M. Michelle, adieux de M. Dubois. — La messe à l'Ecole. — Sarcey pacificateur. — Les cours de la Sorbonne et du Collège de France. — Portraits de Patin, Ozanam, Jules Simon, Saint-Marc-Girardin. — Les mots de M. Cousin. — Une leçon de Michelet. — Sa suspension. — La destitution de Vacherot.

La seconde année d'Ecole s'était achevée tristement par la disgrâce du directeur, l'excellent M. Dubois. La troisième année commença sur une scène mélancolique : M. Dubois dut présenter aux élèves son successeur, un certain M. Michelle, qu'aucun d'eux ne connaissait. Avant de l'avoir vu, ils le détestaient ; ils l'avaient surnommé la « mère Michelle ». Ils interrogeaient la portière, qui avait eu l'heur de l'apercevoir, pour savoir comment le personnage était fait :

— Il a de beaux cheveux blancs, répondait-elle. Il a l'air comme il faut et très poli.

Enfin, il leur fut amené par M. Dubois. M. Gréard a retracé éloquemment cet épisode dans un de ses livres, et l'impression qu'il en a gardée se confond avec celle de Sarcey :

Le matin du mardi, nous avions eu à l'Ecole une cérémonie touchante et nous avions eu un discours, le meilleur, le seul éloquent même que j'aie entendu de ma vie. M. Dubois a installé son successeur, M. Michelle. Toute l'Ecole, en grande tenue, s'est rangée dans la bibliothèque : maîtres de conférences, surveillants, élèves ; puis, M. Dubois a

pris la parole. Sa position était embarrassante. Il est toujours assez piteux de dire : « Je m'en vais, et j'aimerais autant rester ; prenez ma place, puisqu'on me force à vous la céder ». C'est un rôle fâcheux. De plus, M. Dubois a le malheur de n'être pas né homme de parole. Il a beaucoup d'idées, mais il semble que ces idées l'étouffent ; il cherche, il bégaie, il se reprend, et de cette lutte continuelle qu'il soutient sans cesse contre l'expression, il jaillit souvent des pensées éloquentes et des mots expressifs ; mais à quel prix les a-t-on achetés ? Nous tremblions tous que M. Dubois ne fût pas à la hauteur de la situation, qu'il n'abdiquât pas comme il convenait à un homme tel que lui d'abdiquer.

Nos craintes ont été bien trompées. M. Dubois avait préparé et peut-être appris par cœur son discours. Aussi cette gêne, cet embarras qu'il éprouve si souvent à parler, avaient complètement disparu. D'une voix vibrante et émue, il a commencé à nous faire ses adieux, a rappelé en quelques mots les services qu'il avait rendus à l'Ecole et à l'Université, tout cela avec un choix admirable d'expressions, et une convenance parfaite. Puis, se tournant vers M. Michelle, il lui a parlé des devoirs que lui imposait cette charge, qu'il avait acceptée.

« Vous n'êtes point de l'Ecole, lui a-t-il dit, vous ne pouvez savoir ce qu'il y a d'amour de l'étude, de sentiments libres, de fierté, etc. Mais bientôt, je l'espère, vous apprendrez à la connaître. »

Et alors il a tracé un tableau de l'Ecole, de ses opinions, il a dit quel avenir lui était réservé, tout cela touché avec un goût exquis. Enfin, il nous a fait la biographie de notre nouveau directeur. Par une allusion très fine, il a rappelé qu'envoyé autrefois (1832) à Toulouse pour destituer M. Michelle.

accusé d'opinions religieuses, il avait adressé au gouvernement un rapport favorable ; qu'il savait qu'un honnête homme, quelles que fussent ses convictions, n'appartenait à aucun parti ; il lui a montré que ce passé universitaire engageait sa conduite, et enfin terminait par une péroraison pathétique ; il lui a recommandé d'aimer, de protéger l'École, comme lui-même l'avait aimée et l'aimerait toujours.

Certes, je ne suis pas très sensible, mais j'avais des larmes dans les yeux.

M. Michelle devait répondre à cette improvisation. Sa tâche n'était pas aisée, puisqu'il avait contre lui le sentiment général des auditeurs.

C'est un homme grand, sec, pâle, ou plutôt jaune, avec des cheveux blondasses, qui cache ses yeux derrière des lunettes bleues ; il a l'air raide, sévère et formaliste. Son aspect ne me revient pas du tout, ni à personne, au reste. Il peut être un très bon homme, mais alors c'est que les apparences sont bien trompeuses. Ses mains tremblaient comme la feuille; je suppose que c'était de la timidité, tous les regards étaient fixés sur lui. Il a tiré un papier de sa poche, l'a déplié lentement, et s'est mis à le lire d'une voix sourde, enrouée. Son compliment était convenable, mais c'est tout ce qu'on peut dire. Il nous a fait une profession de foi qui n'a rien de bien effrayant. Son programme peut se résumer en deux mots : liberté, tolérance.

Le malheur est qu'il ne faut guère se fier aux professions de foi. On sait, depuis la République, ce que vaut cette monnaie. Il est certain que la discipline va devenir sinon plus sévère, du moins plus ennuyeuse, plus tracassière.

Ces craintes n'étaient que trop justifiées. Une ère de taquineries administratives, de petites et grosses persécutions allait s'ouvrir.

L'Ecole normale était suspecte. On résolut de la réformer. Dès le mois de novembre 1850, une commission fut nommée à cet effet, qui comptait parmi ses membres Cousin, Beugnot et Mgr Dupanloup. Ces messieurs s'occupent d'abord du recrutement. Leur grande innovation est d'instituer une composition en *aptitude morale*. C'est une digue opposée à l'envahissement des « mauvais esprits ».

Une première commission épurera la liste de ceux qui se feront inscrire pour le concours d'entrée : tel élève qui se sera mal conduit, dont les opinions seront connues, sera rayé de la liste sans aucune forme de procès. Les compositions faites, on publiera une liste d'admissibles, par ordre alphabétique. Et alors une nouvelle commission cherchera, parmi ces admissibles, quels sont ceux qui, par leurs antécédents, font le mieux préjuger de leur *aptitude morale*, et ce sont ceux-là qu'on admettra à l'Ecole. En un mot, c'est remplacer le concours par l'arbitraire. Si le projet de la commission est adopté, et tout porte à croire qu'il le sera, l'Ecole est tuée du même coup. Il est bien certain que les meilleurs élèves des collèges ne se présenteront plus ; elle se remplira d'honnêtes médiocrités ; ce ne sera plus qu'une infirmerie de catholiques.

L'Ecole mérite-t-elle d'exciter à ce point la défiance des pouvoirs publics ? Elle s'efforce de demeurer sage. M. Michelle lui-même, quelles que soient ses préventions, est obligé de rendre hommage à l'extrême prudence des élèves... Mais le volcan couve sous la cendre ; le feu, mal éteint, est toujours prêt à se rallumer :

Nous passons pour des buveurs de sang qui feraient volontiers bouillir dans l'huile tous les réactionnaires, sans parler des catholiques.

M. Michelle était arrivé parmi nous avec ces préjugés et il a avoué qu'il craignait, en entrant, de n'avoir point assez d'autorité pour maintenir la discipline. Il ne s'était jeté dans le gouffre de l'Ecole que les yeux fermés et en recommandant son âme à Dieu...

...Il a demandé à presque tous les nouveaux et à quelques anciens quelles étaient leurs opinions ; on n'a guère répondu que par oui ou par non. Il assiste à la messe tous les dimanches, mais il est le seul de l'administration. Les surveillants et M. Vacherot, qui n'y allaient pas les autres années, n'ont pas cru devoir changer de conduite. L'un d'eux nous disait que le jour où les exercices religieux seraient obligatoires, toute l'ancienne administration donnerait sa démission.

Le nombre des élèves qui pratiquent n'a ni augmenté, ni diminué ; les tièdes, ceux qui, sans avoir de fortes convictions, allaient à la messe par ton, par convenance, s'abstiennent aujourd'hui. Quand une messe devient une bonne note et un titre d'avancement, il faut avoir une foi bien robuste pour se résoudre à primer ses camarades par de tels moyens. Aussi n'y a-t-il que ceux qui étaient connus pour être vraiment catholiques qui aient persévéré; mais personne ne l'a trouvé mauvais. Au contraire, on était enchanté de montrer à Michelle qu'à l'école même, la patrie de l'incrédulité, le catholicisme avait bon nombre de représentants, et qu'on était dix fois plus tolérant pour eux, qu'ils ne l'ont jamais été pour les incrédules.

Le catholicisme ! c'est la grande question du moment pour nous. A l'Ecole, on n'a jamais aimé

beaucoup les jésuites; maintenant, on les déteste, et il serait difficile de dire jusqu'où l'irritation est montée contre eux. Edmond About, qui a l'esprit vif que tu connais et les nerfs irritables, ne peut plus voir un catholique. Quand Barnave parle, son visage se contracte et, s'il lui répond, les mots amers et blessants lui coulent de la bouche. Il faut avouer aussi que Barnave le lui rend bien. Il y a un mot de lui qui est authentique :

« Quand je vois passer About, disait-il, il me prend des envies soudaines de sauter sur lui, de l'étrangler de mes mains; il me semble que je rendrais service à la religion. »

Voilà où en sont les esprits.

Leur excitation est telle que le plus futile incident suffit à les mettre aux prises. La guerre éclate à propos d'un texte classique, d'une phrase, d'un mot, d'une lettre de Fénelon ou de Bossuet.

Dernièrement, nous avons eu une scène divertissante : Lamm, qui fouille les vieux bouquins avec autant de persévérance que son nez, Lamm lisait la correspondance de Fénelon avec Bossuet, au sujet de leur discussion sur le livre des maximes. Cela est peu connu, et peu amusant. Tout d'un coup, il trouva dans une lettre de Fénelon une accusation des plus extraordinaires; Fénelon reprochait à Bossuet d'avoir révélé le secret de la confession, et Bossuet ne s'en défendait pas :

« Tous les moyens, disait-il, sont bons pour faire triompher la vérité. »

Rien n'était plus comique que l'étonnement et la colère de Barnave et Vignon. Barnave surtout : il ne pouvait rien répondre, les textes étaient là, et que faire contre un texte? Il a fini par tourner

toute son indignation contre Lamm qui lui répondait avec le sang-froid le plus désespérant. Ce sont de petites scènes qui nous amusent et dont nous rions longtemps, dans notre salle de parpaillots.

M. Michelle, qui est fort brave homme, fait d'incessants appels à la conciliation. Il demande à Sarcey, dont il apprécie l'humeur pacifique et le bon sens, de l'aider dans cette tâche. Sarcey y consent, mais d'abord, par honnêteté, il se montre ce qu'il est, ami de Voltaire; il ne mâche jamais ce qu'il a sur le cœur. « Nous ne « sommes pas en odeur de sainteté, écrit-il à sa mère ; « il est inutile, par-dessus le marché, de passer pour « hypocrite... D'ailleurs, je le voudrais, que cela me se- « rait impossible. Ce n'est pas à moi que la langue a « été donnée pour déguiser sa pensée. » L'entretien a duré près de trois heures. Il n'en est rien sorti de décisif, si ce n'est plus de confiance chez Sarcey envers M. Michelle et plus d'estime chez M. Michelle pour le caractère de Sarcey.

Les causes d'orage venaient surtout du dehors. Le 29 décembre 1850, l'Ecole est en rumeur. De quoi s'agit-il ?... De décider si elle enverra une carte collective aux membres éminents du monde universitaire et aux grands littérateurs. En temps ordinaire, cela ne souffre point de difficultés. Un élève, délégué par ses camarades, va s'inscrire chez M. Patin, chez M. Cousin ; rien de plus simple. Mais, l'an dernier, un de ces mandataires est allé rendre visite à Mme Sand et à Proudhon. Les réactionnaires poussent les hauts cris ; ils ne veulent pas que ce scandale se renouvelle. Et les voilà en pleine bataille.

Autre source de conflit : chaque semaine les normaliens se rendent aux cours de la Sorbonne et du Collège de France et se disputent sur le mérite respectif

des professeurs. Il y en a sur lesquels ils tombent aisément d'accord.

J'avais cru, dans ma simplicité, que les professeurs de la Sorbonne étaient des gens de talent, qui pensaient beaucoup et parlaient bien. Des noms comme ceux de MM. Patin, Gérusez, Saisset, Ozanam, Saint-Marc, etc., il y a de quoi jeter la poudre aux yeux. J'ai assisté à toutes les leçons d'ouverture! tout cela est pitoyable. M. Gérusez a été au-dessous du mauvais; sa leçon était apprise par cœur, ou à peu près; il n'a aucun débit, sa voix est monotone, il a ennuyé son auditoire. Nous l'avons complimenté de son succès; quand je dis nous, c'est Edmond qui s'est chargé de cette besogne. Je n'en aurais jamais eu le courage.

M. Patin a une déplorable facilité pour parler beaucoup sans rien dire. C'est un robinet d'eau tiède. Je l'ai entendu trois ou quatre fois, je n'y retournerai plus. Il n'y a rien à prendre, que des défauts de prononciation. Je ne sais de quelle province il arrive, mais il prononce : *cssprcssion*, *vôter*, et estropie les trois quarts des mots. On a l'oreille au martyre.

M. Saisset, avec ses phrases minaudières, ses mots frisés et tire-bouchonnés, ses petites façons de parler toutes coquettes, toutes poudrées, ôte à la philosophie toute sa gravité, sans lui donner le moindre agrément. Il est pourtant très suivi. Il y a des gens qui aiment la pipe, ils vont dans un estaminet, on y fume. Il y a des gens qui aiment la *blaguologie*, ils vont à la Sorbonne, on y *blague*.

Il n'y a que deux hommes qui m'aient ému, et qui m'ont révélé ce que pouvait être un orateur : l'un est M. Ozanam, l'autre M. Jules Simon.

M. Ozanam n'a rien de l'orateur; sa voix est peu

flexible, elle est forte, mais très monotone; son bras n'a qu'un geste, et qui n'est pas gracieux. Il cherche souvent le mot, qui n'arrive pas toujours; enfin, il n'a pas l'extérieur de l'éloquence. Mais il a le feu sacré! Il y a une telle conviction intérieure en cet homme que, sans art, que malgré tous ses défauts, il vous convainc, il vous émeut. Il a une imagination tendre et rêveuse, et il trouve d'admirables expressions, pleines de mélancolie et presque poétiques. A l'écouter, on se sent venir les larmes aux yeux. Nous étions une dizaine qui jouissions en silence; la salle a été froide et a peu compris. Le public de la Sorbonne applaudit avec transport à une pointe; mais tout ce qui n'est pas de l'esprit, et rien que de l'esprit, ne le touche pas, ce ne sont plus ses affaires. M. Ozanam est peu suivi; nous-mêmes, nous n'assistons pas à son cours. L'administration ne nous en accorde que trois; nous sommes obligés de choisir ceux de littérature ancienne, et M. Ozanam s'occupe du Dante.

Quant à M. Simon, c'est autre chose, c'est un homme qui est orateur jusqu'au bout des ongles. Quel admirable comédien! Il improvise avec une facilité merveilleuse, et chacune de ses paroles est traduite par un geste expressif. Il parle d'abondance, cela est certain, et l'on croirait voir un acteur qui récite un rôle dont il a marqué d'avance tous les effets. Il a été admirablement doué de la nature, et, à force de travail et d'étude, il a perfectionné son talent. De M. Ozanam et de M. Simon réunis, on ferait, je crois, un homme bien éloquent. Mais la conviction intérieure manque un peu à M. Simon. On voit un homme qui s'échauffe par imagination, plutôt qu'il n'a le feu sacré, et cela lui fait tort. Je l'ai écouté avec bien plus de plaisir que M. Ozanam, mais il m'a moins ému, sa leçon a

laissé des traces moins profondes. Quel dommage qu'il ait été à l'Assemblée, durant notre première année d'Ecole, c'est lui qui eût été notre maître de conférences. Les élèves de première année nous disent qu'il est aussi bon chez eux qu'à la Sorbonne. Et nos philosophes de troisième année apprennent auprès de lui à parler, il leur livre les secrets du métier. C'est une école excellente, et, par malheur, nous n'y pouvons assister.

Il nous reste à entendre M. Saint-Marc-Girardin, qui n'a pas encore ouvert son cours; il a beaucoup de réputation, c'est le seul qui ait jamais pris le grand amphithéâtre depuis MM. Cousin, Villemain et Guizot. On a souvent pressé M. Simon d'y aller, car on s'étouffe à son cours, mais il n'a jamais voulu. Il a craint sans doute que, si la salle ordinaire était trop petite, l'autre ne fût trop grande.

Au Collège de France (tu sais sans doute que ce n'est pas la même chose que la Sorbonne), nous suivons M. Boissonade. C'est le premier helléniste d'Europe. C'est un petit vieillard qu'on entend à peine, qui radote un peu, mais qui radote avec beaucoup de grâce, comme le vieux Nestor. Nous expliquons deux vers grecs par heure. Il est vrai que sur chaque mot, M. Boissonade trouve des remarques à faire, des anecdotes à conter; une idée le mène insensiblement à une autre, et il ne sent pas que le temps passe. Il m'intéresse beaucoup, et nous sommes trois ou quatre de l'Ecole qui le suivons assidûment. Ces digressions continuelles ont fatigué les autres, qui ont abandonné ce cours. Il faut que j'y aille dans un quart d'heure; je vais m'habiller. Adieu.

Mais le maître qui les passionne, les divise, les enrage, c'est Michelet.

A ce moment (janvier 1851), la situation était tendue. Dans le cabinet qui venait d'être constitué, M. Giraud avait remplacé comme ministre M. de Parieu. M. Giraud était assez peu célèbre. On ne le connaissait que par un mot piquant de M. Cousin, que Sarcey réédite dans ses lettres. C'était avant la Révolution de 1848. Un jour, au conseil royal de l'instruction publique, M. Cousin maltraitait M. Giraud avec cette verve impertinente et railleuse dont il avait le secret.

Tout le monde souriait. M. Giraud, qui ne se fâche guère, lut sur le visage de ses collègues qu'il devait perdre patience :

— Monsieur Cousin, s'écria-t-il, je vous demanderais raison de vos injures, si vous n'aviez été ministre !

— Et si je ne pouvais le redevenir ! répondit M. Cousin avec à-propos.

Le mot s'est vérifié à la lettre. Le 24 février, M. Cousin a été ministre cinq heures; il n'a reçu qu'une visite : c'était celle de M. Giraud. Aujourd'hui peut-être, c'est M. Giraud qui recevra celle de M. Cousin. Ce monde est plein de punaises, plus puantes les unes que les autres.

M. Giraud et ses collègues n'étaient pas des mieux disposés à l'égard de Michelet. On n'acclamait que davantage l'historien. Les ovations que lui décernait la jeunesse des écoles prenaient une signification agressive. En l'applaudissant, elle bafouait la réaction cléricale. Sarcey se plaçait avec About en tête des manifestants. Vous avez vu s'il était un juge sévère. Mais dès qu'il s'agit de Michelet, l'enthousiasme ruisselle de sa plume.

Je vais tous les jeudis chez M. Michelet, qui a

ouvert tout dernièrement son cours. L'heure est très gênante; elle me force à couper ma sortie en deux et à revenir dans le quartier latin, quand le plus souvent j'ai affaire bien loin de là. Mais on a trop rarement l'occasion d'entendre parler pour la négliger quand elle se présente. M. Michelet est loin d'avoir les qualités oratoires, j'ai même rarement vu de parole plus difficile, plus heurtée. Il lutte sans cesse contre le mot rebelle, mais enfin il le trouve et le jette à son auditoire. Il a une figure très fine, des yeux vifs et spirituels qui semblent toujours lire au fond de votre âme; tout le visage est parlant, et si le geste a de la raideur, il est très expressif.

Jamais homme ne fut plus en rapport avec ceux qui l'écoutent; il y a comme une sorte d'action et de réaction entre le maître et les auditeurs ; les autres font une leçon; là, c'est un dialogue. M. Michelet voit d'un coup d'œil la pensée qu'expriment les deux ou trois mille visages qui le regardent, et aussitôt ou il la traduit ou il la réfute. Il comprend admirablement son public, dont il est admirablement compris. Son cours est dirigé contre le catholicisme. Depuis dix ans, il a entrepris une campagne contre la religion chrétienne, et il la poursuit avec une ardeur de jeune homme. Le malheur est qu'il soit seul, ou à peu près. Et que peut un homme contre des siècles de préjugés, à moins de s'appeler Voltaire. Mais patience! tout n'est pas fini, et rira bien qui rira le dernier.

Déjà l'*Univers catholique* a, dans un sale article, attaqué avec une virulence extraordinaire la première leçon de M. Michelet. J'ai vu avec indignation qu'il l'avait dénaturée d'une manière infâme. Il prêtait au professeur des absurdités dégoûtantes pour le couvrir de boue. Il n'y a vraiment que des

catholiques pour calomnier un homme avec cette révoltante impudence. M. Michelet a repris cet article à sa seconde leçon, il en a appelé aux souvenirs de ses auditeurs : Veuillot et consorts ont bien fait de ne pas venir là; nous les aurions étranglés sans miséricorde.

Au sortir de cette séance mémorable, Sarcey est tellement échauffé, qu'il en devient lyrique. Cela ne lui arrive pas souvent. Il s'écrie :

Ah ! Voltaire ! Voltaire ! Voltaire ! comme tu criblerais tous ces gredins-là de tes pamphlets ! On verra ce qu'ils deviendront quand ils n'auront plus de budget; si jamais je vois cela, je mourrai content. C'est quand je pense à eux que je suis désespéré de ne savoir pas écrire. Mais je connais quelqu'un dont ils maudiront un jour la plume et l'encrier; celui-là les pincera rudement, et ils en garderont longtemps la marque.

Ce futur pamphlétaire, vous le devinez, c'est Edmond About. Il est encore obligé de ronger son frein. Mais, que de colères, autour du poêle ! Elles atteignent leur paroxysme lorsqu'on apprend que le cours de Michelet est suspendu. Une clameur d'indignation retentit :

19 mars 1851

Mon cher père,

Tu as dû voir, dans le *Siècle*, la suspension du cours de M. Michelet. Ils sont arrivés à leurs fins. M. Michelet les gênait; un homme qui dit ce que tout le monde pense, cela est dangereux.

On a beaucoup crié contre les deux ou trois dernières leçons; j'y ai assisté et je sais qu'en dire.

Elles n'étaient rien moins que violentes. Il se contentait de répéter sous toutes les formes :

« La France n'est plus catholique et elle ne le redeviendra pas. Il faut chercher un autre enseignement philosophique ou religieux. »

Ce sont des vérités qui sont aujourd'hui banales, mais il ne fait pas bon les crier trop haut; on rassemble une vingtaine de collègues et d'amis, et il s'en trouve dix-huit pour vous mettre à la porte, vous et vos vérités. M. Michelet a eu le bon esprit de ne pas donner sa démission; un beau jour, le vent changera, il reprendra son cours, et les jésuites en crèveront de rage.

Le *Siècle* l'a soutenu mollement dans toute cette affaire, ce qui m'a étonné. Les autres journaux républicains n'y ont pas tant fait de façons, et se sont ouvertement déclarés pour lui. Jeudi dernier, on prévoyait une manifestation d'étudiants : M. Vacherot a fait venir chez lui les chefs de section, et leur a recommandé de ne mêler l'uniforme de l'Ecole à aucune réunion.

« Ce n'est pas, nous a-t-il dit, que j'approuve la mesure; je crois que le droit a été violé, et personne plus que moi n'estime le professeur qui vient d'être frappé. Mais, avant tout, il ne faut point avoir d'affaires avec la police. »

M. Vacherot était un des auditeurs les plus assidus de M. Michelet, et souvent même il y conduisait sa femme. Il paraît que demain on prépare encore dans le quartier latin une ovation à M. Michelet; j'en ai vaguement entendu parler. Nous nous garderons bien d'y mettre les pieds.

Ce n'était que le commencement des exécutions. Quelques semaines plus tard, M. Vacherot est frappé. Sar-

cey retrace en termes touchants la noble et sereine figure du philosophe :

3 juillet 1851

Vacherot est destitué; iniquement, brutalement destitué; destitué sans jugement, pour avoir dit avec toutes les formes possibles, dans un livre de pure science, qui ne peut pas être lu de cent personnes en Europe, qu'il n'était pas catholique.

Cette nouvelle est tombée sur l'Ecole comme un coup de foudre. Tout le monde, et M. Vacherot le premier, croyait que c'était une affaire finie. M. Gratry avait donné sa démission; il n'y avait pas apparence qu'on traduisît M. Vacherot devant le conseil, et de fait, on ne l'a pas osé, tout le monde était bien tranquille.

Tout d'un coup les surveillants arrivent dans les salles.

— Messieurs, nous disent-ils, M. Vacherot quitte l'École ce soir, il est destitué.

Aussitôt, voilà les études interrompues, il se forme partout des groupes tumultueux :

— Pourquoi ? Comment ? Pourquoi ?

On ne le savait que trop.

— Pour avoir publié le troisième volume d'un ouvrage dont les deux premiers avaient été couronnés par l'Académie. Les deux premiers lui ont valu la croix d'honneur; il a été destitué pour le troisième; s'il en fait un quatrième, on le nommera ministre de l'instruction publique. Ainsi va le monde.

Tu ne peux te figurer l'émotion universelle dont ce coup inattendu a frappé l'Ecole. Tout le monde discutait avec animation; et aussi quand les surveillants sont venus dire que M. Vacherot recevrait

à midi et demi les élèves qui voudraient lui donner ce dernier témoignage de sympathie :

— Nous irons tous ! s'est-on écrié d'un commun accord.

On nous a fait ranger dans le salon. M. Vacherot est entré, il était fort pâle et paraissait ému... Taine s'est avancé vers lui et, dans quelques mots très convenables, bien qu'un peu froids, il lui a dit qu'en lui étaient frappés et la liberté de penser, et notre avenir à tous, et surtout nos affections.

M. Vacherot est resté une ou deux minutes sans répondre; il semblait retenir avec peine des larmes qui lui roulaient dans les yeux; d'une voix étranglée par l'émotion, il a pris la parole, et pour la première fois de sa vie il a été éloquent. Je me rappelle encore l'impression profonde que nous avait faite M. Dubois, quand il a remis le gouvernement de l'Ecole aux mains de son successeur. Il y avait dans sa voix vibrante et dans sa parole fortement accentuée quelque chose de vraiment triste qui nous avait tous remués. Mais M. Vacherot a fait un bien autre effet.

Il est vrai que la situation n'était pas la même. On n'avait pas expressément destitué M. Dubois ; il restait à la tête de l'Université ; il s'en allait avec les honneurs de la guerre, et c'était lui-même qui installait M. Michelle et qui pourtant demeurait au-dessus de lui. Mais M. Vacherot se trouvait encore sous le coup d'une révocation injuste, forcé de quitter l'Ecole qu'il aimait, et où seul il continuait à représenter le vieil esprit libéral, violemment arraché par l'esprit de parti à l'affection, à l'estime des élèves.

Aussi il s'était fait en lui comme une sorte de transfiguration. Tu sais que sa figure est fort belle,

elle était admirable de douleur et d'indignation; je n'ai jamais vu des yeux étincelants comme les siens. Sa voix, sourde d'abord, et tremblante, s'est affermie peu à peu; et sans préparation, lui qui n'a jamais pu dire deux mots de suite, il nous a parlé près d'une demi-heure, avec une mystérieuse éloquence, l'éloquence du sentiment.

Son discours a été, du reste, d'une dignité et d'une gravité remarquables : il n'y a pas eu une seule allusion aux personnes dont il a si fort à se plaindre, pas un mot amer, pas une récrimination. Il nous a parlé de la liberté en général, disant qu'en France on ne savait pas assez la comprendre.

« — Il n'en faut accuser personne, ajoutait-il, c'est le malheur des temps. Tous ceux à qui j'ai eu affaire n'ont montré que bienveillance et sympathie pour l'homme; je n'ai qu'à me louer de tout le monde; mais les choses sont plus fortes que les hommes, et, malgré eux, ils ont été obligés de me frapper. Que ceci vous serve de leçon. Tâchez d'apprendre aux Français ce que c'est que la liberté, et, en attendant, gardez toujours et partout une extrême prudence, sans rien perdre de votre dignité. »

Ces quelques mots dits avec une sensibilité vraie et touchante; il n'y avait pas là de faste, d'appareil; rien de cherché, de théâtral; tout cela était dit simplement, mais on sentait tout ce qu'il y avait d'émotion sous ces paroles contenues. Il nous a ensuite serré à tous silencieusement la main...

Beaucoup d'élèves pleuraient. Tu comprends que c'est encore l'entretien de toute l'Ecole. Quelle misérable condition sera donc la nôtre, si vingt ans de services, si une vie irréprochable, une prudence connue et que nous disions aller jusqu'à la faiblesse, un grand talent d'écrivain et un nom de

savant, si par-dessus tout cela une réputation inattaquable d'honnête homme et d'homme de bien, n'ont pu défendre M. Vacherot contre les rancunes du parti jésuite !

Et voilà les tempêtes qui bouleversaient l'Ecole, alors que les élèves eussent eu besoin de tout leur temps et d'un complet repos d'esprit pour se préparer aux examens de l'agrégation.

## IX

Troisième année d'École normale. — Le stage d'About et de Sarcey dans les collèges de Paris. — Une classe du lycée Bonaparte en 1851. — Bataille pour les élèves. — Le fils du duc de Grammont. — « Vive Henri V ! Vive Robespierre ! » — Echec à l'agrégation. — Sarcey jugé par ses professeurs. — La vengeance du ministre.

C'était, pour les élèves de troisième année, un grave souci que celui de l'agrégation. Tout leur avenir en dépendait, ou du moins, le point de départ de leur carrière. Dès la rentrée, ils s'en préoccupent ; le programme, par bonheur, n'est pas trop chargé.

C'est un des plus faciles et des plus agréables que l'on ait jamais donnés; il est tout littéraire. Ces messieurs prétendent qu'on veut aplanir les obstacles, pour laisser place à plus de concurrents. Je n'en crois rien. Si léger que soit ce programme, il est encore bien lourd pour d'autres épaules que pour celles des normaux ou des professeurs sérieux. L'année prochaine ou dans deux ans, les conditions de l'agrégation seront complètement changées; il faut donc se dépêcher d'y être reçu. Ce n'est pas petite affaire; et il n'y a que neuf places au concours, et une soixantaine de concurrents. Nous faisons des discours latins et des vers, comme si nous étions encore en rhétorique, c'est une bénédiction.

Sarcey, en particulier, s'y applique. Car il prend au sérieux son futur métier de professeur... Ah ! S'il

avait quelque fortune !... Mais il n'en a pas. Parfois il a fait ce rêve :

Se coucher assiégé des misères de la vie, se réveiller riche, c'est-à-dire indépendant, maître de cultiver son intelligence, au-dessus de tous les besoins qui abaissent l'âme, et de tous les intérêts qui l'avilissent. Et dire qu'il y a des bêtes brutes qui possèdent des cent mille livres de rente, et n'en usent que pour coucher avec des filles d'opéra !

O sagesse des dieux ! je te crois bien profonde !
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde ?

Adieu, ma chère mère, je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur. Moquons-nous de ceux qui ont de l'argent, et tâchons de nous en passer.

Jusqu'à Pâques, et malgré les diversions de la politique, ils besognent d'arrache-pied. Ils seront ensuite envoyés dans les divers collèges de Paris pour y faire la classe. Cet exercice est obligatoire et, d'ailleurs, excellent :

Cela durera un mois au moins. Ce n'est certes pas un mois perdu, mais c'est quarante jours à peu près enlevés à la préparation exclusive de l'agrégation. Puis il faudra se rompre aux vers latins et aux dissertations latines, dont nous avons depuis si longtemps perdu l'habitude. C'est une rude année que nous avons à passer, et ce qui est désolant, c'est qu'au bout nous avons un échec en perspective. M. Jules Simon nous disait dernièrement encore :

« Rappelez-vous bien, messieurs, que vous aurez affaire à un bureau très malveillant, et qui saisira le moindre prétexte pour vous refuser. »

Voilà qui est encourageant. Enfin, il faut faire de nécessité vertu !

About et Sarcey jettent leur dévolu sur le lycée Bourbon, qui s'appellera plus tard lycée Bonaparte. C'est le plus peuplé des collèges parisiens, le plus indiscipliné, mais celui où un succès vous pese le mieux. Les classes sont de quatre-vingts ou de cent élèves. Il y règne un esprit très indépendant. « On y a une liberté « de langage qu'on n'aurait nulle part ailleurs ; on « y peut être à son gré classique ou romantique, « personne ne s'en soucie. C'est le paradis du libre « penseur. »

12 avril 1851

Ces classes nous occupent beaucoup, nous les préparons à qui mieux mieux; nous cherchons des devoirs à effet, nous fourbissons nos armes et nous nous mettons en tenue. Il faut reluire; paraître plutôt qu'être, c'est notre devise. Quand on est professeur pour tout de bon, c'est autre chose; mais quand on n'a qu'un mois à soi, il faut briller. C'est là le point. Peu importe que ce qui reluit ne soit pas or.

Nous avons un de nos camarades qui tombera malade d'effroi. C'est Gustave Merlet; il est très gentil, très aimable, mais il est petit, a un air tout jeunet, se trouble aisément, et surtout il n'a pas de barbe au menton. Cette dernière circonstance le préoccupe singulièrement. Il donnerait de bon cœur un de ses yeux pour quelques poils. Il eut le malheur de confier ses alarmes à l'un de nous. Depuis ce temps-là, nous passons nos dîners à l'épouvanter. Il est à la même table que nous, et tout le long du repas, nous racontons des histoires terribles : ce sont des élèves de l'école forcés de quitter la partie, ou jetés à la porte par leur classe. Nous faisons la biographie des élèves qu'il aura à Henri IV.

« En quelle classe, me demande About, en quelle classe est donc Courdevaux, tu sais bien, celui qui a donné un coup de couteau à son professeur, qui l'ennuyait? — Attends! il était en quatrième quand nous étions en philosophie; il doit être en rhétorique à cette heure. »

Ce pauvre Merlet nous écoute sans mot dire, mais il lui passe des sueurs froides par tout le corps. C'est une des meilleures *scies* que nous ayons trouvées. Depuis tantôt trois jours, nous en rions aux larmes. Tu sais que, quand nous tenons une plaisanterie, nous en avons pour longtemps, nous l'usons jusqu'à la corde, et si usée qu'elle soit, nous continuons d'en rire par habitude. Nous avons le rire si facile!

Tel est le « paradis » dont les deux frères d'armes, About et Sarcey, vont franchir le seuil. Ce paradis se changera bien vite en enfer.

Je n'ai pu retrouver les lettres où Sarcey retrace les premiers assauts qu'il eut à subir durant son stage au lycée Bourbon. Elles ont été perdues. Mais la suivante nous fait apprécier ces misères qui rappellent un peu celle du professeur Delteil de Champfleury. Les élèves, les terribles élèves de Sarcey sont en train de composer. Il profite de ce moment de répit pour écrire à Dourdan, selon sa coutume invariable :

Mardi, 20 mai 1851

Ma chère mère,

Tandis que mes élèves composent, nous allons causer un peu. Jamais je n'ai été si accablé d'ouvrage. Je me plaignais de ma seconde, c'est bien autre chose, à présent que je suis en rhétorique. J'ai moins de classes mais bien plus d'élèves; et puis un discours latin ne se corrige pas comme une ver-

sion, sans compter que je prépare des explications, des leçons, et qu'en travaillant toute la journée, je suis en retard. Dimanche je suis resté jusqu'à trois heures à l'Ecole; il y avait longtemps que je ne m'étais permis de tels excès; mais il faut avouer que c'est un travail qui m'amuse, et je ne m'en plains pas.

J'ai une classe très aimable, et bien plus intelligente et bien plus facile à tenir que ma seconde. M. Durand, lui aussi, est un homme charmant, dont je n'ai qu'à me louer. Il m'a abrégé tout ce qu'il y a d'ennuyeux dans cette épreuve. Je n'ai guère fait devant lui qu'une moitié de classe, et il me l'a ensuite complètement abandonnée. J'ai là de quoi former tout un cabinet : le fils Guizot, mon meilleur élève, un charmant garçon, qui a beaucoup d'intelligence et d'instruction; le fils de Broglie, qui a la figure la plus spirituelle et la plus fine qu'on puisse rencontrer. C'est un esprit fort distingué, mais il est emporté bien loin du latin, comme tous les élèves de ce collège, du reste; le fils de Mackau, nullité parfaite, en latin du moins; le fils Baroche, qui brille peu à l'horizon; le fils Giraud, un petit fat qui est plus souvent au bois de Boulogne qu'en classe, et qu'About a déjà talé une ou deux fois, sur ma recommandation; le fils Reille, un honnête garçon, qui fait ce qu'il peut, mais, dame! il ne peut pas grand'chose!

Après ces noms, qui sont l'aristocratie de la classe, j'ai un tas de petits artistes qui m'arrivent en bottes vernies et les cheveux frisés. Quand je dis *j'ai*, c'est une manière de parler; je les avais, mais ils ont bien vite disparu dès la première classe; ces messieurs s'étaient formés en petit groupe, et causaient tout à leur aise. Je les avais laissés faire; je croyais que c'était l'habitude du

collège. Le lendemain, je reçus à l'Ecole la visite d'un de mes meilleurs élèves, de M. Raynaud; il m'apportait une pièce de vers. Nous causions de la classe, de ce que j'y avais vu, il se plaignait alors de n'avoir pas bien entendu, parce qu'il était au dernier gradin; et il avait été, disait-il, dérangé par ceux qui causaient autour de lui.

— Eh bien! lui répondis-je, soyez tranquille, demain vous aurez le plus parfait silence.

Le lendemain, la prière faite, je pique un petit speech à mes élèves; je leur dis que l'intérêt même de leurs camarades exige qu'ils se taisent, que je leur demande le silence, et qu'au besoin je saurai l'exiger. Dix minutes après, je prenais un élève causant dans un groupe à moi connu.

— M. Roudier, 200 lignes.

— Monsieur, je ne disais rien.

— 500, monsieur.

Et je pris tranquillement son cahier. Il se fit un grand silence. A la classe suivante, j'avais des élèves de moins; mais, depuis ce moment, pas un n'a bougé, je n'ai même plus d'observations à adresser. Guizot m'a parfaitement expliqué l'affaire.

— La classe, m'a-t-il dit, est, pour un certain nombre d'élèves, un lieu de rendez-vous. Ils y viennent causer de ce qui les intéresse, c'est le seul lieu où ils soient sûrs de se rencontrer tous, ils sont enchantés d'y venir. En proscrivant les conversations vous les avez chassés de chez vous; ils sont aujourd'hui au bois de Boulogne.

L'honnête Sarcey croit avoir dompté ses élèves, mais ceux-ci lui réservent un coup de Jarnac. Ils font courir sur leur professeur improvisé des bruits compromettants. Et c'est par hasard qu'il en est instruit.

Voilà comment vont les classes au lycée Bonaparte. J'ai eu une aventure désagréable. L'autre jour, Merlet me dit :

— Sais-tu ce qu'on m'a conté de toi, dans une maison ? J'y dînais, et l'on causait de nos classes. « Ah çà ! me dit quelqu'un, vous avez un élève bien imprudent, à Bonaparte.

— Comment, en quelle classe ?

— Il se met à faire l'éloge de Robespierre et de ses principes révolutionnaires ! c'est un nommé Sarcey. »

Là-dessus, Merlet de se récrier :

— Mais c'est impossible ! Mais on vous a trompé ! Qui diable a pu vous conter cela ?

— C'est un des élèves de ce monsieur; c'est mon ami Clergier.

Ce Clergier était un élève assez fort, dont je m'étais spécialement occupé, qui me devait beaucoup de reconnaissance. Aussi fus-je stupéfait, quand Merlet m'eut conté l'affaire. J'avais beau chercher dans mes souvenirs, je ne pouvais me rappeler avoir prononcé même le nom de Robespierre dans ma classe. Je fis venir maître Clergier, et je lui lavai la tête d'importance. Il nia avec un imperturbable sang-froid. J'eus beau lui dire que la personne de qui Merlet tenait ce propos ne me connaissait pas, qu'elle ne pouvait avoir inventé une calomnie sur une personne dont elle ne savait pas même le nom; il continua de nier obstinément. Aujourd'hui je reçois une lettre de lui, une lettre fort bien tournée du reste : il me jure sa parole d'honneur qu'il n'a pas même donné prétexte à ce mensonge. Je l'appellerai à la fin de la classe pour lui tendre la main; mais je garde sa lettre, elle pourra m'être utile si ce bruit vient aux oreilles du directeur de l'Ecole. Il est probable que c'est

mon affaire avec maître de Grammont qui m'a valu cela. Je l'ai scié pendant près d'une demi-heure, ce jeune homme insupportable, parce qu'à la fin d'une de ses copies, il m'avait mis :

— Vive Henri V ! Vive le principe qu'il représente !

Les élèves, avec cette force de logique qui les caractérise, auront conclu qu'un professeur qui ne voulait pas qu'on criât Vive Henri V ! dans sa classe, devait admirer beaucoup Robespierre, et de là à dire qu'il a exprimé cette admiration, il n'y a qu'un pas; et voilà justement comment on écrit l'histoire...

L'incident auquel Sarcey fait allusion, la semonce qu'il infligea au jeune fils de M. de Grammont faillit lui causer un très grand ennui dont il reparlera tout à l'heure.

C'est le moment du concours d'agrégation, moment redoutable, surtout pour Sarcey qui n'a jamais brillé dans les examens. Il s'enquiert avec quelque anxiété de ses juges. Il y a M. Dubois « qui a tellement peur de passer pour partial qu'il éreinte les élèves de l'Ecole ». Il y a M. Charpentier.

14 août 1851

M. Charpentier est du bureau; c'est celui qu'on avait chargé, avec M. Cayx, de faire une enquête contre nous. Il a l'air d'un vieux crétin; mais enfin il a entendu parler de nous, en bien ou en mal, peu importe, et c'est là l'essentiel. M. Alexandre est le quatrième; je ne connais pas celui-là plus qu'il ne me connaît. Je sais qu'il a, dans l'Université, la réputation de l'homme le plus ennuyé de France. C'est le bâillement en personne. Il est helléniste,

corrige les thèmes grecs et s'occupe assez peu du reste.

Nous travaillons ici de notre mieux pour le grand jour. Il serait terrible d'être refusé.

Les compositions écrites sont achevées. Sarcey n'en est qu'à demi content. Les vers latins n'ont pas trop mal marché, mais la dissertation latine est peu réussie.

28 août 1851

A quoi tiennent les choses ? Il aurait pu se faire, sans un hasard, que je ratasse complètement mes vers. Tu sais qu'on appelle Horace *Flaccus;* c'est son petit nom. Deux siècles après Horace, vivait un autre poète nommé Valérius Flaccus, dont nous avions à étudier les *Argonautiques* pour notre agrégation. On dicte la matière : c'était Flaccus qui, étudiant à Athènes, écrivait à un de ses amis de Rome pour lui conter sa vie, ses occupations, etc. Par une singulière aberration d'esprit, je ne songe pas le moins du monde à Horace et je me persuade, dès le premier mot, qu'il s'agit de Valérius Flaccus. Me voilà au désespoir, ne comprenant pas ma matière et cherchant avec anxiété ce que je pourrais inventer sur un sujet pareil. Enfin, je me retourne vers Bary qui, par bonheur, se trouvait derrière moi.

— Ah ! çà, mais, lui dis-je, est-ce que tu connais cet homme-là, toi ?

— Comment ! cet homme-là ?

— Oui, Valérius Flaccus.

Arthur fit un bond sur sa chaise. « Horace ! » s'écria-t-il. A l'instant même, il me passa comme une sueur froide dans le dos; je venais d'échapper au plus grand danger. Mes voisins souriaient et moi-même j'essayai de tourner la chose en plaisan-

terie; mais réellement j'avais l'esprit frappé et sans Arthur j'étais un homme perdu. Il peut être bien sûr que je le lui rendrai dans l'occasion et s'il a une leçon un peu difficile, c'est moi qui la lui ferai.

On est malheureux de n'être pas, dans ces occasions-là, plus maître de soi. Je ne puis m'empêcher de composer avec une émotion extraordinaire. C'est pour une sottise à peu près pareille que j'ai manqué ma dissertation latine. J'ai traité un autre sujet que le sujet donné. Je crois que ma dissertation est fort bien composée, et surtout fort bien écrite, mais enfin ce n'est pas là le sujet, et je ne sais pas ce que ces messieurs en penseront. Il me semble qu'il y a de bonnes choses dans ma composition française, mais on connaît si peu le goût de M. Dubois qu'on ne peut rien affirmer. About est enchanté de ses compositions : à l'heure du danger, il se retrouve toujours tout entier avec sa présence d'esprit.

Hélas ! il n'avait pas tort de craindre ! Il fut refusé, et de la façon la plus humiliante. Il mande à sa mère la fatale nouvelle. Le coup est si rude que l'optimisme du bon Sarcey en est ébranlé Pour la première fois de sa vie, il se surprend à maudire le sort.

Il y a tantôt treize heures que je sais cela, et j'avoue humblement n'être pas encore revenu de ma surprise. Je sais du latin autant que personne à l'Ecole, je passe pour connaître quelque peu de français et je suis resté le héros des vers latins; j'avais donné toute mon année à l'agrégation; le bureau était plein de gens animés pour moi des meilleures dispositions, j'étais content de mes compositions écrites, il semble que tout me criait : *dignus est intrare;* et je ne suis pas même admissible !

Pourquoi? Je n'en sais rien. Demande à mon père pourquoi rien ne lui a réussi, pourquoi son père n'a jamais pu placer un sou dans une maison ou dans une affaire, que l'affaire ou la maison ne fissent banqueroute; pourquoi ni l'un ni l'autre nous ne pouvons toucher une carte sans perdre notre argent.

Malheur, guignon, malchance, mauvaise fortune, de quelque nom qu'on l'appelle, il y a un insaisissable je ne sais quoi qui s'attache aux gens, qui fait que rien ne leur vient à souhait, tandis que d'autres n'ont qu'à se baisser et à prendre... c'est l'étoile de chacun, et la nôtre est malheureuse...

Mais bientôt la bonhomie qui lui est naturelle reprend le dessus. A la fin de sa lettre, il est déjà tout rasséréné :

Je n'essaierai pas de te consoler; j'aurais plus besoin de me consoler moi-même. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que tu supportes ce malheur comme je le supporte en ce moment. Je me suis armé de philosophie, et dans quelques jours je n'y penserai plus; tâche de faire comme moi.

Cependant, des questions se posent, et d'abord la question d'argent. Ses poches sont vides. « Mon échec même me coûte près de quarante sous. Tous mes amis m'écrivent. Il faut leur répondre. » Et puis, il faut donner des pourboires : dix francs au domestique, cinq francs au tailleur, cinq francs au cordonnier. « Je suis fâché, à mon âge, de frapper sur toi des contributions. Mais ce sera la dernière année. » Enfin, il voudrait savoir dans quelle ville on va l'envoyer, quel poste on lui confiera.

Si le ministre consultait les notes de Sarcey, il lui accorderait un emploi de faveur ; car elles sont

très élogieuses. M. Dupuy, le sous-directeur de l'Ecole normale supérieure, a bien voulu les rechercher et m'en donner communication. Il est piquant de les rapprocher de l'opinion assez sévère que Sarcey avait de ses maîtres et que nous avons citée. Elles en constituent la contre-partie. Les professeurs sont moins rigoureux qu'il n'était lui-même. Ils lui témoignent beaucoup de bienveillance et de douceur. Voici le jugement de M. Kastus :

Du bon sens, de l'esprit, de la finesse; un peu terre à terre. Idées justes, mais étroites. Ecrit agréablement et d'un style qu'on peut appeler bonhomme. Idées frustes, tour d'esprit agréable; style ingénieux; manque parfois d'élévation, jamais de bon sens.

Et voici le jugement de M. Lebas, qui avait quelque mérite à se montrer équitable, après les épigrammes dont Sarcey le lardait sans indulgence. Ce jour-là Sarcey avait été 22ᵉ sur 22 en thème grec, ce qui motive peut-être un peu sa rancune.

Sarcey pourrait occuper un des premiers rangs s'il avait plus de respect pour la grammaire. Il en tient trop peu de compte. Sa place prouve où cette indifférence peut conduire un homme de goût et d'imagination.

Les autres professeurs Jacquinet, Gérusez, Berger, Wallon, Vacherot, surenchérissent. Mais le ministre ne les écoute pas ; il avait une raison secrète d'en vouloir à Sarcey ; les incidents du lycée Bonaparte avaient été perfidement grossis.

Je suis dans de mauvaises affaires. Cette sotte histoire, celle de de Grammont me retombe sur le

dos. Le rapport, entièrement favorable, du reste, racontait que pour punir de Grammont, je l'avais plaisanté sur ses fautes d'orthographe, et qu'entre autres choses, je lui avais dit :

— Vous, gentilhomme, vous écrivez ce mot ainsi; nous autres, roturiers, nous l'écrivons comme cela.

Or, tu sauras que de Grammont n'était connu au collège que sous le nom du « gentilhomme ». C'était une vieille, vieille plaisanterie que je resservais.

— Comment! a dit le ministre, un jeune homme qui pousse à la haine des classes les unes contre les autres! C'est cet esprit qui, à un moment donné, fait descendre dans la rue. Il est impossible de le placer, je ne le placerai pas.

Là-dessus, tout le monde a pris un peu mon parti, M. Michelle avant tous, il faut lui rendre cette justice.

Sarcey fut averti des accusations dont il était l'objet. Il résolut de s'en laver. Sa demande d'audience, dont il envoie copie à sa mère, n'est qu'une longue protestation :

Je vous supplie de croire que je n'ai jamais eu qu'une passion au monde, la passion de la belle littérature, et celle-là n'est pas dangereuse; que s'il m'arrive parfois de mal écrire — je l'ai trop prouvé pour mon malheur — au moins je sais parfaitement apprécier ceux qui écrivent bien; que personne enfin n'est plus franchement, et, j'ose le dire, plus vivement épris du bon et beau style. Je me suis toujours occupé de littérature jusqu'à ce jour; je ne demande qu'une chose, c'est de pouvoir m'en occuper encore.

Il obtint, non sans peine, l'audience désirée. Son Excellence l'écouta avec un fin sourire :

Je sors à l'instant même de chez le ministre. Ce diable d'homme est intime avec la famille de Grammont, et lui-même s'appelle Dombidau de Crouseilles... Voilà tout expliqué. Il m'a reçu, du reste, avec beaucoup de bienveillance, m'a donné force conseils, et enfin m'a dit qu'il arrangerait mon affaire. Je serai placé, mais où? là est le point.

Tous les élèves de l'Ecole étaient pourvus : Taine avait Toulon ; Barnave, Avignon ; Albert, Clermont ; Merlet, Douai ; Vignon, Lyon ; About allait partir pour Athènes. Sarcey sollicitait un lycée. Il n'eut qu'un collège, l'un des plus médiocres de France. On l'envoya à Chaumont.

## X

A Chaumont. — Le voyage en diligence. — Impressions d'arrivée. — Chez M. Brocard, charcutier. — Table d'hôte. — Le lendemain du coup d'Etat. — Mœurs de province.

La ville de Chaumont, où se rendait Sarcey,ne passait pas pour plaisante. Il espérait être mieux pourvu. Mais il ne s'éternisait pas aux regrets oiseux, et sa philosophie naturelle reprenait aisément le dessus. Il avait juré à quelques amis, qu'il laissait à Paris, de les tenir au courant de son odyssée. Au nombre des plus intimes se trouvait Mme Bary, mère de son cher camarade d'Ecole normale, et d'une délicieuse jeune fille, Mlle Louise, qui allaît bientôt épouser Charles Garnier, le futur architecte de l'Opéra.

C'est Mme Charles Garnier qui a bien voulu me communiquer la lettre suivante; elle la conservait précieusement comme un petit chef-d'œuvre de drôlerie. En effet, cette longue narration déborde d'allégresse. Ce n'est pas que Sarcey eût des raisons particulières de se réjouir; mais vous savez qu'il prenait toujours les choses par le bon côté. Et puis, pour la première fois de sa vie, il n'était plus emprisonné entre les murs d'un collège; il était maître de sa personne, il était libre.

Octobre 1851

Madame,

Il est convenu que je dois vous donner des nouvelles de mon installation. Je n'oserais vraiment pas vous fatiguer de ces détails qui ne plaisent

guère qu'aux mères, si vous n'aviez été pour moi bonne comme une mère...

J'ai fait assez tristement le voyage; un voyage sur la banquette d'une diligence n'est jamais chose fort gaie; jugez de ce qu'il peut être, quand on vient de dire adieu à ses parents, à ses amis, à ses vieilles habitudes, à sa jeunesse envolée. Il y a là de quoi donner à penser, et les pensées ne sont pas couleur de rose, quand on est toute une nuit dans une boîte roulante, en face d'un carreau mouillé. Tout mon individu était gelé, quand on l'a tiré de la prison. Il était huit ou neuf heures du matin, et j'étais parti la veille à trois heures. Je suis donc à dix-sept heures et à vingt francs de Paris. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est assez pour que j'y vienne rarement. J'aimerais mieux, certes, Saint-Omer, sans parler du plaisir que j'aurais à y trouver votre cher fils Arthur.

Aussitôt arrivé, me voilà en quête d'un logement et de Dottain. Dottain devait me trouver le logement. J'arrête un passant dans la rue :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, où demeure M. Dottain, professeur au lycée ?

— Eh ! bonjour, mon cher collègue, me répond mon homme, comment cela va-t-il ?

— Mais très bien, je vous remercie.

— Avez-vous fait un bon voyage ?

— Mais assez bon, vous êtes bien bon vous-même.

— Vous demandez donc Dottain ?

— Oui, Monsieur, mais pardon, j'aurais auparavant une autre demande à vous faire.

— Laquelle ?

— Je voudrais bien savoir à qui j'ai l'honneur de parler, car je ne vous remets pas très bien (je ne le remettais pas du tout).

— Vraiment, me répondit-il; eh! bien, cela ne m'étonne pas, car vous ne m'avez jamais vu.

Et alors il m'expliqua qu'on m'attendait la veille à Chaumont, que Dottain lui avait longtemps parlé de moi, et qu'il m'avait reconnu tout de suite. J'ai trouvé ce monsieur très farceur, et je sais aujourd'hui que c'est un homme qui ne hait pas une petite pointe de gaieté chaumontaise.

On m'a mené voir l'appartement de mon prédécesseur. C'était un de nos anciens camarades d'Ecole, Lorrain, qui était entré en troisième année en même temps que nous en première. Ce pauvre diable avait perdu sa place sans l'avoir en rien mérité; et il était parti pour le collège communal de Saumur, maudissant peut-être l'intrigant qui lui soufflait Chaumont. Quand j'ai appris ces détails, j'en ai été désolé; j'ai protesté de ma parfaite innocence, et l'on n'a pas eu de peine à y croire; je n'ai pas la mine d'un solliciteur.

Boileau a bien raison de dire qu'il suffit de débuter dans le crime, et qu'une chute attire toujours une autre chute. J'ai commencé par prendre à Lorrain sa place; aujourd'hui, j'habite sa chambre, je brûle son bois, je mange à sa table d'hôte, je me suis impatronisé chez ses amis; je lui ai tout pris sans remords, tout, excepté vingt-cinq fiches de dettes qu'il a laissées au jeu de whist. L'Association me les a proposées, j'ai refusé noblement, il ne faut pas le dépouiller sans miséricorde, je veux au moins lui laisser quelque chose.

Ce Lorrain avait bon goût; savez-vous qu'il avait là une fort jolie chambre avec placards, balcon, tables, commodes, et le reste à l'avenant. Je suis logé comme un prince, moi qui me suis fourré dans sa peau, et M. le préfet, dont les fenêtres donnent sur

les miennes, n'a pas un balcon qui se puisse comparer au mien.

C'est une promenade publique que ce balcon, et en été j'y recevrai toutes mes connaissances. Que ne puis-je dire, que j'y réunirai tous mes amis, vous seriez à la place d'honneur.

On a beau dire, c'est une belle chose que la liberté. J'en ai joui les premiers jours à pleins poumons. Je sortais et je rentrais vingt fois par jour, pour me prouver que j'avais le droit de rentrer et de sortir à volonté, pour avoir le plaisir de tirer ma clef de ma poche, de la fourrer dans ma serrure, d'ouvrir ma porte, de tracasser dans ma chambre, rangeant et dérangeant mes fauteuils et admirant le bel ordre que j'ai su faire régner dans mon appartement.

Car il y a de l'ordre chez moi. Ne riez pas, mademoiselle Louise, je vous dis que, chez moi, tout est en ordre, là, voulez-vous bien me croire ! Ah ! si vous aviez vu avec quel respect je touchais mon linge, comme je le tirais de la malle tout plié, tout arrangé, avec un saint tremblement, et comme je le déposais précieusement dans les larges tiroirs de la commode; si vous m'aviez vu suspendre tous mes habits à ce régiment de pitons qui se tient sur deux rangs dans mon alcôve; si vous m'aviez vu ranger et ma bibliothèque et mes papiers, non, vous ne m'auriez plus reconnu.

Oui, moi, Francisque Sarcey, natif de Dourdan, Chaumontais par intérim, je deviens un homme de ménage. J'ai mon livre de blanchisseuse, j'ai mon livre de recette et de dépense, que je tiens en partie double, c'est-à-dire que jusqu'à présent, les dépenses surpassent les recettes du double. C'est moi qui allume mon feu, qui allume ma lampe, sans m'allumer jamais; c'est moi qui mets ma

cravate, qui me couds mes boutons, et si je savais faire ma raie, je serais le plus fortuné mortel que jamais la Providence ait envoyé sur la terre et le ministre à Chaumont.

Mais hélas ! il n'y a pas de bonheur parfait en ce monde. Tout homme a sa petite misère, et moi, c'est ma raie qui me ronge et qui abrégera mes jours. J'ai beau passer le peigne dans mes cheveux le plus délicatement qu'il m'est possible; j'ai beau les diviser avec toute la dextérité dont je suis capable, ma raie, au lieu de s'en aller droite comme une allée de parc royal, ressemble à une série de coudes qui se croisent. J'ai su plus de mathématiques qu'il n'en faut pour être reçu bachelier, je n'en saurai jamais assez pour faire une raie; jamais je ne pourrai attraper le plus court chemin du haut de mon front au sommet de ma tête.

J'ai appris pourtant des choses bien autrement difficiles ! Je sais à présent, vous me croirez si vous voulez, faire un nœud de cravate. Mon Dieu ! je ne prétends pas que ce soient de ces nœuds perlés comme Arthur en sait faire. Mais il y a de belles places, après La Fontaine dans la fable, après Arthur dans les nœuds. Je ne demande qu'à être le Florian des nœuds de cravate. J'ai pris des leçons avant mon départ. La veille de ce jour-là, Mme About a bien passé deux heures à me seriner mon nœud, et je me suis convaincu de la vérité de cet axiome que je livre à vos méditations : il est encore plus facile de serrer les nœuds du mariage qu'un nœud de cravate. J'en suis pourtant venu à bout, et n'était qu'entre mes mains, une cravate, je ne sais pourquoi, devient toujours une corde, je suis assez content de moi.

Je vous en dirai autant de ma lampe et de mon feu. Je croyais que jamais je ne pourrais gouver-

ner cette diable de lampe; le premier jour, elle m'a coûté deux heures à arranger, la sueur me découlait du front, et l'huile coulait à pleins bords de la mèche, mais elle ne voulait pas prendre; alors c'est moi qui ai pris patience, et j'ai eu le dernier mot. Aujourd'hui, j'allume le feu dans ma cheminée aussi facilement qu'un socialiste dans l'Etat. Mon propriétaire m'a apporté un fagot de petit bois; il prétendait qu'avec cela, le feu s'allumait tout seul; j'ai bien vu le premier jour que c'était une manière de parler. Il faut un peu d'adresse et beaucoup de soufflet.

Promettez-moi, madame, d'en donner quelques-uns à mademoiselle votre fille, si elle se moque de moi en lisant ces détails intimes. Je passe à des choses moins sérieuses. J'ai dans ma classe, rangés avec ordre, onze jeunes cruchons de la plus belle espérance, ni hommes ni femmes, comme dit l'autre, tous Chaumontais. Je suis moins malheureux qu'Arthur; quelques-uns ont l'air intelligents, et presque tous semblent s'occuper avec quelque intérêt de la classe. Du reste, j'y mets bon ordre; ils sont trop peu nombreux pour que je ne puisse pas les suivre tous, et quand l'un d'eux bronche, je suis là pour le relever.

Le malheur est qu'ils n'aiment pas assez le travail; ils sont apathiques, et trouvent toujours qu'ils ont trop de devoirs. Je leur en donne dix fois moins que nous n'en avions de mon temps, et ils poussent des cris de paon qu'on écorche. Ils ont tous un accent qui fait mon désespoir, et qui hâtera la fin de mes jours. Rien que d'entendre Quinot traîner quelques syllabes, je bondissais d'impatience; imaginez quel horrible supplice : tout le monde ici parle langrois, depuis la femme qui me balaye ma chambre jusqu'à mes collègues qui se

sont laissé envahir par cette déplorable prononciation. J'en ai les oreilles si pleines que parfois il me semble moi-même m'entendre chanter, et il me passe des sueurs froides plein le corps.

La vie est bonne dans ce pays, mais moins bonne que je ne l'avais cru, et qu'on me l'avait annoncé. Arthur se plaint de l'abondance de sa table d'hôte. Heureux coquin ! Je voudrais bien n'avoir que ces plaintes-là à faire. Je paye 50 francs comme lui, mais notre ordinaire l'est beaucoup trop. Chaumont ne produit rien, que des Chaumontais, et c'est bien peu de chose; nos trois plats à déjeuner, nos trois plats à dîner, toujours ornés d'un fromage langrois, c'est tout ce qu'on nous donne. Il n'y a pas trop de quoi choisir, quand on n'est pas fou de la cuisine du pays.

Sans compter que notre hôte est un drôle assez madré qui nous joue d'assez vilains tours. Il avait servi deux ou trois fois, du temps de Lorrain, des choux-fleurs, et il s'était aperçu qu'on n'y avait pas touché. Un jour, après les deux premiers, il apporta le fromage. Là-dessus, interpellation de Dottain :

— Eh bien ! et notre troisième plat ?

— Monsieur, c'est des choux-fleurs.

— Apportez les choux-fleurs.

— Mais, monsieur, vous n'en mangez jamais.

— Nous en mangerons aujourd'hui.

— Mais vous avez dit que vous ne les aimiez pas.

— Sans doute, mais vaut-il mieux mourir de faim ?

— Mais, monsieur, puisque vous ne les aimez pas, je n'en ai pas fait.

Dottain a trouvé la plaisanterie médiocre et le dîner aussi. Notre homme a voulu la répéter à propos de gras-double; mais nous nous sommes fâchés, et il a fallu qu'il s'exécutât. Nous avons sur

Arthur un grand avantage, nous ne dînons pas à la table d'hôte des voyageurs; nous avons pris, à quatre professeurs, une chambre particulière, et nous y causons en toute liberté. C'est un agrément qui fait passer sur bien des mauvais dîners. Nous sommes chez nous et entre nous. Le cœur d'Arthur battra bien doucement quand il apprendra que nous sommes tous quatre abonnés au *Journal des Faits* : c'est un journal qui ne compromet personne. Nous n'allons point au cercle.

Je vous en dirais bien la raison, mais mon papier tire à sa fin et vous devez être fatiguée de ce long bavardage. J'ai de la peine à prendre la plume, mais une fois prise, j'ai encore plus de peine à la quitter. Il faut pourtant que j'aille faire un tour à la cuisine. Le misérable cuisinier n'a pas horreur de l'ail. O Chaumont ! Chaumont !

Adieu, madame, je vous embrasse et vous aime. Permettez-moi de baiser le bout des doigts de Mlle Louise, et veuillez présenter mes respects affectueux à M. Bary. Je prie Arthur de faire comme moi, d'écrire à Edmond qui m'enverra la lettre, et elle ira à Nîmes et à Alger. Je loge rue de Buxereuille, chez M. Brocard, charcutier.

Sarcey a soigné cette épître; il y a mis de la coquetterie; il a voulu faire un « morceau » et l'a parfaitement réussi. Les lettres qu'il va envoyer à sa mère seront aussi pittoresques, mais un peu moins gaies. Elles vont devenir de plus en plus vives, jusqu'à ce que la fureur, l'indignation en débordent...

La peinture qu'il trace de Chaumont nous donne une idée de l'état d'esprit qui régnait, à ce moment, dans la plupart des villes de France. Les Chaumontais sont coupés en deux : les uns — c'est le plus grand nombre — tiennent pour le prince-président, et ac-

ceptent d'avance ce qu'il lui plaira de leur imposer ; ils attendent les événements. Ils sont surtout indécis. Les autres, en minorité, sont républicains ; ils ont contre eux, l'autorité, l'Eglise, les gens en place. Sarcey n'est pas de ceux qui cachent leurs sentiments. Pourtant, il s'attache à remplir exactement ses devoirs de professeur. Chaque matin, avant l'heure réglementaire, il arrive dans la classe, où dorment ses onze élèves. « Ma classe est très spacieuse; elle a quelque rapport avec le Champ-de-Mars, un jour de course quand il pleut ». Il s'efforce de secouer l'inertie des onze « jeunes cruchons ». Ce n'est pas une petite affaire.

Je suis chargé de leur enseigner le grec, et je m'en vais l'apprendre avec eux. Je n'ai jamais su ma grammaire grecque, c'est une belle occasion pour moi de réparer cela, et je n'y manquerai pas. Je les mettrai de moitié dans mes travaux, c'est la seule manière de m'intéresser à ce qu'ils feront. Pourvu que j'en aie deux ou trois qui marchent avec moi, je ne demanderai aux autres que du silence et de l'exactitude.

Rentré chez lui, il compte son linge, il vérifie le carnet de sa blanchisseuse, il devient homme de ménage.

Je te conterai comment je me propose de me fourrer dans la société des Chaumontais, qui tiennent inexorablement leurs portes fermées aux fonctionnaires. Mais ils me feront danser malgré eux, ou ils diront pourquoi. Je deviens intrigant !

Si ma lettre sent la vieille viande, ce n'est pas moi, c'est mon propriétaire qui en a toujours les doigts pleins. Il vient de me parler, et ma chambre empeste. C'est du reste un brave homme, quoique

charcutier, qui égorge les cochons et écorche les locataires. Adieu, je vous embrasse et vous aime.

En attendant qu'il s'insinue dans les faveurs des dames Chaumontaises, Sarcey use son énergie à explorer, par tous les temps, les environs de la ville.

Novembre 1851

Je ne veux pas me laisser gagner à cette vie assise, sédentaire et énervante où pataugent la plupart de mes collègues. Ils passent leur vie dans une atmosphère de fumée à boire de la bière. Cette vie émaillée de chopes et de pipes ne me convient pas, moi qui n'aime ni la bière, ni le tabac.

Quand je n'ai pas classe le soir, il m'arrive de partir après déjeuner, deux ou trois livres dans ma poche, et tout en apprenant mes racines grecques ou en lisant du latin, je fais mes neuf ou dix lieues et je reviens tranquillement dîner. Il est rare que le soir je me couche avant minuit; je commence à prendre l'habitude de travailler tard, au coin de mon feu, à la lumière de ma lampe. Le lendemain, on me réveille à six heures et demie; je fais ma toilette et prépare ma classe.

Quelqu'un lui a remis un mot d'introduction pour un certain abbé Odinot qui est très répandu à Chaumont. A peine l'est-il allé voir, qu'il regrette sa visite.

Je suis allé chez M. Odinot, que m'avait recommandé M. le vicaire. J'y suis allé un peu malgré mes collègues. L'abbé Odinot est un jésuite pur sang, l'ennemi intime de l'Université, intrigant de première force, qui ne peut que faire du mal aux gens qui le voient. Comme je tenais à le voir, on

m'a bien averti de me tenir sur mes gardes ou qu'il m'en cuirait, car j'avais affaire à plus fin que moi. Je m'en suis aperçu.

L'abbé m'a mis de la meilleure grâce du monde sur la sellette et m'a en quelque sorte fait subir un interrogatoire. J'étais à confesse. Par bonheur, on m'avait prévenu, car, avec ma franchise étourdie, je serais niaisement allé me compromettre. C'est un homme habile et fin et que je ne reverrai plus guère.

En somme, Sarcey se sent entouré d'effluves hostiles. Il est mal à l'aise, il est suspect. Un orage, qu'il ne croyait pas si proche, va fondre sur l'Université. Cette tempête, c'est le coup d'Etat.

Dans la matinée du 2 décembre 1851, Chaumont apprend la grande nouvelle. Sarcey, son ami Dottain, deux ou trois de leurs collègues, retirés dans la chambre de M. Brocard, charcutier, lisent et commentent les dépêches, que l'on se passe de main en main. L'abattement, le désespoir, la colère, mille sentiments confus et violents agitent leurs âmes. Ce jour-là, Sarcey n'a pas le courage d'écrire. Mais le dimanche suivant il se soulage, selon sa coutume, en s'épanchant dans le sein maternel.

Ma chère mère : Je ne suis pas encore revenu de la stupeur où m'ont jeté les étranges événements qui viennent de se passer à Paris. J'avoue humblement ne rien comprendre à une si audacieuse violation de tout droit, à ces ordres sauvages que je vois en face de moi affichés à la Préfecture, à ces proclamations profondément ridicules si elles n'étaient pas odieuses.

Ici, tu penses bien que personne n'a bougé; on attend. Les nouvelles ne nous arrivent pas. Le

préfet nous donne connaissance des dépêches télégraphiques. Mais, depuis Foucher, on sait ce que vaut le télégraphe. Il prétend que tout est parfaitement tranquille et que la France est ravie de devenir l'humble servante d'un imbécile : grand bien lui fasse ! Mais, d'autre part, le bruit se répand qu'on se bat à Paris, que Lyon s'agite, que le Midi est en armes. Des personnes en relations avec Lyon n'en reçoivent pas de lettres; moi-même je n'en reçois pas de Paris, et je donnerais tout au monde pour avoir un mot d'About.

On prétend que les lettres sont arrêtées à la poste; le fait est que j'en ai vu arriver une décachetée; si cela est, on m'aura pincé celle de Mme About ou d'Edmond qui doit être chaude.

A l'arrivée de la diligence, les gendarmes sont là qui ont ordre de ne laisser les voyageurs causer avec personne. D'autre part, les journaux ne nous apprennent rien; on ne laisse prudemment paraître que ceux qui sonnent la fanfare : a-t-on jamais vu pareille chose ? Nous voilà au bas Empire. Des soldats faisant ou défaisant à leur gré des empereurs.

Si l'on n'a pas respecté le secret des lettres qui arrivaient à Paris, je suis un homme frit. Aussitôt le premier bruit d'un coup d'Etat, j'avais écrit à Edmond About et à Jules Papillon en termes salés. J'étais encore tout chaud d'indignation et de colère et je n'ai pas ménagé les termes. Pour cette lettre-ci, je suis bien rassuré, il faudrait qu'ils eussent le diable au corps, pour ouvrir celles qui vont à Dourdan. Ce serait perdre leur peine.

Autre sujet d'inquiétude. Les journaux ont annoncé qu'on demanderait à tous les fonctionnaires une adhésion signée.

Tu penses bien que cette adhésion, je ne la donnerai pas. Je suis bien peu de chose, et je sais fort bien qu'ils se passeront de moi; mais jamais je ne mettrai ma signature au bas d'un acte qui confisque tout un peuple au profit d'un misérable. Cette adhésion, on ne nous l'a pas encore demandée. Notre préfet se trouve être, par bonheur, un honnête homme. Ses proclamations sont plus sensées que bonapartistes. Quelque opinion, dit-il, qu'on ait sur ces événements, le devoir de tous les bons citoyens est de protéger l'ordre, etc. Si le coup réussit, c'est un homme destitué, il n'est pas assez chaud.

En attendant, nous dormons sous la protection de deux compagnies, de trois ou quatre canons; les gardes forestiers, les gardes champêtres sont enrégimentés; le collège s'est transformé en caserne. Et note qu'à Chaumont on ne trouverait pas un gamin pour chanter la *Marseillaise*.

Tu as dû lire aussi le décret qui rétablit le Suffrage universel. Quelle infâme momerie! Le suffrage à livre ouvert, des registres qui resteront dans les archives!

Tu penses bien encore que je ne voterai pas pour ce gredin. Il y a encore du pain pour moi à ta table; je suis parfaitement résolu à perdre ma place. J'avais d'abord songé à m'abstenir, mais j'ai pensé que je n'en serais pas moins destitué, et qu'il valait encore mieux avoir le courage de son opinion. Même au point de vue de l'intérêt, cela vaut mieux. Nous savons ce que durent les régimes en France, et cette destitution me servira plus tard. En tout cas, je considère que voter contre, est un devoir strict, un devoir d'honnête homme et de bon citoyen.

Je sais fort bien que c'est là un marché de dupe, que c'est se perdre sans profit pour personne, etc.;

mais en ce cas-là, chacun a la conscience qu'il peut. « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Jamais je ne me donnerai le droit de me mépriser moi-même, en sanctionnant de mon vote ce que je regarde comme l'acte d'un scélérat et d'un fou.

Par bonheur je suis dans une ville tranquille; car à l'heure qu'il est, je serais déjà destitué; tandis que j'en ai encore pour quinze jours. La semaine dernière, le recteur nous avait réunis et nous avait dit que, dans un cas donné, si une émeute éclatait, nous devions tous nous rendre à la préfecture et nous mettre à la disposition du préfet. Nous n'avions pas trop compris d'où venait cette recommandation, et nous nous étions perdus en conjectures. Ce coup d'Etat nous a ouvert les yeux. On voulait, le cas échéant, faire de nous des instruments de compression.

Les jeunes professeurs sont résolus à la résistance. Ils se sont enfermés, barricadés chez eux, bien décidés à ne sortir que si l'on battait le rappel pour la garde nationale. Mais la garde nationale a été dissoute. Et le préfet ne les a point convoqués.

Tout cela m'a rendu un peu triste et irritable. Me voilà rejeté dans les hasards de la vie et forcé de quitter des habitudes déjà prises. Mes collègues sont aussi sombres et soucieux. Nous ne nous disons guère rien de ce qui nous intéresse, de peur de violentes querelles. Mais nous nous unissons dans une commune consternation. Si du moins Edmond était là j'aurais à qui causer. J'ai bien peur qu'il ne se soit fourré dans une barricade, s'il y en a qui aient duré; sa mère doit être aux cent coups.

Je t'avoue que par ces temps-là, je n'ai pas le cœur à grand'chose. Je prépare ma classe, et le

reste du temps, j'ai beau faire, je ne peux pas m'attacher à un travail sérieux. Je fais par des routes et des temps abominables de longues promenades tout seul; cela me distrait. Le reste du temps, je suis un peu bayant aux grues et songeant. Il y a de quoi songer. Comment tout cela finira-t-il?

Sarcey s'arrête sur ce triste point d'interrogation. Dottain vient d'arriver. Les deux amis restent à tisonner et à deviser au coin du feu. Ils se déchaînent contre le « bandit ». Et cela les console...

# XI

Répercussion du coup d'Etat en province. — La question de la messe. — Querelles avec le proviseur, le recteur. — Sarcey prête serment. — Le bal du préfet. — Pression morale. — Sarcey déjeune avec « monseigneur ».

La dictature exercée par le prince-président, après le coup d'Etat de décembre, avait son contre-coup à Chaumont. Comme il arrive toujours, le préfet, le recteur, le proviseur, qui craignaient pour leurs places, faisaient du zèle. Il fallait aux jeunes professeurs un réel courage pour afficher leur foi républicaine. Ils l'affirmèrent d'abord, avec éclat, en prenant part au plébiscite du 20 décembre.

23 décembre 1851

Je viens de remplir mes devoirs de citoyen ; en termes moins pompeux, je viens de voter. Je viens de mettre dans l'urne, qui est une belle boîte en sapin, le *non* le mieux articulé qui se puisse voir. Je suis d'ailleurs parfaitement convaincu que c'est un vote inutile, que Napoléon aura une immense majorité, et que, ne l'eût-il pas, on s'arrangerait toujours pour l'avoir ; mais enfin, puisqu'on m'estime assez pour me demander mon avis, c'est bien le moins que je le donne.

Voilà une chose curieuse : si Napoléon a contre lui deux ou trois cent mille voix, on peut hardiment supposer qu'il y en aura au moins les quarts de fonctionnaires. Notre recteur nous a

fait pourtant un superbe discours, émaillé de ses perpétuels *comme ça*, et, à la fin, il a étendu le bras avec un geste théâtral, jurant que cette main ne voterait jamais contre le bonheur de la France. Nous l'avons laissé dire et nous avons tous voté comme bon nous a semblé ; et j'ajoute qu'à tous ceux que je connais il a semblé bon de mettre un vote négatif.

Il est recteur, et nous, nous sommes l'humble vulgaire. Ses devoirs et ses opinions ne peuvent être les mêmes que les nôtres.

Nous avons changé de préfet. M. de Ségur était à bon droit très suspect. Il n'avait pas eu la moindre émeute à réprimer; à peine avait-il mis cinq ou six démocrates bien connus en prison ; on a vu bien vite que cet homme-là n'avait pas le feu sacré. Nous l'avons regretté : c'était un honnête homme, si ce n'était pas un homme très honnête. Il aurait pu exiger nos adhésions, comme j'apprends qu'on l'a fait dans d'autres départements ; il aurait pu nous convoquer à la préfecture, il s'est tenu coi et nous a laissés tranquilles. Il est vrai aussi qu'il a perdu sa place.

Son successeur est un jeune homme de trente-deux ou trente-trois ans, à qui nous avons fait avant-hier une visite de corps, notre recteur en tête. Il faut que nous l'ayons furieusement intimidé, car il n'a pas dit grand'chose. Il avait l'air très embarrassé de sa personne. Le lendemain, il a gratifié les habitants de Chaumont d'une proclamation qui est un chef-d'œuvre de mauvais goût. Il prétend que la France a retrouvé l'étoile qui guidait l'empereur, laquelle étoile avait longtemps été obscurcie par les nuages de la politique, et qui maintenant brille au zénith de l'horizon (textuel). Il invite les Chaumontais à la regarder et à la

prendre pour signe de ralliement. Il s'imagine sans doute que c'est l'étoile de l'honneur.

Je trouve bien ridicule qu'on nous croie aussi bêtes. Nous avons été refaits, il est vrai, mais ce n'est pas une raison pour qu'on nous traite en imbéciles.

Je ne t'ai pas parlé de mon recteur ; la raison en est bonne, c'est que je ne l'ai pas vu. Il n'était pas chez lui, je lui ai laissé ma carte, et depuis ce jour-là, je ne l'ai vu qu'aux réceptions officielles. C'est, dit-on, un fervent catholique, désespéré d'avoir affaire à d'endurcis parpaillots ; mais il nous laisse tranquilles. Il va à la messe avec une régularité touchante, et ne s'inquiète pas que nous y allions.

Il est très probable que ce serait une excellente note d'être assidu à l'église ; mais j'aimerais mieux être destitué que d'avoir ainsi de l'avancement.

Du reste, aucun de ses collègues n'assiste à la messe, à part un ou deux qui y mènent leurs femmes. Le lycée de Chaumont est, à cet égard, fort mal noté. Comme c'est le Nouka-Hiva de l'Université, on n'y relègue que ceux dont on désespère.

Les Chaumontais le savent, et ce qui est plus singulier, ils s'en félicitent.

J'ai entendu, de mes propres oreilles, un indigène s'applaudir qu'on envoyât les têtes chaudes à Chaumont :

— Ils ont plus d'entrain, me disait-il, plus de verve, et nos élèves font bien plus de progrès.

Pas mal raisonné vraiment pour un Chaumontais. Le fait est que le lycée est un hôpital. Nicolas, le professeur de seconde, y est en disgrâce ; il

était censeur dans un lycée de première classe, il s'avise d'écrire dans un journal, on l'envoie à Chaumont. Fabre, professeur de rhétorique, est agrégé des facultés; il a professé la rhétorique dans un lycée de première classe, mais il s'est permis une assez spirituelle plaisanterie sur la religion catholique, vite, on l'a expédié à Chaumont. Kahler, le professeur d'allemand, a eu, dans je ne sais quelle ville, des rapports avec les émigrés de son pays, on le fourre à Chaumont. Le professeur de philosophie est un bon républicain, ami de Vacherot ; il est condamné au Chaumont perpétuel.

Aussi y a-t-il entre nous tous un parfait accord. Nous ne sommes pas comme vous qui n'osez parler entre vous ; aussitôt les portes fermées, nous déblatérons tout notre soûl, et nous soulageons nos cœurs.

Sarcey a sans cesse maille à partir avec les deux personnages dont il dépend et qui lui peuvent faire tort : le recteur, le proviseur.

Le proviseur fait tache dans un si bon collège. C'est un jésuite de la pire espèce. Au moins le recteur est-il catholique convaincu et tolérant. Mais tout le monde m'a bien recommandé de me défier du proviseur, et je commence à croire que tout le monde a raison. C'est un homme très dangereux. Il n'est pas de professeur à qui il n'ait, sous main, procuré de méchantes affaires. Peut-être en ce moment ai-je, sans m'en douter, des notes déplorables au ministère. Dottain qui, l'année dernière, a vécu comme un loup, toujours dans sa chambre, bûchant son agrégation, et qui est bien du reste le caractère le plus loyal que j'aie jamais connu, s'est trouvé sur le dos des notes infâmes. On insinuait qu'il courait

les filles, etc., et s'il n'avait pas eu un ami très puissant au ministère, on le faisait dégringoler dans un collège communal.

On se refuse à croire de pareilles infamies; on ne comprend pas qu'un homme puisse impudemment mentir pour causer à quelqu'un un tort irréparable. Mais il faut croire que cela est; ce sont des monstruosités, qui étonnent d'abord, et avec lesquelles on finit par se familiariser. C'est encore moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'à sa femme. C'est elle qui porte les culottes, et qui donne les notes aux professeurs. Dottain avait eu le malheur de lui déplaire en n'allant pas assez à ses soirées.

Sarcey, qui se sait visé, redouble de zèle dans l'accomplissement du devoir professionnel. Il émerveille M. le recteur, qui est entré subrepticement dans sa classe, par la façon dont il corrige les thèmes latins.

J'ai eu l'art de l'amuser, lui, le proviseur, le censeur et mes élèves, avec ce thème, durant deux heures d'horloge. Le censeur surtout, qui est plus expansif, n'en revenait pas : il ne pouvait comprendre qu'on mît de la passion à un thème latin, qu'on y fît intervenir sans cesse Virgile et Cicéron, qu'on eût sous la main des rapprochements si variés.

M. le recteur est désarmé ; il va feliciter le jeune maître; mais, soudain, il devient froid comme glace. Il se rappelle qu'il a affaire à une « mauvaise tête ».
L'explosion redcutée se produisit. M. le recteur interrogea le corps enseignant. Ce fut une scène mémorable :

J'ai à ses yeux le grave tort de ne point aller à la

messe. Il est catholique, et catholique convaincu; il n'y a dans son fait ni hypocrisie, ni momerie politique. C'est un homme qui croit, et qui ne peut s'imaginer que tout le monde ne croie pas comme lui. Il est, lui laïque, plus prêtre que les prêtres mêmes; il ne les trouve pas assez ardents, assez réguliers dans leur conduite. Il nous croit, nous autres, irrémissiblement damnés.

L'autre jour, il a pris à part un de nos collègues, homme de quarante ans, père de trois enfants, mais veuf, d'une vie irréprochable d'ailleurs, estimé de tout le monde, mais qui ne va pas à la messe. Il lui a dit que quatre professeurs du lycée lui avaient été signalés comme ne mettant jamais les pieds dans une église. Ces quatre professeurs sont Fabre, Dottain, Nicolas et moi. Les autres sont mariés et accompagnent parfois leurs femmes, ou logent au collège, et alors la messe est obligatoire pour eux. Nicolas a demandé alors au recteur qui s'était permis de nous signaler ainsi. M. Denain lui a conté que les prêtres avaient formé une vaste association d'espionnage, où entraient toutes les âmes dévotes, qu'on surveillait les professeurs, qu'on notait tous ceux qui n'accomplissaient pas leurs devoirs religieux et qu'à un jour donné cette masse d'accusation tomberait d'aplomb sur la tête de l'Université.

Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir de vrai là-dedans; mais les curés en sont bien capables. L'entretien a duré fort longtemps, et enfin le recteur a repris:

— Mais monsieur, vous croyez, je suppose ?

Silence profond de Nicolas.

— Vous n'avez pas perdu tout sentiment religieux?

Nicolas se taisait toujours.

— Il me semble que vous pouvez néanmoins aller à la messe ?

— Monsieur le recteur, répondit l'autre, j'attends un ordre du ministère.

Il salua et sortit. Il est très probable que M. Denain nous entreprendra l'un après l'autre, et qu'il commencera par Fabre, le professeur de rhétorique. Mais Fabre est un vieux renard qui pourra bien embarrasser le recteur. Il lui racontera, comme il sait raconter, une conversation où nous avons tous pris part.

C'étaient les gros bonnets de la ville qui accusaient ledit recteur d'hypocrisie, parce qu'il allait à la messe; et nous fûmes tous obligés de prendre sa défense et de nous rendre garants de ses sentiments religieux.

— Vous comprenez bien, ajoutera le père Fabre, qu'on en dirait autant de nous, que nous n'aurions pas les mêmes défenseurs et que nous ne sommes pas assez haut placés pour mépriser l'opinion publique.

Et il est très vrai (le recteur lui-même le sait et s'en plaint vivement) qu'à Chaumont l'opinion publique se moque prodigieusement des dévots et les a en profond mépris. Nous continuons donc à ne pas aller à la messe et nous verrons bien ce qui en adviendra.

Il y a là de quoi irriter Sarcey, mais non de quoi beaucoup l'inquiéter. Il ne croit pas que le gouvernement se soit encore donné aux prêtres. Il remarque que ni Veuillot, ni Montalembert ne siègent au Sénat. « Le clergé n'est pas si puissant, l'Université n'est » pas si morte qu'on veut bien le dire. Nous avons » traversé bien d'autres crises ; nous traverserons

» encore celle-là, et nous serons debout que Bonaparte
» aura dégringolé d'une manière ou d'une autre. »

Sarcey se défend contre l'évidence. Il est toujours optimiste.

Son optimisme est pourtant mis à de rudes épreuves. Il est obligé, sous peine de disgrâce, de fréquenter chez ses pires ennemis, chez le préfet, M. de Froidefond, chez le proviseur, qui donne des bals, — quels bals! — entre deux polkas, on y joue aux jeux innocents. « Ces jeux innocents, où l'on n'embrasse pas les demoiselles, sont de pauvres divertissements. » Un soir, le cœur lui manque.

On m'apporte un grand bol plein d'une écœurante boisson, généralement connue sous le nom de lait de poule. L'intention était bonne, et la potion détestable; je remerciai de l'une avec un sourire agréable, et j'avalai l'autre avec une affreuse grimace.

Les devoirs civiques alternent avec les devoirs mondains. Au mois de mars 1852, il s'agit d'élire un député. Et MM. les professeurs sont instamment priés de prendre part au scrutin, mais non dans le sens qui leur plaît.

M. le recteur nous avait officiellement prévenus que si nous nous obstenions de voter, le gouvernement s'abstiendrait de nous payer; mais que, par une généreuse condescendance, le prince voulait bien ne pas nous imposer un candidat, qu'il se contentait de nous conseiller le sien.

A tant de grandeur d'âme, j'ai pleuré de tendresse, et je ne me suis pas montré moins magnanime. J'ai pris le premier billet qu'on m'a mis dans la main et, sans même le regarder, je l'ai fourré

dans cette boîte que nous appelons une urne. Il y a cent à parier contre rien que j'ai voté pour M. Lespérut, car il était le seul candidat.

Quinze jours avant les élections, notre préfet, M. Froidefond, avait fait placarder dans le département une proclamation d'une énergie toute napoléonienne. Il y était dit :

« *Je sévirai avec rigueur* contre tous ceux qui chercheront à détourner vos suffrages du nom de M. Lespérut, l'honorable candidat du gouvernement. »

Admire cette hardiesse de style préfectoral. Nos administrateurs supposaient que nos suffrages tendaient vers M. Lespérut, comme la pluie tombe par terre, comme les choses graves tendent vers les lieux bas ; et ceux que M. le préfet voulait punir, c'étaient les misérables qui voulaient détourner le cours naturel des choses, détruire cette admirable harmonie. Ce mot *détourner* en dit plus qu'il n'est gros.

Ici les arrestations et les condamnations vont toujours leur train. Il y avait à une lieue de Chaumont un innocent bouchon où nous allions, dans les beaux jours d'hiver, prendre un verre de rhum, et où ces messieurs allaient dans l'été boire une chope de bière. On l'a fermé pour cause politique. Note que c'est une maison isolée sur la grande route, où il n'entre que des promeneurs et des rouliers. Mais ce bouchon empêchait le préfet de dormir. Voilà le propriétaire réduit à la misère. On a encore fermé trois cafés cette semaine. L'avoué libéral de la ville est forcé de vendre sa charge qui vaut 75.000 francs et dont il ne trouvera pas un sou : c'est un homme ruiné.

Voilà qui va bien, comme disait Chactas. Je sais bien qu'il n'en est pas de même dans les

autres départements ; on y respecte la fortune des citoyens, et la justice. Chaumont est une ville de têtes chaudes, qui s'est toujours mise en avant pour toutes les révoltes ; il faut la mater, et l'on comprimera tant et si bien qu'un beau jour tout éclatera.

En attendant, les persécutions continuent. Chaumont est en état de siège. Tout ce qui passe, dans la ville, pour notoirement républicain, est chassé.

Nos proscrits sont partis jeudi dernier. On avait défendu de les accompagner à leur départ, et le préfet avait menacé, en cas de manifestation, de les faire conduire de brigade en brigade jusqu'à la frontière. On les a donc laissés partir seuls, mais tout Chaumont s'est réuni sur une espèce d'esplanade, d'où l'on a vue sur la route de Paris qui s'enfuit au loin, et quand la voiture, débouchant d'une vallée, a reparu de loin en plaine, on a élevé les chapeaux en l'air, les proscrits ont répondu en agitant leurs mouchoirs ; ç'a été une sorte d'ovation silencieuse.

A propos de proscrits, une singulière mésaventure advient à Sarcey. Il a, dans sa classe, un assez mauvais garnement qui ne veut pas travailler. Il le presse, prie, supplie ; il n'en obtient rien. Là-dessus, rapport au proviseur :

Le proviseur est un homme faible qui a toujours peur de mécontenter les parents ; il se contente de donner une semonce à mon drôle et me le renvoie purement et simplement. Tu t'imagines bien qu'il recommence de plus belle ; second rapport au proviseur, mais celui-là si net, si pressant,

qu'il n'y avait pas moyen de reculer. On met X... à la porte de la classe pour trois jours. Sur ce, voilà la mère qui arrive en fureur chez le proviseur.

— Je vois bien ce que c'est, lui dit-elle, on persécute mon fils parce qu'il appartient à une famille républicaine, parce qu'il est le cousin d'un des proscrits. Vous avez un professeur qui cherche de l'avancement et qui fait sa cour au préfet.

Voilà un proviseur tout déconcerté, qui ne sait que répondre : au lieu de montrer mes rapports et la date de ces rapports, au lieu de lui détailler toutes les notes de son fils, il ne réplique que par des généralités banales, et finit par protester en termes vagues de son innocence et de la mienne.

Le proviseur me fit venir dans son cabinet, me raconta ce qui venait de se passer, et me demanda si je n'étais pas d'avis qu'il vaudrait mieux, dans les circonstances actuelles, lever la punition. Je répondis au proviseur que tout ce qu'il jugerait à propos de faire, je le regarderai comme bien fait, mais que je n'étais pas du tout de son avis, que le pensum n'avait pas été donné dans un but politique, qu'il ne devait pas être levé dans un but politique. J'étais furieux du reste de la faiblesse du proviseur, et j'aurais donné tout au monde pour que cette dame vînt chez moi me parler de son fils. Je l'aurais joliment relevée, elle et son républicanisme. Le proviseur ne m'en a pas moins renvoyé X... sans l'avoir puni, et il faut dire que depuis ce moment-là, il se conduit très bien.

C'est le premier désagrément que j'aie eu dans ma classe, mais j'avoue qu'il a été vif.

Quel malheur d'avoir pour proviseur un cornichon !

Edmond me racontait qu'à Athènes une dame

l'avait pris pour un jésuite, rien qu'à sa physionomie ; me vois-tu pris pour un affreux réactionnaire qui fait sa cour aux préfets ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Enfin, c'est la plus dure de toutes les épreuves. On avise MM. les professeurs qu'ils ont à prêter serment :

Juin 1852

Nous avons, il y a deux jours, prêté serment. Je suis allé à cette cérémonie comme le bœuf à l'abattoir, triste et résigné. Tous, même les plus âgés d'entre nous, nous étions fort émus; et jamais on ne jura avec moins d'enthousiasme et plus de mauvaise grâce.

La chose faite, Dottain vint chez moi, et nous étions assis l'un en face de l'autre, accoudés sur une table, sans nous dire un mot.

— A quoi penses-tu ? lui dis-je.

— Je pense, me répondit-il en frappant du poing sur la table, je pense que nous venons de faire une lâcheté !

J'étais absolument de son avis, mais le mal était irrémédiable.

Ce n'est pas sans un douloureux combat, que l'ami d'About et le dévot de Voltaire s'est résolu à ce sacrifice. Mais il est seul, impuissant, dénué de ressources, tourmenté par son père qui l'exhorte à la prudence. Il a quelques dettes. Comment les acquittera-t-il, s'il est privé de son gagne-pain ?... Et il se résigne.

S'il a cru, par sa soumission, désarmer l'autorité, il est bien vite déçu. Il ne subit, en tous lieux, qu'humiliations. Il sort du collège; il se rend au bal du préfet et les jeunes Chaumontaises lui tournent le dos.

C'était la première fois que je voyais le monde

de Chaumont, et mes débuts n'y ont pas été des plus brillants. Deux demoiselles m'ont refusé une polka, sous prétexte qu'elles ne polkaient jamais ; et dix minutes après je les voyais polker comme des perdues. Une troisième m'a refusé une valse, me donnant la même raison, et s'est mise à valser au tour suivant.

J'ai jugé que c'était assez de refus comme cela dans une soirée, et je me suis tenu pour battu. J'ai passé mon temps au buffet et aux tables de whist. Le lendemain, on m'a fort bien expliqué ma mésaventure : les demoiselles de Chaumont ne dansent qu'avec les cavaliers qu'elles connaissent, pour ne pas se compromettre avec un mauvais danseur ; or, je ne suis connu que de deux ou trois familles qui, justement, n'assistaient pas à ce bal.

J'ai compris la chose, mais je n'en suis pas moins resté convaincu que les jeunes Chaumontaises sont des péronnelles et qu'on ne se moque pas ainsi des gens. Je les ai toutes envoyées au diable de bon cœur. Il y en avait deux ou trois de jolies, mais rien de bien remarquable.

Enfin, le recteur, qui ne peut pas le souffrir, lui fait subir un assaut en règle. C'est une comédie digne de Molière.

Je suis allé une fois chez le recteur, la dernière fois que j'y mets les pieds, et nous nous sommes séparés tout à fait fâchés.

Après une conversation indifférente sur la pluie et le beau temps, voilà un homme qui m'entreprend sur le catholicisme, me dit qu'un professeur doit faire dans sa classe des *professions de foi (sic)*, qu'il ne doit pas se contenter de ce catholicisme païen qui n'est qu'une religion vague,

mais qu'il doit se montrer catholique et romain, etc.

Je le laissais dire sans souffler mot ; les supérieurs ont le droit de déraisonner tant qu'il leur plaît. Le recteur, impatienté sans doute de mon silence, finit par pousser plus directement à moi, et comme je me taisais toujours, il en vint à me demander si je faisais ainsi ou si je promettais de le faire.

Là-dessus, je pris mon ton le plus grave, le plus solennel, et je lui dis en appuyant sur chaque mot que je croirais manquer et au ministre qui m'envoie, et à l'Université qui admet dans ses collèges des enfants de toutes les religions, et aux parents qui me les confient, et à ma propre conscience, si je me conduisais ainsi.

Voilà un homme qui saute de sa chaise et se promène à grands pas dans son cabinet.

— Quoi donc ! voilà comme vous comprenez vos devoirs ! Vous n'êtes donc pas catholique ? Vous ne croyez donc à rien ?

— Monsieur, lui dis-je, toujours avec le même sang-froid, mes opinions personnelles ne sont point en question. Je vois seulement que j'ai dans ma classe des juifs, des protestants et des catholiques ; je ne serai donc ni catholique, ni protestant, ni juif avec eux. Si vous voulez enseigner le dogme à vos élèves, vous avez un aumônier, ce n'est pas mon affaire. Je suis professeur de littérature et de morale, et non de religion. Il est évident que le gouvernement nous impose le silence, car il ne se contente pas d'admettre des élèves de toutes les religions, il leur donne des professeurs de toutes les croyances ; un de nos collègues ici est protestant, et j'ai deux de mes camarades d'Ecole, pro-

fesseurs aujourd'hui, et tous deux juifs. Telle est la loi de mon pays et j'y obéis.

— Et vous êtes fort heureux d'y obéir en cela ?

— Comme en tout le reste, monsieur !

Cependant le recteur continuait toujours sa promenade en répétant :

« C'est avec ces opinions toutes païennes, qu'on perdra l'Université ! Quand donc aurons-nous des collèges de catholiques ! »

Enfin il se tourna brusquement vers moi :

— Mais, monsieur, croyez-vous ?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je mettais mes opinions de côté. Je crois que le gouvernement, le ministre, m'a imposé le silence en me confiant ma classe, et je crois justifier sa confiance en le gardant.

— Et moi, monsieur, je vous assure le contraire.

— Il peut se faire que vous ayez raison, mais votre opinion se trouve en contradiction avec tout ce que je vois et, j'ose le dire, avec tout ce qu'on m'a recommandé jusqu'à ce jour. Vous me permettrez de ne pas l'adopter, et de terminer un entretien qui est pénible pour nous deux.

Je pris mon chapeau, je fis une profonde révérence qu'il ne me rendit pas et je descendis son escalier très ému. J'allai raconter cette conversation à ces messieurs ; ils ne voulaient pas y croire, il fallut que mon émotion leur prouvât que la chose était réelle, et qu'au dix-neuvième siècle, il y avait un universitaire qui gardait encore toutes les idées du Moyen âge.

Ce n'est pas tout : l'évêque vient faire une visite à Chaumont. On dresse un arc de triomphe et on se prépare à lui faire une réception magnifique.

Là-dessus, le recteur nous convoque pour aller

au-devant de l'évêque. Nous apprenons que tous les autres corps, la préfecture, la magistrature, l'enregistrement, etc., n'ont pas été convoqués. L'évêque avait dit qu'il recevrait à sept heures, dans le salon du curé, et que c'est là que tous les corps s'étaient donné rendez-vous. Nous seuls, nous étions convoqués pour quatre heures et demie, avec le collège, et nous devions aller au-devant de l'évêque, avec le clergé et la garnison.

Vois-tu les professeurs entre les prêtres et les gendarmes ? Et note que ce jour-là, il y avait une pluie battante. C'est en effet ce qui a eu lieu : nous seuls, on nous a vus défiler processionnellement pour rendre honneur à nos plus grands ennemis. Quand je dis nous, c'est une manière de parler, car tu penses bien que je n'y suis pas allé. Dottain m'a tenu compagnie. Je me suis fait montrer les règlements : on ne doit aller en corps que chez le préfet.

J'étais dans mon droit en refusant cette corvée ; du reste, le recteur n'en a pas parlé, et s'il m'en parle, je suis parfaitement résolu à l'envoyer coucher. Si j'ai un rapport, je leur flanque au nez ma démission, je me fais donner un passeport par le crédit de la princesse, et je file en Russie ou en Turquie, partout où je ne rencontrerai pas de calotins, et de gens qui les soutiennent. C'est la pire espèce de bêtes qui soient au monde, j'aimerais mieux coucher avec des vipères.

Mais c'est ici qu'éclate la bonne foi de Sarcey. Il déjeune avec monseigneur, que le proviseur traite en grande pompe. Il trouve un prélat enjoué, charmant, goûtant les vers latins, et répondant avec grâce au toast que lui porte son lourd amphitryon. « Le

» proviseur l'a bombardé d'un discours stupide dont
» nous avons ri comme des fous. Il l'a comparé à
» Samuel et nous a comparés à Gédéon. L'évêque a
» répondu quelques mots justes et bien dits. C'est un
» bon homme, et spirituel, ce qui ne gâte rien ».
Voilà Sarcey retourné. Il y aurait moyen de s'entendre, si tout le monde avait un peu d'esprit. Malheureusement l'esprit n'abondait pas à Chaumont.

## XII

Retour à Chaumont. — Les dames chaumontaises. — Croquis provinciaux : la prude et la coquette. — Profond découragement. — Le bulletin de vote. — L'affaire de la barbe, poème héroï-comique. — Sarcey au recteur, le recteur au ministre. About à Sarcey. — La disgrâce.

Sarcey n'était pas très désireux de retourner à Chaumont. Il eût voulu fuir cette petite ville et aller rejoindre à Athènes Edmond About. Pendant les vacances de 1852 il s'installa à Paris pour y dresser son plan de campagne. Il y vivait avec frugalité. Il occupait un méchant cabinet de l'hôtel Corneille et mangeait au restaurant Janodet :

Je m'en vais prendre un bouillon le matin, chez un crémier de la rue Racine. Je déjeune pour mes quatre sous. Je dîne chez Janodet ; j'ai pris quinze cartes ou cachets, moyennant quinze francs ; cela est passable. Je n'aimerais pas à la longue cette nourriture ; mais, pour un mois, elle est très suffisante.

Son espoir fut trompé. Athènes lui échappa. Et il dut, bon gré, mal gré, reprendre le chemin de son collège. Il y trouva du changement. Son hôte, le digne charcutier, M. Brocard, avait choisi un autre locataire. Il loua chez la veuve Richoux une chambre contiguë à celle qu'habitait Dottain. Mais ce premier acte, bien innocent, lui attira les censures du recteur.

La première chose qu'il a dite à Jully, un de nos

nouveaux collègues, c'est de ne pas s'aller loger au-dessus d'un café ; allusion directe à Dottain qui ne va jamais à ce café, qui n'a aucune communication d'aucune sorte avec les propriétaires, avec les locataires, avec l'établissement. Il a une sortie particulière. Or, je me loge justement à côté de Dottain. Il va croire que j'ai voulu le braver. Or, Jully ne m'a raconté cette entrevue qu'hier, quand ma chambre était louée depuis longtemps. Il faut dire que je l'aurais su auparavant, il en eût été absolument de même. Que le recteur me donne une indemnité de logement, et alors je choisirai ce qui lui conviendra.

A dater de ce jour, Sarcey est en butte à une série de potins, de commérages, qui l'enveloppent dans le réseau serré de leurs mailles.

Je voyais peu de monde l'année dernière, je ne vois plus personne cette année. Je suis allé rendre ma visite à ma proviseuse, qui m'a reçu droite et raide, comme un soldat aux gardes. Elle a été polie, et moi aussi ; j'ai soutenu une demi-heure la conversation, au milieu d'un silence de mort, Dottain n'ouvrant pas la bouche, et Mme Martinet ne répondant que par monosyllabes ; c'est une des plus rudes corvées que j'aie jamais faites.

Je ne suis point retourné à ses soirées, et n'y retournerai qu'au cas où elle remarquerait mon absence.

Puis, c'est une dame très prude, Mme D..., qui l'accuse de lui avoir manqué d'égards, et une dame un peu légère, Mme L..., qui lui reproche de lui avoir trop montré de respect.

J'ai eu le tort de ne pas vouloir faire du senti-

ment et de la musique avec Mme L...; elle me méprise profondément et je le lui rends bien. Cette femme, plus bossue que spirituelle, a le travers d'épancher avec le premier venu les trésors d'amour que son mari refoule dans son cœur. J'ai refusé de jouer le rôle du premier venu. *Inde iræ.* Le père Fabre m'a conté que cette vieille bête de mari me trouvait peu poli, peu galant. En revanche, la belle-mère de W... croit que je le suis trop et me fait l'honneur de me regarder comme dangereux. A ma dernière visite, je causais tranquillement avec une de ses filles, de musique, je crois, et je ne songeais pas plus à lui faire la cour qu'à me jeter par la fenêtre. Mme R... m'a poussé une ou deux bottes de sa voix la plus aigre. Je l'ai laissée dire ; mais, dix minutes après, la conversation était sur la pruderie et le bégueulisme de la province. J'ai « scié » avec toute la dignité possible la susdite Mme R... ; la scène, très amusante, du reste, pour tous les assistants, a duré une demi-heure, après quoi j'ai pris mon chapeau et j'ai pris congé.

Et tels sont les petits événements qui agitaient alors la ville de Chaumont.

Entre temps, on s'occupe de politique. L'Empire est proclamé. Mais les belles indignations de jadis commencent à perdre de leur force. On est las de lutter sans effet. On se résigne. On renonce.

12 décembre 1852

Nous avons, comme partout, célébré avec un médiocre enthousiasme l'avènement de l'Empire. Le préfet l'a proclamé sur le perron de l'hôtel de ville, en face d'une centaine de soldats et de cinquante gamins. Nous étions derrière. Trois ou

quatre fonctionnaires ont répondu au cri de : « Vive l'Empereur ! » Nous nous sommes tus presque tous. Nos élèves, qui assistaient à la cérémonie, se sont distingués : ils ont crié tout du haut de leur tête : si bien que préfet et police en ont été émerveillés et en ont fait leur compliment au proviseur. Les malheureux espéraient un congé qu'ils n'ont pas eu. Le préfet leur a promis de venir les voir, et de leur donner un jour de sortie à la suite de cette visite. M. Fortoul a eu l'attention de donner congé le jeudi, où il n'y a pas de classe. Nous étions furieux ; nous comptions au moins sur trois ou quatre jours ; mais on dirait qu'on fait tout pour nous vexer.

Et quand il faut voter, on vote avec mollesse, avec indifférence.

Huit jours auparavant, notre recteur nous avait fait l'amitié de nous réunir, et nous avait engagés à voter d'abord, et à bien voter ensuite. On nous accusait, nous a-t-il dit, d'avoir voté fort mal aux élections municipales. Taupenot qui, en qualité de professeur de physique, aime à se rendre compte des choses, a demandé comment on avait pu le savoir. Le recteur a daigné lui-même nous expliquer que l'administration faisait fabriquer des bulletins fort transparents, et qu'on se rendait suspect à ne pas s'en servir. Le fait est que les *oui* qu'on a distribués étaient imprimés en lettres colossales sur du papier brouillard ; on a poussé l'attention jusqu'à nous en envoyer à domicile. Il est difficile d'avoir avec les gens des procédés plus délicats. Je lui ai mis un beau *non* dans cette espèce de boîte qu'ils appellent bêtement une urne. Ce n'est pas qu'au fond je sois le moins du monde

contrarié qu'il se fasse empereur, je m'en soucie comme de Colin-Tampon. Mais je n'aime pas qu'on fasse de moi une machine à voter. Ils m'auraient dit de mettre non que je leur aurais mis oui, sans autre raison que de ne pas leur obéir. Il n'en peut arriver pour moi ni mieux ni pis, et je ne joue ni au Caton, ni au Brutus. Je suis parfaitement de ton avis : nous sommes assez sots pour vouloir être gouvernés, c'est la maladie des Français ; qu'ils le soient, rien de mieux. Despotisme pour despotisme, autant vaut celui-là qu'un autre ; il achèvera le Louvre, finira les chemins de fer et pourra faire quelque bien jusqu'à une nouvelle débâcle. Je le regarderai faire et ne m'en mêlerai pas.

Au temps des querelles sur la musique, un furieux piccinniste demandait à un honnête homme assis au parterre de l'Opéra :

— Etes-vous gluckiste ou piccinniste ?

— Je suis ébéniste, lui répondit l'autre.

Eh ! bien, moi aussi, que nous ayons la République ou l'Empire, les d'Orléans ou Henri V, je suis ébéniste.

L'obligation même de prêter serment n'excite plus de révoltes. Les lèvres parlent, mais le cœur n'y est pour rien.

Nous avons prêté serment entre ses mains, il y a quelques jours. Il vaut mieux, comme dit l'autre, prêter serment qu'à la petite semaine. On s'habitue à cela comme à autre chose. La première fois, ces trois mots : je le jure, m'étranglaient et ne pouvaient sortir de mon gosier ; dimanche, je les ai prononcés comme j'aurais avalé un verre de vin. C'est ce qui explique pourquoi une femme

se fait violer une première fois et se donne la seconde.

Maintenant que j'ai prêté et reprêté serment, on ne me regardera plus comme un affreux démagogue.

Un incident, très futile en apparence, allait secouer cette torpeur. Et ce fut la célèbre affaire « de la barbe ».

Sarcey aimait à rappeler cette histoire héroï-comique. J'en ai toutes les pièces sous les yeux. Elle évoque, par ses détails grotesques et ses ridicules conséquences, le souvenir du *Lutrin*. Elle eut pour point de départ une circulaire lancée au mois d'avril 1852 et qui stupéfia tous les membres de l'Université.

Le recteur nous a rassemblés pour nous donner communication d'une circulaire ministérielle. Nous ne savions pas trop ce que cela pouvait être, et j'avoue que je ne l'aurais jamais deviné.

Le ministre commençait par se féliciter qu'une autorité forte eût délivré la France des anarchistes sanglants qui la voulaient bouleverser.

Jusque-là, il n'y avait pas de quoi s'étonner, c'est du style de ministre.

Il continuait en disant qu'il fallait faire disparaître les derniers vestiges de l'esprit démagogique, et tu ne t'imaginerais jamais la conclusion :

« Coupez vos moustaches et vos barbes. »

Oui, nos barbes offusquaient le gouvernement, elles empêchaient Bonaparte de dormir. Nous allons nous raser par ordre. Note qu'au lycée, nous portons tous sans exception les moustaches ou le collier, et quelques-uns, comme moi, laissent tout pousser.

Ce fut un coup de foudre pour tout le monde

Nous représentâmes au recteur que les élèves se moqueraient prodigieusement de nous, si nous arrivions tous le menton nu, qu'au moins fallait-il nous accorder un peu de temps pour nous accommoder à la règle. Lui-même était assez embarrassé : il a un collier et il y tient beaucoup. Je crois qu'il permettra le collier aux autres pour ne pas être obligé de sacrifier le sien. Les moustaches et l'impériale seules resteront proscrites. Je traînerai bien ma barbe jusqu'à Pâques, de sommations en sommations ; après Pâques, nous verrons bien. Pour avoir l'air de montrer de la bonne volonté, j'ai raccourci ma barbe, mais je l'ai gardée.

Du reste, nous sommes convenus de ne céder qu'à la dernière extrémité, et que lorsqu'on nous mettra entre notre démission et notre barbe.

Notre censeur surtout est désolé : il a une barbe admirable, qui relève singulièrement une physionomie assez ordinaire ; et comme il est jeune et qu'il tient beaucoup à ses avantages physiques, il défendra ses poils jusqu'au dernier jour. Il faut que les ministres n'aient à s'occuper de rien du tout pour descendre à de pareils détails.

La circulaire ajoute encore que nous devons faire la classe en *habit noir*, sous la robe, et elle nous invite même à porter la cravate blanche.

Mais ces deux derniers articles ont soulevé de telles réclamations que le recteur les regardera comme non avenus. C'eût été le cas pour moi de remettre à l'air mes vieux habits de l'Ecole ; ils sont fort laids, mais ce sont des habits noirs, et l'on n'aurait rien eu à dire.

Le recteur et le proviseur auraient dû laisser dans l'oubli cette mesure qui fût tombée d'elle-même. Mais

voilà qu'après un an de silence, ils s'avisèrent de la remettre en vigueur.

Je laisse pousser ma barbe. Dans toutes les académies de France, on a laissé tomber en désuétude ce ridicule arrêté que le ministre a, dit-on, regretté lui-même. Le proviseur, par cela seul qu'il ne peut pas s'occuper des choses d'importance, en attache une très grande aux minuties. Il tient la main aux mentons rasés. Feuvrier est arrivé de Rennes avec une fort belle moustache ; le proviseur l'a invité à la couper. Il a répondu que partout il avait vu porter la barbe et la moustache et qu'il garderait la sienne. Là-dessus, je me suis dit que les rasoirs étaient un meuble fort inutile, et je commence à avoir des poils d'une longueur raisonnable. Le proviseur ne m'en a encore rien dit, et je suppose qu'il ne m'en parlera pas.

Il en reparla, et le recteur aussi. Ils commencèrent par donner au jeune collègue de Sarcey, M. Feuvrier, l'ordre formel d'immoler ses moustaches.

Feuvrier a objecté qu'à Rennes, M. Théry, recteur de première classe, les lui avait laissées.

— « Monsieur, a répondu le nôtre, la classe ne fait rien à l'affaire. »

L'autre alors lui a dit, ce qui est vrai, que partout maintenant on permettait la barbe, et que le ministre même s'était plaint qu'on eût mal interprété sa circulaire et qu'on l'eût rendu ridicule. Pour conclure, M. Denain lui a dit, en propres termes, que, s'il gardait encore sa moustache deux heures, il le suspendrait en attendant que le ministre en décidât. Or la faculté de suspendre un professeur n'est, d'après la loi, donnée au recteur que dans des cas exceptionnels où l'éclat du

scandale et la gravité de la faute réclament une justice immédiate. Aussi Feuvrier, en entendant cette menace, a été pris d'un fou rire, et ils se sont quittés brouillés à jamais.

Le lendemain, Sarcey recevait l'ordre de couper sa barbe; il écrivit là-dessus au recteur une lettre dont il envoya copie à sa mère : on la jugea à Chaumont fort spirituelle. Tout le monde en rit, excepté l'homme grave qui l'avait reçue.

Voici cette fameuse missive qui devait être, pour le joyeux et naïf Sarcey, la source de si étranges tribulations.

Monsieur le recteur,

Ce n'est pas, je l'avoue, sans un certain embarras que je me suis décidé à vous entretenir d'un sujet qui pourrait sembler frivole à bien des gens. Mais je me suis dit qu'après tout, si d'autres personnes plus sérieuses et plus haut placées que moi semblaient mettre à cette question tant d'importance, c'est qu'elle en valait sans doute la peine, et qu'à faire comme elles je ne pourrais être ridicule. C'est de moustaches et de barbe que je viens vous parler.

Vous savez, monsieur le recteur, que, l'année dernière, une circulaire ministérielle nous défendit de laisser croître la barbe. C'étaient les termes mêmes de l'arrêté. Ces termes paraissaient fort clairs à beaucoup de bons esprits. Ils avaient compris du premier coup que, par là, monsieur le ministre entendait proscrire ces barbes démagogiques, qui ont, de tout temps, à bon droit inquiété les gouvernements ; et le ministre lui-même semblait leur donner raison, quand, vers la fin de cette même circulaire, il faisait une allusion directe à

ces éternels ennemis de l'ordre, qu'on voit nourrir contre la société de sinistres projets et des barbes menaçantes.

En un mot, pensaient ces sages esprits, il en est de la barbe comme d'un arbre. Ne pas le laisser croître, c'est moins le supprimer, le raser, que l'arrêter à un certain point de développement, et lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. » C'est ainsi qu'ils raisonnaient, et ils avaient tort, comme on le leur prouva bien par la suite. Car il leur fut enjoint de tout couper, sauf pourtant les favoris, qui ne font point partie de la barbe. Il est vrai que, dans d'autres académies, celle de la Charente-Inférieure, je crois, ce furent les moustaches et la mouche, proscrites ailleurs, qui triomphèrent, tandis que les favoris étaient honteusement expulsés.

« Barbe en deçà de la Loire, a dit un philosophe, moustache au delà. »

Si claire, hélas ! que soit notre pauvre langue française, il n'y a pas un article du code où n'aient sué vingt commentateurs. Deux avocats plaidant l'un contre l'autre, citent tous deux à l'appui de leur cause le même texte de loi, qu'ils interprètent chacun à leur façon ; c'est le juge qui décide. Nous coupâmes nos barbes, sur la foi des nôtres. Le public prit la liberté de se moquer prodigieusement de nous, et nos élèves firent comme le public.

On s'habitua bientôt à nous voir le menton rasé ; mais moi, je m'habituai moins vite à me raser le menton. J'ignore si la nature ne m'a fait cadeau d'une barbe que pour le plaisir de me la voir abattre chaque jour, mais j'ai peine à le croire. Elle m'a donné un visage si bouffi quand la barbe ne l'allonge pas, une peau si sensible au froid et au

rasoir, elle m'a creusé au milieu du menton une fossette si bizarre, que, sans aucun doute, elle n'avait pas prévu, en me faisant ainsi, et l'arrêté du ministre, et la glose des commentateurs.

Encore si j'étais le seul dont la figure eût perdu, en perdant cet ornement naturel, je ne me plaindrais pas. Je saurais me consoler de ma disgrâce, en admirant le menton de mes collègues. Mais je vois que la plupart ont eu, comme moi, des raisons de regretter ce qu'on leur enlevait. Si peu qu'on ait de barbe, on a la faiblesse d'y tenir, et à ceux qui vous conseillent de la couper, on répondrait volontiers comme au renard de la fable.

Aussi, le premier moment passé, les barbes ont reparu presque partout, discrètes d'abord et timides, puis enhardies bientôt par le silence de l'administration. On m'a dit même qu'aujourd'hui elles triomphaient au menton d'universitaires très haut placés, qui ont donné l'exemple. D'autres ont du moins fermé les yeux et n'ont pas voulu mettre les malheureux professeurs entre leur barbe et leur place. A Paris enfin, où l'on veille de plus près à l'ordre, où les barbes peuvent être de conséquence, j'en ai vu de superbes qui semblaient insulter à mon menton rasé.

La liberté de la barbe est partout, excepté à Chaumont.

Si l'arrêté ministériel défend positivement la barbe, pourquoi sommes-nous les seuls à y obéir ? S'il n'entendait pas la défendre, à quoi obéissons-nous ?

Je voudrais pouvoir parler moi-même à M. le ministre. Le sujet m'inspirant, je sens que je finirais par le convaincre et le toucher.

— Laissez-nous, lui dirais-je dans une péroraison pathétique, laissez-nous cette barbe qui est

née avec le premier homme, bien avant qu'on eût inventé le rasoir : cette barbe qu'a portée l'antiquité tout entière, la sage antiquité qui avait fait du nom de *glabre* une sanglante injure ; cette barbe qui jadis faisait le philosophe ou du moins lui servait d'enseigne ; cette barbe qu'ont laissée croître tous les pères de l'Eglise, tous les saints du désert, sans craindre qu'elle diminuât en rien le respect qu'on avait pour eux ; cette barbe qui a traversé tout le Moyen âge sans encombre, et que nous retrouvons sur les lèvres du grand Bossuet ; cette barbe enfin dont un poète a dit que de son côté était la toute-puissance, en sorte que si elle était chassée du reste de l'univers, c'est au menton des professeurs qu'elle devrait trouver un dernier asile !

Voilà ce que je dirais à M. le ministre, mais je suis trop peu de chose pour être admis à lui parler jamais, même d'affaires aussi graves, et je ne sais comment lui écrire.

Je vous prie donc, monsieur le recteur, d'oser à ma place ce que vous seul pouvez oser, sans craindre un sourire. Ayez la bonté de demander en notre nom à M. le ministre ce qu'il entend faire de nos barbes. J'espère qu'il leur pardonnera de bon cœur ; mais enfin, s'il les condamnait, s'il fallait les sacrifier encore, je puis vous assurer, monsieur le recteur, que je continuerais de faire avec joie ce sacrifice, dont mes élèves doivent retirer tant de fruit.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Il était si fier d'avoir mis au monde un chef-d'œuvre, qu'il ne pouvait se tenir de le montrer. Il le lut à ses collègues, qui le portèrent aux nues; ils jouissaient tous intérieurement de la confusion, de la rage, où une telle

impertinence devait plonger le recteur. Celui-ci avait plusieurs moyens aimables de se tirer de l'aventure. Il pouvait en rire, c'était le plus simple, ou feindre de n'avoir pas reçu le malencontreux billet et le jeter au panier, ou laver paternellement la tête à Sarcey. Mais il se trouvait dans un milieu trop passionné, pour écouter la voix de la sagesse. Il prit les choses au tragique. Il fit ce que désirait l'imprudent professeur, il communiqua la lettre au ministre, mais en y joignant une note de sa façon.

Quelle était cette note? Sarcey eut, plus tard, la curiosité d'en demander une copie aux bureaux de la rue de Grenelle. Et j'ai pu la retrouver. Il n'est pas inutile de la reproduire, car elle montre l'état des esprits, à ce moment, et ajoute un trait significatif à l'histoire des mœurs administratives. Elle est datée du 4 mars; celle de Sarcey l'était du 3. M. le recteur n'a pas perdu une minute, et n'a pas laissé à sa fureur le temps de s'apaiser.

4 mars 1853

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous déférer, conformément aux dispositions du décret organique du 9 mars 1852, la lettre que m'a écrite, à la date du 3 du courant, M. Sarcey, chargé du cours de 3e au lycée de Chaumont.

La lecture de ces impertinences qui ont visé à être piquantes et spirituelles, mais qui ont seulement réussi à être grossières, vous convaincra, monsieur le ministre, que ce long persiflage s'attaque à l'une de vos circulaires où vous recommandez au corps enseignant la décence et la gravité qui conviennent à ses fonctions. M. Feuvrier, nouveau professeur de physique, et à sa suite l'inculpé s'opinia-

traient à porter la moustache. Consulté par M. le proviseur, j'ai maintenu sévèrement la mesure que vous aviez rendue obligatoire. De là les récriminations que je signale à votre juste répression.

Vous ne tolérerez pas, monsieur le ministre, cette indigne moquerie qui insulte à votre autorité, plus encore qu'à la mienne ! Ce jeune homme, dont les mauvaises tendances se sont manifestées déjà plus d'une fois dans le lycée, a manqué gravement aux règles de la subordination et de la hiérarchie. Je demande qu'il soit rappelé aux sentiments de ses devoirs par une mutation immédiate et un emploi inférieur dans un collège communal.

Daignez agréer, etc.

Ce farouche réquisitoire eut son plein effet. Sarcey fut déplacé sur l'heure, envoyé au fond de la Bretagne, dans la petite ville de Lesneven. Il manda à Edmond About la nouvelle du coup qui le frappait. About connaissait trop bien les hommes pour en être surpris. Sa réponse arriva, non pour guérir un mal irréparable, mais pour consoler le vieux camarade qui lui demandait conseil et lui donner du courage.

Mon cher ami,

Te voilà destitué, ou du moins transplanté dans le pays de Rabasté. Je ne sais pas si tu t'y attendais, mais pour moi cela ne faisait pas le moindre doute, et c'est par étourderie que j'ai adresse ma dernière lettre à Chaumont, j'étais sûr qu'elle ne t'y trouverait pas. Ma mère m'a envoyé ta lettre au recteur, histoire de rire, et comme on envoie un article du *Charivari*, écrit par un écrivain.

Dès la première ligne, les cheveux se sont dressés sur ma tête, et je n'ai pas douté une minute de l'effet produit. Pour m'assurer que je n'étais pas

dupe d'une terreur illusoire, j'ai lu ta lettre à Beulé et aux nouveaux : ils ont été unanimes.

Comment, bougre, tu t'avises d'avoir de l'esprit dans un temps où personne n'en a, où les plus hauts fonctionnaires donnent l'exemple de la stupidité, où l'empereur est un crétin, où la France se conduit comme une bête à 36 millions de pattes, et tu t'imagines qu'on ne te destituera pas ?

Elle était charmante, ta lettre, raison de plus. Elle n'eût été que médiocre, on t'aurait peut-être laissé en place : elle eût été mauvaise, on t'appelait à Paris. Mais tu flanques des coups de fouet dans les jambes de ton recteur, et tu t'imagines qu'il te les pardonnera sous prétexte qu'ils étaient bien cinglés ! Voilà un « raisonnement des épinards » qui ne mettra pas de beurre dans les tiens.

Ecoute, tu as été dupe de ta province. Tu n'as pas vu au delà des portes de Chaumont. Tu avais autour de toi un public de gens sensés, quelques gens d'esprit parmi un cercle tout entier, peut-être même le préfet qui n'était pas fâché de rire du recteur. Dans Chaumont, ce public doit être une puissance qui intimide le recteur, qui le harcèle, qui l'empêche de dormir, mais dans Chaumont seulement. Tu croyais avoir entre M. Denain et toi la ville tout entière, et tu avais raison, mais dans Chaumont seulement, rien que dans Chaumont.

Il fallait songer à Paris, et voir qu'entre le recteur et le ministre, il n'y a rien ni personne ; que le ministre n'a pas à apprécier l'opinion des Chaumontais, ni le bon sens, ni l'esprit que tu as, ni les services que tu as rendus. Entre Fortoul et toi, il n'y a rien, non plus qu'entre le recteur et Fortoul : et ce rempart d'hommes de bien que tu avais autour de toi a été non pas renversé, mais tourné de la façon la plus simple du monde. Denain a agi en

sournois ; tu te plains qu'il n'ait parlé de son projet ni à toi ni à aucun de tes collègues. Je crois bien ! Il avait trop peur du public de Chaumont.

Comment as-tu pu croire qu'un catholique recevrait un pareil camouflet sans se venger ? Comment as-tu supposé que les moyens lui manqueraient, étant ce qu'il est, et nous étant ce que nous sommes ? Comment enfin... Mais je suis une bonne bête de te chanter des *pourquoi* et des *comment*, quand la chose est faite, et sans remède.

Tu as hésité un instant entre Lesneven et ta démission. Je comprends ton embarras, et le choix que tu as fait. Cependant je ne crois pas, comme M. Bary, comme M. Barbet et comme le parti de Lesneven, que l'on soit disposé à te mieux placer l'année prochaine. Souviens-toi que, dans cette lettre, tu donnais des coups de patte plus haut que la tête du recteur. Si tu crois que le Fortoul te pardonnera cela tu te trompes. Les grimaces du ministre sont des grimaces ; il n'ose pas dauber ouvertement sur les gens d'esprit pour faire croire qu'il en est, mais c'est un employé, et de la pire espèce, un vrai goupillon plein d'eau bénite de cour. Quand même tu n'aurais pas donné directement sur le Fortoul et sur ses circulaires, quand tu n'aurais pas parlé des vestiges de l'anarchie, quand tu te serais condamné à n'éreinter qu'un recteur, un proviseur, un collègue, un pion, un chien, tu serais mal noté pour ce seul fait. Ton compte est bon, du moment où tu as dans ton dossier : *homme d'esprit*.

Je te demande un peu qui est-ce qui a porté ces gens-là au pouvoir ? Les bêtes. Qui est-ce qui leur paye l'impôt, qui est-ce qui leur élève des arcs de triomphe, leur donne des bals, crie : « Vive l'empereur ! » et croit à la vertu de l'impératrice ? Les bêtes, rien que les bêtes. Qui veut arriver à quelque

chose doit s'habiller en bête, et bien cacher le bout de l'oreille. Vois M. Michelle et *tutti quanti*. Ces gredins-là savent bien que c'est l'esprit qui les tuera, qu'ils crèveront sous les chansons tués a coups d'épingle. Or, ta lettre n'était qu'une chanson en prose.

Voyons ! figure-toi Béranger professeur à Chaumont. Il a Marchangy comme recteur, il le chansonne ; on l'envoie à Lesneven ; crois-tu que le ministre s'en ira tout bonnement chercher là mon Béranger pour le placer à Lyon ou à Marseille ? A Cayenne, je ne dis pas. Crois-tu qu'un autre recteur ira demander au ministre le même professeur qui a si bien tapé sur Marchangy ? A d'autres !

Somme toute, à ta place, j'aurais refusé. Attendre pour attendre, mieux vaut attendre à Paris, en étudiant, qu'à Lesneven, en cul crotté. La révolution qui flanquera ces gredins-là par terre nous trouvera bien, où que nous soyons, et dans tous les cas, nous saurons aller la trouver. Mais je compends tes raisons. Tu as pensé à ton père qui te croirait perdu, du jour où tu cesserais de manger sur le budget. Et puis tu n'as pas le goût pour la vie de bohème; et puis tu aimes la classe, au fond, et tu te sens professeur.

Ayez donc du talent, et sachez de quoi professer en Sorbonne, pour qu'on vous envoie décrasser deux ou trois Rabastés en sabots ! Ah ! si M. Guigniaut avait eu l'esprit de t'envoyer en Grèce ! Au reste, maintenant, il n'y faut plus penser.

Enfin, mon cher ami, le vin est tiré. Tâche de prendre Lesneven en patience, et si tu peux mettre la main à une thèse, tu es dans un pays où le monde ne te prendra pas beaucoup de temps. Aux vacances, tu verras si Lesieur, le seul ami que nous ayons rue de Grenelle, tient ses promesses.

Quant à moi, je suis plus décidé que jamais à ne pas mettre la patte dans le piège à loup d'un collège. Je tâcherai de gagner mon pain par quelque autre procédé ; et si tu es du même avis en ce temps-là, nous chercherons une mansarde où l'on puisse mettre deux lits. Au besoin, nous nous contenterons d'un seul, comme nous avons fait jadis non loin de Lesneven.

Nous avons pour nous l'avenir, notre courage, notre amitié, un peu d'esprit que nous tâcherons de diriger de notre mieux en ayant soin de ménager les recteurs. Enfin, nous n'avons que vingt-cinq ans ; c'est l'âge où les sottises sont permises, parce qu'elles sont réparables.

EDMOND ABOUT.

Sarcey n'était pas de ceux qui languissent dans d'inutiles regrets. Il était philosophe. Il n'osait pas encore jeter la robe aux orties. Il prit, en souriant dans sa barbe (c'était le cas), la route de Bretagne. Et il se dit que Lesneven, en tout état de cause, vaudrait toujours autant que Chaumont (1).

(1) Les lettres de Sarcey semblent avoir ému l'honorable population chaumontaise. Il faut se rappeler dans quelle disposition d'esprit il les a écrites : exaspéré par les passions politiques dont il subissait le contre-coup, et désireux aussi d'amuser sa bonne femme de mère en lui rapportant la chronique de l'endroit. Notre spirituel confrère Henri Chantavoine s'est fait l'avocat de ses griefs. Il nous a adressé le billet suivant:

Mardi, 20 janvier 1903

Mon cher ami,

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel intérêt je suis dans le *Temps* les mémoires de Sarcey publiés et commentés par vous. Voulez-vous me permettre d'ajouter que vous êtes un peu dur et injuste pour la ville de Chaumont. On y a de l'esprit autant qu'ailleurs et les Chaumontais ne sont ni bêtes ni méchants.

J'ai débuté, moi aussi, à Chaumont, à ma sortie de l'École normale (sous le 24 mai). J'y ai trouvé de bons collègues, de bons élèves, dont j'ai gardé le meilleur souvenir, une population très avenante et, par surcroît, le plus aimable, le plus accueillant des trésoriers généraux — aujourd'hui gouverneur de la Banque de France.

J'y ai bien été dénoncé un tout petit peu, à propos de deux vers de *Britannicus*, mais qui n'a pas été dénoncé une ou deux fois dans sa vie ? Croyez-moi, mon cher ami, ne pensez pas et ne dites pas tant de mal des Chaumontais.

Bien cordialement à vous.

HENRI CHANTAVOINE

## XIII

En Bretagne. — Landerneau et Lesneven. — L'hôtesse de Sarcey. — Le collège. — Vie cloitrée. — Les douceurs de la retraite. — Une représentation des *Fourberies de Scapin*. — M. l'inspecteur et M. le principal. — Le dîner de gala.

Ce n'était pas une petite entreprise que d'aller à Lesneven, au mois de mars, pendant la saison la plus humide de l'année. Mais il n'y a pas à discuter les ordres du ministre. Il faut obéir. Après un voyage interminable, Sarcey arrive dans le bourg de Landerneau.

Je ne suis point allé jusqu'à Brest. Je me suis arrêté à cinq lieues, dans une petite ville où nous avions fait halte autrefois tous les deux, Edmond, la ville de Landerneau. C'est un gros bourg, où il se fait un assez gros commerce, et qui est un lieu de passage pour toutes les marchandises de Brest. Landerneau est autant au-dessus de Lesneven que Chaumont l'est de Landerneau. Il y a là un tout petit collège communal, où le frère de Dottain professe la sixième. Je suis allé le voir, il m'a reçu à bras ouverts : je tombais comme une distraction au milieu de sa vie monotone. Je n'ai pas revu sans un certain plaisir ces lieux où j'avais passé dans des circonstances si différentes. L'air frais de la mer fait toujours du bien, et le jour de mon arrivée, par hasard, le soleil était superbe. On dit qu'il a plu sans discontinuer depuis le mois d'octobre. J'ai ramené ici les beaux jours.

De là, il gagne le collège, où les rigueurs administratives l'ont relégué.

Lesneven tient ce que son nom promet; c'est un misérable bourg assez mal bâti. L'effet de loin est pittoresque, mais la ville est affreuse, et paraît triste. C'est aussi petit et moins bien que Dourdan. La population est sale, comme le sont tous les Bretons, et déguenillée comme un mendiant de Callot. On ne peut faire un pas, sans être assailli de pauvres, qui vous demandent un sou dans le plus inintelligible des jargons; mais on comprend très bien le geste. Quelques-uns de ces misérables sont affreux à voir et font horreur. Je ne puis m'imaginer qu'il y ait tant de misère dans ce pays. Les Bretons font des enfants avec une déplorable facilité, et ne savent plus après comment les nourrir.

Ma propriétaire en a cinq pour sa part: cinq filles, dont l'aînée n'a guère que quatorze ans, et qui sont toutes jolies. C'est, m'a-t-on dit, une bonne femme, qui tient un café, si l'on peut appeler café une chambre ignoble et puante, où les Bretons viennent avaler de grands verres d'eau-de-vie. Avant de louer un appartement chez elle, j'ai demandé à mon principal ce qu'il en pensait; il m'a répondu qu'ici il n'y avait aucun scandale à aller au café, à plus forte raison à loger au-dessus d'un café.

Ma chambre est jolie, grande, avec quatre fenêtres, et ces énormes lits bretons où l'on monte avec une échelle. Elle est planchéiée et frottée, luxe rare dans le pays, où le rez-de-chaussée n'est pas même carrelé. On enfonce, en entrant, dans une terre détrempée, grasse et qui colle aux souliers. Mon escalier est dans ce goût, noir et humide. Il faut passer par là-dessus, sans quoi l'on ne trouverait pas à se loger dans ce pays béni du ciel. Cela me coûte douze

francs par mois, et un franc de service. On dit qu'en Bretagne, la vie n'est pas chère, sans doute pour ceux qui y ont leur ménage ; mais pour l'étranger qui mange à table d'hôte, le prix est le même partout. Il n'y a qu'une pension dans la ville ; je l'ai choisie. Elle coûte cinquante francs, comme partout ; et trente francs pour moi, qui ne prends que mes dîners. Il est vrai qu'elle est servie avec une profusion absurde. Il y a à manger pour vingt personnes, quand nous sommes cinq ou six. J'aimerais mieux deux plats seulement, et que cela coûtât moins cher. Peut-être, si je trouve quelque chose, me mettrai-je, le mois prochain, en pension chez un simple particulier.

Sarcey s'installe... Selon sa coutume, il entreprend de longues promenades aux environs. Et quoique la pluie tombe à flots, il constate que le pays est superbe, qu'il le sera surtout durant la belle saison.

Il semble que Dieu ait mis beaucoup d'eau en Bretagne pour inviter les naturels à se laver. Je n'ai pas encore vu qu'ils fussent très sensibles à cette attention du Créateur.

La mer est à sept ou huit kilomètres; en théorie, c'est peu de chose; mais dans la pratique ordinaire, quatre lieues pour prendre un bain ne laissent pas que de donner à réfléchir. On dit que la grève est admirable. Sarcey ira la voir au premier jour de congé, Mais, auparavant, il a quelques devoirs officiels à remplir.

Vous devinez dans quel esprit il aborde le principal du collège. C'est un religieux. Et Sarcey n'est pas précisément payé pour aimer les prêtres. Cependant son impression est meilleure qu'il ne s'y attendait.

Notre principal, tout prêtre qu'il est, a l'air bienveillant. Mes collègues m'ont dit, en effet, que c'était un bonhomme, avec qui on n'a que de bons rapports, parce qu'on n'en a aucun. Il loge et mange au collège ; il ne m'a pas offert de dîner avec lui à la table commune, et j'en ai été bien aise, j'aurais été forcé de le refuser.

Tous les professeurs, ici, sont prêtres, excepté trois et je suis un des trois. Ils dînent tous ensemble au collège ; je ne me sens pas de force à vivre tous les jours avec des prêtres, sans rien dire. Des trois laïques, l'un est marié, et l'autre est à l'hôtel, comme moi. Je ne connais pas encore les prêtres, et je crois que je ne les connaîtrai guère. Je me bornerai avec eux aux visites de stricte politesse. Je connais un peu plus les deux autres, et je crois que je resterai très froid avec eux ; ils n'ont ni l'un ni l'autre rien de bien distingué dans l'esprit, ni dans les manières. Il me semble qu'ils se sont laissés aller à la vie de petite ville, et que cette vie a agi d'une manière fâcheuse sur leur caractère. Tous deux paraissent aigris et ennuyés : aucun ne m'a plu.

J'ai demandé s'il y avait quelques personnes à voir dans la ville, le juge de paix, le maire, ou des familles riches. Ils ne m'ont rien répondu. J'ai compris qu'ils ne voyaient personne. Ils ont un cercle, j'y suis allé hier par curiosité ; c'est un abominable tapis-franc, où je n'ai pas vu un visage qui me revînt. J'ai regardé la liste : je n'y ai vu ni le juge de paix, ni le notaire (s'il y en a un), ni le maire; j'ai remarqué de plus que les seuls abonnements étaient la *Presse* et le *Siècle*, ce qui m'a fait supposer que c'était la jeunesse mécontente de l'endroit qui avait formé ce cercle.

Je me suis bien juré de ne plus remettre les pieds dans ce bahut. Je ne veux pas faire de l'opposition

en si mauvaise compagnie. On joue le whist d'une façon pitoyable, à un sou la fiche, avec deux de consolation; cela est éclairé avec de la chandelle. Je m'en vais me renfermer chez moi, et travailler dix heures par jour.

C'est effectivement à cette résolution que Sarcey s'arrête. Il vit chez lui, en ours, ou, si vous préférez, en ermite. Son hôtesse est une brave femme, un peu trop méticuleuse; elle ne peut souffrir de voir traîner aucun papier dans la chambre de M. le professeur. Pour ses 13 francs par mois Sarcey est chauffé, blanchi, soigné comme une petite-maîtresse. Il commence à se raccommoder avec les Bretons. « La première impres- « sion n'est pas en leur faveur. On ne les juge que « sur la mine. Mais ce sont de bonnes, de franches « et loyales natures. » Bientôt il goûte, à cette existence à demi cloîtrée, une étrange douceur.

20 avril 1853

Si l'on m'avait dit, il y a deux mois : tu t'en iras au bout du monde, dans un pays sauvage, où tu n'entendras jamais parler français; tu n'auras d'autre société que des prêtres, ou des gens sans éducation, dont les entretiens te feront mal au cœur; tu ne verras pas un visage de femme, et tu ne diras pas quatre paroles dans un jour; tu renonceras au café, au thé, et à tous les extras, quels qu'ils soient; et tu passeras pour un homme fier si tu refuses de prendre sur le comptoir un petit verre d'eau-de-vie, toi qui la détestes; tu passeras ta vie dans ta chambre, au milieu de tes livres, ou sur les grandes routes, causant avec ton bâton, qui sera ton unique compagnon de promenade; tu te coucheras à neuf heures du soir pour te lever à cinq du matin, tu auras dix-huit heures de travail par semaine, et

1.200 francs par an; si l'on m'avait dit tout cela, j'aurais répondu sans balancer que j'aimais mieux crever tout de suite.

Eh bien, tout cela est vrai, et, chose bizarre, jamais, depuis que je suis sorti de l'Ecole, jamais je n'ai vécu aussi heureux; jamais je n'ai joui d'un repos si profond, d'une si douce tranquillité. J'en suis à remercier le ministre de m'avoir envoyé ici. Il me manque quelques livres, mais je vais m'abonner à Brest, où il y a des bibliothèques savantes. Je suis bien fâché, maintenant, de m'être fait expédier mes livres à Lesneven; ce sera une pièce de trente francs et peut-être plus, dépensés en pure perte, sans compter ce qu'ils me coûteront pour le retour. Mais on ne s'avise jamais des choses que lorsqu'il n'est plus temps.

Il me manque bien, parfois, une figure aimée qui peuple ma chambre, mais j'y pense le moins que je puis. Enfin il me manque de l'argent, dans un pays où les fantaisies sont si rares et ne coûtent presque rien : mais plaie d'argent n'est pas mortelle, comme dit le proverbe.

Tout cela est peu de chose; j'ai ici ce qui me manquait à Chaumont, la liberté, une entière, une complète liberté, la liberté de rester chez moi à travailler du matin au soir, sans être obligé de faire ma cour à personne.

C'est en Bretagne, c'est dans un séminaire que j'ai trouvé la tolérance. Je commence à me réconcilier avec les prêtres. Notre principal est un si digne homme. Déjà vieux, maigre et d'une figure ascétique, mais l'air si bienveillant, la parole si douce sans être mielleuse ni hypocrite, le regard intelligent et ouvert, je l'ai aimé du premier coup. Il nous laisse agir comme bon nous semble, et ne se mêle de nos classes que pour tout approuver. Les autres

prêtres, mes collègues, ont l'air commun : des visages de paysans, bouffis avec un air béat, l'encolure d'un bœuf et les extrémités courtes. Un seul m'a paru trancher avec les autres, et m'a rappelé la figure fine et distinguée de l'abbé Odinot. Mais je me défie des prêtres qui ont cet air délié, je les crois intrigants; j'y ai été pris.

Je n'ai pas encore fait de visite dans la ville, et je crois que je n'en ferai pas. J'ai les cancans en horreur, et je vois par ma table d'hôte, où j'écoute sans ouvrir la bouche, que Lesneven a ses coteries, comme Chaumont, comme Dourdan, comme toutes les petites villes. Je ne veux pas m'en mêler; je passerai pour un loup, mais cela m'est égal; j'ai autre chose à faire que de prendre parti pour le maire ou pour l'adjoint.

Ainsi les semaines s'écoulent. Sarcey est insensible à la fuite du temps. Il devient poète : « Les gens qui rêvent au fond d'un bateau ne sentent pas qu'ils avancent. Les arbres filent sur la rive et les jours passent sans même qu'on s'en doute. » Il est au mieux avec M. l'abbé, le principal du collège, et compose pour sa fête des vers latins, « bien jolis », qu'un élève doit envoyer sous son nom. Aucune ambition ne le trouble. « Je ne m'occupe point de l'avenir, écrit-il à « sa mère. Je ne le vois pas si sombre. Tant qu'on n'est « pas marié, je ne vois pas quels chagrins on peut « avoir. Je trouverai toujours bien à gagner de quoi « vivre; je ne veux rien davantage. »

Il est optimiste. Il est heureux.

De menus événements interrompent la monotonie de cette calme existence. C'est une excursion à Brest, c'est une promenade en mer. Un soir, dans l'auberge où Sarcey prend ses repas, débarque un commis-voyageur. Et voilà toute la ville sens dessus dessous :

9 juin 1853 .

Je ne vois qu'un commis-voyageur qui est arrivé ces jours-ci à Lesneven. C'est son pays de prédilection, et il y passe quinze ou vingt jours chaque année. Il connaît toute la France et étonne toute la table d'hôte. Personne ne lui peut parler d'un individu qu'il ne cite son père, sa femme, son commerce, etc. Parbleu ! me suis-je dit, voilà un homme bien répandu; mais je m'en vais l'attaquer, et je parlai de Dourdan.

— Ah ! Dourdan, je connais très bien.

Et il me cita quatre ou cinq personnes, ses amies intimes.

Il est vrai qu'il m'appelle déjà son ami, et même son cher ami. Bon enfant, du reste, rieur, et vous offrant petits verres et vin chaud. Il a une blague incroyable, qui m'amuse. C'est un curieux original, qui a rompu la monotonie de nos dîners.

Un autre jour, c'est M. le recteur qui se fait annoncer à Lesneven. Ceci est plus grave :

Nous avons eu avant-hier la visite du recteur; il est venu dans ma classe; mes élèves n'ont rien répondu, mais j'ai eu de l'esprit pour tout le monde. Le soir, il y a eu dîner chez le principal : cela a été froid. Ces messieurs semblaient s'être donné le mot pour ne rien dire; il n'y a guère que moi qui aie soutenu, deux heures durant, la conversation. Le recteur a dit à Moxion, mon collègue laïque de seconde, qui le connaît très particulièrement, que je paraissais avoir bien de l'instruction et du talent.

Autrefois de pareils éloges m'auraient fait plaisir; mais je méprise si parfaitement ce recteur, qui est bonhomme, mais de nulle valeur, comme tous les gens de l'administration, que les siens m'ont

laissé froid et indifférent. Un recteur peut tout pour vous nuire, il est impuissant à faire le bien. Ce qui est bien curieux, c'est qu'il ne sait pas pourquoi je suis à Lesneven. Il l'a demandé à Moxion, en se plaignant de l'administration supérieure qui le laissait dans l'ignorance.

Ce qui me ferait croire que ce n'est pas une comédie, c'est qu'il m'a vu aussi barbu qu'homme peut l'être, et qu'il n'y a pas pris garde. Ici la circulaire sur les barbes n'est pas observée.

Au début, Sarcey supposait que M. le principal était chargé de le surveiller et d'adresser sur lui un rapport au ministre. Mais ces préventions ne tardent pas à tomber. M. le principal soigne ses rosiers; il est tout à fait détaché des affaires de ce monde. Et à son contact, l'ardent normalien, l'impétueux révolté de Chaumont s'apaise. Il apprend la mansuétude. Comme on ne cherche plus à opprimer sa conscience et qu'on le laisse absolument libre, il redevient modéré.

Oui, Sarcey se transforme, sous l'action lénitive de ce climat. Il montre dans toutes les circonstances de la vie une patience, une longanimité qui l'étonne lui-même. Tel accident qui l'eût mis en fureur, s'il se fût produit dans l'atmosphère échauffée et passionnée de Chaumont, lui arrache à peine un sourire.

12 juillet 1853

J'ai eu une petite histoire avec mon principal, qui aurait pu dégénérer en querelle, si je n'étais devenu doux et majestueux comme une tête de vieillard. Ce bonhomme me fait dire que c'est l'habitude de faire jouer une pièce aux élèves de rhétorique, et qu'il me prie de la choisir. Je lui fais répondre par l'abbé Coannec (c'est son porte-parole, son bras droit) que je ne sais ni ne veux choi-

sir une pièce, qu'il nous envoie celle que nous devons jouer et que je me charge du reste.

Le principal me fait assurer qu'il n'y entend rien, qu'il s'en remet entièrement à moi, etc., je refuse encore, mais on insiste tellement que j'accepte. Je cherche dans mes souvenirs, et je me rappelle que le *Secrétaire et le Cuisinier*, de Scribe, n'a qu'un petit rôle de femme, facile à supprimer. Il y a du spectacle et du gros sel, il y a des couplets, et j'ai deux voix agréables dans ma classe, et un maître de musique dans l'établissement. Enfin, ce n'était qu'un petit acte, et il nous restait un mois pour l'apprendre.

Je lis la pièce aux élèves, qui ne s'étaient jamais vus à pareille fête : ils s'arrachent les rôles, je les leur distribue, et je m'entends avec le maître de musique.

Cependant le principal me fait demander la pièce, cela était trop juste. Je la lui envoie, et deux jours après, je reçois le livre des mains d'un élève, qui me dit que le principal n'en veut point. J'étais stupéfait de ce sans-façon. Tu penses bien que je ne vais pas chez lui, puisqu'il n'avait pas daigné me prévenir lui-même, ni me dire pourquoi il refusait une pièce, après l'avoir demandée.

Deux jours se passent : je rencontre l'abbé Coannec qui me dit :

— Eh bien ! et cette pièce ?

— M. le principal a refusé la mienne; qu'il nous en choisisse une autre, et, bien que les élèves aient déclaré qu'ils ne joueraient pas, je me fais fort de la leur faire apprendre, quelle qu'elle soit. Mais je ne veux plus me mêler de rien.

Là-dessus, Coannec me prie d'aller chez le principal, de m'entendre avec lui; moi je répondais toujours :

— Si M. le principal a besoin de moi, qu'il me le dise, mais je n'irai certes pas le trouver de moi-même.

Enfin, il me presse avec tant d'insistance que j'y vais. J'ai su enfin pourquoi il n'avait pas voulu de ma pièce : d'abord, il demandait trois actes; ensuite des couplets, à ce qu'il prétend, sont trop difficiles à chanter; en troisième lieu, le vaudeville est ennuyeux et sans esprit. J'ai eu la patience de lui entendre développer ces trois absurdités, sans répondre un seul mot.

— Voilà qui est bien, lui ai-je dit enfin; mais quelle pièce avez-vous choisie?

— Mais voyez vous-même.

— Oh! non pas, je ne m'y connais point.

— Ni moi.

La conversation a duré sur ce ton au moins un gros quart d'heure. Enfin, impatienté, je lui ai dit :

— Vous voulez une pièce en trois actes, sans couplets et sans femmes : prenons les *Fourberies de Scapin*. Je retrancherai les personnages de femmes, les plaisanteries scabreuses, et les coups de bâton sauveront la pièce.

— Eh bien, faites ce travail, vous me l'apporterez, et nous verrons après.

— Ah! mais non, monsieur le principal; vous connaissez Molière, il me faut un oui ou un non.

— Je voudrais voir, réfléchir...

— Quand faudra-t-il venir prendre vos ordres?

— Vous croyez donc que cela pourra marcher? Si vous êtes sûr...

— Je ne suis sûr de rien : Je crois, au contraire, qu'ils joueront beaucoup plus mal une comédie de Molière qu'un vaudeville de Scribe; mais il faut se décider tout de suite, parce que le temps presse.

— Eh bien! faites ce que vous voudrez.

— Cela veut dire que je dois prendre les *Fourberies de Scapin?*

— Mais je ne sais pas, je ne puis dire.

Nous étions debout; je pris en riant une chaise, et je m'y assis résolument en lui disant :

— Monsieur le principal, je ne sors de chez vous que je n'aie un oui ou un non.

— Eh bien ! oui, me dit-il.

Et je partis.

Il y a six ans, je l'aurais envoyé promener dix fois pour une.

Ces gueux d'élèves ! ils ne peuvent pas apprendre une leçon de dix lignes; et en trois jours, ils m'ont appris, presque sans faute, deux actes, et quels actes ! Cela sera bien mal dit : ils y mettent pourtant beaucoup de bonne volonté; mais il n'y en a pas un qui ait l'air de comprendre et de saisir les indications que je leur donne.

La représentation eut lieu. Jamais le collège et la ville de Lesneven n'en avaient vu d'aussi brillante. Les interprètes furent acclamés, et avec eux le jeune professeur qui leur servait à la fois d'impresario, de metteur en scène et de souffleur.

L'été s'avançait. A la veille des vacances, un inspecteur général qui se rendait à Brest eut l'idée de s'arrêter en chemin et de pousser jusqu'à Lesneven. Grand émoi parmi les maîtres, qui n'étaient pas accoutumés à ce genre de visites. On conduisit M. l'inspecteur dans la classe de Sarcey. C'était apparemment la meilleure.

J'y ai mis, comme tu penses, un grain de coquetterie. Ç'a été très amusant. Mes élèves sont restés bouche close. Mais je répondais pour eux et j'ai assuré à M. l'inspecteur que leur silence provenait d'une invincible timidité. Il n'en a pas été dupe.

Mais il m'a demandé obligeamment d'où je venais, s'est informé avec sympathie de mes états de service et a pris des notes qui, à ce que je présume, sont excellentes. Cette séance s'est terminée par un dîner de cérémonie. Ce pauvre principal était aux cent coups. Il m'a supplié de sortir tout ce que j'avais d'esprit pour animer le repas et distraire, par une conversation vive et animée, M. l'inspecteur général.

— Je suis un très mauvais convive, m'a-t-il dit.

Entre nous, je crois bien qu'il y a, dans son fait, un peu de mauvais vouloir. L'Université n'est pas en odeur de sainteté. Et notre principal ne veut pas sortir des limites d'une froide correction. Effectivement, il a été simplement poli et n'a guère adressé à l'inspecteur que quelques mots en lui offrant les plats qui passaient sur la table. Tous les autres restèrent muets comme des poissons. On eût dit un réfectoire de moines trappistes. Le malheureux inspecteur général s'est rejeté sur moi, et, deux heures d'horloge, car les dîners sont longs en province, nous nous sommes relancé la balle, causant pour tout ce monde, qui ne fonctionnait que de la mâchoire. Mais comme il en fonctionnait bien! La chère était délicate. Et nos séminaristes lui ont fait honneur. Nous sommes venus à bout, tant bien que mal, de cette soirée qui a mis en pleine lumière l'antipathie de l'esprit laïque et de l'esprit clérical.

Sarcey trouvait, malgré tout, un si vif agrément à ces joies tranquilles de Lesneven, qu'il demanda au ministre de les lui laisser goûter une année encore et de prolonger son séjour en Bretagne. Cette requête ne fut pas prise au sérieux. On la jugea ironique et impertinente. On y répondit, en expédiant le postulant à l'autre bout de la France, à Rodez. C'est l'avant-dernière étape de sa vie de pédagogue.

# XIV

Rodez. — Le voisin de Sarcey. — Psychologie des Rhuténois et des Rhuténoises. — L'affaire Fualdès. — Sarcey et la discipline. — Histoire d'une paire de gants. — Un scandale. — Le sermon. — Le perruquier-poète Jasmin, portrait d'après nature. — Les notes de M. l'inspecteur général. — Coup d'œil sur le dossier de Sarcey.

Nous avons vu que Sarcey prenait goût à la solitude de Lesneven. Il accueillit sans aucune joie l'ordre ministériel qui l'en arrachait et l'envoyait à l'autre bout de la France. Son arrivée à Rodez se ressentit de cette déception. Elle fut maussade. La ville lui parut triste, renfrognée, vilainement bâtie, peuplée d'indigènes assez peu gracieux. Pour comble de malheur, il y apportait un rhume, contracté durant ce trop long voyage. Les wagons de troisième classe, à cette époque, n'étaient pas chauffés. Il se chercha un gîte ; là encore, il n'eut pas de chance :

Je vis comme un anachorète : du bouilli et des œufs le matin, du pain et du fromage le soir. Cela me coûte 40 francs par mois. On est toujours victime de son bon cœur. Je me suis mis dans une déplorable pension pour sauver de la misère une pauvre femme, que son mari avait abandonnée avec deux enfants sur les bras; cette histoire m'a touché. Aujourd'hui, j'y reste parce que j'y suis, et l'on ne m'y reprendra plus. Personne n'est plus facile à nourrir que moi, mais je voudrais pourtant n'en être pas réduit à regretter la pension Massin. Je donnerais tout au monde en ce moment pour une

côtelette de mouton; mais en ce pays on mange de l'agneau, du chevreau, et en guise de bœuf on nous donne, à ce qu'il paraît, du veau qui se déchiquette et tombe en morceaux quand on y touche. Il n'y a guère que le vin qui soit passable. Et cela est quelque chose, dans un temps où il coûte si cher.

Il ne logeait pas seul chez la bonne dame. Elle hébergeait un de ses collègues, un certain M. H..., dont le nom revient à chaque instant sous sa plume, et dont la silhouette mérite d'être esquissée. C'était le type du vieux régent de collège, aigri, quinteux, redouté comme la peste, d'ailleurs plein de malice, mais absolument dénué de coquetterie et de propreté corporelle.

Je n'ai rien de bon à te dire de mon voisin. Nous ne sommes pas fâchés; il y a mieux, je suis le seul de ces messieurs qui lui parle; tous les autres lui ont signifié qu'il eût à ne jamais s'occuper d'eux. Je ne sais si tu connais une assez jolie pièce de Picard intitulée *Tatillon* : H... est M. Tatillon, en pis. Il a cent défauts, mille travers, et je ne lui connais pas une qualité. Ce qui est déplorable, c'est qu'il n'a jamais eu de cœur; c'est le plus lâche et le plus vil des égoïstes. Je l'aurais déjà mis pour toujours à la porte de chez moi, si je n'avais pris pour principe qu'il ne faut se brouiller avec personne.

Du reste, nous sommes assez froids ensemble : il rampe devant moi, parce qu'il sait qu'un seul mot de ma bouche le perdrait sans remède, et j'en ai quelque pitié. Tous ces messieurs sont déchaînés contre lui, et ne l'épargnent qu'à ma considération. A table, il ne dit plus un mot, mange vite et silencieusement, et s'en va. Tout le temps qu'il est à table, personne n'ouvre la bouche, même des choses

les plus indifférentes; lui parti, la conversation commence. Nous le laisserons absolument seul l'année prochaine, et le mettrons à la quarantaine du silence. Dans le pays, tout le monde le déteste, et le collège aurait peut-être vingt élèves de plus, s'il quittait. J'en connais deux pour ma part, qui, pour le fuir, iront faire leur rhétorique à Toulouse. Le proviseur le sait, car il m'en a parlé. Mais il a compassion de cet homme, qui est plus fou que méchant. Si on le renvoie de Rodez, il sera impossible de le replacer : il a fait dix collèges en huit ans! et il a été chassé de partout par la haine de ses collègues.

Je puis dire avec vérité que je suis peut-être le seul qui soit capable de vivre avec lui porte à porte une année entière. Il est malheureux de la haine qu'il inspire, vit seul comme une bête farouche, les cheveux longs, affreusement sale, la barbe hérissée, avec un regard clignotant comme celui des hiboux, et tout le monde s'enfuit de lui quand il approche. Je me tuerais si j'étais ainsi; mais il ne le fait pas, parce que, m'a-t-il dit, personne ne le regretterait, « pas même vous », a-t-il ajouté.

Je n'ai rien répondu, et il a fait une laide grimace. Note qu'il est plus avare qu'Harpagon, qu'il se ferait fesser pour un écu, qu'il a cent manies désagréables, dont la moindre est de manger plus salement qu'un porc, avec ses doigts, faisant claquer ses mâchoires et rotant à table, qu'il ne change jamais de linge et empeste sa chambre, qu'il a des indigestions pour avoir trop mangé, qu'il dévore à lui seul les trois quarts d'un plat qui doit servir à huit personnes; que te dirai-je enfin? Je ne lui vois pas une qualité, qu'un peu d'esprit peut-être, et sur certains sujets, et il a plus que des vices : car on peut avoir des vices dont les autres ne souffrent pas, et il n'y a

pas un de ses défauts qui ne soit à charge à ceux qui l'entourent.

Il me faut le caractère facile dont m'a doué la nature pour passer mon temps près de lui ; mais je ne recommencerai pas.

Tu vois que je puis regretter le voisinage de Dottain.

Le premier soir où cet homme terrible dîna avec Sarcey, il lui chanta la complainte de Fualdès. Et, se penchant à son oreille (Sarcey se fût passé d'une telle familiarité), il ajouta :

— Les habitants de Rodez sont capables de tout. Tenez-vous sur vos gardes.

Sarcey avait trop de sens pour ajouter foi à d'aussi absurdes calomnies. Pourtant elles ne laissèrent pas d'agir sur son esprit. Et nous en recueillons l'écho dans ses lettres :

24 octobre 1853

Je commence à connaître un peu le caractère du Rhuténois, d'abord par mes élèves. Il est bien remarquable que ce soit surtout au lycée qu'on peut étudier les pères et les mères. A Chaumont, il suffisait de voir une ou deux classes pour connaître à fond les mœurs et les habitudes du pays.

Tu te rappelles sans doute le procès Fualdès ; tu sais avec quelle froide cruauté six hommes se réunirent pour en égorger un autre ; un enfant les a vus ou a pu les voir, ils ne se déconcertent pas ; ils proposent à la mère, avec un véritable sang-froid, 400 francs pour tuer la petite fille, et la mère accepte avec la même indifférence. Une femme les a entendus d'un cabinet, l'un d'eux trouve tout simple de la tuer, l'autre lui représente tranquillement qu'on sera fort empêché de deux cadavres. La jus-

tice se mêle de l'affaire. Les témoins disparaissent les uns après les autres empoisonnés; on vient de retrouver les corps des joueurs de vielle, qui ont été assassinés. S'il faut en croire les habitants, dix ans après l'affaire il y avait encore des témoins qui mouraient d'une mort mystérieuse.

Eh bien ! cette froide férocité, cette longue et impitoyable rancune, cet esprit de suite qui calcule toutes les chances et qui, une fois l'affaire entamée, ne s'arrête plus devant rien, cette indomptable assurance de Bastide aux assises devant d'accablants témoignages, c'est là tout Rodez.

Il est impossible de rien voir qui peigne mieux le pays. Même encore aujourd'hui ce nom de Fualdès pèse sur la ville. Il ne faudrait pas le prononcer trop haut, on risquerait un coup de couteau, ou tout au moins une volée de coups de bâton; on n'en parle que portes closes. Il y a un Bastide en seconde, un Jausion en rhétorique; je dîne tous les jours avec un de Laboulie, dont le père fut un instant accusé du meurtre. A toutes les enseignes, on voit les noms des témoins de cette déplorable affaire. Le fils de notre hôtesse a le livre où se trouve ce procès; on n'en trouverait peut-être pas d'autre exemplaire à Rodez. Tous ont été brûlés ou ne sortent pas du coin de la bibliothèque où l'on cache la *Guerre des dieux*. Je n'ai pu l'avoir qu'en jurant de ne pas le laisser traîner sur mon bureau. Sans quoi je me serais fait à lui et à moi une mauvaise affaire.

Tu pourras lire ce procès, mais tu ne le comprendras pas, si tu n'as pas vu les Rhuténois, si tu ne connais pas leur caractère. Encore aujourd'hui, ce sont des sauvages, des espèces de Mohicans, comme les représente Cooper, froids et patients, rusés et féroces.

De là, il passe au portrait des écoliers qui sont commis à sa garde :

Nos élèves sont foncièrement méchants. Mon vieux voisin m'avait prévenu. Il m'avait dit :

« En arrivant, frappez tout d'abord ; donnez des pensums, sans emportement ni colère ; ils chercheront à vous user, usez-les ; ne faites jamais une concession ; soyez froid et implacable avec eux, ou vous êtes perdu. Ils ne seront tranquilles que lorsque vous les aurez matés. »

Il m'en dit bien long dans ce sens et me cita des exemples à l'appui. J'aurais dû le croire. Mais je me rappelais qu'à Chaumont j'avais mené dix-huit mois ma classe sans pensum ; qu'à Lesneven, j'étais venu à bout par la douceur de vaincre l'entêtement breton.

« Parbleu ! me disais-je, les Rhuténois ne doivent pas être plus difficiles. »

Je me trompais, et les physionomies seules auraient dû m'avertir. Tu ne saurais t'imaginer ces visages durs et froids, de vrais visages de montagnards avec un regard rusé, un mélange de renard et de loup. Je n'avais pas fait quatre classes que le surveillant général (nous n'avons pas de censeur) vint à moi et me dit avec beaucoup d'amitié que, dans huit jours, si je continuais ainsi, je ne serais plus maître chez moi, que tous les professeurs qui leur arrivaient de Paris faisaient la même école, que j'eusse à changer de système, etc. Moi qui voyais la classe marcher, je n'en crus rien et allai mon train. Tout le monde avait raison contre moi. Mes élèves se taisaient, mais c'était pour m'étudier. Ils avaient vu combien j'étais bon enfant, facile à m'attendrir aux larmes, combien j'accueillais une bonne plaisanterie et pardonnais à la mauvaise.

Trois jours après, deux de mes gaillards ouvraient la campagne, puis un troisième, un quatrième. Je vis bien vite que, si je laissais les choses aller, j'étais débordé. On ne faisait pas de bruit encore, mais je sentais qu'on n'en était pas loin. J'allai droit au proviseur, et lui contai mon embarras :

— Je vous avais fait prévenir, me dit-il en souriant, mais il a fallu que l'expérience vous intruisît. Votre système est détestable ici. On ne tient les élèves que par la peur. Donnez peu de gros pensums, mais donnez-en tous les jours.

Je fis aussitôt volte-face ; à la classe suivante, un méchant gamin partait au cachot ; il y est resté cinq jours, au pain et à l'eau, dans une chambre humide et sans feu, avec des carreaux cassés, avant de vouloir faire un pensum insignifiant. Et c'est un boursier. Cela te donne une idée de cet entêtement montagnard. Pour les autres, j'en mets régulièrement un ou deux au piquet, toute la classe; un ou deux autres y sont toute l'étude et toute la récréation.

Aujourd'hui dimanche, j'en ai quatre en retenue, toute la journée. Je suis devenu sombre, froid, ne passant pas un signe de tête, et l'on entendrait une mouche voler dans la classe. Il paraît qu'il faudra trois mois de ce régime avant que je sois maître de faire chez moi tout ce qu'il me plaira.

Voilà un Sarcey que nous ne connaissiens guère, un Sarcey qui ne rit plus, un Sarcey qui terrifie les jeunes Rhuténois et les condamne à coucher sur la paille humide. Est-ce là notre Sarcey ? Un triste événement contribue à entretenir en lui cette morose humeur. Il apprend que son père, dépossédé de la charge de greffier dont il était titulaire depuis plus de vingt ans, est tctalement ruiné.

Novembre 1853

Je reçois à l'instant ta lettre du dimanche 23. J'avoue que j'ai été tout étourdi de ce nouveau coup de la fortune. Il est difficile de voir un malheur plus cruel et plus immérité. J'ai vu, par le chagrin que j'éprouve, combien on est fort contre ses propres disgrâces, et faible contre les disgrâces des gens qu'on aime. Que veux-tu que je te dise? Il faut prendre courage, il faut se serrer contre les autres. Tant que nous serons tous les quatre sur terre, nous aimant, et nous aidant, il n'y aura que demi-mal. Tu te souviens d'un vieux proverbe : « Plaie d'argent n'est pas mortelle ! » et, quant à l'honneur, quoi que tu dises, je crois que nous pouvons encore répéter le mot de François I<sup>er</sup>. L'honneur est d'abord l'estime qu'on a de soi-même, puis l'estime qu'en ont les autres. Ni l'une ni l'autre n'est entamée. Nous pouvons encore mépriser les fripons heureux, et mon père, en tombant, emporte la sympathie de tous ceux qui l'ont connu. Ce n'est qu'une perte d'argent; il est vrai que celle-là est terrible. La position n'était déjà pas belle auparavant; que doit-elle être aujourd'hui?

Et pour consoler sa mère, et lui donner du courage, il lui envoie de meilleures nouvelles de Rodez :

Je pourrais te dire qu'ici, tout va bien. Je suis au mieux avec le proviseur qui, je le sais de bonne source, a pour moi une estime toute particulière; au mieux avec sa femme, une Parisienne pur-sang, qui s'ennuie à périr dans Rodez, et est enchantée qu'on aille faire avec elle un bout de conversation et un peu d'esprit.

Sarcey a mille sujets de peine. Mais un sourire de

jolie femme suffit à les lui faire oublier. Et déjà, obéissant à son penchant naturel, il redevient optimiste.

Cependant, la vie que l'on mène en la cité rhuténoise n'est pas très divertissante. Entre deux visites à l'aimable « proviseuse », Sarcey dévore les journaux. C'est sa principale distraction.

23 mars 1854

Je lis les *Débats*, qui me coûtent dix sous par mois. Il est vrai que nous n'avons pas les nouvelles dans leur primeur ; mais un jour plus tôt, un jour plus tard, c'est beaucoup à Paris, ce n'est rien à Rodez. Je trouve le *Siècle* chez un collègue, et je suis assez exactement le *Charivari*. C'est ce dernier journal qui exprime le mieux mes convictions politiques. Aussi deviens-je grand politiqueur. Il est rare qu'à notre table, l'un de nous ne remanie pas la carte de l'Europe, entre la pomme et le fromage. Le fromage est excellent, c'est du roquefort.

Parfois, le dimanche, un rentier de la ville, ou quelque gros fonctionnaire donne à danser. Et Sarcey, qui est devenu très agile valseur, n'a garde de manquer à ces réunions.

Mars 1854

Notre hiver a eu ses plaisirs, plaisirs rares, mais on prend ce qu'on a. Il y a eu un bal chaque dimanche, et c'est beaucoup à Rodez, où les jeunes filles ne vont point au bal, où les jeunes femmes sont rares, et se croient obligées d'avoir une toilette nouvelle à chaque bal.

Voyez pourtant ce que peut l'habitude ! je connais assez particulièrement une dame d'infiniment d'esprit et de raison, qui a une fille de dix-huit ans assez jolie. Elle se plaignait à moi que les jeunes

filles n'allassent point au bal; je lui dis qu'il y avait un moyen bien simple de détruire cette absurde coutume, c'était de donner la première l'exemple, qu'elle était femme de tête, et que cet exemple serait suivi. Elle branla la tête et me dit qu'il fallait bien faire comme tout le monde.

— Et si tout le monde fait comme vous ?

— Oui, mais tout le monde ne fera pas comme moi, et l'on me jettera la pierre.

Au fond, cette dame a raison; c'est qu'ici il y a une Société de la Vierge, comme il y a des pénitents noirs, gris, blancs, et que toute jeune fille qui danse est rayée de la confrérie.

Tour à tour M. le maire, M. le Trésorier attirent chez eux le jeune professeur, dont ils apprécient le caractère enjoué et la rondeur communicative. Mais voilà que Sarcey, par une fatale étourderie compromet sa réputation naissante.

Il faut que je te conte ma dernière mésaventure. J'étais invité chez M. le Trésorier qui est un gros personnage. Un de mes collègues qui se rendait au · me presse de l'accompagner. Ne voulant pas le faire attendre, j'emporte par mégarde des gants de couleur, au lieu des gants blancs que j'avais préparés. Et quand je m'aperçus de ma méprise, il était trop tard pour la réparer. J'étais déjà dans le salon.

— Eh quoi, me dit mon ami, y pensez-vous ?

Tous les regards de toutes ces dames étaient fixés sur mes mains. J'en avais une sueur froide dans le dos. Je m'en suis tiré comme j'ai pu et j'ai fait bonne contenance. Mais le scandale est énorme, et Rodez en cause depuis huit jours.

Je suis déshonoré...

Le coupable n'a qu'un moyen de se relever dans l'opinion : c'est de montrer beaucoup d'humilité et de fréquenter en des lieux édifiants. Il se décide à aller au sermon :

Le carême, ici comme partout, a coupé court à toutes les fêtes. Nous n'avons d'autre récréation que deux capucins qui prêchent aussi bien l'un que l'autre. J'y suis allé une fois. J'en reviens toujours à mon refrain : si l'un de nous, quel qu'il soit, se mêlait de prêcher, il s'en tirerait bien mieux que tous ces gens-là. Ces capucins font pourtant beaucoup de conversions: ils confessent toute la ville, et il ne serait pas prudent d'en dire du mal. On appelle cela une mission.

C'est la seconde depuis le commencement de l'année: nous avons eu, vers le mois de janvier, un jésuite, qui a eu aussi un succès énorme. C'est lui qui a prêché contre un certain bal de souscription que le maire avait pris sous son patronage. Le jésuite a défendu aux pénitentes d'y aller : le maire a forcé les maris d'y amener leurs femmes. Force est restée à la loi. Le bal a été nombreux et gai; il n'y a eu que les dames de la Société de Saint-Vincent-de Paul qui s'en soient abstenues. Il coûtait 20 francs d'entrée, au profit des pauvres. J'y étais, et j'ai eu la chance de regagner mes 20 francs à l'écarté.

Et c'est ainsi, qu'à Rodez, les mois s'écoulent...

Un soir, grande rumeur dans la ville. L'illustre perruquier-poète Jasmin, la gloire du Languedoc, l'émule de Mistral... que dis-je !... le rival de Lamartine, fait annoncer par les hérauts qui le précèdent qu'il dira de ses vers, le lendemain, au théâtre. Vous pensez bien que Sarçey s'empresse de se rendre à cette cérémonie.

Nous avons eu Jasmin. Tu ignores peut-être ce qu'est Jasmin. C'est un perruquier qui, un beau jour, s'est réveillé poète. Il a fait des vers patois; on dit qu'ils sont fort jolis; et l'Académie française, qui comprend sans doute fort bien le patois, a couronné ses poésies l'année dernière.

Dans le Midi, c'est un enthousiasme : Jasmin est le poète national. On ne le lit pas, mais il s'en va de ville en ville, lisant ses pièces, et il y a toujours à ses séances une foule immense. Il faut tout dire : le bénéfice est pour les pauvres, il ne touche que ses frais de voyage, et la gloire. La tête lui a tourné d'applaudissements; il a une fatuité naïve qui amuse dix minutes, et devient bien vite insupportable.

J'ai eu le plaisir de m'ennuyer, l'autre jour, avec tout Rodez, pour mes quarante sous. Il nous a lu à peu près trois ou quatre mille vers, peut-être davantage. Vois-tu M. de Lamartine lisant *Jocelyn* dans une séance ? Il y avait des intermèdes de musique.

— Taisez-vous, dit-il aux musiciens, on vous entendra un autre jour; je m'en vais lire un petit morceau.

On l'applaudit à un passage :

— C'est beau, cela, dit-il; eh bien! vous allez voir, ça va être encore bien plus beau tout à l'heure.

On admire beaucoup sa déclamation, je la trouve déplorable. Il a le grand geste des hommes du Midi, il rit aux éclats, il pleure et s'essuie les yeux, il se jette à genoux, il joue sa poésie des pieds, des mains, de tout le corps. Il peut se faire qu'une déclamation pareille aille aux natures mobiles et passionnées du Midi, mais elle est en complet désaccord avec ses vers, qui sont tendres et doux. J'en connaissais une pièce, que j'avais étudiée la veille

avec une traduction; il est difficile de dénaturer avec plus d'inintelligence la physionomie d'un morceau. La sienne est très expressive, quand il s'anime; au repos, elle a la distinction d'un garçon coiffeur.

Il était au bal chez le receveur; il y a été insupportable, de l'aveu même de ses plus chauds admirateurs, ne parlant que de lui, se comparant à Homère, racontant ses triomphes obtenus, parlant de sa muse, etc. Il semble qu'on ait fait pour lui le fameux vers :

Poète et Gascon, il aura du bâton.

Deux jours après lui arrivait à Rodez un pauvre jeune homme, l'œil intelligent et l'habit râpé, premier prix de violon au Conservatoire, qui a voulu donner un concert. La soirée de Jasmin a donné la somme, énorme pour Rodez, de 1.200 francs. Nous n'étions pas cent au concert de ce malheureux artiste, qui avait pourtant un admirable archet. Toutes ces dames, dont pas une n'entend un mot de patois, se pâmaient aux vers du perruquier : elles étaient douze bien comptées au concert.

La vogue! la vogue!

Jasmin a eu les honneurs d'un article et d'un portrait dans la *Revue des Deux-Mondes*, tous deux flattés, et de quelques plaisanteries, assez vraies, dans le *Charivari*.

Jasmin s'éloigna pour courir à de nouveaux triomphes, et la ville retomba dans sa torpeur. Sarcey se remet d'arrache-pied au travail et prépare son agrégation. « Il est dur, à mon âge, de faire encore des » dissertations latines et des vers latins. Mais j'ai » plus à me plaindre de moi-même que du sort. Pour- » quoi n'ai-je pas réussi la première fois ? Le hasard » ne m'a guère favorisé, mais j'aurais dû corriger les

» erreurs du hasard. » Il finit par s'intéresser à ces études sévères.

Ma chère mère,

Je ne m'ennuie pas. Il est triste que tu n'en puisses pas dire autant. Au fond de toute chose, on retrouve le mot de Candide : *Il faut cultiver son jardin.* Espérons encore que la Providence t'en enverra un, et je souhaite qu'il soit toujours fleuri.

En cultivant son jardin (c'est là le dernier mot de sa philosophie) il se divertit à observer les mœurs provinciales.

Nous faisons de fort belles processions tous les dimanches. Toutes les femmes en grande toilette vont se promener derrière une châsse, qui fait tomber la pluie ou luire le soleil, selon les besoins du département; mais la châsse qui a déjà eu tant de peine à nous amener un peu de pluie en mai, en a plus encore à la faire cesser en juillet. Les pénitents blancs sont pourtant d'un bien bel effet.

Les avocats de ce pays sont assez tristes. J'ai eu deux fois la curiosité d'aller aux assises. Il n'y avait malheureusement pas de procès Fualdès. Deux notaires avaient fait un faux : le plus célèbre avocat de Montpellier est venu les défendre et les a sauvés en achetant le jury. Le plus célèbre avocat de Montpellier vaut ceux de Rodez. Dans toute l'affaire, il n'y a eu qu'une chose bien dite, c'est le résumé du président. Il était simple, de bon goût, et n'avait que le tort d'être un vrai réquisitoire contre lès accusés.

Ce sont là mes plaisirs... Tu me répondras, comme dans Racine :

Eh ! quoi ! Vous n'avez pas de passe-temps plus doux ?

Mon Dieu, non. Le temps passe, je ne saurais dire comment, avec une effrayante rapidité. La classe me prend une assez bonne partie de mes heures, l'agrégation m'occupe le reste. J'ai laissé tomber mes relations avec toute la ville. Je n'en ai conservé qu'avec la femme du maire; elle est infiniment aimable, a de l'esprit, du goût, et est Parisienne. Si je suis renvoyé ici l'année prochaine, ce sera la plus agréable de mes distractions. Elle me doit présenter dans la société aristocratique de l'endroit : elle-même est aristocrate, et passe pour fière. Cela m'a fait un très bon renom d'être reçu presque intimement chez elle.

Avant les vacances, eut lieu la visite annuelle des inspecteurs. Les élèves de Sarcey restèrent muets comme des carpes. M. l'inspecteur général daigna néanmoins manifester son contentement :

Il me prit à part et me dit que la quatrième n'était pas mon fait, qu'il demanderait pour moi une classe plus élevée. Ce compliment était moitié figue, moitié raisin, car il me laissait clairement entendre que je m'étais assez mal acquitté des fonctions dont on m'avait chargé. Du reste, il m'a témoigné une bienveillance extrême, et à laquelle je ne m'attendais guère, car je ne le connais pas. Il m'a parlé de mon affaire de Chaumont et de ma lettre, m'a dit qu'il était très fâché qu'on eût transformé une peccadille (c'est son expression) en affaire d'Etat, et m'a engagé à être plus circonspect à l'avenir.

J'ai écouté de toutes mes oreilles et ai dormi sur l'une et sur l'autre. Toutes les notes, bonnes ou mauvaises, disparaîtront dans le succès ou l'échec que me réserve l'agrégation. J'ai, à ce qu'il me semble, quatre-vingt-dix-huit chances sur cent

pour être reçu, mais j'en avais quatre-vingt-dix-neuf il y a deux ans.

Le naïf Sarcey avait tort de compter sur la mansuétude de M. l'inspecteur général. Elle n'était qu'apparente. Plus tard, lorsqu'on lui communiqua son dossier, rue de Grenelle, il fut amèrement déçu. Il y découvrit les notes de ses chefs. L'une d'elles était ainsi rédigée : (octobre 1853).

« Ce jeune homme nous est arrivé avec toute sa « barbe de Chaumont. Sur mon observation que « c'était une tenue interdite par une circulaire minis- « térielle, il a prétendu que M. le Recteur du Morbihan « ne lui en avait jamais parlé. Je l'engageai néan- « moins à ne pas faire sa visite au Recteur de l'Avey- « ron avant de s'être privé de cet ornement qui, du « reste, lui va à merveille. Deux jours après il se pré- « sentait à l'hôtel de l'Académie dans la même tenue, « redingote, chemise de couleur, et barbe complète.

« ...Il faut que M. Sarcey se résigne, pour que ses « collègues ne soient pas tentés de l'imiter, comme « avait déjà essayé de faire un maître répétiteur qui « vient de m'envoyer sa démission à la suite de l'ordre « qu'il a reçu de couper ses moustaches. »

Le lendemain, nouvelle lettre :

« A la suite d'un nouvel entretien avec M. Sarcey, « ce jeune professeur m'a promis de s'exécuter très pro- « chainement pour la fauchaison de sa barbe : peut- « être aujourd'hui. »

Et il était question « de tenir compte à M. Sarcey « du grand sacrifice auquel il est résigné. »

Enfin, en 1854, c'est M. l'Inspecteur Général lui-même qui donne son sentiment sur Sarcey ; il enregistre d'abord quelques plaintes sur la « tenue de la classe ».

« Le professeur, extrêmement myope, reste debout « devant ses élèves. La familiarité qui naît de ce rap- « prochement s'accroît encore par les habitudes cau- « seuses de M. Sarcey. Il semble craindre de paraître « pédant s'il leur montrait de la gravité et tenait ses « élèves à distance... Dans les corrections et expli- « cations il n'impose pas son jugement avec fermeté « et précision : elles ressemblent plutôt à de la cau- « serie qu'à un enseignement dogmatique; et puis ce « sont des digressions sans fin, qui peuvent amuser « les élèves, mais sans grand profit pour leur instruc- « tion. »

Autre grief :

« M. Sarcey spirituel et trop abondant causeur, « aimant le monde et les plaisirs, a laissé échapper « quelques légèretés plus ou moins piquantes dans de « petites réunions. Il a fait quelques maladresses aux « soirées de la Recette générale et de la Préfecture. »

L'histoire des gants avait cheminé jusqu'aux oreilles de M. l'inspecteur. Sarcey en était pour ses frais d'amabilité et de zèle. Soyez donc homme du monde !

## XV

A Grenoble. — L'hôte de Sarcey. — Un capitaine de la Grande armée. — La ville, le monde, aimable caractère des habitants. — Vie de plaisir. — Le bal du recteur. — Sarcey joue la comédie. — Profession de foi ; il restera vieux garçon.

Nous arrivons au terme de l'odyssée de Sarcey. Son séjour à Grenoble marque pour lui la fin de la vie provinciale. C'est dans cette ville qu'il prélude à ses travaux futurs et qu'il achève de s'y préparer.

Quand il y débarqua, au mois de septembre 1854, un heureux changement modifiait ses conditions d'existence. Il avait subi, avec succès, les examens d'agrégation. Il en éprouvait une joie qui rayonnait sur les gens et les choses. S'il eût été pessimiste, il se fût trouvé radicalement guéri. Mais vous savez que le pessimisme était son moindre défaut. Il était donc disposé à découvrir mille grâces à la capitale du Dauphiné. Elle lui semble en effet fort avenante. « Les » rues sont larges, pavées de cette pierre plate, chère » aux Parisiens. Je crois même qu'il y a des trottoirs, » et la nuit des becs de gaz. On voit passer de jolies » filles. Et cela réjouit les yeux. » Cela est agréable. Et cela se paye. Sarcey se met en quête d'un logement. Ils coûtent beaucoup plus cher qu'à Rodez. Pour trente francs, on lui propose des gîtes infâmes. Cependant sa bonne étoile le conduit chez un propriétaire original et accommodant.

Cet homme — une bonne physionomie de vieux soldat — m'en détaillait tous les avantages. Il me

demandait trente-cinq francs et se rabattait à trente. Tout en causant, je dis à Lalande, mon collègue :

— C'est pourtant dommage de ne pas prendre cette chambre, car elle est à deux minutes du lycée.

— Est-ce que vous êtes professeur ? me dit mon homme.

Et sur ma réponse affirmative :

— Ah ! alors, cela est bien différent, me dit-il, ce ne sera que vingt-cinq francs.

Je restai un peu étonné, mais il m'expliqua qu'il avait loué cet appartement à des officiers, mais que ces messieurs faisaient le diable chez lui, et qu'il avait résolu de ne plus louer qu'à des gens tranquilles par état. Il m'avertit que j'aurais mon congé, le jour où une femme passerait le seuil de la maison. La nuit même, j'ai eu la raison de cette pudeur si effarouchable : une cloison me sépare de son appartement, je l'entends remuer dans son lit, et à côté de lui, dans un cabinet, couche sa fille, âgée de douze à treize ans.

Voilà Sarcey qui s'installe. Et bientôt il est de la maison. Le vieux grenadier qui a couru l'Europe, sac au dos, s'attache au jeune professeur, le choie, le dorlote. Ce sont deux amis inséparables.

Mon bonhomme de propriétaire, quand j'ai besoin de quelque chose, court toute la ville pour m'économiser deux sous. C'est lui qui m'achète mon huile, qui me fait mon feu, et vient de temps en temps veiller à ce qu'il ne brûle pas trop. Je m'en vais, le laissant flamber; je rentre et le retrouve couvert de cendres. Ces attentions excéderaient tout homme qui aimerait les détails et les petits soins; mais pour moi, cela me va comme un gant, c'est un proprié-

taire fait pour moi. Il est devenu l'ami du soldat qui fait ma chambre, et lui commande les évolutions, comme un vieux capitaine à un vieux troupier. Rien n'est plus drôle que de les voir à eux deux faire ma chambre. Je m'imagine toujours entendre :

— Portez... balais ! Présentez... serviette !

Du reste, je n'ai jamais eu de chambre si bien brossée, d'habits si bien époussetés, de bureau si bien rangé ; c'est une bénédiction.

Ajoute que ce brave homme est la crème des hommes. Il m'aime de tout son cœur, et parle de moi et de mes vertus à tous ceux qu'il rencontre. Il n'a qu'un défaut, c'est celui de conter longuement. Mais j'en suis quitte pour ne pas l'écouter. Il a commencé à Wagram ; a fait la campagne de Russie, et s'est retiré en 1815, capitaine. Il n'a point de retraite et ne touche que sa croix d'honneur. Il ne savait pas lire quand il s'est engagé à dix-neuf ans, et il s'est fait lui-même.

Tous ces vieux soldats de l'Empire étaient de fiers lapins, qui avaient bien des ressources dans l'esprit, j'en parle avec plaisir, parce que c'est une figure curieuse, et je suis enchanté d'être tombé là.

Oui, sans doute, le père Bouchard est un peu longuet, lorsqu'il narre ses campagnes ou célèbre la gloire de son empereur. Mais que de compensations ! Il est la providence de son locataire. Et il a tous les talents. C'est un type de Charlet.

Comme tous les soldats de l'Empire, il est serrurier, tourneur, tailleur, menuisier, il lève des plans et dresse des cartes, et se fait sa cuisine lui-même. Il a dans de vastes placards un magasin de bric-

à-brac, fort bien meublé; mais il ne se sert jamais des meubles de peur de les user. Il y a huit jours, je me plains devant lui que la bougie me tire les yeux.

— Voulez-vous une lampe me dit-il?

Et de son pas trottinant, il va ouvrir une armoire, et en tire une lampe modérateur petit calibre d'une douzaine de francs, puis une autre fort belle, avec dorures, ciselures, qui a dû lui coûter une trentaine de francs. Il me donne la seconde et serre précieusement l'autre. Il a pour lui un bout de verre plein d'huile, posé sur un chandelier et coiffé d'un lumignon.

— Pourquoi ne prenez-vous pas cette lampe, lui dis-je?

— Mon père, s'écrie la jeune fille qui était là, mon père n'a jamais voulu; croiriez-vous qu'il préfère ce vieil ustensile, et que je n'ai jamais pu obtenir qu'on allumât une de ces deux lampes?

Je l'obtins aisément, et le soir ce fut une fête dans la maison qui n'avait jamais été si bien éclairée.

L'autre jour, j'ai eu envie de prendre une tasse de thé. Mon bonhomme, sans dire un mot, va à son armoire et l'ouvrant :

— Aimeriez-vous mieux une théière de porcelaine ou une de métal?

Et il me montre les deux. (Note qu'il ne prend jamais de thé). Je choisis celle de métal : je craignais de casser l'autre.

— Il vous faut une cuillère ajoute-t-il.

Il en tire une d'argent d'un tiroir. (Note qu'il mange dans le maillechort)... Passons aux tasses : du fond de son inépuisable placard, il aveint une tasse flamboyante sur une soucoupe peinte, le tout couvert de poussière. Il prend le matin son café au lait dans une vieille soupière ébréchée.

Il a des économies de deux liards et je sais qu'à un moment donné il jette l'argent par la fenêtre. Il a vu de la très haute société, à Paris, où j'ai appris qu'il a résidé; et il s'enferme aujourd'hui dans un petit cercle de vieilles culottes de peau. Il a été suppléant du juge de paix et a refusé de l'être parce qu'on l'envoyait trop loin. C'est le composé le plus étrange des éléments les plus disparates. Il est inexplicable. Je voudrais l'envoyer à un chimiste dans un bocal, pour l'analyser et en rendre compte. Bonhomme du reste, qui m'est très commode.

Cette année s'annonce fort bien. Le bonheur domestique de Sarcey est assuré. D'autres encore l'attendent.

Il ne tarit pas de louanges sur les indigènes : « Le « proverbe dit : « Dauphinois, fin, faux, courtois ». Je « ne sais si le Dauphinois est faux, mais pour la « finesse et la courtoisie, elles se révèlent chez tous. » Et dès l'âge le plus tendre, ces qualités apparaissent. Les écoliers de Grenoble ont de la politesse et du charme. Sarcey y est d'autant plus sensible que, jusqu'alors, il n'a pas été gâté. Il couvre de fleurs ses trente-deux élèves.

Nous connaissons bien vite le caractère général d'un pays par les élèves qu'il nous donne. Tous ici ont des manières charmantes, et il est inutile de s'occuper de la discipline. Le dernier argument que j'emploie avec eux, c'est que déranger la classe n'est pas de bonne compagnie. Le plus intelligent de tous porte un grand nom, connu à Grenoble, mais, par malheur, son père vient de faire une faillite de trois millions. Toute la ville y est comprise. Ce qui est admirable (est-ce politesse chez les habitants, est-ce probité reconnue chez le banquier), c'est que tout le monde plaint ce monsieur, et personne ne l'ac-

cuse. J'ai entendu un homme qui avait quarante mille francs placés chez lui, répondre de M. M... corps pour corps. La liquidation a commencé il y a deux mois. Elle est conduite par le failli même. Les créanciers espèrent 80 %, beaucoup même assurent que le capital sera remboursé. On dit que la ville sera triste cette année, parce que les familles riches avaient presque toutes leurs fonds chez M. M... Voilà son fils pauvre : c'est un grand bonheur pour lui. Il fera son chemin lui-même, peut-être n'eût-il été qu'un imbécile.

A peine a-t-il quitté ces jeunes gens qu'il se retrouve à table avec des collègues dont le commerce est fort agréable. « On cause sans discussion sérieuse et sans grosses plaisanteries. Une jeune fille de quinze ans pourrait, à la rigueur, dîner avec nous. » Il n'y a qu'une ombre à cet aimable tableau. C'est le proviseur, qui est affligé d'une humeur tatillonne. « Ce triple crétin a la manie de venir dans nos classes faire des discours aux élèves. » Si le proviseur est médiocre, en revanche le recteur est délicieux. Il porte un nom illustre; il s'appelle Nisard. Il a beaucoup d'esprit. Il en a presque trop pour les fonctions qu'il exerce, du moins un esprit trop frondeur, trop indépendant.

Notre recteur s'est décidé à donner un bal : c'est pour samedi prochain. Nous y trouverons toute la ville. Nous aurions aimé qu'il donnât dans l'hiver quelques soirées intimes et universitaires, et qu'il n'y eût pas de grand bal. Mais rien ne l'ennuie plus que de recevoir : c'est l'homme de la nature. L'Université a déjà été réunie trois fois chez des collègues; il y vient volontiers, sa femme plus volontiers encore; mais il ne nous réunit jamais : cela lui donnerait la peine de nous inviter. Croirais-tu bien

qu'il n'a pas fait une seule visite en ville, et qu'il a fallu que sa femme envoyât des cartes de lui ?

Nous qui le savons le meilleur des hommes, et homme d'infiniment d'esprit, cela nous est indifférent; mais les habitudes de province en sont choquées. Il a conservé le parler libre de Paris, et du professeur : ce langage parfois léger étonne beaucoup les magistrats. Il se moque parfaitement de l'administration, du ministre et du rôle qu'il joue, et le fait sentir aux autres. Les gens graves de ce pays ne le lui pardonnent pas. Il a un inspecteur ridicule, il s'en moque avec esprit; un proviseur niais, il le traite du haut en bas; un censeur taquin, il l'a surnommé Ardélio; nous rions, nous autres; mais je ne puis croire qu'il reste ici l'année prochaine. Il a trop de verve pour être administrateur. Etant admise la grande classification que tu connais : les farceurs, les jobards; les jobards qui font les farceurs, les farceurs qui font les jobards; c'est un farceur qui ne veut pas se résoudre à faire le jobard.

Du reste, je ne le troquerais contre aucun autre: il est incapable de nuire à qui que ce soit, c'est tout ce qu'on peut demander à un supérieur. Ajoute qu'il ne va jamais à la messe, et cause devant des magistrats qui ne croient à rien du tout, en homme qui ne croit pas à grand'chose : tu vois bien qu'il n'était pas fait pour être recteur.

Sarcey se rend au bal du recteur. Il n'y aperçoit que des habits noirs et pas une seule robe. M. Nisard s'étonne, interroge chaque professeur : — Est-ce que madame... est souffrante ? L'un d'eux lui dit simplement que sa femme n'ayant pas été conviée, il ne l'a pas amenée. Là-dessus, explication... Et de rire...

On rit énormément à Grenoble. On danse. On va au

théâtre. On cultive le whist. On organise des concerts. On joue des charades. Et Sarcey est de toutes les fêtes. Il s'abandonne au tourbillon qui l'emporte.

Croirais-tu bien que nous allons peut-être monter une comédie ? On en parle dans une société de jeunes femmes où je vais fort régulièrement. Je pousse à la roue, sans espérer que jamais ce projet réussisse. Il y a trop d'empêchements et de toutes sortes et je crois que les premiers de tous, ce sont les maris, qui ne verraient point avec plaisir cette sorte de récréation. Mais je ne désespère de rien. J'ai déjà proposé la pièce, distribué les rôles; chacun a pris le sien, mais conditionnellement, si le voisin ne se dédisait pas. Ce sera le diable, quand il faudra mettre tout le monde d'accord. Tout ce tracas me divertit, et comme dit Labranche, cela me détourne de mal faire.

Par bonheur, notre recteur approuve tout ce qui fait plaisir. Il est de plus en plus aimable et de moins en moins recteur.

Ici, Mme Sarcey s'alarme. Elle tremble pour la vertu de son fils. Elle redoute les périls auxquels l'expose une vie si dissipée et ne peut se tenir de lui en faire l'observation. Les mères ont, pour flairer les dangers de cette sorte, un instinct infaillible. Si elle savait !... Mais elle ne sait pas. Et Francisque lui peint sous un jour avantageux le monde où il a l'honneur d'être reçu :

Je n'ai pu m'empêcher de sourire à l'endroit de ta lettre, où il s'agit de femmes suspectes. Sais-tu bien que par le rang et la fortune, c'est, non pas précisément la première société de Grenoble : les magistrats y tiennent le haut bout, mais la seconde certainement. Rassure-toi du reste, notre comédie est tombée dans l'eau, notre première actrice

ayant refusé un rôle qui lui paraissait trop long; d'ailleurs, il restait trop peu de temps pour jouer avant la semaine sainte, et deux de nos acteurs partaient à Pâques.

En revanche, nous préparons une grande pantomime en quatre actes. Je joue le rôle de Cassandre, et je le joue fort mal, ayant une des physionomies les moins expressives qui se puissent trouver. Nous avons une fort jolie Colombine; et Mme Cassandre est une des plus aimables femmes de ce pays. Un avoué joue Pierrot de la façon la plus drolatique; deux jeunes gens de la ville ont pris Arlequin et Polichinelle. Un de ces jeunes gens a écrit un scenario, bête comme chou, mais assez plaisant, sur lequel nous brodons ce qui nous passe par la tête. Tu penses si cela est mauvais, mais nous en rions de tout notre cœur; et d'ailleurs nous choisissons bien notre auditoire ou plutôt notre *spectatoire*. Nous avons déjà fait deux répétitions : nous en ferons trois, et jeudi nous jouerons notre affaire. J'ai un costume ébouriffant.

Nous dansons encore mercredi en petit comité chez notre recteur. Tu sauras qu'à Grenoble, c'est toute la semaine la mi-carême; les soirées vont leur train comme à l'ordinaire. Je ne crois pas qu'il y ait de pays où la liberté soit plus grande. On n'y est justiciable que du cancan, mais le cancan n'épargne rien. Les gens de ce pays ont la langue diablement affilée : ils sont bien fins.

Pour achever d'édifier Mme Sarcey, Francisque lui vante sa classe, qui est la meilleure du lycée. Et s'il ne lui parle pas de toutes les amies qu'il a dans la ville, il lui présente du moins la plus vénérable, Mme de Ventavon, qui le favorise de ses excellents conseils.

1855

Si mon bonheur, comme tu me l'assures, fait tout le tien, je puis te dire qu'en ce moment, je suis le plus heureux des hommes, bien qu'accablé d'une besogne fastidieuse. Je suis fêté et recherché de tout le monde, et comme j'ai envie de connaître toute la société de Grenoble, je m'abandonne à cet empressement. Je n'ai point de succès, dans le sens où peut l'entendre Edmond ; mais tous ceux avec qui je suis en relation m'accueillent de la façon la plus aimable, quelques-uns même avec affection.

La mère d'un de mes élèves, Mme de Ventavon, femme d'un certain âge, l'âge que l'on commence à ne plus avouer, me témoigne une amitié inconcevable. Il est dommage qu'elle ait peu de considération dans la ville. Son mari l'a épousée par amour : elle était gantière; et bien qu'elle ait vu beaucoup de monde (son mari est le premier avocat de Grenoble, et de grande famille), elle a toujours conservé quelque chose de son ancien état. Elle n'en a pas moins beaucoup de bon sens et cette sagacité particulière aux femmes.

— Combien gagnez-vous, me disait-elle ?

Je lui indique mes appointements.

— Vous êtes un sot, reprend-elle très vivement. Vous êtes jeune; faites votre droit ici, en même temps que votre classe. A part mon mari et mon beau-frère, tous les avocats de ce pays sont à peu près nuls. Vous gagnerez dix mille francs dans cinq ans d'ici ; dans dix ans, vous aurez la première étude de la ville, dans quinze, si les circonstances sont changées, vous serez un homme politique. Soyez sûr qu'avec tout votre talent de parole, etc., etc., vous ne ferez jamais rien dans votre boutique. Le moindre cuistre vous passera sur le corps.

Je vais la voir; j'ai quelque plaisir à causer avec elle, bien qu'elle ait peu d'instruction, et qu'elle affecte les manières de grande dame, sans les attraper. Elle a conservé, de son ancien état, une certaine allure vive de langage qui est fort amusante; de plus, elle connaît toute la ville, et me donne des renseignements précieux sur les maisons où je puis aller.

Elle connaît fort bien une dame T..., femme d'un professeur de droit, très piquante gaillarde qui a, je crois, fait parler d'elle. Elle a d'ailleurs un esprit de tous les diables.

— Présentez-moi chez elle, lui dis-je.

— Vous! pas le moins du monde; vous êtes trop facile à compromettre. Au bout de quinze jours, elle aura tant parlé de vous dans Grenoble qu'on vous la donnera pour maîtresse. Vous avez des manières si vives que vous le laisserez croire, et vous vous ferez une affaire. Allez-y si vous voulez, mais je ne vous présenterai pas.

Son mari est un homme de talent, dit-on, mais je le vois peu, il est surchargé d'affaires.

J'ai dîné l'autre jour chez M. Duport-Lavilette, premier président de chambre, un des personnages les plus riches et les mieux posés du pays. J'étais seul de mon âge, au milieu de dix-neuf conseillers, tous gens graves, à qui j'ai successivement été présenté. La maison n'est point divertissante; mais c'est un honneur d'y être admis, et cela pose très bien.

Du reste, un vrai dîner de province. Des myriades de plats se succédant avec une majestueuse lenteur et des vins à enivrer un régiment, du vieux chambertin qui était excellent, et quantité d'autres que je n'ai pas goûtés. Je craignais qu'en aussi solennelle compagnie, le vin ne me déliât la langue.

Sarcey est donc en passe de devenir un homme sérieux. Le barreau le sollicite, ou la politique, ou le service de l'Etat. Des jeunes filles, richement dotées, lui font des yeux doux. Mais il n'est pas pressé de renoncer aux charmes du célibat. Il jure de mourir vieux garçon. Il s'en explique dans le billet suivant adressé à l'une de ses parentes, et que son cousin M. Louis Roy, a bien voulu me communiquer. Mme Roy le conviait aux noces de sa fille, qui épousait un membre de l'Université :

Oui, parbleu ! je viendrai... Je sais bien que ta fille ne croit plus à mes promesses; mais je jure par le Styx, ce qui est le serment le plus terrible pour un professeur.

Ta fille entre donc dans l'Université; tant mieux, l'Université a besoin de jolies filles; il y a tant de vieux singes ! Il lui faut des esprits aimables ; on y rencontre tant de pédants désagréables et bêtes.

Je lui souhaite une cascade de petites universitaires. Mais entendons-nous: qu'elle fasse souche de professeurs, bien; les professeurs sont de bons drilles. Si elle s'avise de nous donner le moindre bout de proviseur, de censeur, d'inspecteur, de recteur, ou même de ministre, je lui flanque ma malédiction. Je les reconnaîtrai bien tout de suite; toute cette race d'administrateurs est faite sur un même patron: ils ont le nez haut, le cri aigre, l'œil oblique, l'air important et sot; ils naissent avec une cravate blanche autour du cou. Je la lui serrerai, sa cravate, au petit drôle !

Je resterai le vieux garçon de la famille; je serai l'Oncle traditionnel, le coffre-fort donné par la nature. Mais je plains mes neveux; si jamais ils n'ont d'autre coffre où puiser, je les engage à se pourvoir par avance d'un oncle plus meublant. Je suis né

gueux et j'achèverai de mûrir, comme les nèfles, sur la paille. Je suis fâché de n'avoir pas appris plus tôt le métier de millionnaire; mais il fallait une première mise de fonds qui m'a toujours manqué. On n'est pas parfait.

Il n'y a de parfait que les maris de la lune de miel. Sont-ils heureux, ces coquins !

*Pauci quos Jupiter æquus amavit,* comme dit Ovide. Non, c'est Virgile qui dit cela.

J'aime à croire que M. (comment s'appelle-t-il donc ?) sera de ces *pauci*-là.

Serre-lui la main de ma part et embrasse pour moi ta fille, tandis qu'on en a encore le droit.

Le plus piquant, c'est que M. Louis Roy, à qui je dois cette curieuse lettre, est lui-même un fonctionnaire très distingué. Il est censeur du lycée Louis-le-Grand. Sarcey revint plus tard, envers l'administration, à des sentiments moins inhumains.

Mais en 1857 ou 1858, il se montre intraitable. Il repousse les occasions qui s'offrent à arranger sa vie, de l'appuyer sur un solide établissement. Son destin le dirige, à son insu, dans d'autres voies. Tout le temps que n'absorbe point sa besogne pédagogique ou ses devoirs mondains, il le consacre à des travaux littéraires, généralement légers. Il écrit des vaudevilles, des articles de gazettes, il collabore à la *Revue des Alpes*, il rime des vers galants, dans le goût de Voltaire, et les dédie aux dames aimables qu'il accompagne, le dimanche, jusqu'à la Grande-Chartreuse.

Je vous révélerai quelques-uns de ces essais, et tâcherai de vous en conter l'histoire.

Ce sera l'objet de notre dernier chapitre.

# XVI

Souvenir d'un voyage à Grenoble. — Sarcey alpiniste. — Vers amoureux. — Le roman de Clarisse. — Premier essai de théâtre : *Bonjour, mon oncle*, opérette. — Rêves de gloire. — La *Revue des Alpes*. — Débuts de Satané Binet, chroniqueur. — Conclusion.

Il faut d'abord vous dire comment, il y a quelques années, j'eus l'occasion d'accompagner mon excellent maître dans une excursion qu'il fit à Grenoble. Ces voyages me causaient une grande joie. A Paris, chacun tire de son côté; le surmenage de la vie intellectuelle ne laisse pas le temps de deviser, ni de rêver. Mais les longs trajets en chemin de fer sont favorables aux épanchements. Tous deux assis dans notre wagon, nous échangions des impressions et des confidences. Je l'interrogeais avidement. Il me livrait ses souvenirs auxquels sa fine bonhomie, sa cordiale rondeur communiquaient un charme si personnel.

Je le vois encore... je l'entends... Roulé dans ses couvertures, le chef coiffé d'un petit bonnet de soie, l'œil malin sous ses lunettes et la bouche épanouie, il ne tarissait pas... Les historiettes, les anecdotes, relevées çà et là d'un conseil de morale ou de philosophie pratique, coulaient de ses lèvres et, par moment, son ventre indulgent frémissait sous l'impulsion d'un accès de rire communicatif. Il me contait les aventures de sa vie de professeur, ses démêlés avec le ministre, ses relations avec les gens de province, ses espérances de gloire, ses premiers travaux et ses exploits d' « alpiniste ». Car il fut alpiniste en sa jeu-

nesse ou tout au moins marcheur intrépide, l'alpinisme n'ayant pas encore été inventé.

« — Je me rappellerai toute ma vie, disait-il, la première partie que nous fîmes, quelques collègues et moi. J'étais arrivé presque de la veille à Grenoble, où ils professaient déjà tous depuis deux ou trois ans. J'avais en ce temps-là l'impertinente fatuité de la vingt-cinquième année. J'étais pénétré du sentiment de ma force, qui ne laissait pas d'être grande et d'éclater dans la robustesse de mon corps et de ma physionomie. Je m'abandonnai à quelques vantardises incongrues sur la façon dont j'abattrais les kilomètres en pays de montagne comme en plaine.

« Je ne me doutais pas que la montagne exigeait de ses amants un entraînement particulier. Mes collègues me regardaient du coin de l'œil et souriaient. Ils me proposèrent pour le dimanche suivant une ascension, qu'ils m'assurèrent être une des plus faciles. J'acceptai avec enthousiasme. Je t'assure qu'en ce temps-là j'étais invincible.

« Nous partîmes à pied, un dimanche matin, à cinq heures, portant nos provisions avec nous. Oh ! tout alla bien, tant que nous fûmes en rase campagne. Je savais tous les refrains de Béranger, et je les chantais à perdre haleine, suivi de mes camarades qui se ménageaient — les traîtres — en prévision des fatigues futures. Les premiers mouvements de terrain ne firent qu'exciter ma verve gouailleuse. Je marchais, comme le mulet de la fable, d'un pas relevé, et faisant sonner ma sonnette. Je récitais des vers, je blaguais...

« Les pentes commencèrent à devenir rudes. Nous arrivâmes à une route qui s'élevait en longs lacets jusqu'à la cime où nous projetions d'arriver. Un de ces messieurs parla de couper au plus court et de monter tout droit par un chemin de traverse. Un autre me montra du geste :

« — Sarcey ne pourrait pas, dit-il.

« — Comment, je ne pourrais pas, m'écriai-je, dans une révolte d'amour-propre.

« Et j'enfilai le sentier.

« As-tu jamais (continuait mon maître) gravi sans entraînement préalable une montagne à pic ? Il n'y a force musculaire qui tienne, ni énergie morale. Bientôt le souffle manque, les jambes défaillent ; il n'y a plus moyen d'avancer ; il semble que le corps tout entier soit de coton ; et c'est là que j'ai compris le sens de ce mot du pays : « les jambes cotonnent ». Je fus assez longtemps soutenu par l'orgueil ; mais il fallut se rendre. Je tombai contre terre.

« — Continuez, dis-je d'une voix faible ; moi je n'en puis plus ; vous me prendrez en redescendant.

« Ils se mirent tous à rire. Ils avaient passé par là. Ils me laissèrent reposer un instant, me remirent sur mes pieds, m'aidèrent à franchir les passes les plus difficiles, ralentirent leur pas pour le régler sur ma marche essoufflée et intermittente, et me hissèrent enfin à la crête du mont, d'où nous découvrions un magnifique paysage, et nous arrosâmes les victuailles empilées dans nos carnassières de l'eau la plus fraîche et la plus délicieuse qui se pût boire.

« Ah ! les charmants souvenirs !... Cette promenade fut suivie de beaucoup d'autres, qui ne furent pas moins gaies. Je dois pourtant à la vérité de reconnaître que je n'eus jamais le pied montagnard. Moi qui, en plaine, avais une incroyable résistance, je tombais de fatigue dès qu'il s'agissait de monter. J'avais l'haleine courte et la respiration me manquait ; j'étais contraint de m'arrêter et parfois même de m'étendre sur l'herbe afin de reprendre du courage et des forces. »

Tels étaient les récits, dont le bon Sarcey me régalait en chemin de fer, tandis que nous nous acheminions vers Grenoble.

Il n'avait pas eu le loisir, depuis trente ans, d'y retourner, et il était curieux de se retrouver dans cette ville où il avait coulé des heures heureuses. Il y avait laissé quelques amis et sans doute aussi quelques amies. Nous avons vu qu'il était gai, ardent au plaisir, valseur intrépide. Quand, pour se délasser des belles-lettres, il se rendait à pied, sac au dos, bâton en main, jusqu'à la Grande-Chartreuse, il en rapportait aux dames de la société des bouquets de fleurs alpestres, enveloppées dans des madrigaux. Elles accueillaient avec une égale faveur les vers et les pâquerettes.

— Oui, me disait-il encore, j'ai mille raisons d'aimer ce pays. J'y ai vécu par l'esprit et par le cœur. De toutes façons, il m'a été profitable.

Nous y fûmes reçus avec sympathie. Dès que la nouvelle se répandit que Sarcey était descendu à l'hôtel Monnet, la cité fut en rumeur. La porte du critique fut assiégée. Les professeurs de la Faculté vinrent lui présenter leurs hommages, et, dans le nombre, il reconnut d'anciens camarades qui avaient continué de vieillir paisiblement au bord de l'Isère, tandis qu'il était allé chercher la gloire à Paris. Le jour de son arrivée, une lettre lui fut remise qui contenait ces mots :

« M. et Mme X... prient M. Sarcey de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux. *On parlera du passé...* »

Il retourna cette invitation entre ses doigts :

— Du diable si je sais ce que cela signifie : Ces noms ne me rappellent rien !

Nous fûmes exacts au rendez-vous. Nous pénétrâmes dans une maison close et discrète, où flottaient des odeurs de lessive et de pommes mûres. Le salon était meublé de fauteuils Empire que recouvraient des housses immaculées. Sur la cheminée en faux marbre, une pendule d'albâtre sonnait les heures. Un lustre de

bronze, veuf de ses bougies, se reflétait dans la glace du trumeau. A notre approche, une douairière se leva et nous souhaita la bienvenue. Ses cheveux, lissés à la vierge, grisonnaient ; mais un air de finesse et de distinction, répandu sur ses traits, montrait qu'elle avait été jolie.

— Vous ne me remettez pas, monsieur Sarcey ?

Le cher oncle la dévisageait, partagé entre le désir d'être poli et la crainte de commettre une bévue.

— Je suis Hortense... la petite Hortense... qui vous versait des tasses de thé, pendant que vous jouiez au whist avec papa et maman.

Sarcey poussa un cri. Il saisit dans ses bras l'aimable femme et lui déposa sur les joues deux baisers sonores. Non certes, il n'avait pas oublié ces bonnes parties, ni les tasses de thé, ni les galettes que la gentille Hortense lui servait avec des mines si engageantes.

— Eh ! quoi, Hortense, c'était vous. Mais vous étiez une enfant. Vous aviez quinze ans à peine !

Durant le souper, il ne fut pas question d'autre chose. Sarcey avait fait danser Hortense. Il l'avait conduite à la promenade. Et, pour le jour de sa fête, il lui avait écrit un sonnet.

— Car vous étiez poète. Vous composiez des sonnets et des chansons. En faites-vous toujours, monsieur Sarcey ?

Il soupira :

— Hélas ! ma bonne Hortense, je suis voué à la prose. Si je m'amusais à rimer, on se gausserait de moi. Je suis trop gros, maintenant.

Longtemps on continua de la sorte à discourir. Sarcey montra que, s'il n'entretenait plus de commerce avec la Muse, il n'avait rien perdu de sa belle humeur. Il fut exquis. Hortense s'attendrit à l'écouter. Ils se séparèrent ravis l'un de l'autre.

J'avais oublié cet entretien quand une triste ci-

constance me le remit en mémoire. Quelques jours après la mort de mon maître, je m'occupais pieusement à recueillir les dernières lignes que sa plume avait tracées, reliques que je voulais conserver dévotement. J'aperçus au fond d'un tiroir un petit paquet noué d'un ruban décoloré. Il portait ces mots : « *Vers écrits à Grenoble* ». Je l'ouvris et j'y découvris en effet quelques morceaux et fragments de poèmes ayant trait aux événements de son séjour dans la capitale du Dauphiné. Ce sont des chansons, des descriptions, des pièces aimables. Sarcey y est tout à la fois badin et sentimental ; il sait le langage à tenir aux femmes pour les toucher. Et nous comprenons le succès qu'il obtint en 1857, dans les salons grenoblois.

Grenoble était si loin de Paris, de ma mère,
De mes amis, de tout ce que j'aimais...
« Non ! m'écriai-je en jurant, non, jamais
Je ne pourrai partir!... » Et, de colère,
Froissant ma feuille et Fortoul sous mes doigts,
Je les jetai, de compagnie, à terre,
Et les aurais, en ce moment, je crois,
Jetés tous deux au nez du ministère,
Au nez sacré de Napoléon Trois...

Suivent des madrigaux qui devaient être agréables, dans la fleur de leur nouveauté, et plaire aux dames qui les avaient inspirés, mais qui nous paraissent assez faibles.

Ah! je le sais trop bien, cette mélancolie
Où votre âme se plonge et reste ensevelie,
C'est l'ennui d'un cœur vide et d'un amour trompé.
L'homme, de mille soins tout le jour occupé,
N'abandonne à l'amour qu'une part de sa vie.

Au fond Sarcey n'était pas très langoureux. Je trouvai aussi, dans ce même paquet des essais, des canevas, des projets d'articles. Il chérissait par-dessus tout la littérature. Déjà il aimait le théâtre, il sui-

vait assidûment les représentations d'opéra-comique et de drame qui se donnaient dans la ville ; parfois il en rendait compte, la *Revue des Alpes* lui ayant gracieusement ouvert ses colonnes. Il n'avait plus d'examens à préparer ; il songeait bien à quelque vague thèse de doctorat, mais le journalisme l'attirait plus vivement que les graves travaux pédagogiques. Les premiers succès d'About à Paris lui tournaient un peu la tête. Sans lui en rien dire, il s'exerçait à manier la plume du polémiste. Quand il avait fait sa classe — et il la faisait en conscience — il se croyait quitte envers l'Université. Il brochait des chroniques qui, par leur fringante allure, ne laissaient pas d'offenser ses chefs. Nous trouvons la trace de cette inquiétude dans une note jointe à son dossier. L'un d'eux signale certains articles publiés sous le pseudonyme de Jean et par lesquels « M. Sarcey a compromis le lycée de Grenoble auprès du clergé et des familles ». Ces mêmes articles motivaient encore la remarque suivante : « M. S... a pris tout de suite et a conservé, malgré » observations et conseils, un ton d'une liberté peu » conciliable avec sa position de professeur de philo- » sophie. Une ou deux fois la liberté a été jusqu'au » débraillé. M. S... a le goût, un peu étrange aujour- » d'hui, de montrer une admiration sans réserve pour » les doctrines de Voltaire. »

Sur quel article portait la censure de M. l'inspecteur général ? J'imagine qu'elle ne visait pas seulement les lignes imprimées, mais celles qui couraient sous le manteau. Sarcey s'était diverti à rimer un poème en quatre chants, imité des satires de Voltaire et dans lequel il mettait en scène, d'une façon fort irrévérencieuse, le pape et l'empereur. Je n'insiste pas sur ces péchés de jeunesse, dont il eût fallu sourire et qui ne méritaient pas d'exciter tant de colère. Mais le tiroir où ils dormaient d'un pesant sommeil

renfermait un mince cahier qui m'arracha, quand je l'ouvris, un cri de surprise. J'y lus ces mots :

*Bonjour, mon Oncle !*
Opérette en un acte.

Je ne résistai pas à la tentation, et me plongeai dans ce petit ouvrage...

Nous savons que Sarcey prenait part aux représentations organisées dans les salons grenoblois. Quand on commence à jouer des pièces, on est bien près d'en écrire. Lors donc qu'il rentrait sous le toit de l'excellent M. Bouchard, son hôte, et que, n'ayant plus de copies à corriger, il rêvassait devant l'âtre, des idées de comédies devaient lui passer par la cervelle. Il avait l'esprit bourré de réminiscences; et la forme théâtrale l'avait de tout temps charmé. Lorsqu'il était enfant, son père lui lisait des scènes de Regnard; plus tard il apprit par cœur Corneille, Racine, Molière et Beaumarchais ; il avait un faible pour ces deux derniers auteurs, en qui il retrouvait le bon sens, la verve épanouie, l'irrévérence, la sève gauloise, c'est-à-dire quelques traits de son propre caractère. Oui, — avec Voltaire — Beaumarchais et Molière étaient ses dieux. Je ne vous citerai que de courts passages de *Bonjour, mon Oncle !* mais vous y respirerez l'atmosphère des grandes farces classiques. Vous y reconnaîtrez Bartholo sous le nom de Quiquengrogne, Almaviva, sous celui de Manoel « jeune peintre entreprenant et mauvais sujet », et sous ceux de la servante Gervaise, de Cascaret et du sire de Balandras, vous saluerez de vieux amis, l'impertinente Dorine, le naïf Alain de l'*Ecole des Femmes*, et l'orgueilleux M. de Sottenville. Il ne prend même pas la peine de moderniser son ingénue, il l'appelle Isabelle, comme il pourrait l'appeler Agnès ou Rosine.

Donc, le bonhomme Quiquengrogne a rêvé d'unir sa

fille au sire de Balandras; et il chasse de chez lui son coquin de neveu, dont il redoute la trop galante humeur.

QUIQUENGROGNE, *il porte des bouteilles.* — Voici d'un petit vin blanc dont le sire de Balandras, ton fiancé, ma fille, me dira des nouvelles. Tout est-il prêt, Gervaise? votre pot? les marrons? la pâte des crêpes ?

GERVAISE. — Oui, monsieur.

QUIQUENGROGNE. — Mes vieilles jambes dansent sous moi de contentement : je veux qu'on soit gai, et qu'on s'amuse. C'est aujourd'hui le premier janvier, et je te donne un mari pour tes étrennes.

GERVAISE. — Un joli cadeau que vous lui faites là !

QUIQUENGROGNE. — Taisez-vous : c'est la seule fois qu'elle en recevra un pareil. Le sire de Balandras a le plus beau nom de Carpentras : j'ai quelque fortune que j'ai loyalement gagnée en vendant mon drap le plus cher que je pouvais : tu seras madame de Balandras ; es-tu contente ?

ISABELLE, *soupirant.* — Oui, papa.

GERVAISE, *l'imitant.* — Oui, papa. *(bas)* Ayez donc un peu plus de cœur que cela, mademoiselle. *(haut, à Quiquengrogne)* Non, monsieur, elle n'est pas contente.

QUIQUENGROGNE. — Taisez-vous. C'est ce qu'il faut toujours vous dire.

GERVAISE. — Votre sire de Balandras est un sot.

QUIQUENGROGNE. — Ce sont les meilleurs maris !

GERVAISE. — Un coureur, un libertin ; j'en sais quelque chose...

QUIQUENGROGNE. — Et qu'en sais-tu ?

GERVAISE. — Je sais... ce que je sais ; et votre fille en aime un autre, son cousin, Manoel.

QUIQUENGROGNE, *furieux.* — Ne me parle jamais de ce mauvais drôle ! un vaurien qui n'a pas d'état !

ISABELLE. — Il est peintre, mon père.

QUIQUENGROGNE. — Un joli métier ! passe encore si c'était peintre en bâtiments, un mange-tout qui m'emprunte sans cesse de l'argent...

GERVAISE. — Vous ne lui en prêtez jamais.

QUIQUENGROGNE. — Parbleu ! il ne manquerait plus que cela ! Il est toujours fourré chez moi et je ne peux pas sortir avec ma fille sans le trouver dans mes jambes. Aujourd'hui même, il est venu dix fois ici. *[illegible]* ! Bonjour, mon oncle ; je vous la souhaite bonne et heureuse. — Eh ! va t'en

à tous les diables ! *(carillon de l'horloge, huit heures sonnent)*. Huit heures ! le sire de Balandras est en retard pour le souper *(un coup à la porte)*, on frappe, c'est lui — qui va là ?

UNE GROSSE VOIX EN DEHORS. — Le sire de Balandras.

QUIQUENGROGNE. — Entrez donc ! *(Il salue très bas.)*

MANOEL, *entre vivement*. — *(Bas à sa cousine.)* J'ai à vous parler. *(Haut à son oncle.)* Bonjour, mon oncle, je vous la souhaite bonne et heureuse. *(Il va pour l'embrasser.)*

QUIQUENGROGNE. — Ah ! ça ! c'est encore toi !

MANOEL. — Eh oui ! c'est moi. Bonjour, ma cousine, je vous la souhaite bonne et heureuse *(Il l'embrasse, son oncle le tire.)* Bonjour Gervaise, je te la souhaite bonne et heureuse. *(Se tournant vers le public.)* Bonjour, messieurs, je vous la souhaite...

QUIQUENGROGNE. — Voudrais-tu me dire ce que tu viens faire ici ?

MANOEL. — Parfaitement, mon oncle. Le plus beau privilège des oncles, depuis qu'il y a des neveux dans le monde, a été de leur donner des étrennes. Je viens chercher les vôtres.

GERVAISE. — Ah ! ça, c'est juste, monsieur. Il faut que vous lui donniez quelque chose.

QUIQUENGROGNE. — Eh bien ! mon neveu, je te donne le conseil de t'en aller au plus vite, si tu ne veux pas que je te donne une volée de coups de canne.

MANOEL. — Ainsi, vous me chassez, mon oncle.

QUIQUENGROGNE. — Non, je te mets simplement à la porte.

MANOEL. — Allons, adieu, mon oncle *(Il baise la main de sa cousine)*, adieu, ma cousine *(Il l'embrasse)*. Adieu Gervaise *(Même jeu)*. Adieu, messieurs *(Même jeu)*.

QUIQUENGROGNE. — C'est bon, adieu, adieu... Nous en voilà débarrassés.

MANOEL, *qui a remonté le théâtre, redescend vivement*, — Pardon ? mon oncle, j'ai encore une proposition à vous faire.

QUIQUENGROGNE, *lève sa canne*.

MANOEL. — Frappe, mon oncle, mais écoute.

ISABELLE. — Ecoutez, mon père.

QUIQUENGROGNE. — J'écoute, mais dépèche-toi.

MANOEL. — Je vois sur cette table trois couverts et plusieurs bouteilles d'un vin qui n'est pas méchant, — car vous avez du bon vin mon oncle, c'est une justice à vous rendre. — Il y a dans toute la chambre une odeur de marrons grillés qui fait honneur à Gervaise ; vous n'avez pas encore

soupé, ni moi non plus. Vous devez avoir grand appétit, et je ne vous cache pas que je meurs de faim : je vous invite à dîner avec moi, mon bon oncle, sans cérémonie.

QUIQUENGROGNE. — Il faut avouer que tu es un impudent drôle.

MANOEL. — Vous me refusez ! Eh ! bien, j'y ferai moins de façons que vous ; j'accepte votre aimable invitation. A table !

QUIQUENGROGNE, *furieux*. — Mon neveu, *(il étend le bras du côté de la porte)* comprends-tu ?

MANOEL. — Parfaitement, vous êtes bref, mais clair. Allons ! adieu mon oncle *(même jeu que tout à l'heure, mais beaucoup plus rapide)*, adieu ma cousine *(même jeu)*. Adieu, Gervaise ! *(il remonte le théâtre)*. Ah ! j'oubliais *(il redescend vivement)*.

QUIQUENGROGNE. — Qu'y a-t-il encore ?

MANOEL. — Un instant, mon oncle. *(Il fouille dans sa poche et en tire un gant, il le met)* J'ai à vous faire une dernière communication, qui est de la plus haute importance. — Gervaise ! Approche des sièges *(il met son chapeau entre ses genoux. — D'un air solennel)*. Mon oncle, j'ai vingt-quatre ans, je suis peintre, je gagnerai un jour beaucoup d'argent ; j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Isabelle, votre fille, ici présente, qui m'a déjà donné son consentement.

QUIQUENGROGNE *(Il se lève transporté et la canne haute)*. — Déguerpiras-tu ? bandit, gredin, scélérat !

MANOEL, *se sauvant*. — Adieu, mon oncle ; adieu, ma cousine. *(Il ouvre la porte.)* Adieu, Gervaise.

QUIQUENGROGNE, *lui ferme la porte sur le nez, il court ouvrir la croisée qui donne sur la rue, il crie :* Je te casserai ma canne sur les épaules, entends-tu ? Tu ne mourras que de ma main.

MANOEL, *dans le lointain*. — Adieu, mon bon oncle.

Je vous fais grâce du reste. Ce pendard de Manoel a du vif-argent dans les veines. On le chasse par la porte, il rentre par la fenêtre. Il dupe Quiquengrogne, il berne le sire de Balandras, il rosse le valet, il cajole la suivante et, finalement, il épouse sa cousine. Ainsi s'achève la comédie, ainsi se termine l'opérette de Sarcey, opérette sans musique, et qui, apparemment, ne fut jamais représentée.



SARCEY, JEUNE PROFESSEUR
(1857)

Ces amusements, ces menus succès ne suffisaient pas à contenter, je ne dis pas l'ambition de Sarcey, car il n'en avait guère, mais son activité d'esprit. Il éprouvait l'impérieux besoin de se répandre au dehors. Sans qu'il s'en doutât lui-même il était devenu journaliste; il l'avait été dès le premier jour, dès le premier billet qu'il dépêchait à sa mère. Cette discipline qu'il s'imposa, pendant vingt années consécutives, de jeter sur le papier ses impressions, ses joies, ses ennuis, ses aventures, le tableau mouvant des choses qui défilaient sous ses yeux, ce travail qui n'était qu'un plaisir constamment renouvelé, fut pour lui la meilleure des écoles. Rien ne l'obligeait à s'y astreindre. Mme Sarcey mère n'était pas très exigeante ; elle se fût contentée de billets plus laconiques. Mais Sarcey ne l'entendait pas ainsi. Il écrivait pour écrire, guidé par un mystérieux instinct, et s'entraînait inconsciemment à la besogne qu'il devait accomplir plus tard, avec tant d'abondance et de bonhomie.

En 1856, son éducation professionnelle est achevée. Il est agréable narrateur et vigoureux polémiste. Il a le don du mouvement et de la vie, soutenu par un naturel bon sens et par une solide culture. Il est mûr pour la presse. Il n'y entra que timidement, car il se défiait de ses forces. Je ne rééditerai pas l'histoire, très célèbre, de la chronique qu'il confia à About et que ce dernier fit agréer à M. de Villemessant. Elle parut dans le *Figaro* du 1er novembre 1857 ; elle s'achevait en ces termes :

Je vous écrirai ce qui est, simplement, et sans phrases. C'est la première fois que je touche une plume ; je n'entends rien à cet art, et il y paraîtra. Mais je crois que le vrai intéresse toujours par cela seul qu'il est vrai, et j'ai, sur tous les beaux parleurs de Paris qui s'occupent de la province, l'avantage de vivre en province.

Quand on veut du vin de Bordeaux, c'est à Bordeaux qu'il faut le prendre. M. Villemain disait qu'il n'y a rien qui aide

à parler d'un auteur comme de l'avoir lu; il n'y a rien qui aide à parler de la province comme de pouvoir signer :

SATANÉ BINET, provincial.

Si l'on examine cette lettre, on remarque que c'est exactement le ton, l'accent, l'allure de celles qu'il envoyait à sa mère. Il s'y montre peut-être un peu plus gêné, parce que c'est la première fois qu'il écrit à M. de Villemessant et que l'importance du personnage lui donne à réfléchir. Et voilà la seule différence. D'épistolier, Sarcey passe chroniqueur, sans aucune peine et presque sans transition. Bientôt il se mettra tout à fait à l'aise et causera avec le public comme avec la bonne dame de Dourdan.

Lorsque celle-ci recevait l'épître dominicale de son cher fils, elle s'en délectait, puis, après l'avoir relue, elle la serrait dans le sac de toile grise qui lui tenait lieu de portefeuille et murmurait, secrètement attendrie :

— Quel brave garçon !

De même, les innombrables amis que Sarcey possédait dans la foule se prenaient à dire, en repliant le journal, où il s'était copieusement épanché :

— Quel brave homme !

Et ce fut la principale raison de sa popularité...

Comme j'achevais de mettre en ordre le dernier chapitre du *Journal* de Sarcey, je reçus une lettre qui me causa, tout ensemble, beaucoup de joie et de surprise. Elle portait un nom qui revient à chaque page de cette correspondance, le nom de P. Jacquinet. Eh! quoi ! le vieux maître de Sarcey, celui qui corrigeait ses devoirs à l'Ecole et lui apprenait à aimer les belles lettres, M. Jacquinet n'était pas mort! Je m'enquis de son adresse, et n'eus aucune peine à la découvrir. Je suis allé le voir. Il me semble que je dois à nos lecteurs un récit de ma visite et qu'ils y prendront quelque intérêt, ceux du moins qui ont suivi avec sympathie les confidences du jeune professeur et son aventureuse odyssée.

Avouerai-je que je n'étais pas sans inquiétude en gravissant l'escalier du vénérable universitaire? je songeais, à part moi :

— Ce bon M. Jacquinet a dans les environs de quatre-vingt-dix ans. Que me dira-t-il? Me dira-t-il quelque chose? La mémoire, à son âge, est bien affaiblie? Vais-je avoir, devant moi, une intelligence à demi éteinte? Ce serait là, sans doute, un spectacle affligeant.

Je sonne. On m'introduit dans un salon reluisant, propret, discret, où flotte comme une atmosphère de paix provinciale. Les fauteuils, le canapé, acajou et

velours vert, datent du règne de Louis-Philippe ou de Charles X. Aux murs, sur le piano, sur la table, un peu partout, des portraits, un ou deux daguerréotypes aux reflets pâlis, des photographies décolorées. Mais à peine ai-je eu le temps d'examiner ces objets. Un bruit de pas résonne dans l'antichambre, le toc toc d'une canne frappant à petits coups le parquet. La porte s'ouvre.

— Monsieur, soyez le bienvenu !

La voix est charmante. Et ce qui m'étonne en elle, c'est son accent de jeunesse. Elle est harmonieuse, flexible, assouplie par le long exercice pédagogique; elle a lu et commenté beaucoup de vers, beaucoup de prose des bons auteurs. Elle est enfin, comme toute la personne de M. Jacquinet, empreinte de douceur et de politesse. Il s'est approché, m'a offert un siège; il a pris place au coin de la cheminée où brûle un feu tranquille et je le puis considérer à loisir.

Son corps menu, enveloppé dans une ample douillette, est doué de cette heureuse maigreur qui décourage les maladies. Il a la barbe et la moustache rasées, à l'ancienne mode; et certainement il ne fut pas parmi les démagogues qui s'insurgèrent contre les ordonnances de M. Fortoul ! Avec son petit bonnet noir, ses cheveux blancs bien peignés, sa cravate académique, son regard amène, son fin sourire, son geste accueillant, la parfaite convenance et le purisme un peu apprêté de son discours, il évoque l'image de l'honnête homme, au sens où on l'entendait jadis; M. Jacquinet a passionnément aimé la littérature, il la chérit toujours, après l'avoir enseignée.

— Quelle joie m'ont fait éprouver ces lettres de Sarcey ! Quelles impressions elles ont réveillées en moi ! Que de noms disparus ! Que de scènes oubliées !

Je me suis tu. Je l'écoute. Et lentement, comme à l'appel d'une baguette magique, les voiles qui cachent

le passé se soulèvent. Le vieillard m'entraîne à sa suite dans les champs du souvenir.

C'est en 1835 que M. Jacquinet fut admis à l'Ecole normale. A cette époque, elle n'occupait pas le vaste édifice où elle est présentement installée. On l'avait confinée rue de la Harpe, dans les bâtiments du collège du Plessis. Elle était pauvre, étroite, incommode et tremblait sous la férule de M. Cousin, qui la gouvernait effectivement, quoiqu'elle eût pour directeur M. Guignaut. Mais l'excellent M. Guignaut manquait d'énergie; il se laissait dominer, se bornant à épancher sur ses disciples les trésors d'une parole savante et intarissable.

Ceux-ci y vivaient, cependant, assez heureux. Réveillés à l'aube, au son de la cloche, ils se ruaient au travail; ils adoraient leurs professeurs, Michelet surtout... Michelet!... Ce nom leur communiquait un frisson d'enthousiasme. Ils se pressaient sur ses pas. Ils buvaient les phrases qui tombaient de ses lèvres. Et les élèves étrangers à son cours tâchaient d'en attraper quelques bribes à travers la porte et de discerner par le trou de la serrure la silhouette, la tête bouclée, le poetique visage et les yeux de feu du prophète. Pourtant, en 1835, la lutte qu'il était obligé de soutenir contre Cousin lui rendait moins agréable le séjour de l'Ecole. Il s'en éloignait. Un nouveau venu y acquérait près de lui de l'importance. C'était Désiré Nisard.

M. Jacquinet se rappelle les moindres détails de sa première leçon. Elle excitait des préventions et faillit tourner à l'orage. Nisard passait, non sans quelque apparence de raison, pour le plus réactionnaire des critiques. Il s'était signalé à l'attention de ses chefs par le fameux manifeste de la *Revue de Paris* sur la littérature facile. Il avait consacré deux volumes aux poètes latins de la décadence, qu'il assi-

milait, dans son esprit, aux poètes français contemporains. Or, on était en plein romantisme, au lendemain d'*Hernani*. L'école comptait dans ses rangs des « gilets rouges », qui fulminèrent, lorsqu'ils apprirent qu'un barbare allait manquer d'égards à leur idole. Ils jurèrent de l'immoler sur l'autel de Victor Hugo. Le plus violent de tous était Lorquet, qui proférait d'épouvantables menaces. Nisard arriva. Il leur parla de Boileau. Lorquet poussa un sourd grondement. Les autres se bouchèrent les oreilles. Nisard leur dit, de son ton aimable, et sans se départir d'une extrême courtoisie.

— A la prochaine conférence vous ouvrirez une oreille; à la suivante, vous les ouvrirez toutes les deux.

Bientôt il conquit son auditoire, et, sauf Lorquet, qui continuait de rugir, il les ramena vis-à-vis de Despréaux, et des écrivains du dix-septième siècle, à des sentiments moins tumultueux; il les apaisa, il s'efforça de leur apprendre le goût, la mesure, l'élégance, de leur faire aimer, selon sa fameuse définition, « la grandeur dans l'ordre, caractère commun des gouvernements bien réglés et des écrits durables ».

— Je vous assure, dit M. Jacquinet, qu'il n'était pas aussi « perruque » que le prétendaient les journaux du boulevard et qu'il ne méritait point les épigrammes de notre terrible Lorquet. Il avait l'intelligence ouverte aux productions nouvelles quand elles ne lui paraissaient pas contraires à la décence et au sens commun. Il tenait Alfred de Musset en haute estime...

Un jour même, en pleine classe, M. Nisard fit l'éloge des *Saltimbanques*, le vaudeville de Dumersan, qui faisait alors courir tout Paris. Il loua cette pièce, où il croyait retrouver quelques-uns des traits des farces classiques : la gaieté, la franchise et, sous la bouffonnerie du dialogue, un fond de vérité et d'observation.

Ces concessions ne désarmèrent par Lorquet. Elles aggravèrent sa défiance. Il était irréductible.

M. Jacquinet se divertit à me retracer ces choses lointaines, et je partage son amusement. Mais je ne puis lui cacher l'étonnement où me jettent ses révélations sur son ancien camarade Lorquet. Moi aussi, j'ai connu le père Lorquet. Quand je subis l'épreuve du bachot à la Sorbonne, il exerçait l'emploi de secrétaire de la Faculté. Je le vois encore, renfrogné, maussade, un peu bossu, engoncé dans son faux-col et sa cravate de batiste à trente-six tours, enveloppé d'une immense redingote dont les pans lui tombaient sur les talons, le cheveu rare, le nez chaussé de rondes lunettes : il réalisait, au moins en apparence, le type du pédant en *us*. Il était désagréable et ridicule à souhait et semblait, à ceux qui le jugeaient superficiellement, une caricature de Joseph Prud'homme.

— Oui, oui, reprend M. Jacquinet, je vous accorde que Lorquet n'était pas très reluisant, vers la fin de sa carrière. Il donnait, au début, les plus magnifiques espérances. Il avait tous les talents; il jouait du piano comme Chopin et Liszt. Et une éloquence, et une imagination, et une verve toujours aiguisée ! Nisard, qui faisait grand cas de lui, quoiqu'ils différassent d'opinion sur les *Burgraves*, décida plus tard le ministre à lui confier un cours. Nous nous rendîmes en corps à sa leçon d'ouverture et nous la proclamions d'avance admirable. Elle ne répondit pas à nos espérances et les suivantes ne se relevèrent point. Lorquet se voua aux fonctions administratives. Comment tant de dons merveilleux s'étaient-ils anéantis. Nous ne l'avons jamais su. Il y a, dans nos rangs, quelques exemples de ces naufrages. On est parti pour la gloire, on n'arrive qu'à remplir son devoir obscurément. M. Lorquet demeura un homme très distingué. Peut être avait-il rêvé d'être un grand homme.

M. Jacquinet sourit. Et dans son regard, timide et bienveillant, passe comme une ombre de mélancolie.

Voilà ses impressions d'écolier. Comme maître, il en a de plus abondantes. Songez que, de 1842 à 1867, il fut attaché à l'Ecole normale, et qu'il y remplit successivement la tâche de maître de conférences, puis de directeur des études. Durant trente ans, il y a vu défiler tout ce qui compte dans la France universitaire. Mais aucune période ne fut aussi brillante que celle qui s'écoula entre 1844 et 1848. Les noms illustres y affluent. En 1844 et 1845, c'est Gaston Boissier, Beulé, Caro, Mézières ; en 1846, Challemel-Lacour ; en 1847, c'est Perraud, J.-J. Weis, Dottain, Assolant; en 1848, About, Taine, Sarcey (l'immortel trio) ; en 1849, c'est Octave Gréard et Prévost-Paradol. Et il y avait, parmi ces jeunes gens, une flamme, une conviction, un rayonnement qui illuminent encore, dès qu'il y pense, M. Jacquinet, et le réchauffent.

— Sarcey, me dit-il, peint au naturel cette génération. Elle était brave. Elle ne redoutait pas la pauvreté et l'acceptait gaiement. Elle était soutenue, jusque dans ses ambitions, par des idées généreuses. Elle avait la foi.

Vous supposez bien que M. Jacquinet ne s'est pas privé de me citer sur ses anciens élèves mille réjouissantes anecdotes. Mais je vous ai si copieusement entretenu de Sarcey que j'ai peur de lasser votre patience. Pourtant il est une historiette qui m'a paru si jolie que je ne veux pas la garder pour moi. Elle est légendaire chez les normaliens de 1848, et M. Gréard me l'avait déjà contée.

Les élèves qui préparaient leur agrégation, avaient coutume, pour se former à l'art de la parole, d'organiser entre eux des sortes de tournois oratoires, et de s'exercer sur n'importe quel sujet. C'était le tour de Sarcey. Il choisit Musset, et, dans son œuvre, le

théâtre, qui déjà l'intéressait vivement. Il improvisa une conférence qui ravit ses camarades et leur causa même un peu de surprise. Non seulement Sarcey analysa son auteur, avec la précision, la logique, la clarté qu'on appréciait en lui, mais il y ajouta des qualités qu'on ne lui connaissait point, de l'émotion, un peu de rêve, et une certaine émotion lyrique qui ravit d'aise l'auditoire et lui valut d'unanimes applaudissements. La causerie achevée, on se rend à table.

On commence à déjeuner. Et l'on constate l'absence du triomphateur. On l'appelle.

— Sarcey ?... Où est Sarcey ?

Pas de Sarcey... On se lance à sa recherche. Un élève se dévoue et quitte le réfectoire. Au bout de quelques instants il reparaît, donnant les marques de la plus étrange satisfaction.

— Venez vite, s'écrie-t-il. Venez tous !

On se précipite sur ses pas. On enfile les corridors, on arrive dans la cour. Et là...

Quel spectacle, grands Dieux ! Et comment le rendre ? Sarcey, que son discours avait mis en état d'ébullition, s'était couché, nu comme un ver, sous le robinet de la fontaine et se rafraîchissait à la fois le corps et l'esprit, laissant couler l'onde pure sur sa bedaine naissante, radieux, impudique, s'abandonnant à la douceur de vivre, ainsi qu'aux premiers âges du monde, selon la loi naturelle. On se trouvait au mois de juillet. Il faisait chaud. C'était sa seule excuse. On l'acclama, on le porta en triomphe. Et c'était justice !

— Ce petit fait, dit malicieusement M. Jacquinet, ne mériterait pas d'être rapporté, s'il ne mettait en valeur la double physionomie de Sarcey. Et c'est par là qu'il cesse d'être insignifiant. Il y avait, en mon cher élève, des complications, ou tout au moins des délicatesses que le vulgaire ne soupçonnait point. On le

jugeait d'après la bonhomie un peu familière et drue de son style. Mais sous cette écorce, il dissimulait une âme tendre et modeste et un cœur sensible que ses lettres à sa mère nous ont dévoilés. De même le Sarcey qui promenait dans la cour de l'Ecole sa robuste nudité, se doublait du Sarcey qui venait de commenter avec un charme infini les vers et la prose du poète...

On n'a pas plus de grâce, en vérité, et j'assure à M. Jacquinet que son disciple, s'il le pouvait ouïr, serait touché de tant d'indulgence.

— Mais non, je ne suis pas indulgent, je suis juste. Sarcey fut le meilleur écolier que j'aie jamais vu. J.-J. Weiss était indolent, Taine froid et dédaigneux, About éblouissant mais brouillon... Paradol seul réalisait à peu près la perfection. Et encore je préfère la rondeur et la candeur, oui la candeur de Sarcey. Savez-vous qu'il était fort bon latiniste ! Pour les vers latins, il était de second ordre. Mais sa prose latine est forte, savoureuse, colorée. C'est excellent... Je puis, d'ailleurs, vous en donner une preuve.

M. Jacquinet a tiré d'un secrétaire deux ou trois copies, qu'il déploie avec précaution.

— J'ai conservé quelques-uns des devoirs de mes élèves, de ceux qui ont fait leur chemin par le monde, et m'ont donné de l'honneur... Tenez, que vous disais-je ? Voici une page latine de Sarcey. Le sujet, d'ailleurs, se prêtait à d'heureux développements : *Qœnam in epica Virgiliani carminis compage vel laudentur, vel desiderentur.*

Le bon maître commence à parcourir la vieille copie qui dort depuis si longtemps dans le silence de son tiroir... *Si recte de Virgiliano opere judicare volueris...* La langue latine, hélas ! ne m'est plus très accessible. Mais je ne me lasse pas de contempler M. Jacquinet. Il tient la feuille entre ses doigts, il la caresse, il l'aime comme une amie qu'on ne voit

pas tous les jours, mais que l'on retrouve avec joie, et sa bouche, en modulant le latin, prend une expression voluptueuse. Le Jacquinet de 1849, tel que Sarcey le montre dans ses lettres, m'apparaît soudain, le professeur précis, attentif, amoureux de son métier, épris des belles-lettres et versant cette passion dans les jeunes esprits qu'il a la mission d'éclairer et de former.

Cependant, je remue avec respect et curiosité ces reliques si pieusement gardées. Tout à coup, un cri m'échappe. J'ai mis la main sur deux copies fraternellement rangées côte à côte. Ce sont les compositions françaises remises par Sarcey et Taine, en 1848, lorsqu'ils se présentèrent à l'Ecole normale. C'est M. Jacquinet qui présidait à cette partie de l'examen; il en avait désigné la matière ; il était également chargé de la correction. Sarcey eut la chance d'être classé le premier, Taine ne vint qu'au second rang. Le sujet choisi était mieux approprié aux moyens de Sarcey qu'à ceux de Taine. Il s'agissait de Voltaire. Et vous n'ignorez pas que Voltaire était le pain dont Sarcey, dès son enfance, avait coutume de se nourrir. Donc M. Jacquinet proposait aux candidats l'argument suivant :

*Lettre de Voltaire à son ami Cideville.* (Voltaire a fui en Angleterre après sa querelle avec le duc de Rohan. Il écrit à Cideville pour lui conter la vie qu'il mène à Londres, les grands hommes chez qui il fréquente, les idées de liberté dont il s'imprègne, etc.).

Il n'y avait pas plusieurs façons de développer ce thème. Tout était dans la forme. Il fallait prouver que l'on possédait à la fois la connaissance de son pays et celle du voisin. Sarcey s'y trouva tout de suite à l'aise. Il ne se borna pas à pasticher la phrase coulante, alerte, limpide du modèle; il imita les petits vers dont Voltaire égayait si volontiers sa correspondance.

— Monsieur Jacquinet, vous me permettrez bien de copier ce passage?

— Je vous en prie... Ceci est à vous... Disposez-en librement.

Et voici ce que Voltaire écrivait à son ami Cideville.

« ... Mais, mon ami, que je sois sifflé, persécuté, déchiré, je m'en consolerai aisément, si je puis m'en consoler auprès de vous. Les sociétés les plus aimables de l'Angleterre n'ont pu me faire oublier la douceur de votre commerce. J'ai vécu dans l'intimité des plus beaux esprits de Londres, et je regrette encore cette charmante retraite où nous mettions gaiement en pratique la philosophie d'Horace. Il faut aussi avouer que cette philosophie a passé la Manche ; la société de Bolingbroke suit quelque peu les préceptes du poète latin ; c'est un cercle de gens d'esprit qui pensent et parlent sans contrainte et traitent sans prétention les plus hautes questions de philosophie. J'y ai passé de douces heures, regrettant de ne pas vous y voir avec moi : c'est là que j'apprenais à devenir libre ; d'autres fois, j'allais au temple où règnent encore les traditions de l'esprit français qu'y apporta Saint-Evremond :

Oui, Cideville, je me plais
A souper sans cérémonie
Au temple, où sans peine on allie
A la liberté des Anglais
La grâce et l'esprit d'Emilie
Et l'aimable plaisanterie
Des anciens courtisans français.
Sans déraisonner, on raisonne ;
On philosophe avec gaieté ;
Et sur Dieu même (qu'il pardonne
Un peu trop de témérité),
On dit tout haut la vérité;
En buvant ce vin qu'il nous donne
On soupe, on cause en liberté.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Ainsi, dans cet heureux asile,
Je passe mes jours sans regret,
Et mon bonheur serait complet,
S'il ne me manquait Cideville.

» Oui, mon ami, je ne puis vivre plus longtemps loin de vous et loin des amis qui vous ressemblent. J'aime mieux abandonner cette terre de la liberté, ces illustres amitiés, et

même ces soupers d'Horace, pour retrouver ceux qui, seuls, peuvent me rendre la vie douce et agréable. En attendant cet heureux moment, *vive* et *vale.* »

A côté de la copie de Sarcey, la copie de Taine est presque sévère. Il y parle un peu moins des mœurs et un peu plus des philosophes. Déjà la tournure de son esprit l'incline aux graves travaux, et de tous les Anglais, contemporains de Voltaire, c'est Locke qui l'attire de préférence... Avec le consentement de M. Jacquinet, je détache quelques lignes de ce morceau distingué :

« Ne pensez pas que j'aie donné pour cela dans les idées innées de Descartes, ni dans ses tourbillons, ni dans la vision en Dieu du père Malebranche. Je n'ai jamais compris comment un enfant pouvait penser dès le ventre de sa mère, ni comment le Révérend Père voyait tout en Dieu sans y voir que lui-même est fou. Mais j'ai trouvé un bonhomme fort sensé, sans prétention, très modeste, philosophe pourtant, et qui s'appelle Locke.

» *Primus duas res dissociabiles miscuit, philosophiam et sensum communem.*

» Cet homme raisonne comme vous et moi, il est toujours intelligible ; il ne parle jamais d'entiléchies, de causes occasionnelles, d'êtres intentionnels. Quand il est à court, il avoue de bonne foi son ignorance. Quant aux idées, il croit que nous les recevons par les sens.

» Tout ceci est incroyable, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous ? L'Angleterre est un pays de miracles. On y trouve la liberté religieuse, la liberté politique, la liberté d'écrire ; on y hait les cagots, les robins et les cuistres ; les gens d'esprit y sont honorés, les grands y sont affables. Après cela, étonnez-vous qu'il y ait un philosophe qui n'extravague pas ! »

M. Jacquinet s'attarde à relire ces deux copies qui lui furent soumises, voilà exactement cinquante-cinq ans. Il les juge, il les compare par une sorte de scrupule rétrospectif, qui n'est pas sans grâce.

— Ma foi, dit-il, elles sont aussi bonnes l'une que l'autre...

Il quitta l'Ecole en 1867, à la suite d'un incident mé-

morable. Sainte-Beuve ayant tenu à la tribune du Sénat un langage hostile au gouvernement impérial, la plupart des élèves qu'animait un ardent esprit républicain crurent devoir lui envoyer une adresse de félicitations. Cela n'eût rien été, si l'un d'eux, futur égyptologue que je désignerai suffisamment en disant que son nom, fort estimé du public, est devenu glorieux, n'avait eu l'idée de communiquer à la presse le texte de cette lettre. Elle parut. Les élèves se solidarisèrent avec leur camarade imprudent. Le scandale fut énorme. Et M. Jacquinet, dont la responsabilité était en jeu, comme directeur des études, demanda son changement.

Là s'arrête son histoire, du moins en ce qui nous touche. Il exerça les plus utiles fonctions et les plus élevées. Il fut recteur de faculté, inspecteur général. Il était à Besançon quand M. Jules Lemaître, jeune maître de conférences, réunissait les éléments de sa thèse sur Dancourt. Il aida aussi, de ses conseils, les débuts d'Emile Faguet. Il ne pouvait faire un pas en province ou à Paris sans y rencontrer quelqu'un de ses anciens disciples. Il est, après M. Wallon, et avec M. Waddington-Kastus, le doyen des professeurs de Normale. L'Ecole est sa véritable famille, l'objet de son culte, le centre de ses pensées; et elle lui a donné, en somme, une innombrable postérité, tous ses pensionnaires, pendant un tiers de siècle, lui ont passé par les mains. M. Jacquinet ne peut s'empêcher d'avoir le cœur remué à cette idée.

— Je ne suis rien, me dit-il, qu'un vieux pédagogue. Mon nom est inconnu de la foule. Je n'ai écrit que des livres qui se rapportent étroitement aux travaux scolaires. Je n'ai eu ici-bas d'autre gloire que celle de mes élèves, elle me suffit!...

Y a-t-il, dans ces paroles, un soupçon d'amertume? Je ne l'y ai pas découvert. M. Jacquinet ne regrette

ni les orages de la politique, auxquels il aurait pu se mêler, ni le fracas des réputations bruyantes. Il n'a été, il n'a voulu être qu'un professeur. Il s'endort dans la sérénité de sa tâche accomplie. Je crois qu'autant qu'un homme peut l'être, au milieu des deuils dont est semée la vieillesse, il est heureux. Il a près de lui, pour se réconforter aux heures de défaillance, son cher Bossuet... Et ainsi il s'éteint doucement, regardant, de loin et de haut, défiler le train du monde. Et ainsi il réalise le vers consolant de La Fontaine :

> Rien ne trouble sa fin. C'est le soir d'un beau jour

A. B.

# CHOIX DE CHRONIQUES

Francisque Sarcey a publié, durant sa laborieuse carrière, des milliers d'articles et de chroniques. La plupart de ces pages commentent les événements du jour et tirent leur principal intérêt de l'actualité. Il en est quelques-unes, toutefois, qui nous ont paru compléter heureusement le *Journal de Jeunesse :* ce sont celles où l'écrivain se raconte lui-même, retrace des impressions de famille et d'école, ou paye un tribut de souvenirs à ses maîtres, à ses camarades, à ses amis, à ses disciples. Elles sont extraites des « Fagots » du *Temps*, des « Grains de bon sens » du *Figaro*, des « Notes de la Semaine » des *Annales*. Ces trois journaux sont particulièrement liés à la vie et à l'œuvre de Sarcey; et nous leur empruntons de quoi achever son dernier livre.

## LE MÉTIER DE JOURNALISTE

J'inaugure aujourd'hui, en même temps que l'année nouvelle (1), une nouvelle série d'articles qui prendront ce titre : *Notes de la semaine.* Ce que seront ces articles, et de quoi je parlerai plus spécialement, je n'en sais trop rien encore, à vrai dire. Je n'ai pas de programme bien arrêté. Je me laisserai guider à vos goûts, sans préjudice des miens, bien entendu. Car, voyez-vous, il faut qu'un article de journal plaise à la fois à deux sortes de personnes : à celle qui l'écrit d'abord, et ensuite à celles qui le lisent. On n'a pas grand'chance d'amuser les autres, quand on ne s'amuse pas soi-même de ce qu'on jette sur le papier. C'est Alfred de Musset qui a dit dans un vers célèbre :

> Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.

Il voulait dire par là que lorsqu'on a la bourse confortablement garnie, il y a des amusements préférables à celui de noircir du papier. Je ne suis pas de son avis : c'est toujours amusant d'écrire, qu'on ait de l'argent ou qu'on n'en ait pas. Mais ce n'est amusant que si l'on y prend plaisir. J'ai l'air d'émettre une lapalissade. Réfléchissez-y un peu, s'il vous plaît. Vous verrez que je ne suis pas si bête, ou pour employer, parlant de moi, un mot plus poli, vous verrez que je ne suis pas si naïf que je le parais.

Le pire des métiers, disait ce même Musset, c'est de cheviller. Eh ! oui, se mettre à son établi, sans goût à la besogne, avec un haut-le-cœur, et raboter sa planche en geignant, il n'y a rien de plus cruel et de plus

(1) 1885.

sot au monde. Je me souviendrai toujours d'avoir vu un jour Théophile Gautier, dans les bureaux du *Moniteur*, penché sur son feuilleton, le feuilleton du lundi, et Dieu sait s'il avait le théâtre en horreur ! Il me fit pitié. La nausée lui montait aux lèvres. Il me montra la page blanche, et usant d'une de ces expressions terriblement familières qui lui étaient habituelles dans la conversation :

— Si je ne me retenais, dit-il, je vomirais dessus.

— Ne vous gênez pas pour moi ! lui dis-je en riant.

C'est pour soi, pour se faire plaisir à soi-même, pour son amusement personnel qu'un journaliste doit écrire, comme un homme du monde cause pour cette volupté chatouillante d'exprimer ses idées ou de conter les anecdotes qu'il sait, et de lire, dans les yeux de ceux qui l'écoutent, l'effet qu'il produit sur eux. Il n'a de verve, de gaieté, de mordant, qu'à la condition d'être pris tout le premier aux choses qu'il débite, et de sentir ensuite le contre-coup de l'impression qu'il a excitée.

Je m'en irai donc au hasard de la conversation, ne parlant que de ce qui m'intéresse, et, si je ne sais pas vous y intéresser, j'en serai bien vite averti par je ne sais quelle sensation de froid, qui me tombera sur les épaules et gèlera l'encre dans ma plume.

Un comédien, qui entre en scène, sent tout de suite, à d'invisibles effluves qui le frappent au visage, si la salle devant laquelle il paraît est bien ou mal disposée. Il en va de même du journaliste. Le vrai journaliste est doué à cet égard d'un flair particulier qui est, pour lui, comme un septième sens.

## *LE FRICOT DE NOS GRAND'MÈRES*

Théodora... Oh ! ne prenez pas peur. Je ne veux pas vous entretenir encore, après tant d'autres, du drame de M. Victorien Sardou. Non, je ne veux qu'arrêter votre attention sur un mot du dialogue, qui m'a jeté dans de grandes réflexions.

Théodora donc, au second acte, a dépouillé son manteau de souveraine et elle s'en va, en robe de grisette, par les quartiers douteux de Byzance, se désennuyer de la pompe impériale en retrouvant quelques-uns des souvenirs capiteux de ce bon temps, où elle était si malheureuse. Elle fait visite à une vieille bohémienne qu'elle a connue jadis, quand elle n'était qu'écuyère au cirque; la bohémienne a justement son dîner sur le feu; elle l'accueille à bras ouverts, et l'invite à se mettre à table :

— Tu mangeras, lui dit-elle, tu mangeras de mon fricot !

Quelques délicats ont fait la grimace. Du fricot ! quel mot bas et trivial ! Il faut pourtant bien admettre que la vieille bohémienne, si en effet elle a invité Théodora à dîner, a dû se servir dans sa langue, pour désigner la plat qui cuisait sur le fourneau, d'un mot qui n'était pas très noble et qui était en grec l'équivalent de fricot en français.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Savez-vous bien que ce mot de *fricot*, qui excite chez nos puristes une moue si dédaigneuse, me semble charmant à moi, et je ne saurais dire combien il éveille en mon esprit de délicieux souvenirs.

Fricot, c'était pour nous, quand j'étais enfant, tout ce que l'on mangeait avec son pain, pour que le pain

ne fût pas du pain sec. La mère vous fourrait dans la poche, au moment d'aller à l'école, un gros morceau de pain.

— Alors, pas de fricot avec, maman ?

Des confitures, du fromage, du chocolat, c'était du fricot : du fricot, par extension. Car ce n'était pas le vrai sens du mot. Et nous le savions bien ; le vrai fricot, c'est celui que nous avions entendu chanter sur le poêlon, quand la mère ou la bonne avait versé dans la platine le beurre qui, en s'échauffant, emplissait l'air d'un fr... fr... joyeux et appétissant. Nous humions ce bruit, et la bonne odeur qui l'accompagnait, de toutes nos oreilles et de toutes nos narines. Etait-ce veau ou bœuf, poulet ou lapin ? Nous ignorions les mystères de la cuisine. Mais c'était du fricot. Oh ! le bon fricot !

Quel dommage que ce mot se soit perdu ! Perdu, non, il ne l'est pas. Mais la bonne compagnie, du diable si je sais pourquoi, l'a déclaré populaire, et indigne de figurer dans la conversation, non plus que sur la table de la bonne compagnie, du *high life*, comme nous disons à cette heure. Et nous ne l'avons pas remplacé. Trouvez-moi, je vous prie, dans la langue l'équivalent de ce joli mot si expressif ! On vous servira du navarin aux pommes, du bœuf en daube, de l'oie aux marrons, une dinde truffée même..., mais le fricot, c'était tout cela, et encore autre chose.

— Y aura ce soir de bon fricot ! disait la mère avec un air d'intelligence.

De bon fricot ! Cela ouvrait des perspectives. Que serait le fricot ? Le cœur battait d'attente, et l'eau en venait à la bouche.

Et même encore à cette heure, après que mes cinquante ans sont depuis longtemps sonnés, ce mot de fricot me représente, non ces plats savants que les cuisiniers en chef affublent de noms exotiques, mais

ces bons, simples et savoureux ragoûts qui demandaient à la ménagère plus de soins que de science.

Il fallait, pour que le fricot fût bon, qu'il mijotât de longues heures dans la casserole ou sur la platine, surveillé de près par la bonne, qui y mettait toute son âme, en même temps que les épices nécessaires. C'était souvent un reste de la veille que l'on accommodait ainsi, un de ces méchants restes que les cordons bleus de notre temps jettent avec mépris dans le seau aux ordures. Le bon fricot qu'on faisait avec cela! C'était à s'en lécher les doigts jusqu'au coude.

Quand j'étais jeune, une petite bourgeoise disait très bien, avec une pointe d'orgueil :

— Je leur ai friccté un joli petit dîner... je ne vous dis que ça !

Elle n'avait pas besoin, en effet, de dire autre chose! Fricoter un dîner, c'était le suprême de l'art pour la cuisinière. Et encore ai-je tort de me servir de ce mot d'art. Non, ce n'était pas de l'art à vrai dire. Ces braves ménagères du temps passé faisaient de la cuisine avec leur cœur, car la bonne cuisine vient du cœur, comme les grandes pensées.

Tous ces souvenirs font fr... fr... dans ma mémoire. Savez-vous un radical plus pittoresque que ce fr... fr... qui grésille dans tout le vocabulaire de la cuisine? La fricassée ! la friture ! le fricandeau ! que sais-je ?

Parlez aux troupiers d'un bon petit *frichti*. Le *frichti*, pour eux, c'est ce qu'était pour nous le fricot. Une marmite où l'on a pêle-mêle entassé un os de gigot, un poulet chapardé dans une ferme voisine, le quartier de bœuf réglementaire, et des légumes à profusion, le tout cuisant sur un feu doux et savant, c'est du *frichti! Frichti*, les pommes de terre cuites sous la cendre ! *Frichti*, tout ce qui s'étale sur le pain!

Je vous l'avouerai tout bas : en dépit des gens comme il faut (ça m'est si égal de n'être pas comme il

faut), malgré les sévères objurgaticns des dictionnaires, je me sers à l'occasion de ce mot fricot, si leste, si sonore, si expressif, si français, mes amis; oui, français, car il n'y a qu'en France qu'on sait, avec une queue de lapin, fabriquer un fricot à faire revenir un mort. Le miroton, c'est le fricot français par excellence. Il s'en exhale un fumet de patrie.

Le peuple dit encore *fricot*, et il a raison :

Je suis du peuple, ainsi que mes amours

chantait Béranger. Et moi, je suis du peuple, ainsi que ma cuisine. Voulez-vous que nous réhabilitions le mot de fricot ? dites, le voulez-vous ?

Hélas ! à quoi vais-je penser là ! Pour rendre au terme son vieux lustre, il faudrait d'abord que nous pussions remettre en honneur les mœurs des générations abolies. Le *fricot* ne redeviendra *comme il faut*, que lorsqu'il sera *comme il faut* aux honnêtes bourgeoises de fricoter elles-mêmes le dîner de leurs maris. Nous avons le temps d'attendre.

*FAIRE L'ARTICLE*

C'était, il y a jeudi huit jours; nous assistions, dans la journée, à la répétition générale de la nouvelle comédie de Dumas. Nous n'étions guère là qu'une trentaine, fondant en larmes. Car ce troisième acte de *Denise* est d'un pathétique merveilleux, et Mlle Bartet y ferait pleurer des pierres. Dans l'entr'acte, on vient nous dire : « Ce pauvre Baillet vient, à l'instant même, d'apprendre la mort de son père. Il va pour aujourd'hui terminer son rôle ; mais on ne pourra demain donner la *première.* »

Et comme, à la suite de cette répétition nous sortions du théâtre, Claretie et moi, la conversation s'engagea naturellement sur cet incident douloureux.

— Quel affreux métier, me disait Claretie, que celui des comédiens ! Ils n'ont pas la liberté de s'abandonner à leur chagrin. Il faut qu'ils entrent en scène et grimacent la joie ! Ils ont le cœur brisé et il faut qu'ils fassent rire.

— Eh mais, répondais-je, nous en sommes tous là. A personne au monde il n'est permis de se livrer tout entier au sentiment dont l'âme est pleine. Chacun a sa besogne à poursuivre ; la vie continue de couler impassible, et nous emporte avec elle.

Je ne me doutais guère que deux jours plus tard j'éprouverais sur moi-même la vérité de cette théorie.

About venait de mourir, frappé d'un coup imprévu. On avait envoyé chez moi, et j'étais accouru. Vous imaginez le spectacle : lui étendu dans son lit, d'où la tête émergeait seule; toute la famille en larmes, éparse dans les chambres ; partout un bruit de sanglots étouffés. Je restais immobile et comme abruti

devant ce visage qui semblait dormir et qui ne devait plus s'éveiller. Je serrais avec force mon mouchoir sur ma bouche pour comprimer les cris qui me montaient à la gorge.

Je tombai sur un fauteuil, sans pensée, étourdi comme un homme qui vient d'être assommé.

Un doigt se posa sur mon épaule :

— Est-ce que vous descendez au journal ? me demanda-t-on.

— Au journal ! ah ! oui, au journal. Quelle heure est-il ?

— Il est près de minuit. Nous n'avons que le temps.

— Ah ! oui, il faut faire l'article !

*Il faut faire l'article !* C'est le mot du journaliste; c'est le mot du métier.

Que de fois je l'avais entendu sonner à mes oreilles, et répété moi-même ! Nous avions déjà traversé tant de crises au *XIXe Siècle ;* nous nous étions vus tous les jours, pendant une année, à la veille de voir périr le journal; on se désespérait autour de moi, on se lamentait : « Quel ennui d'écrire ! A quoi bon ? » C'est moi dont la bonne humeur soutenait et ragaillardissait tout le monde, c'est moi qui jetais joyeusement la phrase :

— Il n'y a pas, mes enfants, il n'y a pas... il faut faire l'article.

En deux circonstances, bien solennelles, le jour de la mort de M. Thiers et le jour de la mort de Gambetta, c'est About qui avait réuni la rédaction, et qui nous avait dit : « Il faut faire l'article »

Nous nous étions, en quelque sorte, partagé le mort par tranches : l'un étudiait dans Gambetta l'orateur, l'autre l'homme d'Etat et le politique; l'autre, le patriote. Je m'étais réservé, moi, qui avais connu Gambetta jeune, qui en avais subi l'ascendant et le charme, la partie intime et anecdotique. C'était le premier

janvier; et tous, nous avions des devoirs de famille à remplir. Mais il fallait faire l'article.

Et comme on le fit ! tristement, car nous admirions tous Gambetta, et quelques-uns d'entre nous l'aimaient, mais allégrement, le cœur à la besogne. A demain les visites obligatoires, les bonbons à porter, les poignées de main à donner et à recevoir. Il fallait faire l'article ! *Il faut faire l'article !* Pourquoi la phrase m'arrivait-elle cette fois à l'oreille comme un glas très lointain n'éveillant dans mon esprit qu'une idée vague et confuse ? Tout en descendant la rue Notre-Dame-de-Lorette, je me répétais machinalement à moi-même ces mots, qui me paraissaient n'avoir point de sens : C'est vrai ! il faut faire l'article... il faut faire l'article...

J'arrivai au journal; j'entrai dans la salle de rédaction, et j'y trouvai deux des nôtres, qui, ne sachant rien de l'horrible nouvelle, corrigeaient paisiblement leurs épreuves. J'avais le visage si bouleversé, que tous deux s'écrièrent à la fois avec angoisse :

— Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ?

— Il y a que je viens faire l'article.

— Quoi ! l'article ! quel article ?

Et voilà que les autres rédacteurs, qu'on avait mandés en toute hâte, arrivaient effarés, et tous chuchotant dans les coins, s'entretenaient à voix basse, comme s'ils parlaient dans la chambre d'un mort.

Et, de temps à autre, un d'eux se détachait et me posant la main sur l'épaule :

— Vous allez faire l'article, n'est-ce-pas ? Il n'y a que vous qui puissiez faire l'article.

— Eh ! oui, oui, je vais faire l'article.

Et je pensais en moi-même : qu'est-ce que je vais dire ? Car je ne sentais, en ma tête, qu'un tournoiement vide et douloureux.

Je trempai ma plume dans l'encre et alors, je ne sais

comment... un souvenir me remonta brusquement à la mémoire.

Il y a quelques mois, je fus opéré de la cataracte par le docteur Perrin. — Les conditions dans lesquelles se devait faire l'opération n'étaient rien moins que favorables, et quelques jours auparavant le docteur exprimait ses appréhensions à l'un de mes amis les plus chers : Charles Garnier.

— Je vous avoue, lui dit-il, que je sens quelque émotion.

Et comme Garnier lui exprimait la crainte que cette émotion dont il parlait ne fît trembler sa main :

— Oh ! ne vous inquiétez pas, lui répondit l'éminent oculiste. Un chirurgien peut trembler au moment d'aborder une opération redoutable. Mais une fois qu'il a saisi son outil, qu'il le sent dans sa main, tout est oublié : il ne songe plus qu'au succès ; le métier commande.

Charles Garnier m'avait, une fois l'opération faite et bien faite, conté cette conversation; et j'avais longuement philosophé sur ce thème. Ainsi donc, le métier exerçait cette puissance sur le physique et le moral de l'homme. Il avait suffi, dans cette circonstance, à suspendre les mouvements trop précipités du cœur, à raffermir la main. Il n'était plus resté qu'un chirurgien armé de son outil; une machine impassible et impeccable.

Il se fit en moi quelque chose de pareil, aussitôt que j'eus trempé la plume dans l'encrier. Il me sembla qu'elle courait d'elle-même sur le papier, et que les phrases s'en échappaient sans que j'y fusse pour rien. Je n'entendais, dans les plus obscures profondeurs de mon être, qu'un mot qui me tintait obstinément dans la cervelle, comme un coup de cloche: Il faut faire l'article ! je fais l'article !

## *JEUX DE BOURSE*

La semaine qui vient de s'écouler a été marquée, comme la semaine précédente, par d'horribles soubresauts à la Bourse. La Rente a fléchi en un jour de trois francs; elle est remontée de deux francs, elle est retombée ensuite. On eût dit une boussole dont l'aiguille était affolée.

Quelques-uns de mes confrères ont pris note de ces incidents pour reprocher à la population son manque de sang-froid et lui en faire honte. — Eh quoi! lui ont-ils dit, vous prenez peur si aisément et pour si peu de chose! Il suffit d'un article de journal pour que vous perdiez la tête!

Et ils ont brodé sur ce thème nombre de variations plus ou moins brillantes.

Je ne sais, mais il me semble que nos compatriotes n'ont point mérité ces mercuriales, dont l'intention est d'ailleurs excellente. Je suis au contraire fort surpris du calme dont la nation fait preuve en son ensemble.

On allègue la Bourse. Mais la Bourse n'est fréquentée que par une clientèle particulière, qui est celle des joueurs. Les marchés qui s'y font au comptant, les marchés sérieux comptent à peine dans cet effroyable mouvement d'affaires, qui ne sont que des formes de jeu. Il est tout naturel que les gens qui hasardent sur cette manière de tapis vert ou leur fortune tout entière, ou une forte partie de leur fortune, ne soient pas très capables de garder la tranquillité de leur esprit et l'intégrité de leur jugement.

Ils ont aisément et à propos de rien la cervelle ren-

versée. Vous n'en seriez guère étonné, si vous-même vous aviez mis parfois le pied à la Bourse.

J'ai fait la sottise de m'y laisser prendre. Je suis pourtant d'humeur prudente, et la multiplicité des travaux auxquels me condamne un métier que j'aime par-dessus tout me laisse bien peu de temps pour m'occuper des spéculations de Bourse. Mais que voulez-vous ? j'étais si joueur; oui, j'aime les émotions du jeu, et je croyais, en achetant ou en vendant des valeurs à terme, ne me donner qu'un petit divertissement de peu de conséquence.

Tout alla bien dans les premiers temps; je gagnais, je perdais, mais des sommes peu importantes. Vers quatre heures, quand je descendais de la butte Montmartre, où j'habite, sur Paris, j'achetais la *France* pour voir les cours, et il y avait là une minute de vif plaisir. Car vous savez qu'au jeu, après le plaisir de gagner, il y en a encore un autre, qui n'est pas à dédaigner pour un délicat, c'est celui de perdre.

Peu à peu, je me départis de ma modération, et risquai de plus grosses sommes; mais je n'y voyais nul inconvénient, car la Bourse, en ce temps-là, ne subissait que des variations médiocres. C'était tout le bout du monde quand on haussait sur les Rentes (et je ne jouais que sur les Rentes) de vingt-cinq ou trente centimes. Je me procurais à bon marché des émotions toujours nouvelles.

Je disais en riant à mes amis, qui m'exprimaient des inquiétudes sur ma sottise : — Laissez donc ! c'est un petit jeu de père de famille.

Le krach était proche. Je le sentais venir et ne pouvais prendre sur moi de me liquider. C'est alors que je connus, dans ma très petite sphère, les douloureuses incertitudes de l'homme qui a pris une position à la Bourse, et qui interroge l'avenir en frémissant.

Je perdis mon calme et ma gaieté. Je perdis surtout la netteté de mon jugement. Chose bizarre ! J'ai une telle habitude de l'analyse psychologique, que je m'étudiais moi-même et me trouvais absurde de ne pas en terminer tout de suite avec des opérations hasardeuses, qui m'avaient enlevé toute ma bonne humeur, toute ma joie de vivre. Je ne pouvais prendre mon parti.

Je me faisais reporter, et, à chaque fois, c'était une nouvelle perte, et j'attendais toujours je ne sais quel événement mystérieux qui allait changer la face des affaires et me rendre mon argent. Et notez que je n'allais pas moi-même à la Bourse. Je n'en subissais pas les fiévreux contacts et les entraînements soudains. Mais j'étais, quoique m'en tenant éloigné de ma personne, emporté dans son tourbillon.

Et je me rendais bien compte de mon impuissance absolue à porter sur les faits qui intéressent la Bourse un diagnostic sûr. J'écoutais le pour et le contre, qui se croisaient par-dessus ma tête, et horriblement troublé, affreusement perplexe, je cherchais quoi résoudre et ne le trouvais point.

Et je me disais à part moi : Quand on pense que j'ai ainsi perdu la tramontane, et je ne joue qu'assez petit jeu, et je ne fréquente point la Bourse, et je passe pour avoir été doué par la nature d'une excellente judiciaire.

Quel doit être l'affolement des spéculateurs qui vivent dans ce milieu surchauffé, qui ont mis sur une carte tout ce qu'ils possèdent, et même parfois ce qu'ils ne possèdent pas, qui ont plus d'imagination que de raison et de sens ! Le moindre événement, le plus infime canard, qui peut influer sur la hausse et la baisse, doit les mettre aux champs et les pousser aux résolutions extrêmes.

Le krach arrive enfin. Tout ce que j'avais, depuis

quinze ans, amassé d'économies y périt en un jour. Mais vous ne sauriez croire avec quel soulagement j'accueillis cette nouvelle. Il me sembla qu'on m'ôtait de dessus la poitrine un poids énorme, que je n'eusse pas réussi à soulever moi-même.

— Libre ! m'écriai-je ! me voilà donc libre !

La leçon m'avait coûté cher; mais c'était une bonne et profitable leçon. Je me jurai à moi-même que, mes dettes une fois payées, je ne m'adresserais plus à la Bourse que pour acheter au comptant ou du trois pour cent ou des obligations de la Ville de Paris.

Et depuis lors j'ai, comme le savetier de la fable, le jour où il rapporta les cent écus à son voisin le financier, recouvré toute l'élasticité de mon esprit, toute la gaieté de mon caractère, toute ma verve d'écrivain. Il paraît que, pour être radicalement guéri, j'avais besoin de cette douche. Bienheureux encore de n'avoir pas été submergé et roulé par elle. Je n'aurais eu que ce que j'avais mérité, et je me fusse consolé (piètre consolation) en chantant le vieux refrain populaire :

V'là c'que c'est!
C'est bien fait ;
Fallait pas qu'y aille!
C'est bien fait.

Mais j'ai emporté de cette cruelle et bienfaisante expérience, l'idée que la Bourse est un lieu tout spécial, où l'on respire un air qui fait perdre la raison, et que c'est, par conséquent, une grande bêtise de demander aux fous, qui se pressent autour de cette vaste table de jeu, des indications sur l'esprit public.

Non, ce n'est pas à la Bourse que l'on peut tâter le pouls de la population française. On vient nous parler de trois francs de baisse. Est-ce que cette baisse est réelle ? Les gens qui sont au courant de la Bourse,

m'affirment que si l'on voulait seulement acheter ferme trois cent mille livres de rente, on ne les trouverait pas sur le marché.

Les joueurs perdent la tête, mais la nation demeure calme.

Ne prenez donc point de souci de ce qu'on fait à la Bourse. Faites comme moi qui n'en lis plus jamais le tableau. Il ne faut le consulter que quand on a de l'argent à placer pour savoir les cours. Autrement, à quoi bon ? L'Etat paiera toujours, et la Ville de Paris, et les chemins de fer, et le Crédit Foncier. Votre foi en leur crédit va-t-elle être ébranlée, parce que quelques centaines de joueurs auront été pris de vertige ? Laissez-les se ruiner à leur aise, et gardez paisiblement, dans votre coffre-fort, des valeurs qui sont, comme l'on dit, des valeurs de tout repos...

Ne vous fourrez jamais dans ces bagarres de la Bourse. Vous y laisseriez certainement quelques-unes de vos plumes, si le plumage tout entier n'y passait point. Profitez de notre expérience.

Je sais bien qu'en général l'expérience des autres ne sert guère. Mais c'est affaire de patriotisme. Travaillez, soyez calmes et tenez-vous en joie, comme de bons Français que vous êtes, et moquez-vous que le baromètre de la Bourse hausse ou baisse. Rappelez-vous les vers du meunier de Sans-Souci :

> Et de quelque côté que vînt le vent,
> Il y tournait son aile et s'endormait content

## *LE JOURNALISTE ET LA PAYSANNE*

Quelques-uns de nos lecteurs m'avaient prié de changer la forme de mes articles hebdomadaires, et de me rapprocher de celle qui a été adoptée par les chroniqueurs habituels des journaux illustrés. Ils passent rapidement en revue les potins de la semaine, caractérisant chacun d'eux d'un mot qu'ils tâchent de faire spirituel. Leur but est d'amuser; je m'étais proposé, moi, de fournir des sujets de réflexion philosophique.

Ces réclamations nous avaient quelque peu troublés, Adolphe Brisson et moi. Remarquez que nous avons essayé d'imprimer aux *Annales politiques et littéraires* un cachet tout particulier; il était possible que nous nous fussions trompés. Au cas même où nous n'aurions pas fait erreur, et franchement nous pensions bien que nous étions dans le vrai, peut-être appuyions-nous trop sur la chanterelle. Pardon de cette locution familière, mais je n'en trouve pas qui rende ma pensée d'une façon plus exacte et plus pittoresque.

Après tout, il m'était à peu près indifférent, à moi, de modifier ma manière; et, si notre public avait même souhaité un changement plus radical, j'écris dans un si grand nombre de journaux, que ce n'était pas pour moi une affaire de céder à d'autres un poste où je ne pouvais plus rendre de service réel.

Il fut donc entendu entre Brisson et moi, car nous avons toujours marché d'accord, et, s'il est le directeur du journal, j'en suis en quelque sorte le *sachem*, il fut donc entendu que je provoquerais sur la question une espèce de plébiscite.

Une vague inquiétude nous tourmentait. Répondrait-on à cet appel ? Les lecteurs d'un journal ont, après tout, un moyen fort simple de marquer leur mécontentement. C'est de se désabonner. Rien ne les oblige à s'expliquer sur les causes de leur ennui. Une feuille leur plaît, ils l'achètent; elle ne leur agrée plus, ils la quittent. Ils n'ont de compte à rendre à personne. Cette indifférence nous eût été fort sensible; car une revue, comme celle que nous avons fondée, n'a de chance de prospérer que si elle entre, pour ainsi dire, dans l'intimité de la famille, que si l'on s'y intéresse, si on l'aime.

Nos craintes ont été bien vite dissipées. Ce n'est pas par dizaines, ni par vingtaines, c'est par centaines qu'en ces quelques jours les lettres nous sont arrivées, toutes pleines de conseils, de critiques et d'approbations.

Il m'a semblé être revenu à ces beaux jours du *XIXe Siècle* où nous considérions tous nos lecteurs comme une grande famille, où j'étais en correspondance incessante avec une foule d'entre eux. Non, je ne me doutais pas moi-même des couches profondes où les *Annales politiques et littéraires* ont pénétré et des sympathies qu'elles y excitent.

Je vous jure que, Brisson et moi, nous n'avons pas dépouillé ce courrier sans je ne sais quelle fierté mêlée d'attendrissement. Je ne le cache pas, j'ai passé là deux ou trois des plus heureux jours de ma vie de journaliste... Cela est charmant, cela est délicieux de voir tant d'honnêtes gens, et parmi eux des femmes, des jeunes filles, vous dire qu'ils vous suivent avec intérêt, et que s'ils ne sont pas toujours en communion d'idées avec vous, ils rendent au moins justice à la probité de vos intentions.

Vous le dirai-je? parmi ces lettres, quelques-unes m'ont fait battre le cœur d'orgueil et de plaisir. A.

Brisson était l'autre jour chez moi, et nous décachetions l'une après l'autre, chacun de notre côté, ce monceau de lettres.

— Tenez, me dit Brisson, me passant une lettre, lisez cela :

« Ces *Notes de la semaine*, disait le signataire qui est un receveur municipal, ont cela de particulier, et c'est une qualité rare, d'être comprises par tous. Ma mère qui est une paysanne dont la vie s'est passée à lire le grand livre de la nature plutôt que les bouquins savants de nos meilleurs écrivains, les lit chaque semaine et y trouve un charme extrême. Je suis le fils de ma mère... »

Je n'en fais pas le fier; à la lecture de ces lignes, les larmes me montèrent aux yeux, et je serrai silencieusement la main de Brisson. Je n'avais jamais de ma vie reçu un éloge qui me fût si sensible. Je le garde précieusement dans mon cœur.

Et plus tard, quand je me présenterai devant le souverain juge, s'il est vrai qu'il y ait un jugement dernier, je lui dirai : « Mon Dieu, j'ai fait bien des sottises en ma vie ; et s'il ne m'est jamais échappé une méchanceté de la plume, il est vrai que j'ai écrit bien des inutilités ; mais regarde cette paysanne : j'ai éveillé la réflexion chez elle, je lui ai ouvert le monde de la philosophie, j'ai fourni à sa pensée incertaine des aliments substantiels; elle a eu, en me lisant, quelques heures de joie, et elle est sortie de cette lecture meilleure et plus contente d'elle. Cela vaut bien que tu me pardonnes tout le reste. »

Il n'y a guère d'écrivains au monde qui soient plus en butte que moi aux traits malicieux des beaux esprits parisiens ; c'est pain bénit de me railler, de me traiter de pédant et de cuistre. Je n'ai jamais fait grande attention à ces coups d'épingle, qui ne pénètrent point dans l'épais et robuste cuir dont j'ai

été pourvu par la bonne nature. Mais je confesse, en revanche, que cette paysanne me remerciant de l'avoir initiée au plaisir de philosopher, m'a touché profondément.

Parmi les encouragements qui nous ont été prodigués de tcutes parts se sont glissées quelques critiques. Il y en a que j'ai enregistrées et dont je tiendrai grand compte, car elles portent sur des points où je puis me corriger. Il en est d'autres qui ne laissent pas d'être justes, mais je n'y puis rien. Ainsi, on me reproche d'avoir trop sèchement raison. Voilà qui est vrai, mais ce n'est pas ma faute. La nature qui m'a donné la bonne humeur dans le bon sens, m'a refusé la bonne grâce. C'est là une qualité que l'on ne saurait acquérir, quand elle n'est pas un don naturel. J'y ai donc franchement renoncé, par impuissance de faire autrement ni mieux. Je me console en répétant les vers de Boileau :

> Chacun pris dans son air est agréable en soi,
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

## *MA MERE*

Je viens de conduire ma mère au champ de l'éternel repos. Permettez-moi de vous parler d'elle; aussi bien me serait-il impossible de trouver aujourd'hui un autre sujet d'entretien. Le chagrin s'exhale en le contant.

Ma mère était née près de Sens, d'une vieille famille extrêmement noble, mais pauvre. Je n'ai pas connu mon grand-père. Mais je sais que, tout marquis qu'il était, et marquis des plus authentiques, seigneur de son village, il faisait lui-même valoir ses terres; la maison qu'il habitait s'appelait et s'appelle encore le château. C'était, en dépit de ses tourelles, une simple ferme, et il avait besoin d'une grande économie pour élever ses quatre filles et son fils, l'héritier du nom, qui avait, comme tous les Serbonnes, pris le métier des armes et s'était fait recevoir à Saint-Cyr.

Ma mère était la dernière venue de ces cinq enfants. Toute jeune, elle connut les durs travaux de la campagne. Sa mère, je l'ai connue celle-là, ne souffrait point qu'on en prît à son aise avec le travail. Elle vous avait plus vite allongé une gifle qu'un évêque sa bénédiction. Elle avait gardé les mœurs rudes et l'austère éducation du vieux temps. Mon grand-père, à ce qu'il paraît, était plus doux; on me l'a toujours représenté comme un homme très bon, plein de sens, d'une forte gaîté bourguignonne, et qui se pâmait de rire aux vivacités de sa femme.

On n'avait point de dot à donner aux filles. Elles se marièrent comme elles purent. Mon père était maître de pension, dans une petite ville assez proche de Paris,

à Dourdan. Comment se fit ce mariage, entre deux personnes qui ne s'étaient jamais vues; entre deux familles qui n'avaient aucun point de contact, je ne l'ai jamais bien su. Il se trouvait que mon père, qui de son vrai nom s'appelait Sarcey de Suttière, était également d'antique noblesse. Mais on a toujours à la maison fait si bon marché de ce détail, que je n'imagine pas qu'il ait entré en ligne de compte.

Ma mère connaissait sans doute le travail et la peine quand elle entra en ménage. Mais ce fut bien une autre affaire quand elle dut faire face aux exigences de la situation nouvelle où elle venait de s'engager. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je la vois à la tête d'une maison, qui ne comptait pas moins de quarante pensionnaires et de soixante externes. Elle n'avait, pour expédier cette énorme besogne, d'autre domestique qu'une vigoureuse fille, qui était toute dévouée à la famille, et qui travaillait comme quatre. Ma mère travaillait comme dix. Elle était la première levée, veillait à ce que tout ce petit monde fût débarbouillé et peigné, expédiait les quarante têtes, de concert avec la grosse Félicité, courait elle-même, son panier sous le bras, au marché, en rapportait les vivres, présidait au dîner des élèves qui se faisait à midi, passait le reste de la journée à raccommoder et à coudre, sauf les jours de lessive, où ses journées étaient prises du matin au soir; et je la vois encore étendre le linge, qu'elle assujettissait sur les cordes, le pliant ensuite et le portant sur son épaule. Car elle était d'une vigueur peu commune. Le soir, elle ne se couchait que lorsque tout le monde était endormi.

Comment elle put, durant sept ou huit années, durer à cette vie d'effroyable labeur, je n'y comprends rien, quand je regarde nos femmes d'aujourd'hui qui sont des mauviettes. Je crois vraiment qu'il y avait,

dans la Française d'alors, plus de robustesse et d'élasticité que dans celle d'à présent.

Ce fut mon père qui se lassa le premier d'un métier fatigant, et où il ne gagnait presque rien. Sa gorge à toujours enseigner (car il n'avait que deux sous-maîtres avec lui) s'était enflammée. Il était menacé d'une extinction de voix. Il vendit son institution, acheta le greffe du tribunal de commerce, et nous allâmes habiter une toute petite maison, avec un jardin grand comme la main, dont mon père était très fier : il y récoltait des fruits qu'il trouvait les plus beaux du monde.

Ma mère aurait eu quelque répit; car le ménage n'était pas bien considérable. Mais il y avait en elle une surabondance de vie et de forces qu'il lui fallait dépenser d'une façon ou d'une autre. Je ne crois pas avoir, de ma vie, rencontré une femme plus nerveuse. Elle ne prenait rien de façon tranquille; elle était toujours en mouvement. Je me souviens que mon père, qui était l'homme paisible par excellence et de sens rassis, lui disait toujours : « Du calme, Odille, allons, du calme! » Et moi, plus tard, quand je fus devenu homme, je lui répétais souvent, par manière de badinage, ce qu'elle avait si souvent entendu autrefois : « Voyons, maman, du calme, comme te disait mon père! »

J'étais quelquefois le sujet de discussions qui auraient pris un tour des plus vifs, si mon père n'avait pas été doué d'un sang-froid imperturbable. Mon père croyait qu'il fallait élever durement les enfants, et bien qu'il m'aimât beaucoup, il tenait à ce qu'on ne se départît pas avec moi d'une grande sévérité, dans l'usage de la vie. Il venait lui-même me secouer, à cinq heures en été, à cinq heures et demie en hiver, et me jetait en bas du lit; il voulait que l'on ne me donnât qu'un chiffon de pain sec pour premier déjeuner,

et je me souviens encore que je trouvais, enfoncés dans la mie, de gros morceaux de chocolat que ma pauvre mère y avait subrepticement fourrés.

Elle était très pieuse, dévote même et d'une dévotion qui a crû avec les années; mon père était libre-penseur, ou plutôt voltairien, très tolérant d'ailleurs, et je l'entendais sans cesse répéter les deux vers de Béranger dont il avait fait sa devise :

Qu'on puisse aller même à la messe;
Ainsi le veut la liberté.

C'était un fanatique de la Révolution, et j'ai longtemps professé un respect superstitieux pour les principes de 89, avant de savoir précisément ce que c'était. Ma mère avait eu sa grand'mère et quelques autres personnes de sa famille qui étaient mortes sur l'échafaud, en sorte qu'elle avait une horreur instinctive des hommes du temps. Je vois encore mon père qui amenait, un peu par goût de taquinerie, le nom de Robespierre dans la conversation.

— Ne parle pas de Robespierre, criait ma mère. C'est un monstre !

Et si, par aventure, mon père continuait, elle n'avait d'autre ressource qu'une attaque de nerfs.

— Je connais ça, disait paisiblement mon père, et il lui frappait dans les mains et il lui passait un linge mouillé sur le visage, et l'on s'embrassait, et cinq minutes après la maison s'emplissait de chansons.

Mon père savait par cœur toute la clé du Caveau; ma mère avait appris de lui tous les vieux airs; il commençait de son cabinet et elle répondait de sa cuisine. Car, les trois quarts du temps, on n'avait pas de bonne par économie.

Je ne puis penser à cela sans être pénétré de reconnaissance et de tendresse. Le greffe rapportait peu; et mon éducation, bien que j'eusse trois quarts de bourse,

coûtait gros relativement. Il fallait rogner sur toutes les dépenses pour joindre les deux bouts; on s'imposait toutes sortes de privations, afin de nous élever ma sœur et moi, et de nous donner un peu d'aise pendant les vacances.

C'était la joie de mon père, le soir, après son dîner, de prendre longuement sa demi-tasse, où il versait, quand il en avait bu la moitié, un petit verre de cognac. A ce moment-là, comme la journée était finie, il contait volontiers des histoires, ou s'égayait à chanter des ponts-neufs. Une fois, revenant du lycée, aux fêtes de Pâques, je vis qu'on ne servait pas le café comme à l'ordinaire. Je fus intrigué et m'informai. J'appris alors que mon père avait supprimé cette dépense quotidienne afin de payer ma pension dont le chiffre avait grossi, et ma mère s'était associée à ce dévouement, en se retranchant son café au lait du matin, la seule chose qu'elle aimât. Voyez-vous, mes amis, les enfants ont beau faire : il y a des choses qu'ils ne paieront jamais! Et tous ces souvenirs, l'autre jour, me remontaient en foule à la mémoire, tandis que je veillais au lit de ma mère, et j'en avais le cœur crevé.

Ce fut cependant pour elle le beau temps de sa vie. Elle aimait beaucoup mon père et mon père l'aimait tendrement. Ils vivaient petitement, mais heureux, serrés l'un contre l'autre, estimés, respectés de toute la ville qui les tenait pour de braves gens.

Les mauvais jours vinrent; à la révolution de 1848, mon père perdit d'un coup le peu qu'il possédait. Il fallut quitter un pays où il était d'autant plus douloureux de paraître pauvre qu'on y avait fait figure. On ramassa les misérables débris de cette fortune détruite, et l'on vint cacher sa misère à Paris. J'étais à l'Ecole normale et ne gagnais rien encore.

Ma mère supporta ce changement de position avec une vaillance héroïque. Tandis que mon père s'aban-

donnait à son chagrin, tandis que cette indulgente obésité, qui jadis s'épanouissait en rires et en chansons, s'effondrait et tombait à rien, ma mère donnait à la famille l'exemple du ressort et de l'énergie. Ses nerfs toujours tendus la faisaient indomptable. Elle traversa, avec un cœur haut et des sueurs infatigables, une crise qui dura longtemps et compta bien des péripéties.

Mon père était mort de chagrin; ma sœur essayait de fonder une maison d'éducation dont ma mère, à la lingerie et à la caisse, était la cheville ouvrière. Moi, je venais de donner ma démission et j'arrivais à Paris avec trois cents francs dans ma poche. Ah ! l'avenir n'était pas rose.

Le ciel s'éclaircit, ma sœur fut nommée aux écoles de la ville; je commençai à me faire un nom; je commençai à gagner beaucoup d'argent. Mais ma mère qui avait longtemps pratiqué les habitudes d'une étroite économie, ne pouvait plus se plier à d'autres mœurs. C'était toujours elle qui faisait tout, et qui, malgré nous, dure à l'ouvrage, voulait tout faire dans la maison de ma sœur.

Elle avait eu le bonheur de voir naître deux arrière-petites-filles, qu'elle aimait avec une exagération qui lui était naturelle en tout, mais qui s'accroissait ici de la faiblesse de l'âge. Une de ces petites-filles, âgée de quatre ans, s'était prise d'une sorte de passion pour sa vieille grand'mère, et rien n'était touchant comme de voir le visage frais du bébé collé aux joues ridées de l'aïeule.

A quatre-vingt-un ans elle était encore robuste et pleine d'entrain. Elle fit malheureusement une chute et se cassa le bras. Mon ami Félizet le lui raccommoda avec une adresse inouïe. Mais, depuis lors, elle ne fit que décroître, les forces s'en allèrent, elle le sentait et s'en désespérait.

— Repose-toi, lui disions-nous, ma sœur et moi.

Elle ne savait pas ce que c'était que le repos. Ne plus travailler, pour elle, c'était ne plus vivre. Elle traîna ainsi une année encore. Ma sœur, tout dernièrement, l'emmena aux bains de mer; la mer lui faisait du bien ordinairement et réparait ses forces.

Mais il n'y avait plus d'huile dans la lampe.

Un soir, ma sœur, après l'avoir couchée, lui dit :

— Es-tu bien ?

Elle se retourna vers la ruelle, disant :

— Je serai mieux ainsi pour dormir !

Elle poussa un profond soupir; elle était morte, sans agonie, sans douleurs. Elle avait pris ses précautions; car elle était bonne chrétienne; et la veille elle s'était longtemps entretenue avec le curé de la paroisse.

J'ignore si la personnalité de l'être humain survit à la mort; mais je sais que le parfum qui s'exhale d'une vie donnée au travail et à la vertu flotte longtemps au-dessus d'une tombe, qu'il n'y a rien de plus doux à respirer et de plus fortifiant.

## *LES FRÈRES ENNEMIS*

Vous avez pu lire dans les journaux que deux écrivains, qui étaient comme les frères siamois de la littérature, MM. Erckmann et Chatrian, ont brusquement rompu leur vieille association, et qu'ils s'envoient, à l'heure qu'il est, du papier timbré.

Il n'est jamais bon que deux amis donnent à leurs amis le spectacle d'une querelle qui les brouille après vingt ans d'intimité. Combien le scandale n'est-il pas plus grand, lorsque ces deux amis doivent à leur amitié même une part de leur célébrité, lorsqu'ils sont, en quelque sorte, solidaires l'un de l'autre devant le public !

Je sais, hélas ! par expérience, la tristesse d'une amitié brisée. Nous étions, tous deux, About et moi, dans la force de l'âge et dans l'éclat d'une amitié devenue fameuse, lorsqu'un dissentiment nous sépara. C'était moi qui étais Pylade, et c'était Oreste qui dénonçait la rupture. Il me semblait à moi qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat dans l'histoire qui nous avait malheureusement divisés. Nous eûmes tous deux le bon esprit de nous taire. Nous comprîmes que nous ne devions pas déranger l'idée que le public s'était faite de notre amitié, devenue proverbiale.

Nous restâmes deux ans séparés, sans que personne en ait rien su que quelques amis très intimes, moi continuant à parler de lui dans les journaux, quand l'occasion y ramenait son nom, en termes affectueux ; lui disant du bien de moi, quand la conversation me mettait sur le tapis. Mais nous ne nous voyions pas.

Un matin, je reçus un billet qui me disait :

« Peux-tu me donner à déjeuner demain matin ? je

viendrai avec Baudry. A onze heures. » — Signé : Edmond.

A l'heure dite, il entra. Nous nous serrâmes la main, et jamais, au grand jamais, jusqu'au jour de sa mort, il n'y eut entre nous d'explication sur la vétille qui nous avait séparés l'un de l'autre. Nous renouâmes le fil juste à l'endroit où il avait été brisé.

Il est vrai qu'en ce temps-là le reportage ne sévissait pas dans les journaux avec l'intensité que nous lui voyons aujourd'hui. Si le *Figaro* eût, sous prétexte de donner une nouvelle plus ou moins intéressante, enregistré cette brouille et conté les causes qui l'avaient amenée, j'aurais eu beau ne pas répondre et baisser la tête, la querelle se fût envenimée et qui sait ? la réconciliation, qui a été complète et très douce, fût devenue impossible.

Voilà pourquoi je suis bien fâché de la publicité donnée à ces différends. Le débat s'aigrit des commentaires de journaux, et la polémique finit par semer des rancunes plus profondes et plus vivaces que celles qui avaient été inspirées par le conflit. Vous me direz que moi-même... hélas ! il n'y a plus maintenant de ménagements à garder, le mal est fait; les journaux ont parlé, les huissiers sont en marche.

Quelles tristes réflexions un incident de ce genre n'inspire-t-il pas au philosophe sur la fragilité des sentiments humains et la courte durée de nos affections ! Que des amants se brouillent, passe encore ! mais des amis ! des hommes, qui, dans la plénitude de leur intelligence, se sont choisis, ont vécu, travaillé, souffert ensemble, qui ont mis en commun, durant des années, leurs plaisirs et leurs chagrins, qui n'ont qu'une âme ! Et il suffit d'un rien, de moins que rien, d'un billet de mille francs, pour en faire des ennemis aussi acharnés que le sont deux chiens entre qui on a jeté un os !

## *EMILE AUGIER*

Nous sommes allés, au commencement de cette semaine, à la Celle-Saint-Cloud, où Emile Augier avait souhaité qu'on l'enterrât. La Celle-Saint-Cloud est beaucoup plus loin de Paris que Rouen; car il n'y a pour filer à Rouen qu'à prendre un train express : on s'assied dans un wagon et, moins de deux heures après, on entend courir le long des voitures le cri traditionnel : Rouen, Rouen ! qui vous prouve que vous êtes arrivé. On ne peut guère accéder aisément au cimetière de la Celle-Saint-Cloud qu'en voiture et c'est un voyage de plus de deux heures, au trot de deux bons chevaux.

La Comédie-Française presque tout entière, une bonne partie de l'Académie et quelques gens de lettres, amis de l'illustre défunt, avaient fait cortège à la famille. Au bas d'une côte assez rapide, nous sommes tous descendus de voiture, et nous avons fait l'ascension du cimetière. Rien d'aimable et de charmant comme ce champ de repos, situé sur une hauteur d'où l'on découvre un vaste horizon. Le temps était d'une douceur exceptionnelle en automne; un gai soleil brillait dans un ciel bleu d'une pureté incomparable. Un vent frais s'était levé et se jouait à travers les arbres dont quelques-uns avaient gardé leurs feuilles. D'énormes bouquets de fleurs naturelles, des couronnes tressées de feuillage et de roses, embaumaient l'air de leurs parfums. Il y eut, dans cette foule de Parisiens qui avaient fait le voyage pour rendre à la mémoire du grand écrivain les derniers honneurs, une sorte d'attendrissement recueilli; il semblait que l'on sût gré à la nature de s'être faite si avenante pour célébrer

les obsèques d'un homme que nous avions plus aimé encore qu'admiré.

Les orateurs s'étaient placés sur un tertre, d'où la voix se répandait sur les assistants ; au milieu d'un des discours, nous entendîmes la cloche du village voisin, qui nous arrivait éparse dans les airs, avec une sonorité affaiblie et lointaine; je me souvins de l'*Angelus* de Millet, et je crois bien que, parmi nos boulevardiers sceptiques, il n'y en a pas un qui n'ait été sérieusement touché.

Et tandis que Gréard, Coppée et Claretie célébraient le génie et les œuvres du poète, je me disais à part moi : Quel dommage qu'ils aient apporté leurs harangues écrites. Ils ne pouvaient se douter, croyant que toute la cérémonie s'achèverait à Paris, ils ne pouvaient se douter de l'intime et délicieux paysage dont ce cimetière de la Celle-Saint-Cloud allait encadrer leurs discours; s'ils l'avaient su, s'ils avaient pu prévoir ce ciel pur et ce soleil d'automne versant une mélancolie douce sur ce coin de terre, comme il y aurait eu à faire d'Emile Augier un éloge original !

Dans cet humble cimetière d'un petit village des environs de Paris, il avait voulu être enterré à côté de son grand-père, Pigault-Lebrun, dans le caveau de sa mère; et, du pied de ce caveau, on pouvait voir, tout près, parmi les maisons éparpillées au flanc du coteau, celle où Pigault-Lebrun avait vécu, où Emile Augier avait grandi près de sa mère ; où jeune homme à peine échappé du collège, il avait écrit sa première pièce, la *Ciguë*, qui lui avait ouvert les portes de tous les théâtres.

Emile Augier — et c'est là sa caractéristique, sur laquelle il ne me semble pas que l'on ait assez insisté — Emile Augier n'a pas été un Parisien parisiennant, un amoureux, un fervent de la vie parisienne. Il l'a traversée, il l'a connue, il l'a jugée et tenue en mépris

et en crainte. Il a été avant tout un brave homme, un homme de province, je ne veux pas dire un provincial, épris de grand air, de vie de famille et de liberté.

A peine eut-il gagné cette indépendance de fortune, sans laquelle on est, dans le monde moderne, esclave de la fatalité, qu'il se réfugia non loin de Paris, mais dans un coin du département de Seine-et-Oise, dont l'accès n'était pas facile, à Croissy. Il s'y fit bâtir une maison, la maison du sage, où il vécut loin du tracas et des bruits de la grande ville. Il s'y entoura de toute sa famille, pour qui il disposa des demeures confortables, en sorte que ce fut là, pour ce sage, une oasis où il avait concentré, à l'abri du monde, ses plus chères affections.

Comment n'eut-il pas d'enfants ! Ce fut là, j'imagine, un des chagrins de sa vie. Car personne n'a parlé avec plus de tendresse que lui des bébés, qui emplissent la maison de leur joie et de leurs cris. Ils sont de lui, ces vers délicieux, qui autrefois, dits par Régnier, ont tiré de tous les yeux des larmes de tendresse :

> Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres,
> Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
> Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
> Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats
> Ah! mon ami, voilà la seule route à suivre...

C'est la route qu'a suivie Emile Augier, guidé par l'instinct premier de son esprit qu'avait fortifié l'éducation. Son originalité, l'originalité de son théâtre, c'est d'avoir été honnête, profondément honnête, d'une honnêteté provinciale.

Tandis que son brillant rival, Alexandre Dumas, peignait les vices parisiens et les fustigeait, mais en homme qui en a goûté l'attrait mystérieux et qui se sent pour eux un faible de cœur, Emile Augier mar-

quait, par la façon dont il les traitait, une sorte de haine, la haine vigoureuse d'Alceste, celle

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Il a toujours témoigné qu'il se défiait de la vie de Paris. Cette crainte ne s'est jamais plus fortement manifestée que dans la *Contagion*, qui n'eut à Paris qu'un succès médiocre, mais qui fut très bien accueillie de la province. Dans la *Contagion*, on voyait ce que la blague parisienne, le plus corrosif de tous les acides connus, pouvait faire d'une honnêteté, sur laquelle elle était tombée et avait mordu. Je ne crois pas que le procès de la *Contagion* puisse jamais être revisé ; il s'y trouve, comme dans nombre d'œuvres du maître, des trous et des défectuosités qui ont justifié les critiques et qui déconcertent la foule. Mais c'est un des ouvrages où Augier a mis le plus de lui-même. Il avait horreur de cette raillerie perpétuelle, qui tient lieu d'esprit aux boulevardiers et aux gommeux, qui défraîchit les plus nobles et les plus beaux sentiments, qui tourne en ridicule les idées les plus hautes et les dévouements les plus magnifiques.

Il était de la province en cela.

Mettons à part ses ouvrages de début qui n'ont été que des essais, la *Ciguë*, *Un homme de bien*, et l'*Aventurière*, sa première œuvre d'écrivain moraliste. *Gabrielle* est une étude de mœurs provinciales. L'auteur en met la scène à Louveciennes tout près de Paris: mais elle pourrait tout aussi bien se passer à Mantes-la-Jolie ou à Vannes. Gabrielle est une cousine de Mme Bovary, qui n'était pas encore née d'ailleurs, quand elle parut; et son mari Julien est un bon avocat de province qui gagne, bon an mal an, la douzaine de mille francs qu'il lui faut pour défrayer son modeste train de maison. Les Tamponnet sont de petits bourgeois du Marais, qui est une province bien

plus éloignée de Paris que n'est la province elle-même, et cette province est louée de tout cœur par un des personnages de la pièce, celui à qui l'auteur a donné le plus de sens et d'esprit :

On dirait, mes amis, à vous entendre tous
Que les départements sont des pays de loups !
Je vous jure, monsieur, que ce sont des contrées
Habitables à l'homme et point hyperborées.
Les naturels n'ont pas le cerveau plus transi,
Et l'esprit ne s'y perd ni plus ni moins qu'ici.

C'est la note vraie d'Emile Augier. Il a été le poète des vertus de la province dans le *Mariage d'Olympe :* tous ces gens-là se sont perdus à Paris; il faut s'en aller jusqu'au fond de la Bretagne pour retrouver la fierté du nom, le respect de la famille, l'honneur préféré à la vie.

Dans le *Gendre de M. Poirier*, quand le ménage a traversé toutes les crises que vous savez, où les jeunes époux iront-ils chercher l'oubli des premières fautes, le repos du cœur, la santé de l'âme et la vie heureuse ? A la campagne où Verdellet leur a acheté une grande propriété qu'ils feront valoir eux-mêmes.

La *Jeunesse* ne passe pas pour être une des meilleures pièces d'Emile Augier, et il est vrai que les quatre premiers actes qui se passent à Paris sont ternes et tristes. Mais le dernier acte est un éblouissement. C'est que le héros a quitté la grande ville et les méchants conseils qu'elle donne; il a rompu avec les ambitions malsaines, et c'est sur la lisière d'une prairie, dans un joyeux paysage, qu'il retrouve celle qu'il aime, et tous deux s'abandonnent au plaisir de respirer librement l'air grisant du foin coupé, le parfum d'amour qui s'exhale de la robuste campagne.

Emile Augier, au terme de sa carrière dramatique, est revenu à cette province par où il avait débuté. Les Fourchambault sont d'honorables armateurs du

Havre; la mère, qui est une sotte, a les ridicules de la province ; le père en a la bonhomie ; les Bernard en ont les qualités vaillantes et fortes. Ceux qui apportent dans cette bonne et brave maison bourgeoise un souvenir de l'esprit et des mœurs de Paris y sont raillés de la belle manière : M. Rastiboulois, le préfet boulevardier, et le jeune Fourchambault qui a pris pour modèles les gommeux de nos cercles.

Et rappelez-vous, dans cette dernière pièce, le délicieux éloge de l'amour vrai et chaste, du mépris de l'argent, du mariage conclu, malgré tous les préjugés, entre jeunes gens qui s'adorent; il est fait, comme les églogues de Virgile, en répliques alternées; c'est un duo de nobles et tendres sentiments qui se répondent l'un à l'autre. Il n'y a rien de plus charmant.

Il n'y a rien de plus provincial. Et tout cela me remontait à la mémoire, comme je voyais le soleil descendre peu à peu sur l'horizon, éclairer de ses rayons obliques la tombe d'Emile Augier, sur laquelle les orateurs attristées versaient des louanges académiques. Et je me disais :

— Oui, ce petit coin tranquille, d'où se découvre un aimable paysage, qui sent la fraîche campagne et qui est pourtant à proximité de Paris, était bien fait pour être la demeure où reposera à tout jamais ce robuste peintre des vertus provinciales. Il dormira là près de son aïeul Pigault-Lebrun, dont il eut la gaîté verte, au milieu des siens, qui ont été durant sa vie toute sa joie et toute sa consolation; et à quelques pas de là, dans la vieille maison familiale, quelque membre de la famille pourra, de temps à autre, ouvrant la fenêtre, regarder la croix qui se dresse sur cette tombe.

## *LE VIEUX MAITRE*

J'ai, la semaine dernière, assisté à une touchante cérémonie. Le mari d'une de mes cousines germaines célébrait ses noces d'or; il avait convié toute la famille à cette fête. Elle est un peu éparpillée, aujourd'hui, cette famille. Nous avions presque tous répondu à cet appel; j'avais bouclé ma valise et j'étais parti pour Sens, d'où la famille de ma mère est originaire et où réside encore mon vieil ami Ovide Roy.

Il y avait longtemps que je n'avais eu occasion de le voir : il est bien vieux à cette heure, car il a passé quatre-vingts. Mais cette fête l'avait ragaillardi, et c'est d'un pas alerte que, donnant le bras à sa femme, il a ouvert la marche pour se rendre à l'église. Nous suivions tous, vieux et jeunes, heureux de nous retrouver, et nous défilions gaîment, sous l'œil des bonnes gens en haie sur le pas de leurs portes, qui chuchotaient et souriaient à nous voir passer.

C'est que le père Roy (je lui donnais déjà, il y a cinquante ans, ce nom de père, que j'ai conquis à cette heure), c'est que le père Roy est connu, estimé, aimé dans cette aimable ville de Sens, où s'est écoulée toute sa vie.

C'est à Sens qu'il était né ; à Sens qu'il avait fait ses études; ses études achevées, il était resté en qualité de maître répétiteur au collège où il avait été élevé; de maître répétiteur, il était devenu professeur élémentaire, puis enfin professeur de quatrième. Il a occupé cette chaire dix-huit ans.

C'était le type le plus accompli de l'universitaire d'autrefois : instruit, dévoué, prenant son métier très au sérieux, croyant de bonne foi qu'un thème latin

bien fait était un brevet d'intelligence et une épithète heureuse un titre de gloire, aimant ses élèves dont il était adoré. Il avait tout du professeur antique : l'allure solennelle, le parler sentencieux, le visage grave et bon, avec un nez vaste, toujours bourré d'un tabac copieux, dont les grains retombaient sur sa robe.

Comme sa classe était un modèle, et qu'il était d'ailleurs un excellent humaniste, sachant du grec beaucoup plus que n'en savait alors le commun de ses collègues, les inspecteurs généraux, qui le tenaient en haute estime, lui avaient maintes fois proposé de l'avancement : mais il eût fallu quitter Sens; il préféra garder sa quatrième. C'était d'ailleurs la classe où il se sentait capable de rendre le plus de services. Elle termine les études de grammaire et penche déjà vers le souci des lettres. C'est là que l'on commençait à s'escrimer aux vers latins, et le père Roy en avait la passion, disons mieux : le culte. Il n'y a pas eu de coup plus sensible pour lui que l'abolition qui en a été prononcée il y a quelques années. *Lugete, ô veneres, cupidinesque!* Plus de vers latins, partant plus de joie!

Après vingt ans de service, il donna sa démission, sans se retirer de l'enseignement. Ce fut un crève-cœur pour lui de quitter sa classe bien-aimée, mais il était père d'une nombreuse famille; il avait six enfants, et les maigres appointements que l'Université donne à ses professeurs ne suffisaient point à nourrir la nichée. Il ouvrit une pension, qu'il installa dans un vieux et large donjon encastré dans les remparts de Sens.

Les élèves y affluèrent : Roy les prenait tout petits, leur faisait faire chez lui les classes élémentaires, et ne les envoyait au lycée qu'à partir de la sixième. Ils y entraient déjà en possession de leur grammaire latine et grecque. Il ne prenait ni congé ni repos. Pendant les vacances, il avait la coutume de faire venir chez lui ses meilleurs écoliers et de leur donner tous les jours une

heure ou deux de répétition; il avait la foi; il avait la flamme. Je n'oserais pas affirmer que la race de ces universitaires convaincus a disparu complètement, mais elle s'en va, et le père Rey est resté un des spécimens les plus singuliers d'une espèce à peu près perdue.

Il garda sa pension vingt-six ans; ajoutez à ces vingt-six ans vingt ans de professorat; il ne lui manquait que quatre années pour pouvoir célébrer ses noces d'or avec l'enseignement. Mais les forces, à ce métier qui est le plus usant que je connaisse, commençaient à défaillir; les yeux avaient faibli; un petit héritage lui avait permis d'acheter le manoir où avaient passé tant d'élèves et qu'il désirait garder pour offrir, pendant les vacances, à ses nombreux enfants et petits-enfants, une large hospitalité. Il se retira donc, prévenant les avertissements de l'âge, en pleine réputation d'honnête homme, d'excellent professeur, de pédagogue incomparable, pour jouir en paix d'un repos loyalement gagné, et consacrer ses dernières années à mettre en ordre les affaires de sa conscience. Car il était foncièrement chrétien et catholique pratiquant.

Le prêtre qui nous dit la messe était son vieil ami, l'ancien aumônier du collège de Sens. Il avait baptisé et marié tous les enfants, et sa voix tremblait d'émotion, quand, se tournant vers les deux époux, il leur adressa ses félicitations, en langage tout plein de bonhomie familière et d'onction ecclésiastique.

C'était la partie grave de la cérémonie; le reste de la journée a été donné à la joie, une joie aimable et bruyante. Nous étions bien quarante à table, dans l'antique réfectoire de la pension, dont on avait fait notre salle à manger. Aux deux bouts de la table, en fer à cheval, beaucoup d'enfants dont le gazouillis s'envolait à travers les croisées ouvertes sur la cour de récréation, et se mêlait au pépiement des oiseaux dans les arbres.

Vous pensez bien qu'on chanta; dans notre famille, on aime à garder les vieux us, et nous raffolons tous de la chanson, chère à nos aïeux. Mon oncle, M. de Serbonnes, qui compte aujourd'hui quatre-vingt-huit ans, le chef de la famille, tourne fort agréablement le couplet, et son fils, Georges de Serbonnes, a un talent particulier pour célébrer, dans un refrain approprié à la circonstance, ces petits événements domestiques. Il chanta sur le mode attendri; les mariés y allèrent de leur larme, et nous fûmes tous sincèrement émus ; c'était vraiment délicieux.

Dans l'après-midi, beaucoup des anciens élèves du père Roy vinrent le voir et lui présenter leurs compliments. C'est là le privilège du professeur, j'entends du vrai professeur, de celui qui a toujours pratiqué son métier avec dévouement, c'est son privilège de se former, année par année, génération par génération, une vaste famille dont les membres, aussi nombreux que les étoiles du ciel et les sables de la mer, pour parler le langage de l'Ecriture, se dispersent à tous les vents, et emportent dans un coin de leur cœur le souvenir du maître vénéré.

Je n'ai passé que dix ans dans l'Université, et si vous saviez ce que je trouve encore, parmi les hommes touchant à la quarantaine, d'anciens élèves à moi, qui me rappellent les leçons que je leur ai données et les bonnes farces qu'ils m'ont faites ! J'ai contribué pour ma part à la formation de leur esprit, et ce n'est pas sans un plaisir mêlé d'orgueil que je me rends ce témoignage.

Tandis que nous causions ainsi, il y avait là, dans la cour plantée de tilleuls, où se tenait cette conversation, quelques anciens élèves dont la jeunesse s'était écoulée à l'ombre de ces vieux arbres. L'entretien devint général. Ils contèrent à l'envi leurs gamineries d'écoliers et les gronderies paternelles du père Roy.

Oh ! les bonnes histoires ! et comme elles étaient gaiement contées ! et comme on a ri de tout cœur à les entendre !

Heureux celui qui, comme dit l'Evangile, *transiit benefaciendo*, qui a passé sur la terre en faisant le bien, et qui peut, à l'heure du crépuscule, réunir autour de lui ses enfants et ses amis, et se faire une rayonnante couronne de leurs reconnaissances et de leurs tendresses !

## LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE

Vous savez qu'on joue, en ce moment, avec un succès énorme, à la Comédie-Française, la *Mégère apprivoisée*, comédie de Shakespeare, arrangée par M. Delair. Si vous n'avez pas vu la pièce, les journaux vous en ont dit le sujet, et, en tout cas, il vous est facile de prendre une traduction du dramaturge anglais. Je crois pourtant devoir vous prévenir que l'œuvre originale est pleine de grossièretés insupportables et de révoltantes obscénités.

Il s'agit d'une jeune fille très volontaire, très emportée, très criarde, qui gronde et bouscule tout le monde; son père est fort en peine de la marier, lorsqu'un dompteur se présente. Il se fait fort d'en venir à bout. Et comment va-t-il s'y prendre ? Il crie plus fort qu'elle, il la malmène, il la prive, comme les animaux que l'on veut réduire, de nourriture et de sommeil, jusqu'à ce qu'enfin, vaincue, elle renonce à la lutte, reconnaisse la supériorité de son époux et se range à sa domination. La méchante est mise à la raison; et c'est même le vrai titre de la pièce de Shakespeare : la *Méchante mise à la raison*.

M. Emile Faguet, celui-là même qui écrivait au *Soleil* de si piquantes chroniques sur le théâtre contemporain, et dont les études littéraires sur le dix-huitième siècle ont fait, en ces derniers temps, un si beau tapage, M. Emile Faguet s'est demandé, dans un charmant article de la *Revue de Famille*, si c'était là un bon moyen, si au moins c'était le meilleur de mettre à la raison une femme, telle qu'est la Catarina de Shakespeare.

Il y aurait à poser ici ce qu'on appelle au Palais

une question préjudicielle. Est-ce qu'il a jamais, de par le monde, existé une Catarina ? Cette jeune fille est un perpétuel orage de cris, d'injures et de coups de poing. Elle n'ouvre la bouche que pour insulter, elle brise tout sur son passage, elle emplit sans cesse la maison de ses colères.

Je sais la part qu'il faut faire à l'exagération qu'impose au poète dramatique l'optique particulière du théâtre. Mais, en admettant que le trait doive être grossi et poussé à la charge, la caricature est si énorme, qu'il n'y a pas d'homme qui sente le besoin ni l'envie de s'appliquer la leçon que prétend donner Shakespeare. Jamais, non jamais on n'est tombé, ni on ne tombera sur un monstre pareil. Peut-être, en son siècle de brutalité, peignant la race anglo-saxonne, Shakespeare a-t-il vraiment travaillé sur nature et copié sa Catarina sur un modèle vivant. Mais chez nous, dans notre civilisation plus douce, la mégère de Shakespeare est un mythe ou, plutôt, c'est un fantoche de théâtre de foire.

Réduisons la question à des proportions plus simples et, par cela même, plus humaines. Nous avons — il y en a peu — mais enfin nos lectrices admettront bien que nous avons parfois en France des femmes acariâtres, colères, promptes à crier, qui sont de celles qu'a peintes notre ami Eugène Chavette dans son livre si plaisant et si humoristique : les *Femmes qui font des scènes*. Au reste, il me semble qu'avant Chavette, La Fontaine avait mis, dans sa dame Honesta, une mégère de ce genre.

Comment doit-on se conduire lorsqu'on a le malheur d'être aux prises avec elle du matin au soir et du soir au matin ? Vous vous rappelez que ce fut un diable en personne, le diable Belphégor, qui épousa la dame Honesta du conte, et que La Fontaine, après avoir dé-

duit son cas, dit de lui avec une compassion narquoise :

> Le pauvre diable eut lieu de regretter
> De l'autre enfer la demeure profonde.

*De l'autre enfer* est une trouvaille. Belphégor fut vaincu dans la lutte, et pourtant, comme dit l'autre, le diable n'est pas bête.

Faut-il crier plus fort que les Honesta de La Fontaine, les Catarina de Shakespeare, et les madame Duflost de Chavette ? Emile Faguet, qui est ferré sur l'antiquité classique, fait plaisamment remarquer qu'Homère, le divin Homère, conclut comme Shakespeare. Jupiter et Junon sont sans doute l'exemplaire même et le type du ménage tel que les Grecs les plus antiques se sont imaginés dans leurs beaux rêves. Eh bien, Junon est éminemment criarde, dans Homère. On n'est pas plus criarde que Junon. Qu'a fait Homère pour Jupiter ? Il lui a donné le tonnerre et la foudre. Il a jugé qu'il fallait que Jupiter fît encore plus de bruit que Junon. « Contre celle qui a à sa disposition les outres d'Eole, dit Faguet, il a estimé que ce n'était pas trop des éclats de tous les tonnerres. Mais quel Olympe, mon Dieu, quel Olympe ! »

Oui sans doute, mais Faguet oublie de dire que c'est Jupiter qui a les premiers torts. Junon crie peut-être un peu trop, mais l'autre lui a donné le droit de crier; de sorte qu'à bout de bonnes raisons ou, plutôt, n'en ayant pas une seule à donner ni bonne ni mauvaise, il fait comme la plupart des maris en faute : il agite son tonnerre.

Il fait plus de bruit qu'elle, sans éteindre son bruit. Avez-vous jamais assisté à une querelle de ménage ? Vous trouverez peut-être la question impertinente ! Mais enfin on a vu des choses plus étonnantes. Au reste, si vous n'avez pas eu ce spectacle sous les yeux, ras-

surez-vous, vous l'aurez un jour. Il n'est pas si rare. Vous vous convaincrez alors que le meilleur moyen de fouetter, jusqu'à l'exaspération, la colère de la femme, c'est de crier, quand elle crie, et de crier plus fort qu'elle.

Et puis, mes amis, faites-en votre deuil. Jamais vous ne crierez plus fort qu'elle. Ah ! parbleu ! à la Comédie-Française, on est allé chercher Coquelin, à qui la nature a mis dans le gosier la plus éclatante et la plus infatigable des trompettes. Vous n'avez pas, j'imagine, la prétention de posséder la trompette de Coquelin; ce serait de la fatuité.

Vous n'avez qu'un simple mirliton de deux sous... Et vous vous imaginez qu'avec votre voix de poitrine vous lutterez longtemps contre le sifflet suraigu de Madame. Retenez bien ceci : jamais les voix de tête ne se lassent ; M. Thiers battait Berryer, comme un fifre aura toujours raison d'un ophicléide.

Mieux vaut donc s'envelopper dans le silence. Et encore ! Je dis que cela vaut mieux. Ma foi ! je n'en sais trop rien. Que de femmes j'ai vu dire à l'homme qui écoutait, sans souffler mot, leurs récriminations, leurs doléances et leurs colères: « Mais répondez donc, monsieur ! répondez donc quelque chose ! » et repartir de plus belle, animées, surexcitées, affolées par le calme, qui leur paraît être du dédain.

Mais s'il ne faut ni crier ni se taire, comment s'y prendre ?

Il y a un moyen qu'indique Emile Faguet : c'est d'avoir de l'autorité. Il en parle bien à son aise, l'ami Faguet. L'autorité, c'est ce qu'il y a de plus rare au monde, et ceux mêmes qui en ont reçu le don précieux ne le déplcient pas toujours dans leur ménage. Napoléon faisait trembler les souverains et ne venait pas à bout de Joséphine.

Si vous croyez que c'est facile de dire comme Agamemnon à Clytemnestre :

J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne peut vous émouvoir,
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame, je le veux et je vous le commande.
Obéissez.

Remarquez pourtant que le pauvre Agamemnon, quand il a dit ce mot péremptoire : *Obéissez !* a bien soin de filer comme un simple lapin. Car il savait bien, ce roi des rois, que s'il était resté à attendre la réponse de Clytemnestre, sa majesté eût été diantrement compromise.

Qu'on me le montre, le mari qui n'a qu'à dire à sa femme : obéissez ! pour être obéi ; ce ne sont pas les palmes académiques que je demanderai pour cet homme rare, c'est la décoration, la rosette, tout, quoi ! tout.

Il n'y a donc pas de remède. Emile Faguet en indique un : c'est d'avoir un enfant. Il assure que l'enfant occupe, corrige et adoucit la femme. Il y a une chose certaine, c'est que, lui, il crie plus longtemps et plus fort qu'elle ; ça la dompte.

## *LE PALMARES*

C'en est fait ! Les distributions de prix au concours général ou dans les lycées n'excitent plus chez les élèves le même enthousiasme qu'autrefois. Parmi les lauréats, quelques-uns se dispensent de s'y rendre préférant gagner quelques jours de vacances, en n'attendant pas la lecture solennelle du fameux *Palmarès*. Ceux qui n'ont qu'un accessit ou qui ne sont pas nommés se dérobent à l'anglaise ; la proclamation des récompenses ne soulève que de maigres applaudissements ; il semble que ce soit une corvée officielle, dont tout le monde voudrait bien se dispenser.

— A quoi bon ? disent les mères.

Et les enfants répondent :

— A quoi bon ?

Le père baisse la tête et ne dit rien. Il a vu d'autres temps, des temps où l'on avait la foi.

Ah ! mes amis, si vous aviez vu, comme moi, l'âge d'or du concours général, de celui que nous appelions avec emphase : le grand concours. Non, vous n'imaginez pas avec quelle ardeur on se disputait les prix et quelle estime on en faisait en ce temps-là. Je sais bien qu'il y avait un peu de superstition, et peut-être de pédantisme universitaire, dans cette croyance où nous étions qu'un prix à ce concours était un brevet de génie, et que l'élève qui serrait sur sa poitrine un prix de vers latins fixait sur lui les yeux de l'univers attendri. Mais comme on travaillait pour mériter ces récompenses ! Nous étions, de la tête aux pieds, des élèves de seconde et de rhétorique; nous ne voulions rien être autre chose ; et nous étions convaincus qu'il n'y avait rien de plus grand dans le monde qu'un bel

*esse videatur* à la fin d'une période sonore dans un discours latin.

Tenez ! l'autre jour, M. Salomon Reinach, qui a été lui-même un des plus brillants lauréats du concours général, publiait deux ou trois lettres d'un élève de Charlemagne de ma génération, lettres qu'il a trouvées dans les papiers de M. Tissot, qui est mort ambassadeur à Constantinople. J'ai été le camarade de ce Tissot, et nous étions sur les mêmes bancs entre 1845 et 1848.

Tissot avait seize ans quand il les écrivait à son père, qui était professeur de littérature latine à la Faculté de Dijon.

Il était en seconde. Oui, à cette époque, nous faisions notre seconde à seize ans, et, comme nous renouvelions notre rhétorique, nous ne sortions de philosophie qu'à vingt ans. Aujourd'hui, nos enfants se croient en retard quand ils n'ont pas passé leur baccalauréat à quinze ans ; après quoi, on les lâche sur le pavé de Paris où ils culottent des pipes, boivent des bocks, en pinçant les joues des filles de brasserie. Chaque siècle a ses usages.

Tissot dans ses lettres... Je voudrais bien voir si, de nos jours, les enfants de seize ans en écriraient de pareilles, d'un style aussi ferme, d'un tour aussi agréable. Hélas ! moi aussi, j'ai de cette même époque d'énormes liasses de lettres, que ma brave femme de mère a conservées pieusement ; j'en ai relu quelques-unes, non sans une curiosité mélancolique. Je les ai mises sous les yeux de mon fils :

— Voilà ce que j'écrivais à mon père, quand j'avais ton âge ! Lis, et rougis si tu peux.

Il ne rougit ni ne lit. Il monte sur son bicycle ; il sera très fort, s'il continue, aux exercices du corps ; il cueillera les palmes du lendit. Mais les classiques latins ou même français, oh ! là là..., il n'en faut

plus ! On apprend aux élèves de 1892 un tas de choses dont nous n'avions aucune idée, la géologie, la biologie, la botanique : ils ne les savent pas tout de même plus que nous, et en revanche, ils ne savent rien de ce que nous savions assez bien : le français, par exemple, et j'ai honte à le dire : l'orthographe.

Enfin, que voulez-vous? ça fera peut-être des hommes tout de même. Ils auront d'autres façons de voir, de sentir et de s'exprimer ; ils nous traiteront de vieilles ganaches. Il en a toujours été ainsi depuis que le monde est monde. Quand je me répandrai en regrets sur la vieille éducation classique, à quoi servira-t-il ? Personne n'y croit plus; même ceux qui la donnent, comme dit l'auteur.

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

N'importe, ces lettres de mon vieux camarade Tissot m'ont bien amusé, me reportant d'un demi-siècle en arrière. Quelle jolie description il fait à son père et de la salle de composition et de ses concurrents. « On reconnaît, dit-il, les élèves des différents lycées à leurs comestibles : Henri IV apporte des pâtés et des fruits; Saint-Louis déploie un luxe tout romain, pâtés, cervelas, saucissons, jambons, etc. ; Bourbon n'apporte que du chocolat; Charlemagne n'emporte que des confitures ; Stanislas se contente de pain et trouve de l'eau à la cruche du concours ; mais il compte un peu sur son voisin Saint-Louis, qui est riche pour deux. »

Que les temps sont changés ! A cette époque, Stanislas ne comptait pas! Charlemagne, à qui Tissot, About, moi et tant d'autres appartenaient en ses années glorieuses, primait tous les autres lycées, et nous en étions si fiers, si fiers !

Non, vous n'imaginez pas l'orgueil juvénile qui éclate dans ces lettres de Tissot, quand il annonce à son père qu'il a le prix de vers latins. Le roi n'est pas son cousin. Il a également un prix de version latine; ce qui lui en fait deux. Il dînera donc chez le ministre. Quel honneur ! il en exulte ; il songe à la joie de sa mère :

« Des élèves, dit-il au sortir de la Sorbonne, comme ils venaient d'achever leur composition, trouvèrent leur mère qui les attendait ; je leur portais bien envie. Mais je devais aussi me dédommager à la pension où je trouvai papa. »

Le papa lut le duplicata que Tissot rapportait de sa copie de concours. Il fut content ! quels transports de joie ! Et quand M. Jauffret vint, le lendemain, annoncer le triomphe, quels battements de mains. C'était, dans toute la pension, une effusion d'allégresse.

Et moi aussi, l'année suivante, oui, c'est moi qui ai remporté le même prix de vers latins. Comme on m'a étouffé d'embrassements ! Nous ne faisions pas les fiers ; nous pleurions de tout notre cœur à ces grandes joies ! Nous étions plus heureux d'un prix au concours général que nos fils ne le sont de cinq louis gagnés aux courses. Nous ne savions pas même qu'il y eût des courses, car il y en avait, quoiqu'il n'y parût guère, et nous ne lisions jamais un journal. Ecoliers, nous faisions tout bonnement notre métier d'écoliers ; nous étions écoliers du cœur à l'âme et de la tête aux pieds.

C'eût été un désespoir pour nous de ne pas assister à la distribution des prix, y dussions-nous n'être nommés que pour un accessit.

La blague, ce dissolvant universel, a touché les études classiques de son terrible acide.

Prenons-en notre parti; mais c'est dur; oh, que c'est dur !

## *LE MAUVAIS ÉCOLIER*

Notre ami François Coppée, le charmant poète, avait été chargé, cette année, de prononcer, à la distribution des prix du lycée Janson-de-Sailly, la harangue d'usage; on l'avait encore, quelque temps après, prié de présider la distribution des prix dans l'école du village où il habite dans la belle saison. Le voici enfin qui a dû cette semaine, convié par l'Association philotechnique, prononcer le discours de rentrée. Ah ! dame ! tout n'est pas rose à porter l'habit vert. On est trop souvent de frairie.

Vous vous rappelez le joli mot de Labiche, quand il fut promu à l'honneur de figurer parmi les Quarante. Il y a, dans Paris, un certain nombre de salons dont les maîtresses sont très friandes d'avoir un académicien à leur table. Labiche reçut donc invitations sur invitations à dîner, en sorte qu'il ne put s'empêcher un jour de s'écrier, moitié souriant, moitié agacé :

— On ne m'avait pas dit qu'on était nourri !

On n'avait pas dit à Coppée qu'il lui faudrait si souvent parader sur une estrade et y prendre la parole. C'était pour Labiche une corvée de manger des truffes tous les soirs ; c'en est une autre pour Coppée de servir des belles phrases au public de ces cérémonies officielles.

Tous les hommes un peu connus ont, pour contenter les amateurs d'autographes, une phrase en poche, toujours la même, qu'ils écrivent invariablement sur tous les albums. Ainsi, moi j'ai adopté un vers de Boileau pour devise, en l'arrangeant quelque peu à mon usage :

Ma phrase, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Ça me dispense de chercher une pensée spirituelle ou un mot piquant, que je ne trouverais peut-être pas. Eh bien ! il en est de même pour notre ami Coppée. Il a, pour les distributions de prix, un thème de développement, qui lui est ce que nos pères appelaient une selle à tous chevaux.

Il dit en substance aux jeunes gens ou aux enfants qui l'écoutent : « Du diable si je sais pourquoi l'on vous oblige à travailler et pourquoi l'on récompense votre travail. Je n'ai rien fait de ma vie ; et cependant, regardez les palmes vertes de mon habit, vous voyez que je suis arrivé tout de même. Je ne sais rien de ce qu'on vous apprend aujourd'hui avec grand fracas ; je ne sais ni les langues étrangères, ni l'histoire, ni la physique, ni la chimie, ni la géométrie, ni l'algèbre, ni rien de rien. Vous voyez en moi un académicien qui n'obtiendrait certainement pas, à l'école primaire, son certificat d'études... »

Ce paradoxe, traité avec une bonhomie fine et spirituelle, obtient toujours un succès de rire. Il est si piquant d'entendre dire à un homme qui est arrivé à tout : « Je ne sais rien et n'ai jamais rien su. » Le malheur est qu'il peut tout de même être pris au sérieux par les enfants qui l'écoutent.

Ces boutades humoristiques, mon Dieu ! nous savons, nous, ce qu'en vaut l'aune ! On en prend et on en laisse. C'est de la blague académique et la blague, on s'en amuse ; mais on n'a garde d'y croire. On aurait trop peur de jouer le rôle d'un snob, ou, si vous aimez mieux, d'un badaud. Car snob et badaud me paraissent être synonymes. Peut-être, cependant, y a-t-il plus de prétention dans le snobisme, plus de naïveté dans la badauderie. Le snob serait un badaud qui se piquerait de bel air.

Les enfants sont tout bonnement crédules et ils acceptent pour vrai tout ce qu'on leur dit, surtout quand

l'homme qui le leur dit porte un habit brodé et qu'il est de l'Académie française. Etre de l'Académie ! quel honneur ! quelle gloire ! Il n'y a rien de plus grand dans le monde. Et quand on pense qu'il en est venu là, et qu'il n'a point travaillé à l'école primaire, ni au collège ! C'est lui-même qui en convient. C'est donc que le travail n'est pas si nécessaire qu'on veut bien nous le dire.

Ne croyez pas, mes pauvres enfants, non, ne croyez pas un mot de ce que vous dit François Coppée. Il a beaucoup travaillé. Il est probable, en effet, qu'il a été, puisqu'il l'avoue, un élève assez médiocre et passablement flâneur. Mais ce n'est point parce qu'il a flâne aux classes de mathématiques ou qu'il n'a pas écouté ses professeurs d'histoire, non, ce n'est pas pour cela qu'il est devenu le délicieux poète que nous connaissons : c'est malgré cela, ou, si cette façon de parler vous choque, c'est sans cela, en dehors de cela.

Il était né poète ; êtes-vous sûrs, vous qui buvez ses conseils et ses exemples, êtes-vous sûrs d'avoir apporté au monde une vocation aussi impérieuse, d'avoir, comme dit le vieux Boileau, senti l'influence secrète sur le seuil de l'école primaire ?

Il arrive parfois qu'un enfant de votre âge n'a qu'à mettre les doigts sur un piano; et, comme il est né musicien, tout de suite, il se rend maître de l'instrument et, plus tard, il devient un grand virtuose. La classe de mathématiques l'ennuie et le baccalauréat ne lui dit rien. Ses parents veulent (et, au fond, ils ont bien raison de le vouloir), ses parents veulent qu'il achève ses études classiques ; il n'y porte aucun goût, ne songeant qu'à la musique. Serait-il bien venu à dire, un jour, dans une distribution de prix, quand il serait de l'Institut, comme Berlioz :

— Mes enfants, vous voyez comme c'est inutile de rien savoir de ce qu'on apprend à l'école. Je ne l'ai

jamais su, et je n'en porte pas moins l'habit aux palmes vertes.

A la bonne heure, mon ami ! mais vous aviez été doué par la nature d'une façon spéciale pour un art particulier. Qui vous dit que, parmi toutes ces petites têtes qui sont tournées vers vous et vous écoutent, il y en a une seule qui soit organisée comme la vôtre. La probabilité est que, sur cent écoles, c'est à peine s'il se rencontre un enfant de génie ou, plus simplement, un enfant destiné à avoir du talent en quelque art que ce soit.

La plupart des enfants sont nés pour devenir des hommes simplement utiles, et c'est déjà quelque chose. Il faut donc tous, indistinctement, les munir de l'éducation à l'aide de laquelle ils deviendront, ce qu'ils doivent être un jour, des hommes utiles. On ne doit pas même faire d'exceptions pour ceux qui, dès leur jeune âge, semblent trahir des aptitudes particulières. Qui ne sait combien ces lueurs sont souvent trompeuses ! Une saine et forte éducation est bonne pour tout le monde, même pour ceux qui ont ou à qui l'on croit du génie.

Cette éducation, François Coppée l'a reçue, quoi qu'il dise, et il en a profité. Je n'affirmerais pas qu'il a très sérieusement écouté ses professeurs de sciences, et il a eu tort : tenez pour certain que Sully Prudhomme, s'est, lui, imprégné de leurs leçons. Mais croyez bien que le poète du *Reliquaire* et des *Intimités*, s'il n'a prêté qu'une attention distraite aux explications que son professeur lui a faites de Virgile, l'a profondément étudié plus tard ; ce qu'il n'eût pas été en état de faire, s'il n'eût point passé par les classes dont il renie aujourd'hui l'efficacité.

Il affirme, en badinant, qu'il ne passerait pas, aujourd'hui, son certificat d'études ! — Eh ! mais, qui de nous, sauf peut-être les maîtres préparateurs, le

passerait à mon âge et au sien ? Passer un examen, c'est affaire de mémoire. La mémoire est fraîche et vivace à dix-huit ans. Coppée ni moi n'en avons plus guère. Savez-vous bien que si l'on me faisait passer un examen, sur l'histoire du théâtre, je serais battu par un rhétoricien frais émoulu du lycée. C'est qu'il saurait exactement les dates que j'ai oubliées ; c'est qu'il répondrait — ne sachant pas grand'chose — avec un aplomb que je n'ai plus, moi qui sais beaucoup.

Coppée sait faire de beaux vers et composer des contes charmants en prose. On ne lui demande rien de plus à cette heure. Il a travaillé, et rudement travaillé, durant trente années, pour arriver à cette maîtrise. Et remarquez qu'il avait le don !

Ne croyez donc pas mes enfants, non, ne croyez pas un mot de ce qu'il vous dit quand il cherche à vous montrer, par son exemple, que l'assiduité et le travail à l'école ou au lycée ne servent de rien. Il ressemble, comme dit La Bruyère, à ces enfants qui, forts et drus du lait de leur mère, battent le sein où ils ont puisé cette énergie.

## *LE BAL A LA COMEDIE*

Il a été, cette semaine, question dans la plupart des journaux d'un bal qui serait donné le mardi-gras, au foyer de la Comédie-Française, par une des plus aimables actrices de la Maison, avec l'assentiment et la collaboration des plus illustres sociétaires. Je vous avouerai que, lorsque j'avais vu se produire cette annonce à la rubrique *Spectacles-concerts*, j'avais émis quelques doutes en branlant la tête. J'avais raison de me méfier de la nouvelle; car le *Temps*, qui est le moniteur officiel de la maison de Molière, ne tardait pas à porter la mention rectificative suivante :

« Il n'est nullement question de donner un bal dans le foyer des artistes de la Comédie-Française. Les projets que l'on prêtait à une sociétaire du théâtre sont dénués de tout fondement. »

C'est que, moi, j'avais vu, il y a tantôt trente-deux ans, le dernier bal qui s'est donné dans la maison de Molière, et le souvenir m'était resté des objections qu'il avait soulevées en haut lieu.

C'était à cette époque, vers 1860 à peu près — vous voyez que la chose ne date pas d'hier — About et Lysis Sauvage qui avaient eu cette idée. About, il est inutile de vous en parler ; vous le connaissez tous de réputation, ayant lu quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'il a composés. Mais, ce que vous ne savez pas, c'est l'engouement prodigieux dont il était l'objet à cette époque. Il avait, à la lettre, tourné toutes les têtes ; ses mots étaient répétés partout, et je ne sais personne à qui pût s'appliquer mieux le vers du poète :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi...

Quant à Lysis Sauvage, son nom n'a pas survécu ; mais tous ses contemporains, qui ont traversé la vie parisienne, se souviennent encore de lui. Il était beau comme un dieu de l'antique Grèce, et il pétillait d'esprit comme un Parisien. Il était agent de change de sa profession, mais cette profession, hélas ! il ne l'exerçait guère. Il venait tous les matins déjeuner chez nous, et, quand arrivait l'heure de la Bourse, About avait beau le mettre dehors par les épaules :

— J'ai bien le temps, disait-il.

Et la conversation reprenait de plus belle, tandis que se succédaient les visites. Il n'y avait guère que le 15 ou le 31 qu'il pressait le service :

— La liquidation ! mes enfants, la liquidation ! répétait-il.

Et ce qui étonnera sans doute les coulissiers de l'an 1893, c'est que ces jours-là même, si l'un de nous contait une histoire intéressante, ou s'il survenait quelque actrice en quête de rôle ou d'article, il oubliait parfaitement la liquidation. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est mort ruiné.

C'était bien le plus fin, le plus spirituel et le plus joyeux compagnon que j'aie jamais connu. Il était de toutes nos parties et les mettait en train. Quand tous deux, About et lui, étaient en verve, c'était un éblouissement. Bien entendu que, moi, je ne comptais pas. Je passais par-dessus le marché, dans cette petite société, si brillante et si tumultueuse, où passaient comme dans une lanterne magique nombre d'illustrations parisiennes, et des illustrations de toutes sortes, les unes de génie ou d'esprit, les autres de beauté ou de grâce. J'ai eu là quelques années amusantes, et, si je suis resté provincial, c'est que j'avais la province dans le sang.

About et Lysis fréquentaient beaucoup le soir au foyer de la Comédie-Française. Ce foyer était alors

un salon, où Mlle Augustine Brohan et sa sœur Madeleine tenaient le dé de la conversation. Les autres sociétaires se faisaient un plaisir de recevoir les Parisiens qui venaient y causer, et dont beaucoup eurent un nom. Ces traditions se sont perdues, et c'est dommage.

Vous savez que le premier janvier et le mardi-gras, c'est l'usage, à la Comédie-Française, de donner en fin de spectacle le *Malade imaginaire* avec la cérémonie. La cérémonie réunit ce soir-là au foyer du théâtre toute la troupe, sociétaires et pensionnaires, et les habitués ne manquent (ou, du moins, ils ne manquaient) jamais de venir, les mains pleines de fleurs ou de bonbons, présenter leurs respects et leurs amitiés à ces dames.

Lysis et About s'entendirent avec les deux Brohan, et sans doute aussi avec quelques-uns des familiers de la maison. Il fut convenu qu'on laisserait s'écouler les couche-tôt, et qu'après leur départ on organiserait une sauterie, où l'on inviterait en catimini quelques jolies actrices.

Il fallait l'assentiment du directeur. Il ne le donna point : il ne pouvait le donner. Mais M. Edouard Thierry était un homme d'esprit et surtout un homme aimable. Il ferma les yeux. Il eut l'air de ne rien savoir, et s'esquiva à l'heure accoutumée, laissant le champ libre aux jeunes fêtards.

Ce qui vous étonnera peut-être, c'est qu'on n'ait rien su dans le public du bal projeté. Si, aujourd'hui, une fête de ce genre se préparait, je ne dis pas à la Comédie-Française, mais dans le dernier de nos bouibouis, il y aurait tout aussitôt vingt, trente, cinquante interviewers sur pied, qui courraient à l'envi chez les invitées, qui sauraient par avance leurs toilettes, qui les décriraient, sans oublier le nom des couturières. On compterait le nombre des bouteilles de vin de Cham-

pagne figurant au buffet. Vous voyez d'ici le potin !

En ce temps-là, le journalisme ne s'occupait point de ces niaiseries. Le reportage n'était pas encore inventé, et le public, qui était moins badaud, ne sentait pas le besoin d'être initié à tous ces détails. Il y eut deux cents personnes au moins dans le secret, dont la moitié appartenait au sexe bavard. Il ne fut point trahi, par l'excellente raison que ces fameux secrets n'intéressaient que ceux qui devaient en prendre leur part. Les journaux n'en soufflèrent mot, sachant que leurs lecteurs se soucieraient fort peu d'apprendre qu'on boirait ou qu'on avait bu du champagne au foyer de la Comédie-Française.

Vous voyez que je parle de temps antédiluviens, et il est vrai que je me fais à moi-même l'effet d'un journaliste préhistorique.

La fête fut très gaie ; je n'y assistai pas ; j'étais fort timide, et, déjà, je m'étais imposé la loi, que j'ai toujours, depuis, scrupuleusement observée, de ne mettre jamais le pied dans un foyer de théâtre. Le lendemain, j'en eus le récit tout chaud; on s'était fortement amusé, et vers trois heures du matin, le champagne aidant, toutes les cervelles étaient en l'air.

Le ministre des Beaux-Arts eut vent de cette équipée. About, qui ne doutait de rien, avait bien parlé de l'inviter. Mais cette proposition n'avait pas eu de suite. Fut-il piqué de n'avoir pas été averti ? Je l'ignore ; ce qu'il y a de certain, c'est que M. Thierry prit à part About, et le pria, au nom du ministre, de ne pas renouveler cette petite fête. Il lui fit entendre que le foyer de la Comédie-Française n'était pas fait pour que l'on y donnât des bals, qui pouvaient plus tard dégénérer en orgies.

Je me souviens encore du dépit d'About et de Lysis Sauvage, car ils s'étaient proposés de recommencer, et déjà les demandes d'invitation affluaient.

Au fond, c'est le ministre qui avait raison. Nous le donnâmes à tous les diables; car nous n'avions guère que trente ans, et, à cet âge-là, on admet difficilement quoi que ce soit qui contrarie les désirs. Je suis plus raisonnable aujourd'hui.

Quand j'ai vu s'étaler dans tous les journaux l'annonce d'un bal organisé par une sociétaire de la Comédie, dans le foyer de la Comédie, avec la complicité de ses camarades de la Comédie, je n'ai pas eu un instant d'hésitation : M. Jules Claretie ni le ministre ne le permettraient pas.

Et le fait est qu'ils ne l'ont pas permis.

Maintenant, entre nous, vous savez, je le regrette : c'eût été très gentil ! On ne s'amuse déjà pas tant, dans notre Paris d'aujourd'hui.

*MA PLUME D'OIE*

L'ancienne écriture française était une écriture ronde, droite en son allure, équilibrée en un mot ; et il paraît (ce sont, du moins, les graphologues qui l'affirment) que cette façon d'écrire atteste le parfait équilibre, le bon sens et la clarté de notre race.

Avec la période d'énervement qui succède à la Révolution française, l'écriture nationale se modifie. Elle devient rapide, saccadée et fiévreuse, emportée comme le tourbillon même de notre vie sociale et politique, sentimentale comme la poésie et la littérature de la première moitié de ce siècle. Nous avons eu alors l'écriture penchée, la cursive encore en usage, écriture maladive, passionnée, affairée et affaissée, ajoutent toujours les graphologues.

Je crains que les graphologues n'aillent chercher bien loin les causes d'un changement qui peut s'expliquer par des raisons plus humbles, plus terre-à-terre et peut-être, par cela même, plus proches de la vérité.

Vous écrivez tous, à cette heure, avec des plumes de fer. Vous est-il jamais arrivé de reprendre, une fois par hasard, la vieille plume d'oie de nos pères ? Essayez-en par curiosité. Vous serez étonné de voir comme aussitôt votre écriture changera à en devenir méconnaissable. Les caractères s'allongeront d'eux-mêmes ; les mots se détacheront plus nets et plus droits; les lignes s'espaceront, et les blancs apparaîtront plus larges entre les lignes et entre les mots. C'est une épreuve qu'il vous est facile de faire. Elle réussira toujours, à moins que, sachant que c'est une épreuve, vous ne vous surveilliez de très près.

Prevost-Paradol était resté fidèle à la plume d'oie

dont il usait à l'exclusion de toute autre. Il avait gardé la grande écriture, allongée et droite du dix-septième siècle. Des graphologues ne manquaient pas d'en inférer que cette écriture était, chez lui, la marque d'un esprit parfaitement équilibré et d'un jugement sain; l'événement leur prouva que ce pronostic n'était pas des plus sûrs; car on sait comment Prévost-Paradol a fini. Je suis convaincu que la veille du jour où, dans un accès de démence, il accomplit sa funeste résolution, s'il lui est arrivé d'écrire à l'un de ses amis quelque recommandation suprême, l'écriture ne s'était point ressentie de ce dérangement d'esprit ; elle était restée longue, ferme et droite ; l'écriture d'un homme habitué aux plumes d'oie.

L'usage de la plume de fer ne date pas de si loin que l'on ne pût, si l'on voulait, suivre les traces de son influence sur la forme de l'écriture moderne. La plume de fer n'a commencé à se répandre que vers 1830, mais elle était alors sévèrement proscrite par les maîtres d'école, comme une nouveauté hasardeuse. Je me souviens qu'en mon enfance nous allions, tour à tour, à la chaire du malheureux *pion*.

— Taillez ma plume, monsieur !

Et il taillait ma plume. Ceux qui avaient un canif à eux et qui savaient tailler leurs plumes eux-mêmes étaient rares. Pour moi, je n'ai jamais pu donner le petit coup de lame qui séparait en deux le bec de la plume : je manquais toujours mon coup, et j'y ai renoncé. Aussi bien la plume de fer prit-elle vite le dessus, et lorsqu'en 1840 j'arrivai à Paris pour y faire mes classes, je ne crois pas qu'il y eût un seul de mes camarades qui se servît de la plume d'oie.

Les graphologues ne tiennent pas assez de compte, à mon avis, des causes physiques. Ainsi, ils voient, dans une petite écriture serrée et menue, l'indice de tel ou tel caractère. Eh bien ! je puis leur affirmer

que la myopie y est pour beaucoup. Daudet ne se lit qu'à la loupe ; ne croyez point que la forme de son écriture ait avec son talent un lien de cause à effet. Daudet est excessivement myope et voilà tout.

Je le suis également, et mon écriture s'en ressent de même. Je n'ai qu'à changer le numéro de mes lunettes, pour qu'aussitôt l'écriture subisse une modification profonde. Je ne prétends pas que la forme des lettres change ; mais l'aspect général de l'écriture n'est plus le même. C'est tout bonnement que l'œil voit moins gros

Mille accidents auxquels les graphologues ne prennent garde peuvent ainsi influer sur la façon dont on écrit. J'ai conté quelque part cette anecdote; mais comme elle est topique autant que vraie, on me permettra bien de la redire encore. Et puis, à mon âge, si l'on n'avait pas le droit de rabâcher un peu, où en serions-nous ?

Il y a une vingtaine d'années, un journal publia un certain nombre de fac-similés d'autographes, tirés, je crois, d'un album de Nadar, avec les commentaires qu'en avait faits un illustre graphologue. C'était, si je ne me trompe, l'abbé Michon. Dans le nombre, il y en avait un d'About.

— Eh ! mais, lui dis-je, en le lui montrant, ce n'est pas du tout ton écriture. L'autographe est faux ; c'est une fumisterie.

About le regarda et se mit à rire.

— Je me rappelle, me dit-il. C'était un soir, chez Nadar. Il y avait du monde et l'on était fort en train de rire. Nadar avait proposé à toutes les personnes présentes d'écrire une pensée sur un album. Comme j'allais prendre la plume, Marchal, le peintre, qui était en pointe de gaieté, m'offrit son dos pour y poser l'album, et se courba en forme de pupitre. Mais à peine avais-je commencé qu'il se mit à s'agiter, a cou-

rir, à sautiller ; et je le suivais la plume à la main, dans cette course éperdue, au milieu des éclats de rire de tout le monde. Il en sortit l'autographe que le journal a pieusement recueilli.

Le graphologue, qui ne connaissait point cette circonstance, ne l'avait pas fait entrer en ligne de compte dans son explication. Il avait deviné, dans le décousu de l'écriture, l'agitation d'esprit d'About; comme les lignes tantôt s'élançaient en haut, tantôt penchaient en bas, il en avait conclu à des ambitions rapides suivies de déceptions.

Je ne nie point du tout que le caractère de la personne ne puisse se marquer dans l'écriture, comme il se marque dans la façon de s'habiller, de marcher, de se meubler, de parler, dans tout. Mais ce sont là des indices bien fugitifs et qui ont besoin d'être corroborés par beaucoup d'autres.

## ANNÉES DE JEUNESSE

Je ne saurais m'en tenir ; il faut que je cause avec vous d'un livre qui vient de paraître et que j'ai lu avec un plaisir mêlé d'attendrissement. C'est un choix des lettres de Prévost-Paradol, précédé d'une longue étude sur l'auteur, par Gréard, qui fut à l'Ecole normale un de ses camarades de promotion et l'un de ses meilleurs amis.

Prévost-Paradol y entra une année après nous, en 1849. « Je le vois encore (c'est Gréard qui parle, mais je ne saurais dire plus juste), je le vois encore avec sa taille élancée, son port de tête élégant et fier, ses yeux pleins de feu, sa physionomie où se peignaient avec une mobilité expressive tous les contrastes, je ne sais quel mélange de hauteur et d'abandon, de vigueur continue et de pétillante jeunesse, de gravité précoce et de grâce caressante, qui dès ce moment donnait une sorte d'autorité et tant de charme. Il nous apparut comme la vivante image de la distinction. Il avait ce « certain air » dont parle La Rochefoucauld, qui, manifestement, destine aux grandes choses...... »

Il ne prit pas tout de suite la tête de la promotion, car ses études grecques avaient été fort négligées, et il ne possédait pas le maniement du vers latin, qu'il définissait plaisamment « l'art puéril de chercher dans le *Gradus* les diverses manières de ne pas appeler les choses par leur nom. »

Mais quel français il écrivait déjà ! Comme il était maître de la langue ! Gréard conte à ce propos une anecdote, dont il me souvient comme si c'était hier. Prévost-Paradol avait fait, sur les *Economiques* de

Xénophon et sur le *De re rusticâ* de Caton une étude comparative, que son professeur et ses camarades avaient jugée très bonne. On nous l'apporta dans notre promotion. « Le premier aux mains de qui elle arriva (dit Gréard), s'était écrié, dans un de ces élans d'enthousiasme qui ne se piquent pas de mesure :

« — Messieurs, il nous est né un grand écrivain. »

Et le mot avait fait, avec le travail, le tour de l'école.

Ce premier-là, c'était moi. J'ai relu depuis cette étude que Prévost-Paradol avait cru devoir recueillir et qu'il avait insérée dans les appendices de son *Histoire universelle*. J'avoue que j'ai un peu rabattu mon admiration. Le devoir sentait l'école ; mais nous étions tous si parfumés que nous ne nous en apercevions pas. Il est certain que même encore à qui le lit aujourd'hui, il peut paraître séduisant par des qualités qui sont fort rares chez un jeune homme, la magistrale ordonnance de la composition, le nombre et la largeur des aperçus, l'élévation soutenue et l'ampleur académique du style. Prévost-Paradol n'a pour ainsi dire pas appris à écrire, non plus qu'About. Tous deux ont parlé sur les bancs de l'école et même au lycée la langue, dont ils se sont servis plus tard, sans rien y ajouter qu'un peu plus de maîtrise. Taine, au contraire, s'est fabriqué lentement et laborieusement une manière ; il s'en est même fabriqué deux, à force de volonté tenace. Car, après avoir tâté, dans ses *Philosophes au XIX*[e] *siècle*, de la langue de Voltaire et d'About, il s'est donné artificiellement celle de Flaubert et de Gautier.

Le volume de M. Octave Gréard *(Prévost-Paradol, étude et choix de lettres. — Hachette)*, nous donne les premières lettres qu'on ait recueillies de Prévost-Paradol. Il achevait alors sa philosophie au collège Bourbon, aujourd'hui lycée Condorcet, et correspon-

dait avec Taine, qui faisait avec nous sa première année d'Ecole normale. Elles sont bien curieuses, ces lettres. Entre ces deux jeunes gens, l'un âgé de vingt ans, l'autre de dix-neuf, il n'est question que des plus hauts problèmes philosophiques et sociaux. Taine annonce l'intention de se consacrer, dans son coin, à la recherche de la vérité, et son jeune ami, qui aime le mouvement et l'action, le reprend là-dessus :

« — Tu n'es ni d'un âge, ni d'un caractère à sacrifier ainsi tes croyances à ton repos, et ce qui t'éloignera invinciblement d'un pareil accommodement, c'est cet amour violent et sincère pour la vérité philosophique qui te transporte et qui éclate à chaque ligne de tes lettres. Don Juan avait en lui l'amour de la forme idéale ; il a couru le monde, serrant et brisant de dépit dans ses bras toutes les imparfaites images qu'il croyait un moment aimer ; et il est mort consumé de son insatiable amour. Qui sait si la vérité absolue, ta chère et pure maîtresse, ne te suivra pas ainsi d'une course légère et éternelle ; si la doctrine que tu serres en ce moment dans tes bras n'est pas une de ces imparfaites images qui ont abusé et reposé une heure l'âme avide de Don Juan, et si, comme lui, tu n'arriveras pas à ton dernier jour, sans avoir atteint ton idéal ? »

J'avoue que si l'on retrouvait un jour les lettres que nous nous écrivions, About et moi, quand nous étions séparés, — et Dieu sait combien de rames de papier Bath nous avons noircies l'un pour l'autre, — on trouverait que le ton en est moins philosophique et le style un peu plus court-vêtu. Ah ! que je regrette d'avoir, par négligence, laissé se disperser et se perdre toutes ces lettres d'About, qu'il m'écrivait d'une plume si prime-sautière. Il me semble, à distance, qu'il y en avait dans le nombre qui étaient de purs chefs-d'œuvre de grâce et d'esprit.

Au sortir de l'Ecole, la correspondance a continué entre les deux amis : Taine avait été envoyé dans un trou de province ; Prévost-Paradol se débattait au milieu de difficultés et de besoins d'argent, dont je ne soupçonnais pas qu'il eût jamais souffert. Nous avions tous cru qu'il avait eu les débuts de la vie fort aisés, et que toutes les portes s'étaient grandes ouvertes devant lui. Il n'en était rien. Je vois par ses lettres qu'il a mangé, lui aussi, de la vache enragée ; gagnant peu, ayant sur les bras de lourdes responsabilités de famille.

Un passage de cette correspondance m'a profondément ému, me rappelant de lointains et graves souvenirs. C'est en 1851 ; le coup d'Etat vient de porter Napoléon à la dictature. Taine se pose cette question de conscience qui nous a tous, à cette heure sombre, agités dans l'Université : faut-il donner sa démission ? A ce moment-là, n'était mon père qui m'a écrit lettres sur lettres, pour me supplier de rester, je sais bien que j'aurais profité de l'occasion pour jeter la robe aux orties.

Taine et Paradol avaient, eux aussi, échangé leurs vues sur ce cas de conscience :

« Je ne te conseille pas, écrivait Paradol à son ami de donner ta démission et je ne la donnerai pas non plus ; mais il ne faut pas pour cela faire de sophismes; il faut s'avouer tout simplement qu'on n'est pas un héros, ce qui n'a rien de blâmable. Mais justifier cela par de douteuses raisons, dire que nous n'enseignons pas au nom du gouvernement, mais au nom de l'Etat et faire ainsi de l'Etat une pure abstraction, faire paraître cet enseignement insignifiant et s'en dérober à soi même le côté moral, pour se donner le droit de le traiter légèrement, tout cela n'est pas sérieux et doit être laissé à d'autres qu'à toi et à moi. Mais je te le répète, et le confesse à la honte de notre pau-

vre pays, nous ne sommes pas tenus de donner un inutile exemple, nous que l'Etat tient à la chaîne d'indispensables appointements. Nous pouvons dans notre obscurité courber la tête, avec d'honnêtes gens, sous cette surprise de pirates ; ce n'est que pour un temps... »

Mais je m'oublie et m'attarde à ces citations entremêlées de souvenirs personnels. Que voulez-vous ? Toute ma jeunesse m'est remontée aux yeux, tandis que je lisais ces lettres et la notice qui les précède.

Pauvre Prévost-Paradol ! Quel coup pour nous tous, quand nous avons appris sa fin vraiment tragique. Il était venu, deux jours avant de partir pour l'Amérique, me faire ses adieux. Il sentait le besoin de m'expliquer les motifs qui l'avaient déterminé à se rallier à l'Empire, à accepter l'ambassade aux Etats-Unis, et de laisser derrière lui en France, dans le monde du journalisme, un ami convaincu et sincère qui essaierait de ramener à lui l'opinion. L'entrevue fut très cordiale, avec une nuance d'embarras ; car nous n'osions dire ni l'un ni l'autre ce que nous avions sur le cœur.

Et, cependant, nous étions loin de prévoir les horribles malheurs qui allaient fondre sur la France, et le pousser, lui, à cette effroyable extrémité de désespoir, qui ne lui a paru avoir d'autre issue que le suicide.

Je ne sais si ce livre aura pour vous autant d'intérêt et d'agrément que j'en ai trouvés à le lire. Je ne vous en recommande pas moins la lecture ; il est toujours réconfortant et agréable de passer quelques heures en compagnie d'honnêtes gens, qui parlent à cœur ouvert et ne disent que des choses sérieuses en excellent style.

## LE FETICHISME

Je viens de passer quelques jours à Monte-Carlo, dans ce pays féerique, qui ressemble à un décor d'opéra, peint par quelque grand artiste.

C'est le théâtre à qui j'étais venu rendre visite. Ce théâtre n'avait été longtemps qu'une annexe de la salle de jeu des pontes décavés où les touristes, amis des flâneries artistiques, y venaient nonchalamment écouter un vaudeville de Labiche ou une opérette d'Offenbach. On y faisait couramment trois cents francs de recettes ; c'était comme une vérité reconnue et acceptée par tous, qu'à côté de la roulette, cette terrible séductrice, l'art n'avait aucune chance de prospérer, ni même de vivre. Les compagnons d'Ulysse se laissaient charmer à la voix de la sirène enchanteresse, et la salle de spectacle, où Garnier a prodigué l'or et le velours, demeurait vide et morne.

Gunsbourg est venu, et tout a changé de face. Il a organisé des représentations merveilleuses, où il a fait défiler, dans des œuvres curieuses et nouvelles, les artistes les plus célèbres de l'univers. Il a obtenu ce résultat, qui au premier abord et même après réflexion, paraît inouï, invraisemblable, d'arracher les joueurs à la roulette et de les retenir trois heures le soir dans une stalle d'orchestre au théâtre. C'est bien, de tous les miracles, le plus étonnant dont il ait jamais été parlé.

Le diable, hélas ! n'y perd rien. Il suffit de quelques heures passées à Monte-Carlo pour y être parfaitement nettoyé de l'argent qu'on avait en poche. J'en sais quelque chose. Je ne devrais pas le dire ; car à

mon âge et faisant profession de moraliste, il est quelque peu honteux de céder à une passion, que l'on sait mauvaise. Mais au moins puis-je me rendre cette justice que j'y apporte, aujourd'hui, cette modération d'allures, ce doux tempérament que me conseille une philosophie indulgente. J'avais fait la part du feu ; une fois perdue la somme que j'avais affectée à cet usage, je n'ai plus même senti l'envie de ponter, quoique j'eusse encore sur moi de quoi le faire. J'ai pris je ne sais quel plaisir délicat et raffiné à me prouver à moi-même que j'étais maître de moi, et je suis resté dans la salle de jeu à observer les autres.

Une remarque qui m'a frappé, bien que je l'eusse faite déjà bien souvent, c'est l'invincible penchant du joueur au fétichisme.

Prenez l'homme le plus raisonnable ou le plus sceptique, s'il a la passion du jeu et qu'il se trouve assis à une table de baccara ou installé devant une roulette, vous pouvez être certain qu'il n'y a philosophie qui tienne : il croira, et entendez-le bien, je donne à ce mot toute son énergie, il croira profondément, absolument à la toute-puissance d'une divinité inconnue, qu'il nomme la Veine, qui tantôt le favorise et tantôt se déchaîne contre lui.

J'ai, dans le temps, fait partie d'un petit cercle très fermé, où l'on jouait la bouillotte. Nous comptions, parmi nos habitués, un mathématicien qui avait été chargé par le gouvernement de reviser les tables de mortalité de Deparcieux et de déterminer le taux d'assurance à exiger par l'Etat dans certaines combinaisons que l'empereur méditait. C'était un calculateur de premier ordre, et qui avait fait, du livre de Laplace sur les *Probabilités*, une étude particulière. Je me souviens que lorsqu'un de nous pestait contre la mauvaise fortune, il lui prouvait doctement qu'au jeu il n'y avait, à vrai dire, ni bonne ni mauvaise for-

tune ; que s'il était absurde de jouer, comme on dit, la veine, il ne l'était pas moins de s'en prendre à la « guigne noire » ; que dix coups malheureux pouvaient être, sans que l'on sût pourquoi, suivis d'un onzième qui changeait la face des choses; et il alléguait Laplace et l'Académie des sciences.

Oh ! qu'il parlait bien et avec feu, nous tenant par le bouton de la redingote, et nous dévidant d'une voix brève et impérieuse des séries d'arguments dont la force nous paraissait irrésistible. Il se mettait au jeu : et voilà qu'aussitôt toute cette belle logique était en déroute. Quand il avait gagné quatre ou cinq fois de suite, il se laissait aller, avec les camarades, et hasardait les coups les plus douteux, et, si on lui faisait l'observation qu'il affrontait un gros risque :

— Je joue la Veine, disait-il, toujours comme les camarades.

Et d'autres fois, s'il perdait coup sur coup pendant quelques minutes, il se levait de table « afin de couper la veine », disait-il, toujours comme les camarades !

Tout joueur est fétichiste, au moins durant le temps qu'il joue.

D'où vient ?

Je n'ai qu'une explication à donner ; je ne sais si elle est bonne, mais prenez-la pour ce qu'elle vaut.

Avez-vous remarqué que, lorsque l'homme est en proie à une grande passion, quand il n'a plus le gouvernement de soi-même, tous les instincts primitifs de sa nature, qu'il ne peut plus contenir, remontent impétueusement à la surface, bouillonnent et font craquer le léger vernis dont la civilisation les avait couverts.

Parmi ces instincts primitifs, l'un des plus vieux, l'un des plus puissants est celui du fétichisme. L'humanité, durant des siècles et des siècles, a cru, comme

aujourd'hui encore le croient les peuplades nègres et tant d'autres, à l'existence d'une divinité méchante, contre laquelle on pouvait s'assurer en portant des amulettes, des *gris gris* ou des *tabous*. Ces superstitions sont si vivaces que nous les retrouvons, transformées, épurées par une religion plus haute chez ceux qui s'imaginent qu'il suffit, pour plaire à Dieu, de garder pendu à son cou, dans un médaillon, un morceau de la vraie croix, et qui ne comprennent pas que le signe de piété ne saurait avoir d'efficacité que s'il accompagne une piété sincère et active.

Une longue éducation, poursuivie à travers les âges, de génération en génération, les a refoulées dans les profondeurs intimes de notre être, sans nous en délivrer absolument. Tant que nous avons le loisir de raisonner, nous sommes forts et armés contre elles ; nous savons bien que la divinité ne se laisse point prendre à ces grossiers artifices. Mais quand la passion, qui est comme une courte ivresse et qui agit de la même façon, suspend en nous et dissout, en quelque sorte, ces facultés apprises et, par cela même, superficielles, le vieil homme s'élance du fond atavique de l'antique humanité et le fétichiste apparaît.

## *LES FAUSSES LEGENDES*

Je lisais cette semaine, dans le *Figaro*, une jolie anecdote qu'y avait contée Mme Céline Chaumont, sous cette rubrique : *Souvenirs d'artiste*. Je la résume en quelques lignes.

Mme Céline Chaumont gagnait, en ce temps-là, 325 francs par mois au Gymnase ; elle avait à sa charge un mari qui s'en allait de la poitrine et une petite fille, qui lui donnait de telles inquiétudes pour sa santé qu'elle avait pris une nourrice sur lieu. Vivez donc avec cela, à Paris ! Elle répétait toute la journée, jouait tous les soirs, et, dans les coulisses, attendant son tour d'entrer en scène, elle brodait sur filet pour les magasins de nouveautés. Elle se surmenait à ce métier ; elle était devenue pâle et chétive. Le médecin lui ordonnait de la viande saignante et du bon Bordeaux; quelle ironie !

Un jour, elle avait rencontré Dumas fils, et, comme il l'interrogeait avec bonté, elle lui avait dit ingénument ses petits chagrins. Le soir même, elle recevait de Dumas un panier de vins fins, avec cette lettre qui est trop jolie pour que je ne la reproduise pas :

« Ma chère enfant, je dîne chez Brébant avec quelques amis, et j'y bois d'un certain bordeaux qui vous rendra vos couleurs et vos forces. Faites-moi l'amitié d'y goûter. Ne me remerciez pas. Ce que j'en fais, c'est par amour de l'art. J'ai dit que vous auriez du talent un jour; il faut que vous puissiez le prouver, ou je passerais pour un imbécile. Ne craignez pas de nous en priver, Brébant m'assure qu'il y en a encore.

» Bon courage.

« DUMAS. »

« Ne me remerciez pas ! Brébant m'assure qu'il y en a encore ! » Est-ce que ce ne sont pas là des mots charmants ? « Ne me remerciez pas, » c'est la recommandation qu'a faite Dumas à tous ceux qu'il a obligés, et beaucoup l'ont prise à la lettre. Comme la reconnaissance est un lourd fardeau, ils ont profité de l'autorisation pour s'en décharger allégrement ; Dumas n'a fait qu'en sourire, trop heureux qu'on ne lui en voulût pas de ses bienfaits.

Il faut, disait l'Evangile, que la main gauche ignore ce qu'a donné la main droite. Dumas a toujours pratiqué cette maxime, et il lui en a cuit. On le savait fort riche : on le croyait plus riche encore qu'il ne l'était vraiment ; comme il ne donnait pas avec faste et à grand bruit ; comme les gens qu'il avait obligés gardaient le silence qu'il leur avait recommandé ; comme ceux à qui il refusait (car encore faut-il bien refuser quelquefois) s'en allaient criant partout qu'il était impossible de toucher son cœur et d'ouvrir sa main, il se forma peu à peu une légende que j'ai vue croître et s'étendre lentement.

— Oh ! Dumas fils, c'est l'économie en personne.

Et vous pensez bien ce qu'on entendait par ce mot d'économie. On l'opposait, cette économie, à la prodigalité de son glorieux père.

Avez-vous fait une remarque ? Un épicier, je dis un épicier, comme je dirais un marchand de calicots ou un manufacturier, gagne des millions à vendre ses produits. Au premier janvier, il envoie son billet de mille francs au bureau de bienfaisance de son arrondissement; s'il s'ouvre, avec grand fracas, une souscription pour quelque œuvre tapageuse, il s'inscrit pour vingt-cinq louis : après quoi, il a épuisé toute sa bienfaisance, et tire de ce double don un prétexte à se dérober aux solliciteurs dont tout homme riche est assailli. Personne ne lui en fait un crime ; on loue

même sa munificence ; il passe à bon compte pour un petit manteau bleu ou pour un Mécène.

Mais voici un homme de lettres ou un artiste qui s'est fait par la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, un nom célèbre et une fortune honorable. Il faut absolument qu'il soit de tous les écots de la charité privée et publique. Il n'a pas le droit d'opposer un refus à n'importe quelle demande que lui adressent les associations, les femmes du monde et tous les professionnels de la mendicité à domicile. C'est à qui tirera sur lui à boulets rouges ; c'est à qui le rançonnera, et s'il arrive au malheureux, qui, après tout, ne vit que de son métier, au jour le jour, de regimber un beau matin et de s'écrier, à bout de patience et quelquefois de ressources : « Ah ! non, non, pour le coup, c'est assez ! c'est trop ! je n'en puis plus !... », c'est à qui criera haro sur le baudet, je veux dire sur le pingre et sur le vilain !

Il est vrai que ce concert de récriminations prouve en faveur de l'estime qu'on fait des professions dites libérales. On trouve naturel qu'un épicier garde son argent ; on en veut à l'artiste (je prends le mot en sa plus large acception) qui semble y attacher trop d'importance, qui, pour me servir du terme usité au XVII^e siècle, ne le traite pas de mépris, qui hésite à le distribuer aux pauvres diables et aux souffrants.

On nous fait honneur en nous *tapant* de préférence aux millionnaires de l'industrie. Nous nous passerions quelquefois de cette trop vive et trop particulière estime que l'on fait de nous. Je n'ai pas eu sur ce point les confidences de Dumas ; j'imagine qu'il a dû souvent, quelle que soit l'inaltérable fermeté de son caractère, éprouver quelque chagrin à voir sa bonté méconnue par le public ; il s'en est consolé ou vengé par le dédain ; mais il y a des heures où le

dédain d'un cœur haut se tourne pour lui en aigreur et en souffrance.

On a beau se dire : « La légende est fausse, elle est absurde. » On enrage tout bas ; car il n'y a rien à faire contre une légende.

Rien à faire qu'à attendre. Le temps finit toujours par avoir raison des légendes fausses, et par rendre justice à ceux qui en ont été victimes.

Je suis devenu le confident de nombre de ceux qui courent la carrière dramatique. Beaucoup m'ont conté leurs débuts difficiles. Ils n'avaient pas le sou, la famille ayant coupé les vivres ou ne pouvant subvenir à leurs besoins ; ils mouraient de faim :

— Comment vous êtes-vous tiré de là ? demandais je.

Que de fois la phrase est revenue : « C'est M. Dumas qui m'a aidé ; mais, je vous en prie, ne le dites pas ; il ne serait pas content ; il m'a défendu d'en parler. » Je me rappelle, entre autres, une brave jeune fille, à qui je m'étais intéressé, parce qu'elle marquait des dispositions pour la tragédie et parce qu'elle avait été dotée par la nature d'une fort belle voix. Elle était orpheline, et je m'apercevais bien, quoiqu'elle ne m'en parlât jamais par fierté, qu'elle était réduite à la portion congrue. Je m'en expliquai un jour avec elle ; je la pressai de questions affectueuses ; elle hésitait à répondre :

— Eh bien ! me dit-elle enfin, je n'ai pour vivre qu'une petite pension de cent francs par mois que me fait M. Dumas.

— Dumas vous connaît donc ?

— Oh ! pas beaucoup. Un jour, je suis allée chez lui ; j'ai demandé à lui réciter un morceau tiré du *Caligula* de son père. Il m'a écoutée avec beaucoup de bienveillance ; il m'a dit que je serais une artiste, mais que, pour le devenir, il fallait manger, car j'étais horriblement maigre, mal habillée et pâle. Il

a pris mon adresse, et, tous les mois, je reçois cent francs, avec un petit mot d'encouragement.

Je me suis associé à votre bonne action, mon cher Dumas ; le succès, hélas ! n'a pas répondu à notre attente. Nous pensions faire une tragédienne ; nous n'avons fait qu'une déclassée. Mais ce n'est ni de votre faute ni de la mienne.

Que de services vous avez ainsi rendus dans l'ombre ! Vous rappelez-vous ce confrère, à qui vous aviez avancé une assez forte somme, sachant bien qu'il ne la rendrait jamais. Mais il en avait un besoin urgent. Deux jours plus tard, il vous attaquait dans un journal avec une violence extrême, et quelque temps après, vous rencontrant dans un couloir de théâtre, avec une merveilleuse inconscience, il vous tendit la main ; vous retirâtes la vôtre.

— Quoi ! dit-il, mon cher Dumas, vous refusez de me donner la main ?

— A quoi bon ? répondîtes-vous au bonhomme, il n'y a rien dedans.

Et c'est par ce mot qui courut tout le théâtre que nous apprîmes et le service rendu et l'ingratitude dont il avait été payé.

Mais voilà que lentement tous ces bienfaits se lèvent de l'ombre où vous les aviez crus ensevelis et rendent témoignage pour vous devant le grand public impartial. Vous goûtez en ce moment le plaisir délicieux de voir craquer d'elle-même, s'effriter et tomber une légende fausse, et d'assister vivant à cette sorte de réhabilitation.

Et votre exemple prouve la vérité de deux proverbes français :

— Bien faire et laisser dire.

— Tout vient à point qui sait attendre.

Je supplie le correcteur de ne pas me mettre : Tout vient à point à qui sait attendre.

## *CHEZ MONSIEUR LE SOUS-PREFET*

D'autres se sont chargés de vous conter par le menu les inoubliables fêtes d'Orange auxquelles nous venons d'assister. Mais comme ici, dans ce milieu vivant et absorbant où je suis plongé, il me serait difficile de vous parler d'autre chose, laissez-moi vous en montrer un fort petit coin, celui-là même d'où j'ai tout vu.

M. le sous-préfet d'Orange m'avait fait l'honneur de m'offrir une chambre dans le Palais que la Ville ou l'Etat met à la disposition du premier magistrat de l'arrondissement. Hein ! ce que c'est que de loger depuis trois jours à la sous-préfecture. Comme les formules d'administration montent naturellement aux lèvres ! Vous pensez bien que j'acceptai avec reconnaissance cette offre obligeante. Ça m'amusait d'être, une fois dans ma vie, traité comme « *une grosse légume* », et puis je me doutais bien que ce ne serait pas commode de trouver à Orange, à travers ce tohu-bohu de Parisiens et de Méridionaux, un matelas où dormir.

Je ne connaissais pas mon hôte avant d'avoir reçu son invitation ; je n'ai pas besoin de vous dire que nous sommes amis. Il est impossible d'être plus cordial et plus aimable. Et il avait du mérite à l'être ; car il était fort affairé. C'est lui qui devait, avec le maire d'Orange, faire les honneurs de la cité, d'abord à son préfet, puis à trois ministres : car ils étaient venus trois, MM. Guérin, Barthou et Leygues.

Il était allé les attendre à la gare, et devait les ramener à la sous-préfecture, où, selon l'usage, ils recevraient tous les fonctionnaires et les notables de l'arrondissement. J'avais jugé inutile, moi qui n'étais

rien, de me joindre au cortège, pour traverser la ville en musique. Je descendis au jardin, et là je trouvai tout le clergé d'Orange assis et attendant, non sans une certaine impatience.

C'était une bonne fortune. Ils ne me connaissaient pas; je n'eus garde de me présenter, et je me mis à causer avec eux, pour tromper les heures, comme dit le poète latin. Le train avait du retard; ce qui paraissait inquiéter le plus ces messieurs, c'est qu'ils avaient un enterrement à faire dans la soirée, et qu'ils auraient bien de la peine, si les ministres n'arrivaient pas, à se trouver exactement à l'heure pour le célébrer.

Je leur fis observer doucement que les morts étaient doués d'une patience merveilleuse ; que je répondais de celui-là, qu'il ne se plaindrait point. Ils en convinrent : la glace était rompue.

Il y avait là aussi les maîtresses d'écoles de la ville et trois petites filles, jolies comme des cœurs, qui portaient dans leurs bras des bouquets aussi grands qu'elles. Elles trépignaient de ne pas voir arriver le cortège, quand, tout à coup, des détonations éclatèrent ; puis un bruit de fanfares, le mouvement lointain d'une foule en marche, et par la porte d'honneur grande ouverte les ministres entrèrent. Mon sous-préfet avait l'air très digne sous son habit brodé.

Il introduisit les ministres dans la grande salle des réceptions ; je me tapis dans un coin, avec un jeune attaché de cabinet, que cette auguste cérémonie semblait laisser froid, et le défilé commença.

Oh ! ce défilé, comme il me rappelait de lointains souvenirs de jeunesse ! Et moi aussi, j'avais, dans des temps très anciens, fait partie d'une administration ! Tous les ans, au premier janvier, on nous convoquait tous pour aller rendre nos devoirs au préfet. Je ne sais pas si le préfet avait grand plaisir à nous voir ; nous n'en avions aucun à lui rendre visite. Nous at-

tendions dans un premier salon notre tour de passer ; nous nous vengions de l'ennui qu'on nous faisait subir en nous communiquant tout bas, les uns les autres, les remarques les plus désobligeantes. Jamais nous n'avons tant détesté le régime impérial que durant cette demi-heure.

L'huissier criait enfin : « Monsieur le proviseur et messieurs les professeurs du lycée. » Le proviseur débitait, comme il pouvait, sa petite banalité ; le préfet répondait que le lycée était la première de ses préoccupations. Il nous honorait d'un salut circulaire et court que nous lui rendions plus court encore. Oh ! la désagréable corvée !

J'ai vu, avec un certain contentement que nos ministres sont moins solennels, qu'ils ont dans ces sortes d'occasion la poignée de main plus cordiale ; le temps à peine d'échanger quelques mots ; ils ont en quelques minutes expédié leur monde, remplaçant le discours par quelques mots aimables ou, plus simplement, par un sourire affectueux. La corvée, en prenant un caractère plus démocratique, est devenue moins ennuyeuse et moins pénible.

Et comme j'exprimais à mon jeune attaché de cabinet mon admiration pour la façon leste dont toute cette cérémonie avait été conduite :

— Oh ! me dit-il, en me montrant l'un des trois ministres, avec celui-là, ça ne traîne jamais. Il excelle à couper les compliments, allocutions et discours, juste à l'endroit où l'orateur commencerait à se lancer dans les compliments oiseux et les développements inutiles. Il saisit, dès le premier paragraphe, le mot auquel il accrochera sa réponse, et il coupe court, par une amabilité, à l'éloquence du monsieur, qui s'en va dépité et charmé.

C'est un art comme un autre, me disait-il. Il faut pour cela, comme pour tout, avoir le don. Mais il y

a une part du métier qui s'apprend. Il est rare qu'un ministre sache, dès le premier jour, expédier les phraseurs et les raseurs. Telle de ces réceptions dure deux heures ; telle autre trente-cinq minutes, sans que cette différence puisse s'expliquer autrement que par la prestesse du ministre ou du préfet à mettre en pratique le mot célèbre de Fontenelle : « En fait d'incivilités, il ne faut que le nécessaire. »

De tous ceux qui ont ainsi défilé devant les ministres, il n'y en a qu'un à qui l'on ait laissé d'un bout à l'autre débiter son discours. C'est une des trois porteuses de bouquet dont j'avais admiré les beaux yeux dans le jardin. Elle a récité avec beaucoup de gentillesse, d'une voix clairette, et sans manquer un mot, son compliment qui était, d'ailleurs, très bref et joliment tourné. M. Leygues l'a embrassée sur les deux joues, et a spirituellement répondu par quelques mots aimables.

Il a toutes sortes d'esprit, notre nouveau ministre de l'Instruction publique, et surtout l'esprit d'à-propos. Il a un don rare d'improvisation, et trouve toujours à point nommé la phrase qui enlèvera l'auditoire. Il avait je ne sais combien de monuments à inaugurer dans cette semaine de voyages : car le Midi fourmille de grands hommes, et il leur élève à tous, selon l'argent qu'il a, des statues ou des bustes. Les bustes ! on ne les compte plus :

— Monsieur, me disait hier un perruquier, que j'incline à croire facétieux, il en a poussé deux, rien que cette nuit !

On les inaugure tous, et pour les inaugurer, les Pégomas surgissent de toutes parts ; on en compte dix par buste, et encore faut-il en tenir des centaines à l'écart. Il y a un Pégomas dans la peau de tout Méridional. Il n'est pas commode à un ministre qui veut garder le bon goût et la mesure, si chère aux

Parisiens, de trouver des accents propres à enlever un auditoire méridional. M. Leygues y a réussi. A l'inauguration du monument élevé au tambour d'Arcole, à celle du marbre consacré au souvenir des mobiles tués en 1870, il a tout naturellement, sans jamais forcer la note, rencontré des phrases et des gestes d'une éloquence chaude et entraînante, qui a ravi les Méridionaux. Peut-être ignore-t-il encore — étant très jeune — l'art d'arrêter chez les autres le fleuve des banalités oratoires ; on ne sent, quand on l'écoute, aucune envie de couper ses discours à aucun endroit. Ce qu'il dit semble partir du cœur.

Au reste, nos Parisiens n'ont pas fait trop mauvaise figure sur cette terre classique de l'éloquence. A l'inauguration du buste de Caristie — que d'inaugurations, mon Dieu ! que d'inaugurations ! — après que M. Capty, l'excellent maire d'Orange, qui s'est multiplié tous ces jours-ci pour rendre la vie plus facile à ses hôtes, nous eut lu sur l'œuvre de Caristie une étude très documentée et d'un tour de sagesse irréprochable, Jules Claretie a pris la parole, et, dans un discours plein de finesse et de grâce, il a dit ce que l'art dramatique se promettait des représentations données sur le théâtre d'Orange, dont M. Faure a dit si justement que ce serait le Bayreuth français.

Et moi aussi, j'ai eu mon petit succès, comme les camarades. Nous étions à déjeuner, quand la bonne se précipite dans la salle à manger :

— Monsieur, c'est la musique qui vient vous donner une aubade.

Nous nous levons de table, nous allons à la fenêtre, au premier ; et de là nous voyons un orchestre qui nous joue la *Marseillaise ;* puis une troupe de jeunes gens, habillés de flanelle blanche et coiffés du béret bleu, qui nous dansent la farandole. Je croyais, en Parisien que je suis, qui ne connaît la farandole que

par le théâtre, je croyais que la farandole est une course échevelée ; mais point du tout, c'est une danse très gracieuse, composée de pas très divers et très élégants ; nous avons eu un plaisir infini à regarder ces jeunes gens exécuter sur la place cette farandole, si nouvelle pour moi. Vous pensez si la place et les rues avoisinantes étaient pleines de monde.

Il fallait bien que du haut de son balcon le sous-préfet remerciât ; il l'a fait en termes vibrants, demandant qu'on criât *vive la République ;* puis, sans me dire gare, me montrant à la population, il a parlé de l'hôte illustre — il a dit : illustre — qu'Orange possédait dans ses murs, il l'a invitée à crier : Vive Sarcey ! Elle ne s'est pas fait tirer l'oreille. Elle a crié : Vive Sarcey !

— Et c'est à lui que je passe la parole, a ajouté l'astucieux sous-préfet.

J'étais au pied du mur — c'est une métaphore ; car j'étais, au contraire, au haut du mur, sur un balcon. Je ne savais trop que dire. Mais bah ! il y avait aux fenêtres d'en face de jolies femmes, avec des paires d'yeux noirs, comme on n'en voit que dans le Midi. Je suis parti de là ; je leur ai crié que ce qu'il y avait encore de plus merveilleux parmi tant de merveilles, c'étaient les yeux des femmes ; et que, dans un pays où le ciel et les yeux des femmes étaient de feu, il fallait boire de l'orangeade et embrasser les Orangeaises.

C'était court ; mais c'était tapé.

*SOYONS TOLÉRANTS*

La semaine a été presque tout entière remplie par le récit des fêtes qui ont été célébrées, rue d'Ulm, par l'Ecole normale, à l'occasion de son centenaire. On a conté, un peu partout, les incidents les plus caractéristiques. Je n'en veux, pour ma part, en retenir qu'un seul, parce qu'il nous sera une occasion de revenir une fois de plus sur un thème qui nous est cher : c'est qu'il faut savoir se tolérer les uns les autres ; c'est que la tolérance est la première et la plus indispensable de toutes les vertus.

Mgr Perraud, l'évêque d'Autun, qui est un de nos anciens camarades et que j'ai connu à l'Ecole, avait annoncé qu'au cours de ces réjouissances il célébrerait, à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, une messe de commémoration des anciens élèves de l'Ecole décédés. Nous avions tous, ou presque tous, trouvé l'idée excellente. Nous sentions que nous goûterions tous un doux et mélancolique plaisir à nous abstenir, durant une heure ou deux, des banquets, des bals, des représentations de théâtre, et de tout ce train de fêtes, pour songer à ces amis que nous avions, en cheminant à travers la vie, laissés sur la route, mais dont le souvenir nous était resté au cœur.

Un des nôtres, qui est pasteur, avait de même convié ceux d'entre nous qui sont ses coreligionnaires, à venir au temple dans la même intention ; et, de son côté, le rabbin avait invité les israélites, qui ont été, surtout en ces derniers temps, je crois, assez nombreux à l'Ecole, à une cérémonie analogue.

Rien de plus correct jusque-là. L'Ecole normale est, sans aucun doute, de toutes nos écoles, celle où la tole-

rance religieuse a été le plus largement pratiquée. Chacun y revendiquait le droit d'avoir sa foi particulière et d'y conformer sa conduite ; il le défendait avec un soin jaloux ; mais, en même temps, il admettait que les autres usassent librement du même droit qu'il demandait pour lui-même. Il n'y eut jamais, je pense, en aucun lieu du monde, une Ecole aussi profondément individualiste que la nôtre, dans le beau et grand sens du mot, et par cela même une école aussi tolérante.

Nous fûmes donc très étonnés quand nous apprîmes, par une circulaire publiée dans un certain nombre de journaux, qu'un groupe de nos camarades avait imaginé, en guise de protestation contre la messe promise par Mgr Perraud, une cérémonie laïque, qui consisterait à porter des discours et des fleurs sur la tombe de M. Bersot, et qu'afin d'accentuer cette protestation, il avait juste choisi, pour cette manifestation laïque, l'heure où Mgr Perraud devait célébrer le service funèbre à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Au reste, la façon dont était rédigée l'invitation de ce groupe de dissidents ne laissait aucun doute sur leurs intentions. C'était bien un échec à notre cérémonie religieuse qu'ils avaient prémédité, au nom de ce qu'ils appelaient la libre-pensée.

Mon Dieu ! je me serais mis de grand cœur avec eux, et probablement beaucoup de nos camarades comme moi, s'ils avaient simplement parlé d'une visite à rendre à la tombe d'Eugène Bersot. Bien que je n'aie pas eu pour directeur à l'Ecole Bersot, qui n'en a pris le gouvernement que longtemps après ma sortie, je suis, comme toute l'Université, pénétré d'une profonde et respectueuse admiration pour sa haute vertu. Bersot fut un saint laïque. Affligé d'un mal qu'il savait incurable, dont il pouvait jour à

jour suivre les progrès, il vit venir avec une merveilleuse sérénité la mort qui était inévitable et proche. Il n'abandonna pas un instant, durant deux ou trois années d'inexprimables souffrances, les fonctions laborieuses et délicates dont il était chargé ; on le trouvait toujours à son poste, le visage aimable et l'air gai ; et il s'entretenait avec une douceur tranquille des affaires de l'Ecole et des intérêts de ses élèves. Tous admiraient cette fermeté d'âme et cette constance, dignes d'un stoïcien. Quand l'heure vint, un de ses amis, docteur en médecine, qu'il avait prié de prendre ce soin, lui dit en pleurant :

— Mon ami, fais tes préparatifs ; tu n'as plus que vingt-quatre heures à vivre.

Il réunit autour de son chevet trois ou quatre de ses familiers, philosophes comme lui, et en leur compagnie il s'entretint, avec l'allègre bonne humeur de Socrate buvant la ciguë, des plus hautes questions de philosophie et de morale.

Sa mémoire est restée en vénération dans notre Ecole. Aucun de nous n'eût hésité à lui rendre l'hommage dont quelques-uns de nos camarades avaient pris l'initiative. Mais pourquoi faire de cet hommage une manifestation antireligieuse ? Bersot était mort, comme il avait vécu, en dehors du catholicisme ; mais il avait laissé les élèves, dont il avait la direction morale, libres de suivre et de pratiquer la foi, qu'ils avaient reçue de leurs pères ou volontairement embrassée. Il avait donné l'exemple de la tolérance ; eût-il été ravi, s'il fût revenu au monde, de voir qu'on se servait de son nom pour l'accoler à une protestation fanatique ?

Oui, sans doute, fanatique. La libre-pensée a ses fanatiques comme la religion. Le fanatisme consiste, non pas seulement à croire que l'on possède la vérité (car rien n'est plus légitime) mais encore, mais sur-

tout à vouloir en imposer la foi aux autres, à ne pas souffrir qu'eux aussi ils aient la leur, à les empêcher de la mettre au plein vent.

Ce qui m'a choqué dans l'invitation de nos camara des libres-penseurs, c'est qu'ils y ont très nettement affiché la prétention de nous détourner d'une cérémonie où la religion avait sa part, c'est qu'ils se sont arrangés pour que nous fussions obligés de choisir entre deux manifestations, qui nous étaient également sympathiques. Il leur était si facile de changer l'heure de la visite à la tombe de Bersot !

Qu'est-il arrivé ?

C'est qu'ils étaient à peine cinquante au cimetière, où nous nous serions fait tous un devoir de nous rendre. C'est que l'église de Saint Jacques-du-Haut-Pas était pleine. J'y ai rencontré des camarades de toutes les promotions, dont beaucoup ne sauraient être soupçonnés de cléricalisme. C'est qu'en effet aucun de nous n'avait songé à faire de cette cérémonie une manifestation cléricale. Il n'y a pas un de nous qui n'ait à regretter quelque camarade, enlevé par la mort. Eh bien ! c'était pour nous une occasion de passer une heure ou deux avec leur souvenir. La majesté du lieu, le chant de l'orgue, le murmure des prières récitées par l'officiant, le recueillement attendri de toute l'assistance nous aidaient à évoquer ces chères images, à les voir plus distinctement flotter dans notre souvenir, à écouter leur voix lointaine, à y répondre du fond du cœur.

Ne me dites pas que tout cela se pouvait aussi bien faire à la maison, dans un cabinet de travail. Non, il faut que l'imagination soit mise en branle par les circonstances extérieures. Les trois promotions, dont j'ai fait partie, ont repassé devant mes yeux humides, tandis que se déroulaient les rites de la messe funèbre. Pourquoi nos camarades libres-penseurs vou-

laient-ils, par excès d'intolérance, me priver de ce triste et douloureux plaisir ?

Notre ancien camarade, Mgr Perraud, est ensuite monté en chaire, et il nous a dit avec beaucoup de simplicité, d'une voix émue, des choses très touchantes que nous avons été ravis d'entendre, les incroyants comme les fidèles. Il a terminé sa courte homélie en nous annonçant qu'il avait, par faveur spéciale du pape, reçu la faveur de nous bénir pontificalement ; il nous a exhortés à recevoir avec reconnaissance « cette précieuse et paternelle bénédiction ».

Eh bien ! oui, nous l'avons reçue ; et ceux mêmes qui ne croyaient pas à son efficacité ne s'en sont pas, après tout, trouvés plus mal. A supposer qu'ils aient pensé n'accomplir qu'un devoir de bienséance secondaire, ce devoir était-il si pénible ou si ridicule ? Je vais aller ce soir au bal que donne l'Ecole normale pour conclure la série de ses fêtes. Les convenances me font, à moi, qui suis un archicube légendaire, le devoir d'y assister. Il y a comme cela un tas de choses qu'on fait, par déférence pour l'usage, et qui ne sont amusantes qu'à demi ! Il faut avoir l'intolérance chevillée à l'âme pour ne pas s'y résigner.

## *LES ADMIRATIONS JUVENILES*

Un de mes anciens à l'Ecole normale, M. Eugène Manuel, que connaissent tous nos lecteurs, vient de publier une curieuse brochure, où il nous conte une visite de jour de l'an qu'il fit en 1846, au nom de l'Ecole normale tout entière, de complicité avec l'un de ses camarades, à Chateaubriand, vieilli et proche de sa fin, mais dont la gloire rayonnait encore sur le siècle avec l'éclat d'un beau soleil couchant.

C'était en ce temps-là l'usage à l'Ecole, quand venait la nouvelle année, de choisir, parmi les contemporains les plus illustres, ceux à qui l'on porterait la carte collective de l'Ecole. On discutait en assemblée plénière les titres de chacun des candidats à recevoir ce que nous regardions, un peu présomptueusement peut-être, comme un honneur pour lui. On se chamaillait ferme ; on votait ensuite, et la majorité faisait loi.

Je crois que notre génération a vu la fin de cette coutume... Nous avons, nous, passé par l'Ecole en 1849, 1850 et 1851 ; au lieu que nos aînés n'avaient guère à débattre que des questions de goût littéraire, nous avions à céder à des préoccupations politiques. Vous savez comme en politique les passions sont toujours vives et intransigeantes ! Elles étaient plus animées encore en ces années de révolution qu'aujourd'hui. Les disputes montèrent, une année, à un diapason si aigre que nous coupâmes court à toute querelle, en déclarant qu'on n'enverrait de carte à personne. C'était le moyen le plus sûr de mettre tout le monde d'accord. J'ignore si, depuis, nos successeurs ont repris la tradition interrompue par nous en 1850.

Elle était en pleine vigueur quand notre ami Eugène Manuel faisait son temps d'école.

Les noms sur lesquels s'engageaient les débats chaque année peuvent donner une idée de l'état d'esprit des normaliens d'alors. En 1845 venaient d'abord, sans conteste, Chateaubriand, Lamartine, Béranger, tous trois sur la même ligne. Puis, c'étaient Cousin, Villemain, Augustin Thierry. Guizot et Thiers divisaient les votes ; c'était tantôt l'un et tantôt l'autre qui l'emportait. Mais la véritable lutte aiguë, ardente, commençait avec Victor Hugo, qui n'avait pas encore pris la grande place qu'il occupa plus tard, Lamennais, Berryer, Michelet, Quinet, Mickiewicz.

Ce qui vous étonnera sans doute, c'est que ni George Sand, ni Balzac, qui étaient pourtant dans le plein de leur gloire, ni Alfred de Vigny, ni Alfred de Musset, le poète de la jeunesse, ne figuraient point sur les listes ; Sainte Beuve non plus ; mais lui n'avait pas donné toute sa mesure.

Manuel nous donne les noms qui furent définitivement choisis, en l'an de grâce 1845. Il y en eut huit, pas davantage : Lamartine, en tête de la liste, puis Chateaubriand, Béranger, qui était encore, à cette époque lointaine, le poète national, Lamennais, Victor Hugo, Thiers, Michelet et Quinet.

On tirait au sort ceux à qui reviendraient l'honneur et la joie de porter les cartes aux élus, à raison de deux élèves par carte. Manuel eut la chance de voir son nom sortir sur celui de Chateaubriand ; le hasard lui adjoignit un de ses camarades, mort aujourd'hui, Henri Tramblay.

Manuel nous conte avec beaucoup de vivacité et de charme attendri l'émotion que tous deux ressentirent, lorsqu'ils s'acheminèrent, porteurs de la précieuse carte, vers la rue du Bac, où demeurait le grand homme. Parmi leurs camarades, chargés comme eux

d'une ambassade analogue, quelques-uns n'osaient, par timidité, par pudeur, solliciter l'honneur d'être reçus en personne ; ils déposaient la carte aux mains du domestique et se sauvaient, effrayés de leur témérité.

Manuel et Tramblay s'étaient promis de dompter cette lâche frayeur ; ils s'étaient encouragés l'un l'autre à comparaître devant le dieu ; ils avaient pris la peine d'aller la veille reconnaître le logis, ou plutôt le temple.

« Quant à notre résolution, ajoute Manuel, nous n'en avions parlé à personne ; mais elle était bien prise :

— Nous demanderons à le voir, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

— Arrivés à la porte, nous ne faiblirons pas, nous ne reculerons pas ?

— Je suis, comme toi, bien décidé.

— Mais que lui dirons-nous, s'il nous reçoit ?

— On ne s'agenouille plus devant les souverains ; mais on s'incline devant tout ce qui est divin ; et nous saurons bien lui dire qu'il fait partie de notre culte, et que, devant lui, nous nous sentons dans le temple. »

Je veux bien que ce dialogue ait été un peu arrangé par le narrateur, quoique M. Manuel ait pris soin de nous apprendre que le soir même il consigna, pour en garder un souvenir plus fidèle, tous les détails de ce mémorable événement.

Mais à supposer que ces paroles, qui sentent un peu le voisinage de 1831, n'aient pas été textuellement échangées par les deux jeunes normaliens, il n'en reste pas moins constant que ce fut là ce qu'ils pensèrent et sentirent ; qu'ils portèrent dans cette visite un tremblement religieux, qu'ils entrèrent dans la chambre que leur ouvrit le valet en livrée avec l'idée de tomber à genoux et d'adorer.

Eh bien ! croyez-vous que si l'un des jeunes gens

de notre Ecole, ou, si vous aimez mieux, d'un des cénacles quelconques qui pullulent dans Paris à cette heure, avait à faire une semblable visite, ce sont là les sentiments qu'il éprouverait, qu'il serait en proie à cette émotion, qu'il serait terrassé, anéanti par une crise d'enthousiasme ?

Vous m'allez dire qu'il n'y a plus de Chateaubriand pour la provoquer. Il est certain qu'on ne trouverait pas aisément, aujourd'hui, un grand écrivain qui exerçât sur tout son siècle une domination pareille, qui eût le prestige d'une royauté incontestée. Je n'en sais que trois qui ont joui de ce privilège : Victor Hugo, Chateaubriand et Voltaire.

Mais tout est relatif.

Jules Claretie me contait, l'autre jour, cette anecdote, dont il m'a garanti l'authenticité :

« Je venais de sortir du collège, me dit-il, et je grillais d'écrire dans les journaux. Je m'étais, grâce à l'obligeance d'un chef de claque, procuré des billets pour une première importante. J'étais placé, quand About entra dans la salle. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de rappeler quelle était alors la popularité d'About, et comme tous les yeux étaient fixés sur lui. Je fus, de la tête aux pieds, secoué d'une grande commotion : être un jour About ! Conquérir comme lui la renommée ! quel rêve ! Un ami plus âgé, qui savait mes aspirations, vint à moi dans un entr'acte et me demanda :

« — Voulez-vous que je vous présente ?

« Dieu sait si j'en mourais d'envie. Je n'osai pas ; non, je n'osai pas. L'idée de me trouver face à face avec un homme aussi célèbre me troubla étrangement, et je refusai, enragé tout bas contre moi-même de ma timidité. »

Et il ajoutait en souriant :

« — Peut être, à mon tour, suis je devenu quelque

chose ! Je ne demande pas, à coup sûr, que les conscrits des lettres suffoquent d'émotion et tremblent à me voir entrer dans un théâtre. Je les en tiendrais quittes ; et ne leur demanderais que de ne pas me traiter d'idiot. »

Les jeunes gens des derniers bateaux sont terribles. Ils ont perdu le sens du respect. Et je contais, à mon tour, à Claretie une anecdote bien typique, que je tiens d'un des premiers architectes de ce temps, du plus populaire certainement.

« — Le hasard, me disait-il, fait que, l'autre jour, je suis entré à l'Ecole des Beaux-Arts avec Paul Baudry. Je ne suis pourtant pas tout à fait le premier venu, et Paul Baudry est un des grands artistes de ce temps-ci ; tous deux nous avions passé par l'Ecole, et nous avions, ce me semble, ajouté quelque chose à sa gloire. Tous ces jeunes gens ont eu l'air de nous traiter comme si nous étions des gens finis, usés, de vieilles badernes. Pas un ne s'est découvert ; quelques-uns ricanaient... »

Il y a du vrai dans ces doléances. Les jeunes gens (je parle en général, bien entendu) n'ont pas plus de respect pour leurs aînés en art qu'ils n'en ont pour leur père dans la famille. Ils raillent avec un mépris superbe les situations acquises, sans prendre garde que, pour les acquérir, il a fallu déployer beaucoup d'énergie et tout au moins un peu de talent. C'est sans doute, pour un néophyte des lettres, un grand avantage de n'avoir rien fait encore; il aurait tort d'en abuser.

## *PASSER PATRIARCHE*

Le nom de Jules Simon emplit cette semaine. Tous les journaux retentissent de ses louanges. L'Etat s'est chargé de célébrer ses funérailles, et tout ce qui porte un nom en France marchera derrière son cercueil et l'accompagnera jusqu'à sa dernière demeure. C'est une belle mort couronnant une belle vie.

Jules Simon a eu, comme vous le savez, une existence très accidentée. Il a débuté humble et pauvre dans le professorat ; il s'y est élevé peu à peu aux premières places; il est entré dans la politique, il a occupé de hautes positions et il en est tombé ; il a traversé des révolutions furieuses et des crises redoutables; il a été battu de tous les vents contraires, un jour populaire et l'idole de la nation, le lendemain traîné dans la boue, écoutant crier dans les rues : « La grande trahison du saint Mirabeau. » Il a duré, travaillant toujours.

La vieillesse est enfin venue, une vieillesse calme et sereine, planant au-dessus des orages. Plus d'attaques ; plus même de railleries ; il était accepté, vénéré, aimé de tous ; on l'appelait le père Simon, comme on avait dit le père Hugo, le père Corot, sans ombre de gouaillerie parisienne, attribuant à ce mot de père le sens affectueux et grave qu'on lui donnait dans les vieilles familles d'autrefois : C'est le père qui a parlé !

Il avait passé patriarche.

Et pourquoi ? C'est qu'il avait duré en travaillant.

Durer, c'est le premier point. Il n'est, par malheur, pas à la portée de tout le monde. Ne vieillit pas qui veut, et même, parmi ceux à qui la nature permet de

vieillir, il y en a beaucoup dont les forces défaillent, que trahit ou le cerveau ou la main.

Nous ne sommes donc pas maîtres de vieillir ; mais nous pouvons toujours arranger notre vie comme si nous devions vieillir, puisque, après tout, notre espoir à tous est de ne pas mourir jeune, avant d'avoir goûté ce que cette vie nous promettait de bonheur et de joie.

Travaillons, comme si nous étions sûrs de durer. Le travail, qui est un des gais compagnons de la trentième année, demeure l'ami le plus sûr et le dernier de la soixantième. Il n'y a de vieillesse heureuse que celle des hommes qui, après avoir beaucoup travaillé dans leur jeunesse, travaillent encore quand ils sont devenus vieux.

Je vous parlais, tout à l'heure, de Hugo et de Corot. Combien d'autres je pourrais vous citer. Rappelez-vous Voltaire, jetant, à soixante-dix ans passés, le fameux cri :

Le travail est mon dieu; lui seul régit le monde.

Voltaire, en voilà un qui a duré en travaillant ; aussi a-t-il été le roi de son siècle. Et Gœthe, n'était il pas, en sa vigoureuse vieillesse, le dieu incontesté de l'Allemagne ? Et plus près de notre temps, chez nous, n'avons-nous pas vu Renan exercer une manière de domination intellectuelle, sans autre secret que celui de ses prédécesseurs, que celui de Jules Simon lui-même ? Il avait duré en travaillant.

Vous me direz que tout le monde ne peut pas être Voltaire, Hugo, Gœthe, Renan, Corot ou Jules Simon. Rien de plus juste. Il n'est donné qu'à un petit nombre de conquérir des vieillesses glorieuses; mais il est permis à tous de se ménager des vieillesses honorées et heureuses ; et l'artifice est le même du haut en bas de l'échelle : il faut durer en travaillant. Je

n'ajoute même pas en étant honnête homme ; car j'ai une si grande confiance dans la vertu du travail que je regarde comme à peu près impossible d'avoir le goût du travail sans prendre celui de l'honnêteté.

La vieillesse, pour l'homme qui continue de travailler, loin d'être une faiblesse, comme on le pense communément, est une force qui va croissant tous les jours. C'est qu'à mesure que l'on prend des années, on égrène sur sa route ceux qui ont été les concurrents ou les adversaires. On reste, puisqu'on travaille, en communications plus ou moins étroites avec les générations nouvelles ; et comme elles sont entrées dans la vie, connaissant votre nom, elles l'acceptent, sans trop le discuter ; elles l'honorent même d'un salut respectueux ou gouailleur comme fait un passant dans la rue, devant un vieux saint en sa niche. On ne les gêne pas trop ; car elles savent qu'on n'en a pas pour longtemps. « Je vais bientôt, disait Victor Hugo, par manière de badinage, désencombrer le siècle. » Personne ne le désirait ; car sa gloire ne portait plus ombrage à personne. Il était trop près de sa fin. Tous pouvaient, sans arrière-pensée, louer le maître des maîtres et vanter ses derniers ouvrages ; c'était une admiration sans inconvénients.

La vieillesse de Jules Simon a été admirable, et admirablement heureuse. Il s'était fait une spécialité des questions humanitaires. Il n'y avait pas de société charitable dont il ne fût ou le président en exercice ou le président honoraire. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il s'occupait de toutes. On le trouvait toujours prêt. Point de séance où il ne parlât ; car il était l'orateur attitré de ces solennités de la bienfaisance ; il l'était de tous les banquets où l'on se faisait une fête de l'inviter. Oh ! que de fois j'ai admiré et envié tout bas cette aisance et cette grâce d'élocution ! La persuasion lui coulait des lèvres. Il commençait

presque toujours d'une voix faible et presque voilée, qui commandait l'attention. Il se disait souffrant, épuisé ; puis, peu à peu, la taille se redressait, la voix prenait plus de vibration et de force ; et alors, c'était une abondance extraordinaire de développements, un flux de souvenirs personnels et d'anecdotes, dont il relevait les lieux communs ordinaires de ces improvisations. C'était un charmeur et le plus charmant de tous les charmeurs.

Jules Simon durait en travaillant.

C'est un exemple que, pour ma part, je m'efforce de suivre ; c'est un exemple que je propose à tous ceux qui me lisent.

Ne vous dites pas : « Ah ! le jour où j'aurai ma retraite !... Ah ! le jour où je me reposerai !... »

Non, mes amis ; on a toute l'éternité pour se reposer. La retraite, pour les gens qui ont beaucoup travaillé, c'est le travail. Mais (c'est un point important) mettez-vous bien dans la tête qu'on n'aime à travailler, passé soixante ans, que si l'on en a pris l'habitude, que si cette habitude a passé dans le sang.

Commencez donc à travailler jeune ; continuez à travailler dans l'âge mûr ; travaillez toujours, pour vous mériter la consolation de travailler dans la vieillesse, à l'âge où le travail est le plus facile, le plus fructueux, et, selon les circonstances, le plus glorieux même.

Croyez-en un homme qui a, depuis longtemps, passé l'âge où, dans les administrations, on prend sa retraite. Je travaille toujours; c'est le secret de rester jeune, sous des cheveux blancs.

Hélas ! je n'en ai plus, même de blancs !

Mais je travaille toujours.

Je tiens, moi aussi, à passer patriarche !

## *LES BONS MOMENTS DE LA VIEILLESSE*

Je ne sais si vous vous rappelez mon dernier article, qui avait pour titre : *Passer patriarche* et que j'avais écrit à propos de la mort de mon vénéré maître Jules Simon. J'ai reçu, quelques jours après qu'il fut publié, la lettre qui suit. Elle m'a paru si jolie, que je n'ai pas hésité à la mettre sous vos yeux. Lisez-la, je vous prie, avant que nous en causions ensemble :

« 13 juin 1896.

» Monsieur,

» Je n'ai point la joie de vous connaitre ni l'honneur d'être connu de vous. Je suis vieux ; j'ai depuis longtemps des cheveux blancs que vous dites n'avoir même plus. Je suis prêtre depuis plus de quarante ans, et curé de ma petite campagne depuis vingt-cinq ans, après avoir passé d'abord une douzaine d'années dans le ministère paroissial comme vicaire et curé ; et préalablement, cinq autres années dans l'enseignement de nos maisons d'éducation cléricale. Je vis à l'abri de mon clocher, qui ombrage mon presbytère. Ce presbytère, je m'en suis fait un petit nid envié par plus d'un de mes bien-aimés confrères. Là, je me contente avant tout d'aimer et de faire aimer l'Église et son immuable doctrine, dont je me suis nourri aux fortes sources.

» Quelque peu fanatique de l'*Univers* qui me compte parmi ses abonnés depuis avant mon sacerdoce, j'ai plus d'une fois, dans cette longue vie de lecture, vu votre nom passé au crible par des maitres, comme Louis Veuillot, dont la trempe est perdue. Néanmoins,

comme je suis un amant passionné des lettres, je butine encore avec persévérance, en dehors de l'*Univers* et de son école, dans les bons milieux littéraires qui m'apportent de bien douces jouissances.

» Or, je vous l'avoue simplement et sincèrement, chaque fois que je rencontre votre signature, j'y trouve, pour me servir d'une de vos expressions accoutumées, un plaisir extrême. Car je me dis, sans jamais me tromper : « Je vais trouver là un échantillon de notre belle langue française, nette, claire, franche ; correcte et simple à la fois, débordant de bon sens et de droiture ; point de prétentions académiques, point de néologisme, point d'images douteuses ; point de ce que j'appellerais volontiers : *les plâtras du style.* » Non, c'est toujours le mot juste, le tour de phrase correct, l'image exacte avec la note humoristique de bon aloi, et un jet de plume facile. En un mot, vous lire monsieur, est pour moi une véritable jouissance.

» Sans doute vous n'êtes pas un clérical, puisque vous êtes un normalien pur sang, et je ne crois pas que la note du cléricalisme soit la caractéristique du vrai normalien. Mais l'expérience de la vie, votre passage aux frères Saint-Jean-de-Dieu, vos relations sociales et surtout votre bon sens naturel, joint à la droiture de vos sentiments, et aussi, comme vous le dites si bien ce matin dans votre article: *Passer patriarche*, votre amour constant et votre pratique journalière du travail, donnent à votre pensée et à son expression, cette saveur parfois presque chrétienne, qui est le fruit de la saine raison.

» Depuis longtemps, monsieur, je ressens à votre endroit tout ce que vous dit cette lettre. En lisant soit vos articles hebdomadaires du *Petit Journal* que j'achète presque uniquement à cause d'eux, soit ceux des *Annales*, dont je suis le vieil abonné, je m'étais

senti plus d'une fois poussé à vous dire toute la joie que j'éprouve à converser avec vous.

» Afin de vous montrer que dans le clergé, et même parmi les fanatiques de l'*Univers*, il n'y a pas que des intransigeants, et aussi, par-dessus tout, pour vous remercier du vrai plaisir que vous me procurez, que vous dirai-je ! Votre article de ce matin dans les *Annales* a été la bombe qui a fait partir ma plume. Si j'ai mal fait, ce qui pourrait très bien être, vous me le pardonnerez en raison de l'intention. Car je n'ai fait que vous exprimer ce que je ressens vivement; et, cette lettre, tenez, jetez-la au panier, vous contentant de retenir qu'il se trouve sur les bords du Cher, en un coin ravissant de notre beau pays de France, un vieux curé qui goûte fort la prose de M. Francisque Sarcey, et se permet, en retour, de prier de tout son cœur en sa solitaire église pour l'âme de cet homme de grand talent, afin que Dieu lui donne ici-bas encore longtemps la joie dans le travail et le secret de rester jeune sous les cheveux blancs qu'il n'a plus, et plus tard, cette joie impérissable de l'au delà, à laquelle nous prédispose une vie honnête et laborieuse, comme celle de ce bon Jules Simon nous en fournit aujourd'hui un remarquable exemple par sa fin toute chrétienne, et qui, j'espère, cher monsieur, sera la vôtre.

» Veuillez, cher monsieur, agréer l'hommage bien sincère d'un de vos admirateurs, qui aime à se dire votre très humble et très obéissant serviteur.

» E. Mangot,
« Curé de Bourré (Loir-et-Cher). »

Je crains bien, monsieur le curé, que vous n'ayez un jour à vous reprocher devant Dieu de m'avoir fait commettre le péché d'orgueil. Je croyais être devenu depuis longtemps aussi insensible à la louange que je

suis indifférent aux critiques, aux injures et aux moqueries. Mais il paraît que dans tous les cœurs, même les mieux affermis contre les compliments, il reste toujours de l'homme, comme dit notre Molière. Les vôtres m'ont touché. Je sais ce qu'il en faut retrancher, ce qui n'est que de courtoisie aimable, et je l'eusse supprimé moi-même si je n'avais pensé que, donnant votre lettre, mieux valait l'offrir dans son intégrité à nos lecteurs.

Ils y trouveront une preuve nouvelle et plus forte que toutes les autres en faveur de la thèse que je leur exposais dimanche dernier : c'est qu'il y a de bons moments encore dans la vieillesse, quand on vieillit en travaillant toujours.

J'étais arrivé à l'âge de soixante ans passés sans avoir eu l'honneur d'être connu de vous, autrement que par les polémiques de Louis Veuillot et de ses amis, qui n'étaient pas tendres pour moi. Heureusement pour moi, j'ai pu *durer en travaillant*, et j'ai fini par rencontrer des journaux et des revues, où j'ai été lu de vous et de quelques-uns de vos confrères.

Je ne me flatte pas de les avoir gagnés tous. Peut-être y en a-t-il, parmi eux, qui n'ont ni votre largeur d'esprit ni votre bienveillance. Mais j'ai pu voir, par le nombre de prêtres qui me font l'honneur d'entretenir une correspondance avec moi, qu'il s'en trouve beaucoup qui ont rendu justice à mon goût de tolérance, et qui, comprenant le sens de la campagne que j'ai menée jadis contre le cléricalisme, l'ont excusée et pardonnée.

Cette campagne, monsieur le curé, je serais prêt à la reprendre, si les circonstances m'y forçaient ; si la religion sortait de l'église pour tracasser dans la politique, si elle affectait encore des velléités de persécution. Mais nous sommes loin du temps où retentissait le fameux cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà

l'ennemi. » L'ennemi, à cette heure, c'est le collectivisme ou plutôt l'anarchisme ; et je crois, monsieur le curé, que nous le pouvons combattre côte à côte.

Je vous remercie de prier pour moi. J'espère bien qu'ayant travaillé dur toute ma vie, et m'étant efforcé de rester honnête homme, je trouverai grâce, au jour de ma mort, devant l'être, quel qu'il soit, qui me demandera compte de mon passage sur terre. Mais s'il m'opposait les sottises, trop nombreuses, hélas ! que j'ai faites et les innombrables bêtises que j'ai dites, je sais bien que je ne pourrais m'empêcher de lui répondre :

— Oui, tout cela est vrai ; mais il y avait dans un des coins les plus ravissants du Cher, un de vos serviteurs qui possédait un très joli jardin, où il cultivait des roses pour orner votre autel. Faites-le venir, je vous prie. Il vous dira que je n'étais pas un mauvais homme.

Vous viendrez, je m'attacherai à un pan de votre robe, et vous m'emporterez, en souriant, dans la demeure qu'il vous réserve. Nous y causerons ensemble de Louis Veuillot, que je connais, que j'admire, et que j'aime autant que vous pouvez le faire. Car il avait bien de l'esprit et il écrivait en français. Nous le relirons de compagnie; je vous lirai aussi quelques pages de Voltaire qui n'était pas non plus un imbécile. Vous verrez; nous ne nous ennuierons pas !

En attendant, cultivons chacun notre jardin. Car il n'y a que cela de bon en cette vallée de misère : cultiver son jardin.

## LE SOLEIL DE LA JEUNESSE

C'est cette semaine qu'a eu lieu la séance annuelle des cinq Académies. Vous savez qu'en cette solennité, il est d'usage que chaque Académie soit représentée par un orateur qui lit, au nom de sa section, un morceau d'éloquence, dont le sujet a été arrêté d'avance. Cette année, c'est M. Albert Sorel, un des Quarante, qui avait été choisi pour être le porte-paroles de l'Académie française, et comme c'était à lui d'ouvrir la séance, il a dû rappeler le souvenir des pertes que l'Institut avait faites dans l'année, évoquer l'image de ces illustres morts et jeter sur leurs tombes, fraîchement fermées, en guise de couronnes et de fleurs, quelques phrases de panégyrique.

Chemin faisant, il ne pouvait faire autrement que de rencontrer le nom de Henri Meilhac. Permettez-moi de détacher ce passage, qui est vraiment joli :

« Qui n'a pas vécu à Paris en 1867, au temps de l'Exposition universelle, n'a pas connu la gaieté exquise et connu la joie de vivre ; l'illusion enchanteresse du feu d'artifice, un soir de fête, sous le ciel de mai. Pour les hommes de ma génération, Henri Meilhac a représenté le monde de ce temps-là, comme Marivaux, au dernier siècle, celui de la vieille France. La *Grande Duchesse*, la *Vie Parisienne*, *Froufrou*, ce théâtre qui s'ouvre avec des éclats de rire et qui finit dans les larmes, est bien l'image de Paris, en ces années fragiles et étourdies. Meilhac a été, à sa façon subtile et délicate, et, certes, sans l'avoir cherché, un symboliste. »

Le morceau est charmant, et il semble qu'il y ait

passé comme un souffle de Meilhac lui-même. Il a été applaudi, comme on applaudit à l'Institut, de façon discrète. Un sourire d'approbation a couru sur toutes les lèvres.

C'est que nous étions là beaucoup qui avions connu ce temps, et, tout aussitôt, nous nous sommes reportés aux heureuses années de notre jeunesse ; et tous, nous nous sommes dit tout bas :

— Ah ! oui, c'est vrai qu'à cette époque-là il faisait bon vivre !

Et voilà qu'en même temps me remontait à la mémoire le mot que l'on prête à Talleyrand :

— Ah ! disait-il, un jour de causerie avec des intimes, parlant de la société d'avant 89, qu'il avait connue en sa jeunesse, ah ! ceux qui n'ont pas vécu les quelques années qui précédèrent la Révolution, ne savent pas ce que c'est que la douceur de vivre.

Et, plus tard, beaucoup plus tard, moi-même, en les années dont M. Albert Sorel ravivait le souvenir, je me rappelle que j'eus occasion de causer avec un vieil habitué de la Comédie-Française, que j'y rencontrais presque tous les soirs, assis dans le même fauteuil. Il me contait les splendeurs de la Restauration, qui lui avaient laissé un délicieux souvenir.

Il me disait comme, en cette époque bénie, chaque jour voyait éclore un chef-d'œuvre, tant était nombreuse et ardente la phalange des artistes qui s'élançaient tous d'un commun élan, quoique par divers chemins, à la gloire; comme il y avait une bourgeoisie intelligente, éclairée et fine, qui savait les comprendre et les goûter; comme les femmes étaient aimables et pratiquaient avec élégance cet art de causer, qui est proprement un art français. Il ne tarissait pas en anecdotes, en louanges et en regrets, et il concluait lui aussi, comme Talleyrand et comme M. Albert Sorel, par cette phrase mélancolique : « Qui n'a pas

vécu aux environs de 1830 ne sait pas et ne saura jamais ce que c'est que la douceur de vivre. »

Et je me disais :

— Je trouve bien sombre cette fin de siècle ; elle me semble, à moi, qui m'achemine, comme le siècle lui-même, vers l'inévitable abîme où disparaît toute chose, ainsi que dit le poète, la feuille de rose comme la feuille de laurier, elle me semble attristée par le grondement sourd d'un cataclysme prochain ; je n'y coudoie que des jeunes gens qui se plaignent de leur misère, les uns emportés par un âpre et furieux désir de gagner de l'argent, les autres s'abandonnant, avec un dilettantisme sceptique, aux cruelles délices du nirvanâ. — « Voilà, me dis-je à part moi, un temps où il ne fait pas bon vivre et qui ne laissera point de regrets à ceux qui auront eu la mauvaise chance de le traverser. »

Eh bien ! qui sait ? Peut être que, dans trente ou trente-cinq ans, quelques-uns de ceux qui promènent à cette heure leur jeunesse dans cette noire fin de siècle, quand ils auront atteint mon âge, se reporteront vers cette date de 1900, qui, pour eux, sera lumineuse, et diront, du même ton que M. Albert Sorel, que Talleyrand et que mon vieil habitué de la Comédie-Française :

— Qui n'a pas vécu les années qui ont précédé la grande Exposition universelle, n'a pas connu la douceur de vivre.

Eh ! mon Dieu ! ils auront oublié les lamentations dont ces années furent pleines ; ils ne se souviendront que d'une chose : c'est qu'en ce temps-là, ils avaient vingt ans, que le présent leur paraissait exquis, parce qu'un long avenir s'ouvrait à leurs yeux, illuminé et doré par l'espérance.

Ah ! comme les femmes étaient aimables, alors !

Parbleu ! je crois bien, c'est qu'ils les aimaient et

qu'ils étaient aimés d'elles ; c'est qu'ils trouvaient un charme à leur nervosité de Parisiennes, et je ne sais quel piquant à cette petite pointe de dévergondage dont elles étaient coutumières.

Ah ! comme on causait joliment à cette époque !

Traduisez : entre vingt et trente, on est exubérant de pensées et de langage, on a de l'esprit parce qu'on veut plaire ; de l'imagination, parce que la sensibilité est aisément en branle. On a le rire facile parce que la plénitude de vie s'extravase en gaieté et qu'on s'amuse de tout et de rien à propos de n'importe quoi.

Ah ! quelle floraison d'artistes !... Quelle abondance de chefs-d'œuvre !

Eh ! oui, il y avait des artistes ; il y en a toujours eu, il y en aura toujours. Mais vous aviez en ce temps-là, pour sentir les belles œuvres, vous aviez ce que rien ne remplace : la ferveur de vos vingt-cinq ans. Plus tard, on les comprend encore ; on ne les goûte plus. Ce n'est qu'à vingt ans que le coup de soleil de la poésie vous tape sur la tête et vous chauffe la cervelle.

Je crois bien que chaque génération, tour à tour, après avoir maudit le temps où s'est écoulée sa jeunesse, se retourne ensuite vers ces mêmes années, qui lui avaient jadis paru si mauvaises, et s'écrie avec M. Albert Sorel :

— Qui n'a pas vécu ces années là n'a pas connu la douceur de vivre.

Cela veut dire tout simplement : on est heureux d'être jeune; mais on ne sait ni estimer ce bonheur ce qu'il vaut, ni en jouir comme on le devrait. Et c'est plus tard qu'évoquant le souvenir de ce passé aboli on le pare de tous les attraits qu'il n'avait peut-être pas, mais qu'on lui prête obligeamment. On est victime d'un mirage rétrospectif.

Il n'y a pas grand mal à cela.

La seule morale que j'en voudrais tirer, à l'usage de nos jeunes lecteurs, c'est qu'aucun temps n'est si mauvais qu'on veut bien le dire, puisque trente ans plus tard, aux yeux mêmes de ceux qui l'ont traversé et maudit, il surgira tout enveloppé d'un brouillard lumineux d'aimables souvenirs.

Il n'y a pas, à vrai dire, d'époques malheureuses pour les braves gens qui travaillent, qui ont des goûts simples et qui s'accommodent, à la bonne franquette, de ce que leur apporte la vie.

*Carpe diem*, disait Horace : cueille le jour.

## *JOUR DE DEUIL*

Il y a un mois à peine nous conduisions Charles Garnier à sa dernière demeure, et voilà qu'aujourd'hui, nous avons enterré son fils, Christian Garnier, mort subitement d'une affection qui avait depuis longtemps altéré sa santé et miné ses forces.

Christian était né faible de constitution. Je me souviendrai toujours qu'un matin, le docteur Félizet, feuilletant chez moi un album de photographies, y vit celle de Christian, qui était alors un joli enfant aux beaux cheveux blonds. Félizet le regarda longuement :

— Est-ce qu'il est de ta famille ? me demanda-t-il.

— Non, c'est le fils d'un ami.

— Eh bien ! ton ami peut en faire son deuil : cet enfant ne vivra pas.

Je gardai, comme vous pensez bien, cette prédiction pour moi. Elle ne laissa pas de m'inquiéter. A mesure que l'enfant grandit, les symptômes alarmants d'une santé chancelante devinrent plus visibles. La mère, une des plus vaillantes femmes qu'il m'ait été donné de connaître, entreprit courageusement une lutte impossible avec la nature.

On peut dire qu'à force de prudence, de soins éclairés et patients, grâce aussi à cette chaleur d'amour maternel qui, se dégageant d'elle, enveloppait son fils et l'échauffait, elle le conquit jour à jour sur l'inexorable mort. Elle avait la foi et la répandait autour d'elle.

Sous cette influence bienfaisante, nous vîmes Nino (c'était son petit nom d'amitié) se reprendre lentement à la vie et se raffermir. La mère le crut définiti-

vement sauvé; nous l'espérâmes. Nous savions si bien que deux existences, celles du père et de la mère, étaient attachées à ce frêle roseau! Nous nous disions qu'il était impossible que la marâtre nature le fauchât avant l'heure et fît d'un coup trois victimes.

Un jour... Oh! ce jour de détresse, que de fois il m'est remonté à la mémoire! Je reçus un mot qui me disait : « Nino est perdu. Nino est condamné! Ce n'est plus qu'une question d'heures. »

La phtisie avait mis sur lui son implacable main. M. Brouardel et les médecins appelés à son chevet s'étaient retirés, confessant la vanité de la science.

La mère seule s'obstinait à espérer. Qu'espérait-elle? Un miracle!

Le miracle se fit. La phtisie galopante s'arrêta tout à coup. Nino se reprit à vivre.

Mais de quelle vie fragile et précaire! Comme nous nous sentions pris d'une tristesse silencieuse, à voir ces yeux d'un bleu pâle qu'animait une faible lueur; ce teint aussi blanc que l'albâtre d'une veilleuse dont les parois s'éclairent d'une pauvre petite lumière diffuse et tremblotante.

Dans ce corps de malade, il y avait une âme d'homme.

Ce jeune homme, voué à la mort prochaine, l'avait regardée en face avec la fermeté d'un philosophe stoïque, avec la douce résignation d'un chrétien. Il ne parlait jamais de son mal, et ne souffrait point qu'on lui en parlât. Il en gardait héroïquement le secret au fond de son être.

Il ne s'était point cru dispensé du travail et de l'action. Il aimait les études géographiques : il s'y était adonné, je ne dirai pas avec ardeur, le mot ne serait pas juste; mais avec la ténacité lente d'un homme qui sait qu'il n'a que peu de force, mais qui les dirige toutes vers le même but.

Il avait appris une demi-douzaine de langues européennes, pour mener à bonne fin un mémoire qui eut l'honneur d'être couronné par l'Académie. Il en fut très heureux, et il était en droit d'en être fier. Car cette étude ne valait pas seulement par l'originalité de la conception, par l'abondance des renseignements : elle était encore la conquête d'une âme forte sur un corps débile, de l'esprit sur la matière.

Il me rappelait ce charmant Vauvenargues, qui, à travers les tristesses de la maladie, sentant venir la mort, philosophait avec une sérénité si douce que les larmes en venaient aux yeux de Voltaire, et qui s'éteignit sans avoir goûté les prémices de cette gloire dont il avait dit, avec une mélancolie si navrante, que les premiers feux de l'aurore n'étaient pas plus doux que ses premiers rayons.

Lui non plus, notre pauvre Nino, il ne devait pas emplir son mérite et jouir de la renommée qu'il avait commencé à s'acquérir parmi les savants d'Europe.

Il se disait qu'il n'aurait pas le temps.

Le jour où nous mîmes Charles Garnier au tombeau, il dit à sa mère en larmes :

— Au moins, mon père n'aura pas eu le chagrin de me voir mourir; mais toi, ma pauvre maman, qu'est-ce que tu vas devenir quand je ne serai plus là ?

Il n'est plus là, c'est fini !

Mais la mère est une croyante. Elle attendra, inconsolée sans doute, mais ferme et les yeux fixés là-haut, le moment d'être réunie à ceux qu'elle a aimés et dont elle a été la Providence, à son mari et à son fils enlevés à si peu de jours d'intervalle.

Vous avez, ô Seigneur, complété l'ossuaire,
Un mois vous a suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant.

## LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

Le 8 mai prochain, il sera célébré, dans tous les établissements d'enseignement secondaire et primaire de l'Académie de Paris, une fête scolaire en l'honneur de Jeanne d'Arc. L'Université a voulu prendre l'avance et donner l'exemple. Ce n'est pas encore cette année, ni probablement l'année prochaine, que sera définitivement instituée la grande fête nationale, qui fera de Jeanne d'Arc la sainte de la patrie.

Oh! qu'il faut de temps en France, et de peines, et de soins pour faire triompher une cause juste! Que dis-je ? pour mener à bien la plus humble réforme ! Il semblait pourtant que ce ne fût pas une si grosse affaire que d'obtenir du Corps législatif et du Sénat qu'ils attribuent à la vierge de Vaucouleurs un jour où elle serait publiquement honorée; où la nation tout entière lui rendrait grâce de l'ennemi chassé du royaume, de la France reconquise, de l'idée de patrie s'imposant enfin à tous les esprits. Tout le monde paraissait être d'accord, et personne n'eût jamais cru que la proposition dût soulever le moindre dissentiment.

Après Mgr Dupanloup, qui avait si passionnément ému l'opinion publique, en prononçant en pleine cathédrale des panégyriques de Jeanne d'Arc dont le retentissement avait été immense, après les nombreux historiens, sans parler du plus grand de tous, Michelet, le merveilleux évocateur, qui avaient rendu à cette grande figure sa beauté native, il s'était présenté, pour lancer à la foule le nom de Jeanne d'Arc, un homme qui s'était pris pour elle d'une chaude admiration et d'une sympathie tendre, notre ami Joseph Fabre.

Je ne puis mieux le caractériser qu'en empruntant son portrait au rapport que M. Evellin, inspecteur d'académie, vient d'adresser à M. le vice-recteur Gréard, sur le projet de la fête scolaire qui sera célébrée le 8 mai :

« Jamais noble mission n'avait rencontré, pour la mener à bien, âme plus haute. Orateur autant que philosophe, M. Joseph Fabre appartenait à l'élite de l'Université, et, dans cette élite même, il s'était distingué de tout temps par une flamme d'ardeur généreuse, par une soif de justice, par un besoin passionné de dévouement, que faisait valoir encore, avec une parole chaleureuse, un don d'entraînante sympathie. »

A ces qualités que loue M. Evellin, il faut en ajouter une autre dont il ne parle point et qui prime toutes les autres : c'est la ténacité. M. Joseph Fabre, qui est un fils de la rude Auvergne, en a la lente et dure persévérance. Je l'ai quelquefois, par manière de badinage, comparé à ces molosses des montagnes, qui ne lâchent jamais, même sous un orage de coups, le morceau qu'ils ont entre les dents. Il va, comme tous ses compatriotes, avec une robuste obstination, jusqu'au bout de la besogne commencée. On dit que les Bretons, quand ils n'ont point de marteau, pour enfoncer le clou qu'ils veulent planter dans la muraille, cognent avec leur front. Les Auvergnats ne doivent rien aux Bretons.

C'est en 1881 que Joseph Fabre arriva au Corps législatif; il ne s'était dirigé vers la députation, il n'avait tenu à être nommé, que pour conquérir le droit de poser sa motion en faveur de Jeanne d'Arc. La fête de Jeanne d'Arc avait été sa plate forme. Depuis dix ans, il s'en allait dans toute la contrée répandant la bonne nouvelle de la patrie unifiée sous ce patro

nage, faisant conférences sur conférences, éclairant les esprits, échauffant les âmes.

Ah! la puissance, l'irrésistible puissance d'une conviction sincère et émue! Joseph Fabre n'était pas un faiseur de phrases; il croyait profondément, ardemment; et l'Auvergne s'était allumée tout entière à la flamme de sa foi.

Il fut donc nommé, et il put croire qu'il touchait au but, qu'il allait avoir accompli le vœu de sa vie, qu'il ne lui restait plus qu'à prononcer, comme le vieux Siméon, son *in manus*. Le fait est que le 30 juin 1884, deux cent cinquante-deux de ses collègues, convertis par lui l'un après l'autre, répondaient à son initiative et approuvaient de leurs signatures le projet d'une fête nationale de Jeanne d'Arc.

Le nombre des signataires, autant que la valeur des considérants, eût sans doute entraîné la majorité des suffrages, si la discussion publique avait eu lieu. Mais la législation approchait de son terme. Jamais la proposition ne put venir à l'ordre du jour. Le fruit de tant d'efforts était perdu.

Et savez-vous combien s'écoula de temps entre le premier projet et une seconde tentative? Dix années! Il n'en fallut pas davantage pour prendre Troie.

Et notez que Troie n'est pas encore prise, j'entends par là que la fête n'est pas encore votée. Joseph Fabre s'était fait élire sénateur, et avec l'esprit de suite du philosophe, l'entêtement de l'Auvergnat, l'ardeur intrépide de l'apôtre, il avait entrepris la conquête de ses nouveaux collègues.

Un projet de loi relatif à l'institution de la fête, qu'il appelait avec raison la fête des patriotes, reçut, grâce à lui, la signature de cent vingt-huit sénateurs, fut présenté à la haute Assemblée et adopté par elle le 8 juin 1894.

« Nos pères de 89, disait M. Joseph Fabre, au nom

de la commission chargée d'examiner le projet, voyaient dans les fêtes civiques une pièce essentielle de l'organisme républicain, un ressort puissant de l'éducation nationale. Quelle fête plus indiquée que la fête de Jeanne d'Arc, trait d'union entre la France ancienne et la France nouvelle. »

Et ailleurs :

« Il y a eu en France une chose grande entre toutes : la Révolution; et une personnalité grande entre toutes: Jeanne d'Arc. La Révolution a sa fête, que Jeanne d'Arc ait la sienne. »

Ailleurs encore :

« Le moment n'est-il pas opportun pour opposer cette grande mémoire aux déclarations dangereuses de ces pontifes du cosmopolitisme, qui voudraient nous persuader qu'il ne nous reste pas même la seule religion qui ne comporte pas d'athée : la religion de la patrie. »

Le 18 juin 1894, la proposition de loi adoptée par le Sénat, à la suite d'un très éloquent plaidoyer de Joseph Fabre et d'un magistral discours politique du président du conseil, M. Charles Dupuy, fut transmise, selon l'usage, à la Chambre des députés.

Elle y dort encore d'un profond sommeil. Elle n'y a été l'objet d'aucune étude. Voici venir l'heure où la Chambre va se séparer. Une Chambre nouvelle va venir. Ce sera tout un travail à recommencer. Nos pères, qui avaient des métaphores classiques pour toutes les circonstances de la vie, auraient parlé de la toile de Pénélope.

L'académie de Paris a donc bien fait de prendre les devants et d'instituer une fête scolaire, avant que pût être décrétée la Fête nationale.

A vrai dire, l'idée d'une fête universitaire n'était pas nouvelle. Il y a un peu plus de sept ans, le 29 juillet 1890, le Conseil supérieur de l'instruction publique

avait adopté une proposition ainsi conçue : « Est déclarée jour de fête, pour tous les établissements d'instruction publique, le 8 mai de chaque année, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans. » La fête fut célébrée en 1891 et tomba vite en désuétude. Les esprits étaient moins bien préparés qu'ils ne sont aujourd'hui.

Que sera cette fête, cette année ?

Je n'en sais rien et ne m'en rends pas très bien compte, M. Evellin fait des propositions qui me paraissent fort sensées. La messe le matin; car il n'est pas de ceux qui ne veulent point que le clergé soit associé aux honneurs rendus à celle que la papauté ne tardera pas à déclarer sainte. Puis, dans l'après-midi, des lectures ou des conférences sur l'histoire de Jeanne d'Arc; un peu de musique encore; la musique ne gâte jamais rien. Et le soir, moi, qui suis un homme de théâtre, je souhaiterais que l'on pût mener les enfants voir une pièce qui aurait trait à l héroïne de la fête, par exemple le beau drame que Joseph Fabre a tiré de son histoire et de sa légende.

On va essayer, cette année. Nous verrons bien ce que donneront ces tentatives. Mais j'espère bien que Joseph Fabre, l'infatigable Fabre, réussira, et qu'un jour nous verrons toute la France communier dans une même pensée de reconnaissance et d'amour pour l'héroïne qui fit de nous un peuple.

Ce jour-là, il y aura un grand élan.

*LA CARRIÈRE*

C'est la mode aujourd'hui, parmi les beaux esprits du journalisme et de la littérature, de blaguer ce qu'on appelle la carrière.

Voyez ce qui se passe au théâtre ! Toutes les fois qu'on nous y présente un diplomate, on nous en fait, s'il est âgé, un vieil imbécile qui radote ; s'il est jeune, un petit pédant, gonflé de sottise, infatué de son importance, qui ne sait d'autre mérite au monde que de conduire galamment un cotillon.

Ouvrez les journaux, aux rubriques qui ne sont pas sérieuses. C'est, quand on parle des ambassades, une pluie d'épigrammes sur la vanité de ceux qui les composent, sur la frivolité de leur esprit, sur le néant des services qu'ils rendent. Il semble que l'on ait choisi, pour nous représenter à l'étranger et pour y surveiller la marche de nos affaires, un tas de freluquets incapables, qui ne doivent leur place qu'à la faveur, qui n'ont fait leur chemin que par les femmes.

Cette opinion a fini par s'accréditer dans le public, et il n'est pas sans que quelque chose n'en ait pénétré jusqu'à vous.

Je ne me souviens pas d'avoir donné dans ce travers ; j'ai tant écrit, cependant, et sur tant de sujets, qu'il a pu m'échapper, à moi aussi, quelques plaisanteries faciles sur ce thème. Il m'était familier dès ma jeunesse.

Edmond About, qui, à son retour de l'École d'Athènes, où il avait passé trois ans, se voyait avec déplaisir condamné à solliciter une chaire de professeur en province, avait eu le projet d'entrer au quai d'Orsay,

pour y faire sa carrière, pour y être de la *carrière*. C'était une idée qui lui avait poussé à Athènes même, où il avait beaucoup fréquenté à l'ambassade et connu tous les attachés.

Il était jeune alors, et tranchant, comme on l'est aux environs de la vingtième année. Il me parlait avec je ne sais quel mépris de la suffisance et de la nullité de ces apprentis diplomates, qui, disait-il, ne savaient rien de rien, que l'art de faire la révérence et de baiser la main d'une femme.

— Il y a pourtant, ajoutait-il, une besogne à faire dans les ambassades comme partout ailleurs. Il faut des gens pour la faire, et l'on n'en a pas. Un jeune homme instruit, d'esprit ouvert, qui voudra se donner la peine d'étudier, doit nécessairement arriver très vite et très haut dans cette partie. Voilà ma voie.

Cette turlutaine hanta quelques mois la cervelle d'About. Il caressa, durant un semestre, les imaginations les plus folles. Puis, un jour, je le vis parfaitement dépris de son rêve :

— J'y ai renoncé, me dit-il. Pour frayer de plain-pied avec ces gens-là, il faut, de toute nécessité, être fils de croisés ou de millionnaires. Ils n'ont aucun esprit et se méfient de ceux qui en ont. Je végéterais vingt ans dans un consulat, au bout de l'univers civilisé ; merci bien, j'en ai assez.

Il garda longtemps rancune à la *carrière* dont il n'avait pas voulu, à moins que ce ne fût elle qui n'avait pas voulu de lui; il ne tarissait pas de moqueries, quand la conversation tombait sur ce sujet.

Vous savez quelle est la force des impressions de jeunesse, quand l'âge mûr ne vous a forcé de les contrôler par des réflexions ou par une expérience personnelle. J'en étais resté à cette idée sommaire que les ambassades étaient un des derniers vestiges d'un état de choses disparu, qu'on les gardait par respect pour

la tradition et pour la beauté du décor, mais, qu'au fond, elles ne servaient pas à grand'chose, et qu'on pouvait être un diplomate très considéré sans être un grand sire.

Toute la littérature journalistique et théâtrale m'avait confirmé dans cette opinion, et je ne serais pas étonné que vous, monsieur, qui me lisez, ce ne fût, au fond, la vôtre.

Eh bien ! je commence à avoir des doutes.

Vous avez tous lu, dans les journaux, le récit du coup d'audace si brillamment exécuté par le commandant Marchand, de notre drapeau planté à Fachoda et de la déconvenue des Anglais, qui, en arrivant sur ce point du territoire africain, l'avaient trouvé ombragé des trois couleurs. La place était prise.

Notre vieux sang gaulois n'avait fait qu'un tour. Cet exploit d'un soldat héroïque nous avait réconciliés avec nous-mêmes, nous prouvant que nous n'étions pas si dégénérés qu'on voulait bien le dire, que les fils n'étaient pas indignes des pères.

A ce premier moment d'enthousiasme et de joie avait succédé un sentiment d'inquiétude.

Nous nous trouvions en conflit avec les Anglais.

Certes ! notre droit de premier occupant n'était pas contestable, et ils ne songeaient pas à le nier. Mais ils avaient à faire valoir, pour nous redemander ce morceau de terrain, des raisons qui avaient, après tout, une apparence de bon sens et de logique.

On ne pouvait, il est vrai, sans déshonneur, avoir l'air de leur céder ; et, d'autre part, s'enfermer et se dresser dans ce droit de premier occupant, c'était la guerre, une guerre effroyable, avec ses incertitudes et ses calamités, entre deux grandes nations également civilisées.

Les négociations s'engagèrent.

Nous avons pu lire les pièces diplomatiques qui en

relatent jour à jour les incidents, puisqu'elles ont été publiées dans les *Livres bleu* et *jaune* des deux gouvernements. Je vous avouerai que je ne les ai pas lues sans une admiration mêlée d'effroi, d'un mystérieux effroi. Eh oui, d'effroi ! Je me disais, en suivant ce duel à jeu serré entre les deux diplomates qui représentaient les deux peuples, qu'un seul mot dit à faux ou un seul propos échappé à l'improvisation d'un entretien, pouvait inévitablement déchaîner dans le monde tous les maux d'une épouvantable guerre.

Nous blaguons les diplomates ! Mais, sapristi ! pour rien au monde, je ne voudrais, en circonstance pareille, être à leur place, et encourir de si redoutables responsabilités ! Nous parlons et nous écrivons à la volée, et si nous nous laissons emporter à quelque parole malheureuse, tranchons le mot : si nous disons quelque bêtise, il n'en est que cela, nous secouons les oreilles et repartons de plus belle. Il nous est permis de parler à tort et à travers, même de ce que nous ignorons le plus. Tout cela ne tire pas à conséquence.

Ici, diantre ! c'est une autre affaire. Le sort de la patrie est en jeu, et les diplomates qui mènent le débat n'ont pas une faute à commettre.

Oh ! que j'ai admiré la netteté des instructions données par notre ministre des affaires étrangères, M. Delcassé. Comme tout y était dit avec force, avec mesure, avec souplesse, par un homme qui possédait à merveille tout le dossier de l'affaire, qui avait prévu toutes les objections, qui s'était prémuni d'une réponse à faire à toutes, habile à se dérober quand il était serré de trop près et ripostant à une attaque trop directe et quelque peu brûlante par un mot jailli d'un cœur français : « Ne me demandez pas l'impossible ! »

Et M. de Courcel, avez-vous lu ses rapports ? Ce sont des modèles de style grave et ferme. Quelle mer-

veilleuse propriété de langue ! Quelle éblouissante clarté ! Jamais un mot de trop, et tout est si clair, si précis qu'un enfant le comprendrait.

Ah ! la voilà, la langue diplomatique, cette langue où les hommes compétents disent que nous avons été passés maîtres durant deux siècles ! Il paraît que nous la possédons encore ! Il paraît que tous nos vieux ambassadeurs ne sont pas des gâteux, que tous nos jeunes diplomates ne sont pas des sots.

Cela rafraîchit le sang.

Mais, dans ce tohu-bohu de changements ministériels, laissera-t-on M. Delcassé achever son ouvrage ?

## A PROPOS DE RACINE

On a fêté cette semaine, à Paris, à la Ferté-Milon, à Port-Royal, le bicentenaire de Racine, et, naturellement, on a beaucoup parlé du grand écrivain en l'honneur de qui se faisaient ces manifestations. On en a beaucoup parlé, et l'on en a bien parlé. Je ne sais rien de délicat et d'exquis comme le discours académique qu'a lu Jules Lemaître, sur cet emplacement même de la maison des Granges où le poète avait été élevé. Il a montré, avec d'inexprimables grâces de parole, que Racine fut toute sa vie, même à l'époque où il vivait en compagnie de comédiennes, enveloppé et comme imprégné de l'esprit de Port-Royal.

Je regrette bien de n'avoir pu assister à cette cérémonie. Mais je n'ai plus l'âge de ces excursions en bande. Il faut se promener à travers des ruines, et mes pauvres vieilles jambes me refusent le service. Je suis condamné à rester à la maison.

J'ai ma manière à moi de célébrer ces anniversaires : c'est de relire quelqu'une des études qui ont été publiées sur le dieu : celle de Larroumet, par exemple, dans la *Collection des grands Ecrivains*, de Hachette, qui est un chef-d'œuvre de sage et ingénieuse critique ; ou celle d'Emile Faguet, dans ses *Grands Maîtres du dix-septième siècle*, qui est toute pleine de vues originales. C'est encore, c'est surtout de prendre, dans ma bibliothèque, une édition rare, qui ajoute au plaisir de la lecture en charmant les yeux par l'élégance typographique du texte et par la splendeur des vastes marges, et de renouveler chez moi l'admiration du poète, en y trouvant, sans les chercher, des sensations nouvelles.

Tandis que Jules Lemaître prononçait cette délicieuse harangue que le journal devait m'apporter le lendemain, je m'étais, au coin de mon feu, car la grêle et la pluie faisaient rage au dehors, enfoncé dans mon fauteuil de cabinet, et je lisais *Athalie*. Pourquoi *Athalie* plutôt que *Bérénice* ou *Phèdre* ? Je n'en sais rien, et j'aurais bien envie de répondre : pourquoi *Phèdre* plutôt qu'*Athalie* ? J'ai su, hélas ! toutes ces tragédies par cœur ; il m'est à peu près indifférent que le hasard me conduise à l'une plutôt qu'à l'autre. Je suis sûr de trouver, en toutes matières, à réfléchir.

Il me semblait, en regardant cette fois *Athalie* avec des yeux plus frais, que l'on n'avait peut-être pas insisté sur la prodigieuse évolution qu'elle marque dans le génie dramatique de l'auteur ; sur l'orientation nouvelle qu'il eût, sans aucun doute, donnée au théâtre, s'il eût vécu, ou, plutôt, s'il eût continué de produire; si *Athalie* n'eût pas été un simple accident dans cette existence vouée désormais au repentir et à la piété.

La tragédie, telle que Racine l'avait faite après Corneille, était purement psychologique. Comme le drame se passait tout entier dans l'âme des personnages, le poète n'avait point à se préoccuper du milieu, de ce qu'on a, plus tard, appelé la couleur locale. Et le fait est qu'il paraissait n'en avoir nul souci. La mise en scène lui était indifférente. Quand, par hasard, il en indiquait une dans le texte, c'était de façon si vague, qu'on ne prenait pas garde de la traduire aux yeux.

> Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
> N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas,

disait Pylade à Oreste, dans *Andromaque ;* et l'on voyait Oreste s'avancer tout seul sur la scène, sans

gardes ni cour. Personne n'en était étonné. A quoi eût servi ce spectacle, puisqu'il ne devait rien ajouter à l'intérêt de l'action, puisqu'il n'eût point fait corps avec elle ? Il n'eût été qu'une superfétation vaine.

Entre *Phèdre*, qui est de 1777, et *Athalie*, qui date de 1790, il y eut, pour Racine, treize années de silence, qui furent des années de recueillement et, peut-être, à son insu, de travail. Faguet suppose que, dans cet intervalle, Racine, laissant suivre à sa pensée une pente inévitable, s'est dit :

« — Jusqu'à ce jour, j'ai fait causer cinq personnages pendant deux heures, dans un salon de douze pieds carrés, entre deux rangées d'hommes du bel air, et l'on a appelé cela une tragédie. C'en était l'âme peut-être ; mais l'âme se manifeste par autre chose que de belles paroles. Les gestes, les mouvements, les groupes ; la décoration *vraie*, qui dit au spectateur où l'on est et qui exprime déjà les sentiments généraux du peuple chez qui le drame évolue : toute la mise en scène doit concourir à l'effet... »

J'ignore si Racine a fait ces réflexions ; la vérité est pourtant que, revenant au théâtre après une si longue absence, il y apporta un art tout nouveau, qui était l'art même de Shakespeare, qui fut l'art romantique par excellence :

On a souvent cité ce vers :

> Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte,

et tous les commentateurs vous ont fait remarquer à l'envi que là, contre toutes ses habitudes, contre la tradition de la tragédie psychologique, Racine avait introduit un détail de paysage, un détail de vie prise sur le fait.

Ce qu'ils n'ont pas dit (ou, tout au moins, ne l'ont ils pas assez dit) c'est que, dans *Athalie*, le décor est partie intégrante du drame.

Le temple y a son histoire et comme sa vie propre. La mise en scène est indiquée avec un soin minutieux, non seulement par des notes, mais par le texte même, qui en explique le sens et qui en accuse l'effet :

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive, enfin, qui marche devant eux?

Toutes les cérémonies dont se compose la vie du temple sont expressément marquées par le poète :

Et nous, dont cette reine impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons, et qu'un sang pur par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

A partir du troisième acte, toute la tragédie (en demeurant psychologique en son fond) n'est qu'une succession de tableaux : le temple est assiégé ; on vient d'en fermer les portes. Azarias en a fait deux fois le tour. Sur les terrasses, les lévites veillent. Partout, un profond silence. C'est l'heure des résolutions extrêmes. Au milieu de la scène, Joab et Josabeth; autour, les lévites armés ; plus en arrière, jusqu'au fond du théâtre, une foule de jeunes filles, émues, exaltées, attendant et acceptant la mort, martyres toutes prêtes.

A l'acte suivant le glaive sacré, le livre saint, l'huile de l'onction royale, Joad aux genoux de l'enfant-roi qui le relève ; les lévites qui prêtent serment au roi ; le roi qui jure sur le livre de la loi ; entrée de Josabeth, embrassements, pleurs. Est-ce là un spectacle assez varié, assez animé, assez pittoresque ?

Et le cinquième acte, en ce genre, est le plus beau de tous.

Un silence énorme pèse sur le temple en armes ; on attend l'apparition d'Athalie. Elle arrive, suivie de

ses *condottieri ;* elle insulte Joad et, brusquement, le fond du théâtre s'ouvre :

> Soldats du dieu vivant, protégez votre roi!

Le temple entier apparaît en ses profondeurs mystérieuses ; Joad est assis sur son trône ; autour de lui se pressent les lévites ; Abner se tient debout à sa droite, l'épée nue à la main.

Quel admirable dénouement, fait pour les yeux autant que pour l'esprit ! Est-ce que Racine n'avait pas, dans *Athalie,* ouvert la voie au drame nouveau, à celui que les romantiques allaient tirer de Shakespeare, tout en déclarant, avec une irrévérencieuse gaminerie, que Racine était un *pieux ?*

Et c'est ainsi que j'ai, l'autre jour, communié en Racine avec Jules Lemaître, Larroumet, Faguet, Brunetière et tous les fidèles de la tragédie classique !

# TABLE DES MATIÈRES

Imp. des *Annales*, 15, r. St-Georges. — Vinsonau.

Sarcey, Francisque
Journal de jeunesse de Francisque Sarcey